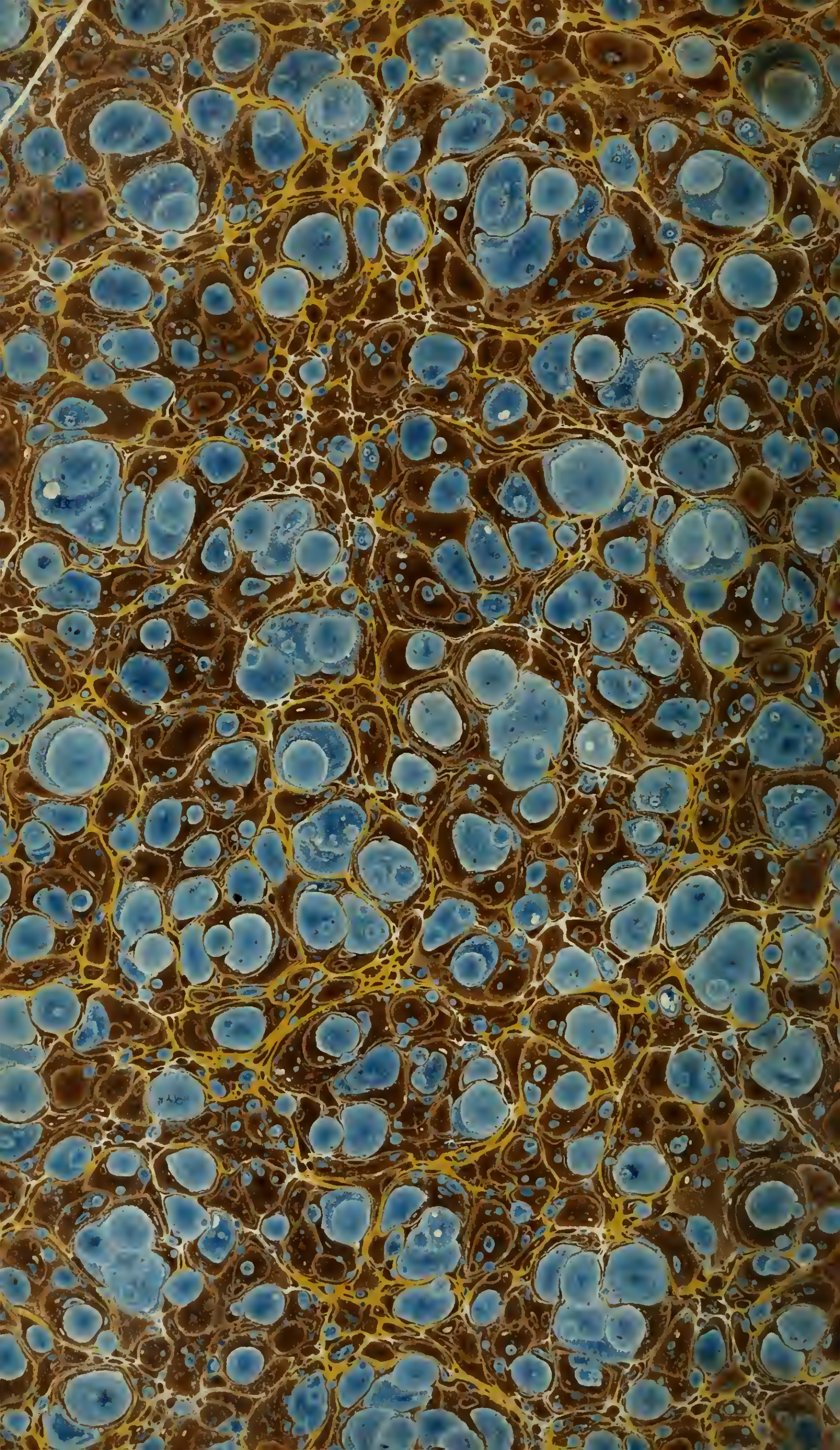
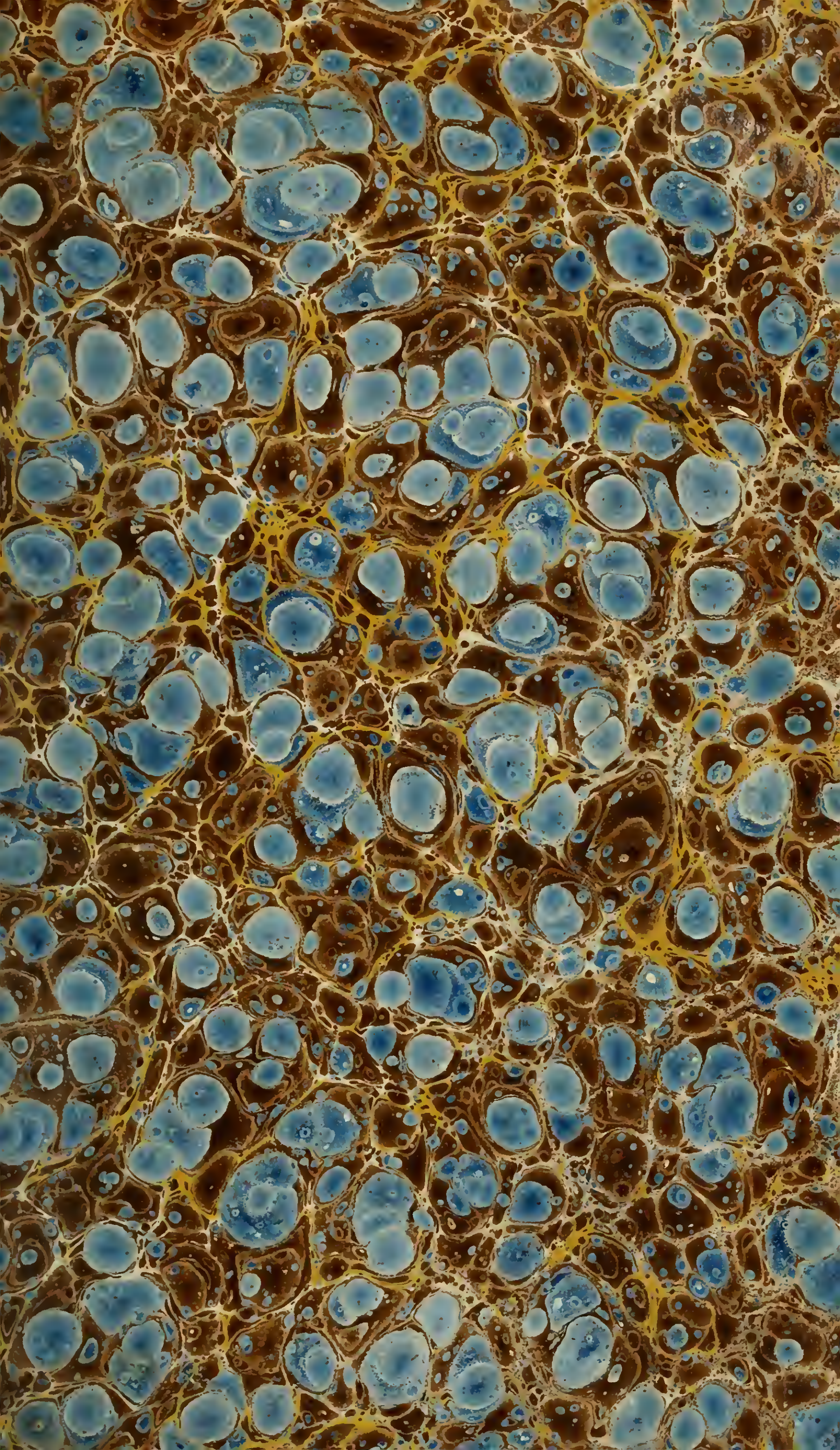






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

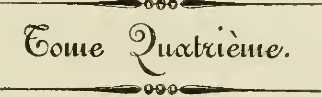
TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; PH. CHASLES; L. GALIBERT; LESOURD; AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.



Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1833

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

Économie Politique.

DE LA PRODUCTION DU SUCRE

SANS LE CONCOURS DES ESCLAVES (1).

Bientot, sans doute, les erreurs qui enchaînent encore l'essor des sociétés modernes seront dissipées ; bientôt aussi, libre de toutes entraves, chaque nation, suivant ses mœurs, son caractère particulier, la position géographique qu'elle occupe, concourra à l'accomplissement du grand œuvre de la civilisation. Déjà l'on comprend mieux que la prospérité, la richesse, ne peuvent pas être monopolisées par une seule nation ; que toutes dépendent les unes des autres, et qu'elles sont liées entre elles par une réciprocité constante d'intérêts. Aussi, malgré les ombrages et les velléités de quelques cabinets, la communauté

(1) Note du Trad. Jusqu'à présent les divers moyens proposés par les publicistes pour abolir l'esclavage dans les Antilles, ne consistaient qu'en une série de combinaisons législatives ou économiques

des peuples s'établit et se resserre chaque jour davantage; les haines des partis deviennent moins violentes; et les préjugés nationaux disparaissent ou s'effacent. Pour se convaincre de l'existence de cette disposition morale, il ne faut que jeter un regard sur le mouvement des divers foyers de civilisation, et l'on se convaincra que chacune des dernières années qui viennent de s'écouler a été signalée par une amélioration nouvelle, par une tendance plus prononcée vers le progrès. En Angleterre notre radicalisme effraie moins les esprits; à mesure que l'on reconnaît la justesse de nos prévisions, on éprouve moins d'éloignement pour nos doctrines. Nous ne sommes plus des niveleurs qui veulent le bouleversement des sociétés; on est maintenant convaincu que notre but est louable, et que préparer et hâter le bonheur et la

plus ou moins praticables, plus ou moins coûteuses; l'auteur de cet article renverse d'un trait de plume toutes les spéculations de ses devanciers. La théorie nouvelle qu'il présente et qui nous paraît, à plusieurs égards, réalisable, peut avoir les plus heureux résultats, si elle est sagement mise en pratique. « Voulez-vous éteindre l'esclavage dans les Indes-Occidentales, dit-il, dégrevez les productions d'origine hindoue des droits exorbitans qui pèsent sur elles; admettez-les aux mêmes conditions que celles des Antilles. » Ce système nous a paru trop ingénieux pour le laisser ignoré de nos lecteurs. En l'appliquant, l'Angleterre résoudrait à-la-fois deux grandes questions : l'affranchissement des esclaves des Antilles et l'émancipation politique de l'Inde. Sans doute la France ne pourra pas recourir au même moyen pour éteindre l'esclavage dans ses colonies; car Alger, avec ses plaines immenses dépourvues d'habitans, est loin de pouvoir nous offrir les mêmes ressources que l'Inde; mais si nous sommes privés de l'emploi de ce moyen, nous nous plaisons à croire que les Chambres, qui ont déjà montré quelque sympathie pour la cause des noirs, ne s'en tiendront pas là et adopteront de sages mesures qui, sans commotion, délivreront nos colonies de la lèpre de l'esclavage.

prospérité des peuples, tel a toujours été l'objet de nos constans efforts. Les résultats que nous avons déjà obtenus; la popularité croissante qu'acquièrent nos doctrines, nous font un devoir de poursuivre avec ténacité la marche que nous nous sommes tracée; car le jour n'est pas éloigné, sans doute, où nous recueillerons les fruits de tant de veilles, de tant de travaux.

A aucune époque de notre histoire, il ne s'était présenté à-la-fois autant de questions importantes à résoudre : l'émancipation politique de l'Irlande, la modification de nos anciennes lois, l'abolition des priviléges électifs, la réforme parlementaire, l'assiette des impôts, le renouvellement de la charte de la Banque d'Angleterre; celui de la Compagnie des Indes; l'affranchissement des esclaves de nos colonies, etc., etc. Mais, grâce à cette diffusion des lumières, le plus bel ornement de notre civilisation; grâce au puissant concours de la presse, voyez comme chacune d'elles a été éclairée, et comme la discussion s'est trouvée dégagée de tous les obstacles qui auraient pu en arrêter le cours. Sans doute nos hommes parlementaires ont fait encore trop de concessions aux préjugés; là où une réforme radicale était impérieuse, ils se sont contentés de demi-mesures; le mal n'a pas toujours été guéri; médecins inhabiles ils ont cru faire assez en le palliant, ils ont craint de trancher dans le vif.

Tels ne sont pas nos principes. Aussi, quoique le Parlement se soit déjà occupé du bill de l'émancipation des esclaves, nous craignons fort que cette grande question ne soit pas de long-tems encore résolue. Trop de timidité, des engoûmens inexplicables, des affections mal dirigées, feront naître des scrupules au cœur de ces hommes qui éprouvent peu d'empressement pour tout ce qui est améliorations, et qui ont peu de sympathie pour tout ce qui souffre loin

d'eux. En attendant qu'ils daignent examiner s'il est juste que des hommes soient vendus à d'autres hommes, et qu'ils constituent à toujours une propriété, nous allons traiter la question sous un jour nouveau, et présenter les moyens que nous croyons les plus sûrs et les plus efficaces pour faire cesser un état de choses odieux à tous ceux qui ne se laissent guider que par de nobles et généreuses inspirations.

Eh! que nous importe que les rois catholiques aient consacré, par des actes publics, le commerce de la traite; que pendant un siècle nos ancêtres aient été leurs pourvoyeurs à gages (1); et que les différentes puissances qui ont possédé des colonies aient sanctionné un semblable trafic; nous ne reconnaissons à personne au monde le droit de conférer un tel titre. L'esclavage, qui à toutes les époques fut considéré comme une violence exercée par le fort sur le faible, est aujourd'hui une odieuse monstruosité, une tache sanglante pour toutes les nations qui le tolèrent. Aussi, nous ne saurions demander, avec trop d'instances et d'énergie, la réforme immédiate d'un abus aussi révoltant. Nous sommes loin cependant d'approuver les trop généreuses dispositions du bill d'affranchissement présenté à la Chambre des Communes. Comment! grever encore la nation d'un emprunt de 10,000,000 liv. st. (250,000,000 fr.) pour rembourser aux planteurs la perte de leur prétendu capital? quelle dérision! vraiment, nous ne concevons ni une telle largesse, ni la perte que cet acte de justice tardif peut faire éprouver aux planteurs.

Quel est le but que se propose un colon en possédant des esclaves? d'en obtenir du travail. Pourquoi les achète-

(1) Note du Trad. Ici l'auteur fait allusion au traité de l'*Asiento*, par lequel Philippe IV accorda aux Anglais le privilége d'approvisionner d'esclaves africains les colonies espagnoles.

t-il? parce qu'il n'a pas pu se procurer des travailleurs libres. Maintenant le nombre nécessaire de travailleurs, non libres à la vérité, se trouve sur les lieux ; il ne s'agit donc plus que de les ramener par des ménagemens convenables, de la condition d'esclave à celle d'homme libre. La difficulté n'est pas grande. Malheureusement on est dans l'habitude de considérer l'esclave comme un capital, comme un instrument sans volonté, sans direction propre ; cette manière trop absolue d'envisager un être doué de la faculté de penser, fait qu'on place toujours la question de l'affranchissement sous un faux point de vue. Nous sommes loin de contester qu'il ait fallu de la peine, des soins, des sacrifices pour rendre un Africain nomade propre au travail, et que dès-lors, pour parler le langage de l'économie, l'esclave ne soit un capital. Mais ce capital ne devient productif que par le travail de l'esclave ; et comme l'esclave n'est pas une machine inanimée, il faut pour le rendre utile , le vêtir, le nourrir, le loger, le soigner en cas de maladie, ce qui exige des dépenses plus ou moins considérables, et qui correspondent toujours à peu de chose près à la rémunération que l'on donnerait à un travailleur libre. Les salaires ne sont en général que la représentation de l'intérêt du capital employé à l'instruction première de l'ouvrier, et de la somme qui lui est nécessaire pour satisfaire aux divers besoins de la vie ; aussi, le taux des salaires d'un cultivateur libre, ne doit-il pas excéder de beaucoup les frais d'entretien de l'esclave attaché à une bonne plantation. L'affranchissement pur et simple n'occasionera donc pas des pertes considérables aux planteurs qui, par leurs bons procédés se seront concilié l'affection de leurs esclaves. Pour eux, il ne peut y avoir d'autre différence que celle qui existe entre les frais d'entretien de l'esclave et ceux de l'homme libre ; mais cet excédant de dépense

sera compensé par l'excédant de travail qu'ils obtiendront de l'esclave affranchi. De plus grands développemens seraient peut-être nécessaires pour prouver que notre raisonnement n'est pas seulement spécieux ; nous nous arrêterons là cependant, car c'est d'une manière plus large que nous envisageons la question de l'affranchissement des esclaves des Antilles. Mais c'était un devoir pour nous de protester contre cette proposition absurde d'un emprunt de 10,000,000 livres sterling, contracté au nom du peuple anglais, en faveur des colons, pour lesquels la nation est déjà grevée d'un impôt annuel de 2,000,000 liv. st.

En traitant cette importante question, nous n'avons pas seulement pour but l'affranchissement des esclaves des Antilles, nous avons aussi voulu combattre le monopole de la Compagnie, et faire ressortir les nombreux avantages que procurerait à la Grande-Bretagne la libre culture du sucre dans l'Inde, maintenant surtout que le génie de Watt et d'Arkwright l'a dépossédée à jamais de ses manufactures de coton. On verra par le tableau que nous allons tracer de l'état actuel de cette culture, et par les résultats qu'on en obtient, malgré l'imperfection des procédés, tout le parti qu'on en eût pu tirer, si les réglemens les plus vexatoires, si le monopole le plus infame, si l'arbitraire le plus odieux, n'en avaient constamment éloigné les capitaux et l'intelligence de nos compatriotes.

On croit généralement en Europe, que le sucre produit dans les autres parties du monde vient uniquement de la canne à laquelle il a donné son nom. Il n'en est pas ainsi ; la production du sucre, en Asie, est de deux sortes : celle qu'on obtient des palmifères, et celle de la canne à sucre. Jusqu'à présent la fabrication du sucre de palmier a même été la plus répandue, parce qu'elle exige moins

de capitaux et moins de travail que celle de la canne. Voici quelles sont les espèces de palmier qu'on cultive pour en obtenir du sucre : le petit palmier sauvage (*elate sylvestris*), le lontar (*borassus flabelliformis*), le cocotier (*cocos nucifera*) et le cay-duac des Cochinchinois (*borassus gomutus*). Ces quatre espèces sont originaires de l'Inde, et croissent surtout en abondance dans les pays compris entre le dixième et le onzième degrés de l'équateur. Ces arbres se plaisent dans les terrains maigres; le cocotier n'offre une belle végétation que sur les bords de la mer; et les autres ne viennent bien que dans les sables ou les terrains montueux. Dans les parties méridionales de l'Inde, les palmiers sont à peu de chose près, par rapport aux divers végétaux qui servent à l'alimentation de l'homme, dans la même proportion que la vigne et les oliviers sont aux céréales en Europe. Au bout de huit ou neuf ans, ils rendent déjà du jus, et continuent à en donner sans interruption jusqu'à vingt-cinq ans, plus ou moins, suivant les saisons. La qualité et la quantité des produits varient selon la nature de chaque arbre; mais partout le travail est si peu de chose, la matière saccharine si abondante, et les procédés de fabrication tellement simples, que le sucre de palmier coûte moitié moins à recueillir que le sucre de canne, c'est-à-dire un peu plus de deux sols par livre. C'est lui qui, dans les contrées pauvres et montagneuses, fournit exclusivement à la consommation des classes moyennes et inférieures. Dans toute l'étendue de la presqu'île méridionale de l'Inde, dans les empires de Siam et des Birmans, à Camboye, à Tonquin et à Ceylan, on fabrique, on consomme et on exporte même des quantités considérables de sucre de palmier. Le sucre de canne n'y est encore qu'un produit secondaire, destiné seulement à l'exportation et à l'usage des classes

opulentes. Jusqu'ici les Hindous ne se sont pas beaucoup occupés de perfectionner le sucre de palmier ; mais les botanistes et les agronomes qui ont visité et étudié ces contrées, assurent qu'avec des soins convenables, les palmiers pourraient fournir en abondance, et à peu de frais, du sucre de première qualité.

Quelques écrivains, sur la foi de voyageurs peu éclairés, ont prétendu que la récolte du sucre de palmier obtenue dans l'Inde n'avait que très-peu d'importance, et ne pouvait être assimilée qu'à celle de l'érable ou de la betterave. C'est une erreur, on ne fabrique du sucre d'érable que dans le Canada et dans quelques autres districts de l'Amérique septentrionale. Il est loin de suffire à la consommation locale, et on n'en exporte pas un seul atome ; car alors même qu'il est préparé avec beaucoup de soin, le sucre d'érable est inférieur à celui de la canne, et conserve toujours un goût sauvage qui déplaît à beaucoup de personnes ; aussi, la consommation en est-elle purement locale ; tandis que les Orientaux exportent de grandes quantités de sucre de palmier.

De tous les végétaux dont l'industrie est parvenue à extraire du sucre en quantité suffisante pour compenser les frais de main-d'œuvre, la betterave est évidemment celui qui en contient le moins. D'ailleurs, le sucre qu'on en extrait est bien inférieur à celui de la canne, du palmier et même de l'érable (1). Grâce à ses *droits protecteurs*,

(1) Note du Tr. Il y a ici erreur de la part de l'auteur anglais. Le sucre de betterave, lorsqu'il est bien raffiné, ne conserve aucun mauvais goût, et peut rivaliser, par sa blancheur et sa pureté, avec les produits les plus parfaits de la canne à sucre. Cette industrie, il est vrai, née sous la protection du système continental, ne se soutient aujourd'hui que grâces aux droits élevés qui ont été imposés sur les sucres coloniaux et étrangers ; mais toujours est-il que ses produits

la France parvient à en fabriquer huit mille tonneaux par an : tout comme nos distilleries nous abreuvent de mauvais *gin*, au lieu de l'excellente eau-de-vie que nous pourrions nous procurer au même prix, si le fisc et les douanes ne prélevaient pas des droits exorbitans sur les spiritueux venant de l'étranger.

sont irréprochables. Dans un article spécial, il ne sera pas sans intérêt de consigner ici le prix de revient d'un kilogramme de sucre indigène : nous empruntons ces données à un habile fabricant du nord de la France, M. Crespel Delisse, à Arras. Ce fabricant achète les betteraves à 8 fr. les mille livres, rendues à la fabrique ; celles cultivées dans son domaine lui reviennent à 410 fr. les 23,500 kilogrammes, produit moyen d'un hectare de terre, et servant à alimenter sa fabrique pendant un jour. Voici quelles sont les dépenses moyennes d'un jour de fabrication dans lequel on produit 1,175 kilogrammes de sucre. Ces calculs sont déduits des comptes généraux d'une campagne de 120 jours de travail :

	Fr.	c.
Coût de 23,500 kilogram. de betteraves, ci.............	410	
Frais pour conversion en sucre.........................	373	95
Intérêt du capital mobilier évalué à 300,000 fr., à 10 p. °/o, pour un jour....................................	250	
Intérêt du capital roulant, 120,000 fr. à 5 p. °/o.........	50	
Réparation des ustensiles et des bâtimens, par jour.......	50	
Total..........................	1,133	95
A déduire la valeur de 5,600 kilog. de pulpe à 13 fr. les 1,000 kilog., 67 fr. 20 c., et celle de 587 kilogram. de mélasse à 8 c., 46 fr. 96 c., ci ensemble............	114	16
Revient définitif de 1,175 kilog. de sucre produit d'un jour de travail, (86 centimes le kilogramme).............	1,019	79

Quoique le sucre de bettrave ne soit pas sur tous les points de la France produit à aussi bon marché, cependant les importantes découvertes de M. Dombasle, les améliorations que MM. Decazes, Blanquet, etc., ont introduites dans la fabrication, permettront sous peu d'obtenir ce produit à bien meilleur marché, ainsi que l'a fait espérer M. Isoard dans ses dernières publications.

En définitive, c'est la canne à sucre (*saccharum officinarum*) qui secrète la matière saccharine la meilleure et la plus abondante; mais cette plante est aussi, comme on sait, originaire de l'Asie, d'où on l'a transportée d'abord en diverses contrées méridionales de l'Occident, où elle fut cultivée avec succès jusqu'à la découverte de l'Amérique (1). Il serait impossible d'indiquer d'une manière précise à quelle contrée de l'Asie appartient la canne à sucre; car on en trouve dans toutes les parties. D'ailleurs la variété infinie des noms sous lesquels elle est désignée dans les divers dialectes orientaux, prouve assez que cette plante est très-répandue. Cependant il faut établir une distinction entre la culture de pur agrément, et celle dont on fait un objet de spéculation. La première est générale dans l'Inde, car il est rare de parcourir un jardin sans y rencontrer quelques pieds de canne à sucre; tandis que, comme branche importante de l'agriculture, elle n'est cultivée que dans les contrées populeuses et dans les plaines les plus fertiles, telles que celles situées sur les bords du Gange, dans les parties sud-est de la Chine, dans la Cochinchine et le Tonquin; à Luçon, la plus grande des Philippines, et à Java la plus riche des îles de l'Archipel indien, on cultive aussi la canne à sucre avec beaucoup de succès.

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs un tableau statistique des contrées où la canne à sucre est maintenant cultivée en Asie. Il servira à démontrer qu'avec la population qui s'y trouve et l'heureuse situation de ces contrées, nous n'aurions jamais à craindre l'insuffisance

(1) Ce fut seulement en 1506 que Pierre d'Esiença introduisit la canne à sucre à Saint-Domingue. Les produits de cette culture ayant dépassé toutes les espérances, elle se propagea rapidement dans les îles voisines et sur le continent américain.

de la production, comme se plaisent à le faire croire les partisans du système colonial.

	MILLES CARRÉS.	POPULATION.
La presqu'île du Gange divisée en 43 districts.............	170,000	45,000,000
Les trois provinces du sud de la Chine....................	330,000	55,000,000
Les provinces inférieures du royaume de Siam..........	30,000	1,500,000
Tonquin et Cochinchine.......	20,000	1,500,000
L'île Luçon.................	30,000	1,506,000
Java......................	50,000	6,000,000
	630,000	110,000,000

Mais comme nous ne devons ici nous occuper que de l'Inde qui se trouve sous la dépendance immédiate de l'Angleterre, et où les colons européens pourraient être convenablement protégés, nous ferons remarquer que la presqu'île du Gange peut à elle seule produire dix fois autant de sucre que les Antilles anglaises. D'ailleurs, rien ne s'opposerait à ce que la culture de la canne fût introduite dans la grande et fertile province de Guzurate, dans une partie des terrains plats situés entre la chaîne des Ghauts, dans la vallée de Nerbuddah, dans celles de l'Indus et de ses affluens; dans la vallée et le delta d'Irawaddy et du Martaban, pays très-fertiles, et qui possèdent une population assez nombreuse pour se livrer avec succès à la fabrication du sucre.

Nous en avons dit assez pour démontrer que, sous tous les rapports, l'Inde peut suffire et au-delà, à la consommation de l'Europe tout entière. Nous ajouterons cependant que partout où l'on a établi des manufactures de sucre de canne, leurs produits ont remplacé le sucre de palmier, et que la consommation locale en est aujourd'hui

si grande, que plusieurs agronomes l'ont évaluée à 825,000 tonneaux par année. Cette consommation, comme on voit, est quatre ou cinq fois plus forte que celle de l'Angleterre qui ne s'élève qu'à 176,000 tonneaux. Nous devons faire observer que dans ce chiffre de 825,000 tonneaux, ne sont pas comprises les quantités exportées qui sont à la vérité peu considérables; voici, en nombres ronds, et d'après les meilleures autorités, à combien elles s'élèvent :

	Tonneaux.
Plaine du Gange	10,000
Chine	11,500
Siam	10,000
Tonquin	2,000
Philippines	8,000
Java	20,000
TOTAL	61,500

Ces faibles exportations d'un produit indigène et dont les frais de fabrication sont si peu coûteux, semblent au premier coup-d'œil ne pas promettre un grand développement. Mais si l'on songe aux restrictions de toute espèce qui pèsent sur l'industrie de ce pays; si l'on remarque, en outre, que toutes ces exportations datent à peine d'une vingtaine d'années, ou de quarante ans tout au plus; et que les fabriques de sucre à Siam, à Tonquin et dans les Philippines, n'ont pas vingt-cinq ans d'existence, on ne pourra s'empêcher de reconnaître, même dans cet état de choses, un présage de la prospérité future de l'exploitation du sucre dans ces contrées, alors surtout qu'il sera permis à l'Européen d'y apporter son intelligence, ses capitaux et ses habiles procédés.

Examinons maintenant quels sont les autres obstacles qui jusqu'à ce jour se sont opposés à ce que ces pays pro-

duisissent une quantité considérable de sucre; et voyons s'il n'est pas possible de les vaincre. Comme nous l'avons dit, la canne à sucre ne peut prospérer que dans les terrains de première qualité. Sa culture ne parvient à un degré de perfection convenable qu'à l'aide d'une industrie intelligente; et sa fabrication exige une masse de capitaux considérable. Le moulin à sucre est encore inconnu à une partie des peuples de l'Asie ; les Chinois paraissent en avoir été les inventeurs, et de chez eux, il est sans doute passé chez quelques-uns de leurs voisins. Les fabriques de sucre de Siam, de la Cochinchine, de Tonquin, de Java et des Philippines, sont entièrement dirigées par des Chinois qui les y ont établies depuis peu de tems. L'industrie leur en est toute personnelle; les ustensiles sont, ou fabriqués par eux, ou tirés de leur pays; tout ce que les indigènes mettent du leur, c'est la main-d'œuvre qui quoique indispensable, n'a pas beaucoup de valeur. Ils tiennent la place des nègres, sauf les coups et l'esclavage; et les Chinois tiennent celle des colons européens. Le propriétaire de la terre loue à une espèce de métayer chinois ses champs, ordinairement d'une superficie de trois cents arpents; ce métayer a la surveillance du tout, et sous-loue, par parties de cinquante à soixante arpens, à des travailleurs libres qui paient une certaine somme au propriétaire, par *picul* (135 livres) de sucre fabriqué. Ces travailleurs libres se divisent ensuite l'ouvrage : les uns récoltent les cannes et les portent au moulin, les autres font cuire le sirop, d'autres sont chargés de la clarification. Tous ces travaux sont exécutés au moyen d'une répartition volontaire; quand la saison de la fabrication est passée, les travailleurs quittent la plantation et se livrent à des occupations diverses; pendant les pluies il ne reste sur les lieux que le nombre nécessaire à l'entretien des pieds de canne.

Pour obtenir de la fabrication du sucre des résultats satisfaisans, le premier point à considérer c'est la culture de la canne. Dans cette branche d'agriculture, comme dans toute autre, il est nécessaire de suivre un système rationnel. La canne, comme la vigne, le caffier et l'olivier, n'appartient qu'à une seule famille, mais qui se subdivise en un nombre infini de variétés. Un colon habile choisit d'abord les plus productives, et rejette les autres; ensuite, s'il n'est pas sous l'influence de stimulans artificiels, il se borne à planter les terres qui lui semblent les plus propres à son objet; et se garde bien de les épuiser par des récoltes continuelles de cannes, comme on le fait aux Antilles. Il les rafraîchit en y semant des prairies artificielles, et les engraisse avec le fumier des troupeaux, dont l'éducation est pour lui une branche accessoire d'industrie. Les Chinois, dans leur système d'agriculture, observent avec soin toutes ces précautions; et les Hindous, quoique moins avancés qu'eux, ne les négligent pas. Il est très-rare qu'en Asie on fasse deux, et surtout trois récoltes consécutives. Lorsqu'on a coupé la canne, on laisse la terre en jachère pendant un an, ou bien on y sème quelques racines potagères. Dans l'Hindoustan même, on fume régulièrement les terres qui doivent recevoir la canne. Ainsi, comme on le voit, sous le rapport de la culture les Orientaux sont bien au-dessus de nos planteurs des Antilles. Mais la fabrication du sucre demande, comme nous l'avons déjà dit, un capital considérable, ou du moins supérieur à celui qui suffirait pour exploiter toute autre branche d'industrie; c'est aussi cette partie qui laisse encore beaucoup à désirer.

On peut, avec 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.), établir une fabrique d'indigo, capable de donner chaque année pour 10,000 liv. (250,000 fr.) de produits; tandis que,

pour créer la même valeur de produits en sucre, il faut une mise de fonds vingt fois aussi forte. Le sucre ne peut bien se fabriquer qu'en grand; si le jus de la canne n'est pas cuit immédiatement, il fermente et s'aigrit; ce qui a pour résultat d'altérer la qualité du sucre, et en même tems d'en diminuer la quantité. Le moulin doit donc être construit sur une grande échelle; et les chaudières doivent être d'une contenance proportionnée. Il faut un travail soutenu pour alimenter le moulin; une adresse et une vigilance infatigables pour surveiller la cuisson. Les Chinois attachent beaucoup d'importance à cet objet; car à Siam, on donne 1,000 piastres (5,000 fr.) par an à un surveillant habile. Et malgré tous ces soins, les Chinois ne sont pas encore parvenus à fabriquer du sucre qui vaille celui des Antilles et du continent américain. Le lecteur sourira sans doute à la description d'une sucrerie du Bengale : le moulin consiste en deux minces rouleaux de bois tournés en sens contraire par deux hommes, ou par deux bœufs rabougris; pour chaudières, on y voit quatre mauvais pots de terre grossièrement façonnés; les divers ateliers où s'opèrent les différentes manipulations, sont tous réunis sous le même toit. Ce n'est pas assurément la cherté des constructions qui les oblige ainsi à concentrer dans le même local les différentes opérations : le bâtiment est composé de quatre pieux fichés en terre, et couverts d'une natte pour toute toiture. Le cultivateur se borne, après avoir assez mal exprimé le jus de la canne, à en former une masse brune et compacte, dans laquelle le sucre et la mélasse se trouvent confondus. Ce produit informe est ensuite porté à une autre espèce d'industriel, à dix, vingt ou même cent milles de là, qui le refond, et après avoir neutralisé, à l'aide des alkalis, l'acide engendré par les procédés imparfaits de son prédécesseur, en tire 25 p. o/o

d'un sucre grumeleux et sans saveur. Eh bien, malgré l'état arriéré où se trouve cette industrie dans l'Inde, ses produits peuvent être livrés aujourd'hui à 20 p. o/o meilleur marché que ceux obtenus dans les Antilles!

Une autre circonstance qui augmente les frais de fabrication du sucre dans l'Orient, c'est qu'en général on n'y sait pas tirer parti des résidus. La distillation du rum est encore inconnue des Chinois, et ce n'est que depuis peu de tems qu'elle a été introduite dans quelques parties de l'Inde anglaise.

Pour que les sucreries de l'Inde acquissent en très-peu d'années une grande prospérité, il faudrait, qu'au lieu de confectionner des produits bruts, tels que les sucres terreux ou la cassonade, elles s'appliquassent à donner des produits tout-à-fait épurés. Le bas prix de la main-d'œuvre et l'économie du transport qui en résulterait, leur procureraient de grands bénéfices. La seule méthode, connue aujourd'hui en Asie, pour raffiner le sucre, consiste à faire candir ou cristalliser le suc de la canne. La préparation du sucre blanc ou en pains, découverte au commencement du seizième siècle par les Vénitiens, n'est pas encore connue des Orientaux. Les Chinois paraissent avoir les premiers possédé le secret de la cristallisation du sucre, bien que le nom de *misri*, donné par les Égyptiens à cette préparation, fasse naître des doutes sur le lieu de sa découverte. Quoi qu'il en soit, cet art n'a été jusqu'à présent pratiqué avec succès, et sur une grande échelle, que dans la Chine, et seulement dans l'une de ses provinces, *Fockien*, dont les habitans se distinguent par leur industrie. Les sucreries exploitées dans le royaume de Siam et dans l'Hindoustan suffisent à peine à la consommation locale; en général c'est la Chine qui fournit tout le sucre que consomment les classes opulentes de l'Asie; car elle en exporte

annuellement plus de trois mille tonneaux pour les Indes, l'Arabie et la Perse.

Il nous reste à parler du principal obstacle qui jusqu'à ce jour s'est opposé à la culture du sucre dans l'Inde anglaise. On a dû voir, par le tableau qui précède, que, malgré les soixante-dix années de notre domination, le chiffre de ses exportations en sucre, très-inférieures à celles d'un seul port de la Chine, égale à peine la moitié de celles de Java, le sixième de celles de l'Asie tout entière, et le tiers au plus de celles de l'île Maurice. Le secret de ce phénomène est facile à expliquer. Non content de donner aux planteurs des Antilles le monopole de notre marché à l'égard des étrangers, le gouvernement le leur a donné aussi à l'égard des cultivateurs de l'Inde, en soumettant leur sucre à un droit plus élevé que celui des Antilles. D'ailleurs les sujets anglais se garderaint bien d'engager leurs capitaux dans une branche d'industrie exposée à être envahie par la convoitise de la Compagnie, et dans un pays où ils ne peuvent posséder des terres que clandestinement. Quel négociant, quelle compagnie iront placer 10, 20, 30,000 liv. st. en constructions, en usines ou en terres qu'ils ne peuvent ni acheter ni vendre ouvertement; et dans un pays d'où, pour le motif le plus frivole, on peut les bannir à perpétuité, sans avis préalable. Voilà sans contredit le plus grand de tous les obstacles. Quand il sera permis à tous les Anglais d'aller s'établir dans l'Inde, quand ils y seront protégés par des lois équitables alors on y verra fleurir non-seulement les fabriques de sucre, mais encore toutes les industries qui présentent les mêmes avantages.

La première condition pour produire du sucre à bon marché, c'est le bas prix de la main-d'œuvre; à cet égard, il n'y a aucune contrée au monde qui puisse ri-

valiser avec l'Inde : la population y est tellement compacte, les besoins des classes laborieuses y sont si restreints, que pendant quelques années les tisserands hindous ont pu lutter, sans éprouver de pertes, avec nos manufactures de coton mues par la vapeur. Si tel a été le résultat de leur travail dans une industrie où ils avaient un adversaire si redoutable, quelle ne serait pas leur supériorité sur ces misérables esclaves des Antilles! Dans l'Inde le taux moyen de la journée est de 2 à 3 pences (20 à 30 c.) et dans les Antilles, le travail de l'esclave ne saurait être évalué à moins de 6 pences (60 cent.) par jour (1). D'ailleurs, grâce à l'immense étendue de terre qui se trouve dans la presqu'île du Gange, la culture du sucre pourrait y être alternée, système ingénieux qui accroît les facultés productives du sol sans l'apauvrir, et qui ne peut être aujourd'hui pratiqué aux Antilles.

Mais, dira-t-on, pourquoi favoriser les propriétaires d'esclaves de l'Inde au détriment de ceux des Antilles, nous répondrons que nous ne demandons de faveur pour personne; nous réclamons un droit : nous voulons que tous les sujets anglais jouissent des mêmes priviléges partout où flotte le pavillon britannique. D'ailleurs l'esclavage n'existe plus dans les vastes plaines du Gange, couvertes d'une population de 265 habitans par mille carré; les villes mêmes n'en présentent que des cas très-rares. On voit quelquefois, il est vrai, dans une année de disette, les hordes barbares des frontières de l'est ou du nord vendre leurs enfans pour quelques schellings, mais on n'a guère d'intérêt à prolonger leur esclavage. La plupart du tems

(1) On a établi par de nombreux calculs que les frais d'entretien d'un esclave ne pouvaient pas être moindres de 3 liv. st. 10 schel. (187 f.) par an.

on les affranchit, ou bien ils s'affranchissent eux-mêmes par la fuite. Règle générale : L'esclavage ne peut se maintenir aujourd'hui que dans les lieux où le prix de la main-d'œuvre est élevé ; mais partout où la rémunération de l'ouvrier n'est que suffisante ou strictement nécessaire, il n'y a plus d'intérêt à conserver des esclaves, puisque la différence qui existe entre leur entretien et celui de l'homme libre est compensée et au-delà par la supériorité du travail de celui-ci. S'il en était autrement, l'émancipation des esclaves des états du sud de l'Union aurait été depuis long-tems, réalisée par le fait. L'esclavage s'y maintient encore parce que le prix de la main-d'œuvre est plus que suffisant pour l'entretien de l'ouvrier libre. Et l'on peut dire avec toute certitude que, sans la prime immodérée dont nous faisons jouir les planteurs des Antilles, l'esclavage n'y existerait plus depuis long-tems ; le fait seul de leur multiplication les aurait convertis en ouvriers libres, par la raison fort simple que leurs maîtres auraient trouvé trop dispendieux de les conserver à leur charge.

On peut inférer de ce qui précède que, dans l'Inde, la fabrication du sucre et l'esclavage sont essentiellement incompatibles. En effet, on n'y cultive en grand la canne à sucre que dans les contrées populeuses où l'esclavage a complétement disparu. On voit ici l'effet de la différence des conditions sociales. La même branche d'industrie qui, dans les Indes-Occidentales, est aujourd'hui exploitée par des esclaves, ne peut s'exercer dans l'Orient qu'avec les bras des hommes libres ; car l'emploi des esclaves aurait pour résultat nécessaire la ruine du planteur. Vainement prétendra-t-on que l'abolition des droits extraordinaires sur les sucres d'origine hindoue aura pour effet de rendre insuffisant l'approvisionnement des marchés. Tout le

monde, excepté le Parlement, est convaincu du contraire; nous ignorons s'il persiste encore dans son erreur; mais d'avance nous pouvons dire que telle n'est pas la crainte des planteurs. S'il en était ainsi, à quoi bon grever d'un droit extraordinaire de 10 p. % le sucre de l'Inde? Intimement convaincus de la supériorité qu'aurait la culture de l'Inde sur celle des Antilles, ce n'est pas l'insuffisance de la production, c'est l'excédant que craignent les planteurs. Au moment où nous écrivons, on importe dans le Royaume-Uni pour 15,000,000 de liv. sterl. (375,000,000 fr.) au moins de sucre, de rum, de café, etc., récolté par des esclaves; que, sans notre absurde politique, nous pourrions obtenir à 20 p. % meilleur marché par le travail d'hommes libres. Si nous voulons entretenir avec l'Inde des rapports avantageux aux deux pays, il faut que nous admettions ses produits sur le même pied que ceux de nos autres possessions. Que dirait-on d'une nation qui prétendrait établir des relations commerciales avec la Pologne, en refusant ses grains; avec l'Angleterre, en n'admettant ni ses laines ni ses fers; avec la France, en prohibant ses vins; ou avec la Chine, en soumettant ses thés à des droits exorbitans? Telle est cependant notre conduite à l'égard de l'Inde.

Il est impossible de nier les avantages immenses que nous retirerions de la libre importation des sucres de l'Asie : en détruisant l'odieux monopole de la Compagnie, en affranchissant ces 80,000,000 d'habitans qu'elle tient sous le sequestre, nous poserions les bases de nouvelles relations avec l'Inde, qui ne tarderait pas à nous offrir des débouchés incalculables pour les produits de nos fabriques. Examinons maintenant en peu de mots les objections qu'on fait valoir. La première, c'est notre système colonial, système absurde, imprévoyant et impolitique, qui, dans un

but d'utilité réciproque, donne à la métropole et à la colonie le monopole respectif de leurs marchés, système qui n'a d'autre résultat que de restreindre les facultés productives de l'un et de l'autre pays. En effet, c'est comme si l'on ordonnait aux colons de se priver de l'usage d'une main, et que, par compensation, nous nous interdissions l'usage de l'autre. Quand donc voudra-t-on comprendre que le véritable intérêt des peuples, est de tirer les objets de leur consommation des lieux où ils sont produits à meilleur marché. Les 8 schellings que nous payons de plus par quintal sur les sucres provenant de l'Inde forment en chiffres ronds une taxe de 2,000,000 de livres sterling (50,000,000 fr.) par an.

De quelque manière qu'on l'envisage, il est évident que notre système colonial est funeste et impolitique, et que l'intérêt public exige impérieusement qu'il soit promptement aboli. Sans doute l'importation des sucres de l'Hindoustan, soumise aux mêmes droits que ceux de nos possessions occidentales, sera préjudiciable aux planteurs des Antilles; mais ce n'est pas une raison suffisante pour qu'on prolonge à perpétuité leur monopole. Le résultat définitif de notre système actuel est de soumettre à des taxes oppressives, dans la Grande-Bretagne, les consommateurs des produits coloniaux, et cela pour donner à un petit nombre de planteurs et de négocians la possibilité de continuer des opérations qui ne pourraient pas se soutenir d'elles-mêmes, et qui, par conséquent, sont désavantageuses. On verra, d'après le tableau des importations générales du sucre dans la Grande-Bretagne, combien les quantités importées sont peu en rapport avec les facultés productives des diverses provenances; c'est le meilleur moyen de faire ressortir les résultats de cette absurde politique.

PROVENANCES.	Cwts.	Kilogrammes.
Antilles anglaises...........	3,913,269	180,011,374
Ile Maurice..................	485,326	22,364,996
Inde anglaise................	213,494	9,820,724
Singapore, Siam, Chine.......	38,535	1,772,610
Java.........................	5,950	276,700
Philippines..................	35,780	1,845,880
Antilles espagnoles..........	223,256	10,269,776
	4,915,610	226,362,060

Ainsi, par suite de notre système colonial, les îles de l'Inde-Occidentale, avec leur population d'un million d'habitans, importent dans la Grande-Bretagne treize fois plus de sucre que l'Asie tout entière; les importations de l'île Maurice, avec ses 250 milles carrés et ses 100,000 habitans, sont plus du double de celles de l'Inde anglaise avec ses 80 millions d'habitans et son étendue deux mille fois plus grande. Cela s'explique facilement. L'île Maurice est le seul endroit entre le cap de Bonne-Espérance et la côte du Pérou, où l'on emploie des esclaves à l'exploitation des sucreries; et notre oligarchie, qui a toujours eu pour l'esclavage une tendance secrète, a choisi ce coin de terre pour l'objet de ses faveurs et de sa prédilection. Depuis 1825, époque où l'Ile-Maurice a pris rang parmi nos colonies, dans les 2,000,000 sterl. payés annuellement par la mère-patrie à ses possessions coloniales, cet enfant gâté a reçu pour sa part 174,000 liv. sterl.; aussi, grâce à cette généreuse répartition, le sol de cette île, qui, il y a vingt ans, ne produisait pas une livre de sucre, est maintenant couvert de plantations, au détriment de toutes les autres espèces de culture. Pourquoi cette préférence? Il n'y a pas une seule bonne raison à donner; tous les argumens employés pour légitimer cette faveur sont également applicables au Bengale. Les rapports politiques sont

les mêmes : seulement, à l'île Maurice, il n'y a que des planteurs français; tandis que, dans l'Inde nous aurions d'abord des planteurs hindous qui seraient bientôt suivis d'un grand nombre de colons anglais. Si l'on nous dit que c'est pour conserver notre prépondérance maritime que le gouvernement veut maintenir son système colonial, nous répondrons que c'est une prépondérance bien onéreuse, et que l'Union américaine, sans colonies ne tardera pas à nous en déposséder, si elle parvient à triompher des dissentions qui la menacent.

On a souvent parlé en termes exagérés des avantages que procurent à notre commerce, et à nos manufactures les rapports que nous entretenons avec les Indes-Occidentales. A de pareilles assertions, on doit répondre par des chiffres. Le tableau suivant, dans lequel nous avons consigné la valeur des produits anglais exportés en 1817 et 1830, aux Indes-Orientales et aux Indes-Occidentales, fera voir dans quel état se trouvent nos relations sur ces deux points.

	1817.	1830.
	Liv. st.	Liv. st.
Indes-Orientales............	3,705,964	4,139,319
	(92,649,100 fr.)	(103,482,975 fr.)
Indes-Occidentales...........	5,890,199	3,009,519
(Y compris l'île Maurice.)	(147,254,975 fr.)	(75,237,975 fr.)

Ainsi, dans l'espace de treize ans, l'importance de notre commerce avec les Antilles a diminué de plus d'un dixième, tandis que celui de l'Inde a presque doublé. En présence de tels faits, le gouvernement ne serait-il pas coupable de continuer à favoriser un pays qui répond si mal à nos sacrifices. Telles sont les conséquences funestes du monopole : il nuit au consommateur, et presque toujours il cause la ruine du producteur. Les plantations des Antilles n'étant pas soumises à un système éclairé de rotation de culture, s'appauvrissent de jour en jour; tandis que si on

établissait une salutaire concurrence entre elles et l'Inde, les planteurs de la Jamaïque s'appliqueraient à varier leurs récoltes et bonifieraient ainsi leurs terres, au lieu de les épuiser. Un habile agronome, M. Ramon de la Sagra, professeur de botanique à la Havane, a établi que la culture de la canne à sucre à Cuba, quoique plus perfectionnée que dans aucune autre île des Antilles, ne donnait qu'un revenu net de 5 p. %, et que dans l'état actuel des connaissances chimiques et par suite de l'épuisement des terres, il serait impossible d'en retirer de plus grands bénéfices. Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs un résumé des calculs de ce savant agronome.

Aperçu du capital et des frais nécessaires pour la production de 1,000 *caisses de sucre représentant* 16,000 *arrobas* (208,000 kilog.).

CAPITAL.

	Piastres.
Valeur de 30 *caballerias* de terre à 1,800 piastres l'une...	54,000
Id. de l'ensemencement de 1/6 de la propriété.......	12,000
Id. des édifices y compris les alambics..............	45,000
Id. machines et ustensiles nécessaires à la culture....	13,500
Quatre-vingt-dix nègres à 400 piastres l'un..............	36,000
Cinquante paires de bœufs, à 135 piastres l'une.........	6,750
Quatre chevaux ou mules à 60 piastres.................	240
Valeur de la plantation composée de 16,000 plants.......	2,000
Id. plantations potagères......................	510
TOTAL du capital d'exploitation.......	170,000
	(901,000 fr.)

PRODUITS.

Les produits de cet établissement consistent en mille caisses de sucre dont le prix moyen est de.................	16,000
1,000 *envases* que le commerce paie 26 réaux...........	3,250
70 pipes d'eau-de-vie................................	1,050
3,250 barils de mélasse..............................	406
VALEUR totale des produits.........	20,706
	(109,741 fr.)

FRAIS D'EXPLOITATION.

	Piastres
Mayoral	700
Mayordomo	300
Médecin	200
Maître raffineur	700
Alambics et tonnellerie	500
Habillement, entretien et infirmerie	2,481
Remplacement des nègres et des des bestiaux, 6 p. °/₀	2,579
Id. des machines, ustensiles et apiros, 15 p. °/₀	2,034
Coût des *envases* à 12 réaux	1,500
Transport des caisses à 20 réaux	2,500
Id. de 70 pipes d'eau-de-vie	140
Total des frais	13,634
	(72,160 fr.)

RÉSUMÉ.

Capital	170,000
Produit brut	20,706
Frais à déduire	13,634
Reste pour produit net	7,072
	(37,481 fr.)

Ce qui correspond à un peu plus de 4 p. °/₀ du capital représenté par l'établissement : cependant on peut dire que, suivant la position de divers propriétaires, cette exploitation donne de 6 à 6 1/2 p. °/₀ de produit net; mais ce n'est pas là le bénéfice qu'on devrait retirer d'une exploitation qui exige une mise dehors si considérable. »

Nous n'insisterons pas davantage, nous croyons avoir suffisamment démontré que, dans l'intérêt du commerce, de l'industrie et des consommateurs de la Grande-Bretagne, dans l'intérêt même des planteurs, il importe que le gouvernement affranchisse la culture et le commerce du sucre de l'Inde des entraves et des droits prohi-

bitifs qui nuisent aujourd'hui à leur développement. Nous dirons donc au peuple anglais : Voulez-vous avoir du sucre, des épices, du thé, de la soie à bon marché? abolissez le monopole, renversez la Compagnie. Voulez-vous éteindre cet odieux esclavage dont l'existence est une tache pour le nom anglais ? encouragez la culture des denrées coloniales dans l'Inde, empêchez que ses produits soient soumis à des droits plus élevés que ceux des Indes-Occidentales. En définitive, que sont toutes ces îles à sucre, en faveur desquelles tant de sacrifices ont été si généreusement consentis ? de vastes prisons où les objets de première nécessité de tout une nation se fabriquent sans méthode, sans économie, et avec cette insouciance qui préside à tous les travaux de prisonniers ; où ces prisonniers sont tous condamnés à vie avec la survivance de leurs peines pour leur postérité ; où leur multiplication est arrêtée dans sa source par le mélange inconsidéré des sexes, par l'excès du travail et l'insuffisance de la nourriture ; où les geôliers sont séparés de leurs malheureuses victimes par la distance incommensurable des races et de la couleur, où, pour empêcher des collisions sanglantes, la nation est obligée d'entretenir à grands frais des forces de terre et de mer ; et d'où elle ne retire pour prix de tant de condescendance que le singulier privilége de payer fort cher des denrées qu'elle pourrait se procurer partout ailleurs à bien meilleur marché !

(*Westminster Review.*)

Philologie.

DE L'ART DE TRADUIRE

ET DES DIFFÉRENS SYSTÈMES DE TRADUCTION.

Il ne manque à la plupart des traductions qu'une chose : c'est la vie et l'ame, c'est l'esprit dont un auteur est animé. On rend les mots et non pas le génie ; on oublie de transfuser l'essence vitale, de faire passer dans un nouveau corps le génie intime non-seulement d'un auteur, mais d'un peuple, et l'on croit avoir traduit. Pour découvrir cette vérité, qui n'est pas encore bien certaine et que tout le monde ne reconnaît pas, il a fallu six mille ans ou à-peu-près ; tant les axiomes les plus simples sont longs à s'établir.

On n'a pas vu qu'au lieu de représenter seulement le génie de l'auteur même, les mots représentent celui des nations auxquelles ils appartiennent : les mots, symboles admirables, non-seulement des siècles et des peuples, mais des différentes nationalités et des races d'hommes les plus distinctes. On pourrait établir que jamais les mots ne reproduisent parfaitement les nuances de la pensée. Comparez les émotions du cœur et les nuances subtiles de l'intelligence avec les ressources du langage ; vous verrez que ces dernières, toutes merveilleuses qu'elles soient, restent toujours en-deçà de l'idée ou de la passion qui demande à être reproduite.

Le discours humain, représentation matérielle, symbole vivant des pensées et des images qui se forment en nous, n'est toujours, quelles que soient sa beauté et sa force, que le reflet d'une image reflétée, que l'ombre d'un corps. Rappelez-vous combien il y a de choses secrètes et indéfinies dans notre mystérieuse nature; combien il nous est souvent difficile ou impossible d'exprimer tout ce qui se passe en nous-mêmes; on reconnaîtra que le langage chez tous les peuples est un instrument nécessairement imparfait, variable, artificiel, qui ne peut donner qu'une idée vague et incomplète de nos sensations, de nos peines, de nos plaisirs. Quiconque a éprouvé de vives douleurs, a observé la société avec soin, avec profondeur et persévérance, doit se souvenir que plus d'une nuance délicate, que plus d'un trait fin et subtil, n'ont trouvé dans l'expression dont on essayait de les revêtir qu'une reproduction vague, arbitraire et effacée. S'il en est ainsi, et que les idées de chaque nation n'aient jamais pu se réaliser en un symbole absolument parfait, la conséquence que l'on doit tirer de ces prémisses frappera les esprits les moins attentifs.

Pour passer de la pensée à l'expression, il faut, si nous pouvons parler ainsi, une traduction première, et toujours, dans ce passage, une portion de la pensée, la plus importante, la plus délicate s'évanouit nécessairement. Que sera-ce donc lorsqu'on essaiera de traduire? c'est-à-dire lorsque deux instrumens également imparfaits et montés sur des tons différens essaieront de s'accorder. Si le Grec Homère n'a pas dit précisément tout ce qu'il voulait dire; comment le Latin Ennius, qui dans sa propre langue ne jouit pas d'un privilége plus étendu, fera-t-il pour traduire Homère? Il sera nécessairement bien plus loin qu'Homère lui-même de la pensée originale

et intime qui s'était formée chez le poète. La difficulté augmentera nécessairement à mesure que les mœurs d'un peuple seront plus éloignées de celles d'un autre, à mesure que les émotions, les idées et les mœurs du peuple traduit s'éloigneront de celles du peuple traducteur. La malheureuse pensée, qui d'abord s'efface un peu en se matérialisant, va donc ainsi perdant une parcelle d'or à travers tant de filières différentes. Déjà les Romains comprennent mal et peuvent à peine reproduire les pensées homériques : cependant un lien de civilisation commune les rattache encore aux Grecs : et eux aussi, ils ont des esclaves, ils comprennent la gloire, la puissance, la propriété d'une manière qui ne répugne pas entièrement aux idées grecques. Mais quand l'empire romain tombe, lorsque Bysance lui succède, quel rapport peut-il donc y avoir entre Homère et les Bysantins. Les idées qu'ils attachent aux mots sont changées. Et lorsque les sociétés modernes viennent à naître ; quand la féodalité couvre de son ombre toute l'Europe ; quand l'esclavage antique se transforme ; quand les individualités protégées par le christianisme se développent : il ne reste plus d'Homère qu'un fantôme, un squelette, je ne sais quelle ombre impalpable. Cependant on le traduit, et Dieu sait comment ; Pope le fait anglais, Cesarotti le fait italien : nul ne lui conserve son caractère, car nul ne le comprend. Les actions et les discours des héros Pélasgiques subissent mille travestissemens. Comment aurait-on pu éviter ce malheur ? le sens même d'Homère échappe à tant de nations auxquelles la civilisation homérique est inconnue.

On pourrait prouver, sans crainte d'être démenti, que dès le premier vers de l'*Iliade*,

Ménin aeide, thea, Peleiadeou Achileôs !

le sens attaché aux expressions dont se sert le poète, n'est pas celui que les modernes y attachent. *Menin,* ce n'est pas seulement la colère, c'est l'indignation se transformant en vengeance, c'est le courroux qui pèse de tout son poids; c'est la fureur active et persévérante d'un tems héroïque et barbare. Les *Aoïdoi,* n'étaient pas seulement les chants populaires, encore moins la formule triviale employée par nos faiseurs d'Épopées, *Muse chante!* C'étaient des chants religieux et consacrés; des hymnes traditionnels faits pour être redits au sein des temples, et accompagnés de la lyre et de la flûte. Achille *le fils de Pelée* n'a point le sens réel qu'emportent avec eux ces mots : *Achille Peliade.* Les Péliades constituaient la famille héroïque, la nation, la race des fils de Pélée. Toute la constitution des castes antiques se trouve indiquée dans ce seul mot, ou plutôt dans cette seule terminaison d'un mot; pour nous, peuples modernes, cette solidarité de la famille patriarcale n'existe plus; chaque jour, ses derniers souvenirs s'effacent, et bientôt la démocratie les aura complétement détruits. Imaginez donc la déception d'un pauvre traducteur qui se croit bien sûr du sens donné par lui aux mots grecs qu'il veut traduire? Son mot-à-mot lui offre la garantie d'une parfaite fidélité au texte original. Eh bien, pour dernier résultat de cette fidélité servile, sa traduction ne dit absolument rien de ce qu'Homère a voulu dire.

Il en est de la traduction comme de ces opérations chimiques pendant lesquelles l'essence même des substances soumises à l'analyse s'évapore; en vain les plus habiles s'évertuent à la conserver. On sait qu'il y a peu d'années on a découvert le secret d'extraire du pain, pendant la cuisson, une liqueur alcoolique, en recueillant la vapeur qui s'en échappe. Un boulanger de Londres, soit charlatanisme ou ignorance, s'avisa d'inscrire sur son enseigne

les mots suivants : *Ici le public trouvera du pain non distillé.* Le bon homme croyait ou voulait faire croire au public, que le pain distillé, comme il l'appelait, perdait une partie de sa puissance, et qu'en se dispensant d'accomplir cette opération, il livrait au consommateur du pain infiniment préférable à celui de ses confrères. Mais, hélas! dans l'art du boulanger comme dans celui du traducteur, vous n'empêcherez jamais ce qu'il y a de plus subtil, et pour ainsi dire d'essentiel, de se vaporiser et de se perdre, à moins que vous ne le recueilliez à part : quant à l'incorporer à la substance même d'où elle émane, il n'y faut pas même penser.

Supposez que l'auteur à traduire soit un poète, la difficulté augmente encore ; cet instrument faible et imparfait que l'on nomme langage, est forcé par le poète à exprimer mille nuances auxquelles il peut à peine atteindre ; alors, le poète appelle à son aide le rhythme ou la rime, l'assonnance ou l'allittération. Il mutile, il morcèle, il décompose, il recompose le langage ancien, le langage véritable. Il le change en un langage nouveau ; il appelle à son secours la peinture et la musique ; car le rhythme c'est la musique, l'image c'est la peinture. Il faut que le son et les couleurs concourent à-la-fois à cette œuvre compliquée. Ce qu'une métaphore n'aura pas complétement rendu, l'onomatopée parviendra peut-être à le rendre. C'est ici que les mille subtilités du langage, compliqué de toutes les inventions de la poésie et de tous les raffinemens métriques, deviennent plus difficiles que jamais à reproduire et à transformer. Je ne me rappelle pas avoir vu une seule traduction de poète vraiment digne du modèle. Les fragmens d'Homère traduits par Cicéron, ceux des poètes grecs imités par Sénèque, ont pris un caractère tout-à-fait différent de l'original ; les Romains, qui ne firent guère que traduire

ou imiter, ne parvinrent jamais à traduire ou à imiter avec un succès complet. La grâce de Ménandre n'existe plus chez Térence; l'atticisme du Romain n'a presque rien, quoi qu'en aient dit les commentateurs, de la mollesse voluptueuse qui caractérisait les comiques grecs.

En général les Grecs étaient trop fiers de leur littérature nationale, pour se condamner au métier de traducteurs. Tel était leur mépris pour le génie étranger, que jamais l'idée ne leur vint de traduire en grec un auteur romain, encore moins un écrivain asiatique. Thucydide et Hérodote n'ont pas une seule fois fait mention des Romains; et ce qui n'est pas moins surprenant sans doute, c'est que, depuis Denis d'Halicarnasse jusqu'à Libanius, aucun critique grec n'a daigné faire mention de Virgile et d'Horace.

Les Romains se considéraient eux-mêmes comme des barbares, et les Grecs n'estimaient précisément les fils de Romulus que comme ils s'estimaient eux-mêmes. Tout ce qui était grec leur paraissait digne, non-seulement d'imitation, mais d'une adoption aveugle et sur parole. La rhétorique hellénique leur servait de modèle. Ils composaient, sur le type grec, des discours, des poëmes, des drames, comme nos écoliers composent des thèmes et des versions sur les modèles fournis par les professeurs. Aussi était-ce pour s'exercer qu'ils traduisaient, et non comme nous pour faire passer dans leur propre idiome les pensées d'une langue étrangère. Cicéron lui-même n'était qu'un étudiant et se regardait comme tel. Philosophes et orateurs, auteurs dramatiques et poëtes, ne songeaient qu'à s'approprier de leur mieux les formes inventées par les maîtres; ils trouvaient à cela un avantage, celui de ne pas se mettre en frais de création. Le principe du plagiat était si fort en honneur parmi eux, que personne ne s'é-

tonna de voir l'*Enéïde* paraître, toute chargée des dépouilles arrachées aux épopées grecques, ni la Melpomène et la Thalie romaines offrir un fac-simile à peu-près exact des pièces de Ménandre et de celles de Sophocle.

Quant à ces idées toutes modernes, qui tendent à élargir le champ de l'intelligence, à greffer une littérature sur une autre, à nationaliser les idées et les paroles émanées d'une société différente, jamais les Romains n'y pensèrent. Ces vues étaient trop libérales et trop philosophiques pour eux; les belles fictions de la Grèce, les visions éthérées et héroïques de Pindare et d'Homère ne reçurent jamais le droit de bourgeoisie à Rome. Ce qui doit surtout nous surprendre, c'est que l'on ne puisse pas citer une seule traduction latine de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*. Cependant la langue latine dérivait immédiatement de la langue grecque, et les rapports mythologiques qui unissaient les deux nations, l'esprit belliqueux dont elles étaient animées devaient leur rendre chère l'œuvre du barde ou des bardes homériques. Grecs et Romains étaient fils de Mars. *L'Iliade* aurait dû être, pour les uns comme pour les autres, la grande épopée nationale et traditionnelle. Mais on ne voulut pas couvrir de la toge du Latium le vieux chantre de Méonie; on aima mieux aller habiter Athènes et se faire Athénien pour quelque tems. Plusieurs hommes célèbres s'exercèrent dans l'art de la traduction, comme les peintres copient les grands modèles; mais quant aux règles de l'art de traduire, quant au génie même de cet art, la littérature romaine ne posa aucune base, aucune règle fixe.

L'avénement du christianisme eut pour premier résultat littéraire la traduction de plusieurs ouvrages orientaux; on s'en acquitta sans goût, souvent même sans une compréhension parfaite du sens véritable. Lisez la

Vulgate : rien du caractère oriental ne s'y retrouve. Cependant les nations se mêlèrent, se confondirent ; au-dessus du chaos des intelligences la grande ombre de l'antiquité plana plus que jamais ; la traduction devint nécessaire : elle fut indispensable pour que les peuples se comprissent entre eux , et surtout pour que les trésors antiques ne tombassent pas dans un complet oubli. Dès que les nations prirent quelque intérêt aux travaux de l'esprit , elles reçurent avec reconnaissance les moindres fragmens antiques, de quelque manière qu'ils fussent traduits, parodiés ou imités. Les traductions abondèrent, mais détestables. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, furent couvertes de ces imitations grossières , ébauchées par des moines. On se contentait alors à peu de frais ; les moindres essais paraissaient des conquêtes. Il y avait là je ne sais quel goût d'antiquité, je ne sais quelle saveur de vieille civilisation qui ravissait le vulgaire. Cependant, jusqu'au seizième siècle , on ne fut guère plus avancé qu'on ne l'avait été au douzième , et les grands écrivains , *translatés en langue vulgaire ,* ressemblèrent aux originaux, à-peu-près comme une mauvaise gravure sur bois de 1740 ressemble à un tableau de Raphaël. Chapman en Angleterre, l'école de Ronsard, en France, essayèrent de régulariser le système de traduction, de lui donner un caractère plus scientifique et plus poétique à-la-fois. Depuis cette époque, les idiomes européens ont pullulé de traductions, la plupart mauvaises. Chapmann avait fait parler à Homère le langage d'un vieux moine catholique ; ceux qui lui succédèrent lui prêtèrent tour-à-tour l'emphase qui régnait sous Dryden , et l'élégance musquée de la reine Anne. Pope vint donner le dernier coup aux nobles poésies du roi de l'épopée ; il

l'orna de colifichets et de bijoux, d'oripeaux et de rubans. Les contemporains de Pope admirèrent ce nouvel Homère; cet Homère, rajeuni, fardé, paré, civilisé, qui n'avait rien de son ancienne, sauvage et solennelle majesté.

En France, la même chose arriva : la lourde Mme Dacier, le sec et épigrammatique La Motte, l'emphatique et diffus Bitaubé donnèrent aux Français un faux Homère, bien déguisé, bien ridicule. À la publication de chacune de ces parodies on cria au miracle. Toujours de nouveaux traducteurs se lançaient dans l'arène, et toujours ils réussissaient à prouver que leurs prédécesseurs avaient mal rendu l'original. L'abbé Delille chassa de leur trône tous les traducteurs des *Georgiques* de Virgile : on s'enthousiasma pour sa traduction. Ce Virgile coquet, ce Romain galant et frisé, cet ami d'Auguste devenu abbé du dix-huitième siècle obtint un succès immense. Dans la traduction de Delille, ce qu'il y avait de plus beau chez Virgile avait disparu : son ame vraiment romaine, sa mélancolie austère et tendre. Delille vantait les charmes de la campagne, et les travaux de l'agriculteur comme on fait l'éloge d'un parc anglais et d'un jardin de plaisance. Il flattait les goûts de sa nation, il réussit. Il en fut de même de toutes les traductions exécutées avec élégance, avec talent ou énergie par Monti, Annibal Caro et plusieurs autres : ces traductions eurent du succès, c'est-à-dire, à-peu-près le même genre de vogue qu'elles auraient obtenu si elles n'eussent pas été des traductions. Pour assurer leur popularité il avait fallu contourner, détruire, ou du moins métamorphoser complétement le texte. C'est ainsi que Macpherson a donné la physionomie anglaise du dix-huitième siècle au barde Ossian, ou plutôt Oisian, dont les poésies gaéliques, dans leur énergie et leur concision

barbares, n'auraient pas même été comprises. C'est ainsi que Letourneur, écrivain assez habile, mais traducteur infidèle, a donné aux *Nuits d'Young* des lettres de naturalisation françaises.

Pour qu'il fût possible de créer une traduction à-peu-près exacte, il faudrait que l'époque de civilisation pendant laquelle le traducteur écrit, et au sein de laquelle il puise les matériaux de son style et de sa pensée, fût en rapport direct avec l'époque de civilisation pendant laquelle l'auteur original écrivait. Ainsi les philosophes du tems des Antonins sont beaucoup plus faciles à traduire aujourd'hui que les premiers poètes et les premiers historiens de Rome. Imiter Homère ou traduire la Bible est devenu presque impossible. On ne peut nier que le langage ne suive les révolutions des peuples. Toujours une élocution pittoresque, des métaphores hardies, des inversions nombreuses, des ellipses fréquentes, des mots qui représentent des choses, et non des idées métaphysiques, signalent les premiers pas des nations dans l'art de la parole. Entre les expressions, la phraséologie, la syntaxe et le tour d'idées que l'on remarque chez Homère, et les expressions, la phraséologie de la Bible, il y a un rapport naturel et qui ne peut échapper à personne. Mais entre Homère et nous, entre la Bible et nous, quelle distance! Toutes les affinités sont détruites, toute espèce de parenté a disparu. Le chantre des Pelasges et l'écrivain sacré se touchaient par plusieurs points : habitudes patriarcales, ignorance complète de la métaphysique, infériorité sociale des femmes, puissance des idées religieuses. Déjà, il est vrai, à ces nuances analogues se joignaient une infinité de teintes disparates. Mais avec le progrès de la civilisation les analogies s'effacent, les dissemblances augmen-

tent, de nouveaux rapports s'établissent et creusent un abîme entre l'idiome des peuples primitifs et celui des peuples qui touchent à la décrépitude.

On conçoit qu'il était bien plus facile de traduire Homère dans la langue de Lucrèce que dans celle de Pétrone, et que l'instrument criard, bruyant et creux, dont se servait le philosophe Sénèque pour exprimer ses pensées ingénieuses, se fût moins commodément prêté que le langage sévère d'Ennius, à reproduire les pensées solennelles d'Eschyle. Bien que la langue française n'ait jamais été propre à l'épopée, le style de Joinville et de Froissard s'accorde mieux assurément que celui de d'Alembert et de Diderot avec le langage de l'Iliade. Grâce aux auteurs de la réforme, la Bible a été traduite, au seizième siècle avec beaucoup de fidélité et d'énergie. Quelques-unes des teintes hébraïques se sont conservées. S'il fallait aujourd'hui essayer une traduction moderne du même ouvrage, Dieu sait à quoi le traducteur réduirait cette naïveté grandiose et cette nudité sublime! Ce n'est pas que l'on doive regarder cette traduction elle même comme parfaite, elle a quelque chose de gothique et de semi-féodal, qui sent l'époque où elle fut composée. Mais la sincérité de la croyance et une certaine force sauvage de mœurs y respirent encore, et ne la rendent pas tout-à-fait indigne du texte. Comparez cette version avec les psaumes du roi David translatés en langue française par le sieur Marot, page de la reine: c'est quelque chose de grotesque, en vérité. Le jeune page chante les louanges de Dieu sur son rebec du seizième siècle. La harpe hébraïque n'est plus qu'une espèce de guimbarde. Le courroux terrible du Très-haut, l'ardeur de vengeance, l'exaltation sombre du roi juif sont exprimés dans un style si bourgeois, que vous diriez un bon marchand de drap de la ville de Paris, gourman-

dant son fils ou sa fille sur des airs de vaudeville du tems. Il faut lire aussi, pour voir jusqu'à quel point la traduction peut travestir son auteur, quelques-uns des passages de l'Holoferne de Dubartas : tout ce qui est simple dans la Bible devient burlesque chez l'auteur français. C'est une parodie involontaire, et dans quelques passages une profanation scandaleuse (1).

Il y a en Europe une langue douée d'une telle souplesse de syntaxe, d'une telle puissance sur les mots, d'une telle facilité à les accoupler, à les scinder, à les souder ensemble, si l'on peut parler ainsi, à les détourner de leur acception propre, à les nuancer par des additions et des suppressions, qu'un homme habile lui donne à-peu-près le caractère qu'il veut lui imprimer, c'est la langue allemande. Son génie est de se prêter à tout, de se jeter dans tous les moules, de revêtir toutes les formes. Idiome savant, qui ne s'est fixé que fort tard ; qui n'a jamais été réellement populaire. La langue de Voss, de Schlegel et de Jean Paul ne pouvait pas l'être.

Grâce à cette facilité, aux études profondes de l'Allemagne moderne sur le génie des langues, et à une certaine intuition des mœurs et des idées étrangères qui semblent appartenir spécialement à cette nation esthétique, on a vu paraître plusieurs traductions allemandes singulièrement remarquables : ou plutôt ce n'étaient pas des traductions, mais l'original transvasé, reproduit sous des formes et avec des couleurs tout-à-fait inconnues à l'idiome

(1) Note de l'Éd. L'auteur anglais de cet article ne pouvait pas connaître l'excellente et naïve traduction de la Bible, en français, par un savant distingué, *M. Cahen :* ouvrage d'autant plus remarquable qu'il n'est entrepris dans aucun esprit de secte philosophique ni religieuse et qu'il reproduit les livres sacrés dans leur vérité la plus complète.

germanique lui-même. Ainsi , lorsque les frères Schlegel traduisent les poèmes samskrits, tout est samskrit dans leur œuvre : inversion des phrases, composition des mots. Dans l'Homére de Voss, les paroles du poète sont rendues vers par vers : et les guerriers *aux-belles-bottes* conservent toute leur parure homérique. Malgré tant de fidélité, la sublimité d'Homère est devenue un peu lourde et rustique sous la main teutonique de Voss; et le Ramaïana s'est empreint d'un mysticisme un peu raffiné, sous celle du philosophe Schlegel (1). La traduction de Shakspeare, par le même, est un modèle beaucoup plus parfait : de toutes les traductions existantes, c'est la plus fidèle et la plus animée. Quand Shakspeare parle en vers, Schelgel le traduit en vers; quand il s'amuse à rimer, Schlegel rime; il n'oublie rien, il ne néglige rien. Quelquefois, il est vrai : les concetti du seizième siècle, les plaisanteries du Clowns lui échappent; mais le langage passionné, élégiaque, austère ou mélancolique des différens personnages se reflète dans ses pages plus exactement qu'il n'était possible de l'espérer.

Il est arrivé à quelques auteurs de notre époque de se voir traduits : tous ils ont répété avec douleur le proverbe italien : *traduttore, traditore!* Lorsque Goëthe eut parcouru la traduction de son *Faust* par lord Levison Gower, il écrivit à un de ses amis : « J'avoue que cet » auteur de *Faust travesti* a beaucoup de talent. » Byron tressaillit à la pensée d'entendre son *Childe Harold* et son *don Juan* vibrer, hurler et frémir sur la vielle discordante de quelques traducteurs allemands. Quel a dû être en effet son étonnement quand il a trouvé cette poésie admirable si cruellement défigurée par les *sonettieri* d'Italie :

(1) Voyez, dans le 18e Numéro de la 2e série, notre grand article sur la poésie hindoustanique et sanskrite.

les fils de sa Muse couverts d'ornemens bizarres, mutilés à plaisir et le front couvert de masques ridicules. Sir Walter Scott, qui avait pris tant de plaisir à conserver au langage original des clans écossais et des lowlands, leur saveur piquante et naïve, dut voir avec affliction tout ce charme rustique disparaître, lorsque des traducteurs mal-habiles s'avisèrent de clarifier pour ainsi-dire ce langage, de lui donner toute la limpidité de notre idiome actuel, et de faire parler Jeanny Deans comme une bonne allemande de Vienne, ou comme une Française du Paris actuel.

La traduction est devenue un métier : les rapports entre les différentes nations d'Europe s'étant multipliés, la connaissance des diverses langues est devenue familière à beaucoup de gens qui n'ont d'autre mérite que celui-là. Dès qu'un ouvrage remarquable paraît à l'étranger, on le découpe par feuilles, on le distribue entre cinq ou six manœuvres qui exécutent leur tâche au courant de la plume, et qui font toujours assez bien pourvu qu'ils fassent vite. Cette belle œuvre ne coûte pas cher, comme on doit le penser; mais aussi pourvu que le sens grossier et matériel soit à-peu-près rendu, qu'importe le reste? Le libraire y trouve l'avantage de dépenser peu d'argent et de prendre le pas sur ses confrères ; le public s'accoutume au mauvais style, et prend une idée absolument fausse des écrivains ainsi défigurés. Traiter la traduction comme un art devient impossible. Les hommes de talent abandonnent souvent aux médiocrités cette opération presque mécanique, et s'il prenait envie à quelqu'un de consacrer un soin consciencieux et le tems nécessaire à la traduction de quelques ouvrages remarquables, il n'aurait, ni public pour le lire, ni éditeur pour s'en charger.

C'est de cette manière qu'ont été traduites, en français

et en anglais, les plus belles œuvres de Goëthe. On ne peut guère espérer une bonne traduction française de Shakspeare. Celle de Letourneur existe. Elle a pris sa place et son rang dans toutes les bibliothèques. C'est en elle qu'on a foi : et cependant elle est aussi infidèle qu'inélégante : elle ne donne pas la moindre idée des variations et des mouvemens souples, ondoyans, divers, qui caractérisent le style de ce grand homme. Une des plus grandes difficultés qui s'offrent aux traducteurs de Shakspeare, c'est l'impossibilité de rendre les vers blancs de l'original en vers également privés de rime, mais harmonieux et mesurés. L'essai qu'un M. Bruguière de Sorsum a fait dans ce genre ne pouvait réussir; ce qui est harmonieux et plein de grâce dans l'original anglais, est ridicule et barbare dans sa traduction. Les diversités de la prosodie établissent entre les deux langues un contraste trop marqué pour que le plus grand talent puisse en triompher jamais. Le français, langue peu accentuée, ne trouve que dans les consonnances de la rime un remède à sa pauvreté naturelle. L'anglais procède autrement : il abonde en iambes et en trochées, et la distribution de ces diverses mesures donne à ses vers une harmonie très-diverse et très-facile à comprendre. Qu'est-ce qu'un hexamètre français sans la rime ? Une suite de syllabes à peine cadencées, et que rien ne distingue les unes des autres.

Le français est la langne de la sociabilité et du bon goût ; on peut remarquer que plus les individus de cette nation se rapprochent d'une haute sociabilité et d'une grande élégance de mœurs, moins il y a de rhythme et d'accent dans leur prononciation. Le porte-faix, la femme de la halle, marquent et accentuent assez vivement leur récit; l'homme des salons n'a plus de rhythme; ses paroles se succèdent comme l'eau coule, comme les vagues se poussent

l'une l'autre dans une rivière calme et limpide. Rien qui fasse saillie, rien qui dépasse le niveau commun, point d'accent, point d'éclat de voix ; les syllabes ne sont ni sourdes, ni éclatantes, ni brèves, ni longues, mais coulées et parfaitement uniformes. Le langage gagne en douceur, en élégance, en politesse, ce qu'il perd en énergie poétique et musicale.

Ce que l'homme des salons parisiens est pour le reste des habitans de la France, la langue française l'est précisément, par rapport aux idiomes des autres nations ; elle est l'organe de la sociabilité. Auprès d'elle, la vivacité du langage napolitain ; la force saccadée et vibrante de l'anglais moderne ; la profondeur gutturale et la mâle énergie de l'espagnol sont vulgaires et entachées d'une vigueur plébéienne. En revanche, les autres nations, qui l'ont adoptée comme langue des cours, des palais et des boudoirs, la trouvent faible, monotone et peu pittoresque. Dénuée de rhythme comme elle l'est, surchargée d'*e* muets et de syllabes nasales, elle a besoin d'avoir recours aux vers rimés qui arrêtent et fixent l'attention, et dont le retour périodique constitue toute la poésie. C'est une clochette qui avertit le lecteur, et qui lui dit : voici des vers. Aucune des langues d'Europe, excepté la langue française, n'a un besoin absolu de la rime : au contraire, les plus beaux poèmes dont l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne puissent se vanter sont écrits en vers blancs. Tout le drame anglais du seizième siècle est dénué de rime.

Une langue dont la prosodie repose exclusivement sur la rime sera toujours impuissante à traduire ce genre de poésie à laquelle la rime est étrangère. Ce sont deux systèmes opposés, dont l'un ne peut jamais être l'équivalent de l'autre ; il y a même des idiomes qui donnent à leur poésie un caractère si particulier, une originalité si à part,

qu'il est difficile de les goûter et de les comprendre hors du domaine qui leur a donné le jour. L'allitération des Arabes, les singulières recherches des Scandinaves, les assonnances des Espagnols ne répondent à rien qui soit français ou même italien.

Les Orientalistes connaissent des vers arabes de Hariri fort estimés dans le pays, et dont la pensée est élégante et ingénieuse. Tout le charme de ces pièces, qui font les délices des Orientaux, consiste dans une allitération perpétuelle; au lieu de nous sembler agréable, elle nous paraîtrait ridicule. Dans le même vers, la même lettre se trouve huit à dix fois répétée au commencement, au milieu, à la fin des mots; c'est la rime prise à rebours pour ainsi dire. Sans doute, les Arabes auraient tout autant de mépris pour nos terminaisons rimées, que nous en avons pour leur système, diamétralement opposé au nôtre. Dans la poésie de Hariri le retour des mêmes lettres est distribué avec un grand art; les savans du pays regardent ces compositions comme le chef-d'œuvre du genre. On verra par une imitation fidèle de quelques-uns de ces vers, quel effet produirait cette poésie sur une oreille européenne :

*Ch*er *ch*ameau, *ch*eval *ch*armant, *ch*er*ch*ez ailleurs
Un *m*aître, qui vous *m*ène, qui vous ai*m*e dont la *m*ain vous *m*odère
Et vous *c*ouvre de *c*adeaux *c*onquis sur l'ennemi *c*ruel,
De *p*ierres *p*récieuses, de *p*eaux de tigres et de beaux *p*résents.

Nous ne pousserons pas plus loin cet essai d'imitation. Dans la poésie persanne, d'autres formes, également arbitraires, ont été adoptées; elles naissent du fond même du langage; et pour qui ne comprend pas bien le génie persan, il est impossible de savoir et quel a été le but du poète, et quel plaisir le peuple peut trouver dans de telles œuvres.

Une autre question a été fréquemment et vivement débattue, celle de savoir s'il vaut mieux traduire un poète en vers qu'en prose. Ici, comme dans la plupart des questions, il y a deux points de vue très-différens : à talent égal, nous préférerons assurément une bonne traduction en vers d'un poète ; mais la difficulté offerte à celui qui entreprend un tel travail est si grande, et nous avons en général si peu de confiance dans la fidélité de la traduction, que les chances nous semblent devoir être, presque toutes, en faveur de la simple prose.

Un bon prosateur veut à toute force conserver le fond et l'essence de la pensée poétique, alors même qu'il supprime et le rhythme, et la mesure, et la rime ; le versificateur le plus habile se voit contraint par son métier même, à tourner autour de la pensée originale, à la remplacer par des équivalens, à la surcharger d'ornemens factices. Les formes sont pour beaucoup dans la poésie ; pour obtenir la beauté de la forme, il est à craindre que l'imitateur ne sacrifie le sens intime et la beauté du fond. Ce n'est pas que nous croyions, comme certains critiques ont eu l'air d'y croire, à la possibilité d'un poème en prose ; le langage le plus mesuré, le plus brillant, le plus harmonieux, cesse de mériter le nom de poésie, dès qu'il ne se soumet pas aux règles prosodiques du langage. L'Ossian de Macpherson a beau être ampoulé, métaphorique et véhément, jamais ce ne sera un poème. L'harmonie régulière du langage, la musique, en un mot, est partie constitutive et inhérente de tout poème. Aussi n'admettons-nous que comme pis-aller des traductions en prose ; nous ne disons pas qu'elles valent mieux, mais qu'il est moins difficile d'atteindre, en se servant de la prose, un certain degré de perfection relative.

Peut-être la traduction en prose ressemble-t-elle davan-

tage à une gravure, et la traduction en vers à une copie coloriée. Sans doute il y aura toujours dans le procédé qui ne reproduit pas le coloris, qui se contente de donner la ressemblance des traits, quelque chose d'insuffisant et de très-inférieur sous le rapport de l'effet. Tout ce que nous avons cherché à prouver, c'est que l'autre méthode entraine presque nécessairement les inconvéniens les plus graves, et qu'il faut une espèce de miracle pour que le traducteur en vers d'un poète étranger s'acquitte de sa tâche avec succès.

Aujourd'hui toutes les langues de l'Europe tendent à se confondre; elles rayonnent pour ainsi dire, et se pénètrent l'une l'autre dans tous les sens. On chercherait en vain un idiome vivant, qui ait résisté à toutes les variations, à toutes les révolutions du tems, qui se soit maintenu dans toute sa simplicité native sans se laisser entamer par l'usurpation des langues étrangères. Les expressions politiques et parlementaires, qui appartiennent à la constitution britannique, sont déjà entrées dans le domaine des mœurs et du dictionnaire de la France; nous avons emprunté à cette contrée la plupart des expressions symboliques d'une sociabilité élégante. La langue italienne cherche maintenant à se modeler sur le type des langues germaniques, à devenir comme elles profonde et ardente dans son énergie. Ainsi vont, se défigurant peu-à-peu et s'altérant par leur mélange, toutes les subdivisions du langage européen. Les deux souches de tous nos idiomes, la souche teutonique et la souche grecque ou latine, au lieu de rester distinctes, commencent à se mêler.

Peut-être pourrait-on prévoir le moment où l'Europe aura sa langue européenne ainsi que l'a prédit Leibnitz; alors l'œuvre des traducteurs changera de face; ce sera vers l'Orient que leurs regards devront se tourner. Déjà la

société royale d'Oxford a fait connaître au public d'Europe une trentaine d'ouvrages arabes, persans, malais et sanskrits, dont l'existence n'était même pas soupçonnée; c'est par cette grande fusion de l'intelligence orientale avec l'intelligence européenne, que doit s'accomplir, selon nous, la dernière époque de la civilisation du genre humain. Cet avenir qui s'ouvre dans une perspective éloignée, nous n'essaierons pas de le prévoir et de le décrire; mais que l'on suive les progrès de la race humaine, et en voyant le trésor immense de nos connaissances se grossir sans cesse et s'étendre par la fusion des races, la Grèce hériter de l'Inde, Rome hériter de la Grèce, les nations modernes profiter à-la-fois du tribut de toutes les nations antiques : on ne doutera pas du résultat nécessaire qui doit couronner cette grande marche de la civilisation.

(*Edinburgh Review.*)

Beaux-Arts.

DES PROGRÈS DE LA MUSIQUE

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

De tous les arts, celui qui frappe les sens de la manière la plus directe, la musique a conquis depuis quelques années une place importante dans la société moderne. Autrefois c'était une étude et un plaisir de prince, un art réservé à un petit nombre d'élus; aujourd'hui c'est le complément nécessaire de l'éducation. La demeure des bourgeois retentit des sons du piano; les amateurs composent, les femmes du monde font des romances et même des partitions. Rien ne prouve mieux la prépondérance du matérialisme sur le tems où nous sommes. La poésie, chose toute intellectuelle, est passée de mode. La littérature n'est guère plus qu'un métier; c'est la peinture et surtout la musique que l'on recherche et que l'on aime. Elles ne tiennent à l'ame que d'une manière secondaire : c'est par l'entremise des sens qu'elles pénètrent jusqu'à l'intelligence. Aussi devaient-elles conquérir tout leur pouvoir à une époque où le spiritualisme, étouffé par l'analyse et la philosophie, cède la place aux intérêts matériels.

En Angleterre même, pays hostile à la musique s'il faut en croire tous les voyageurs, ce goût est aujourd'hui très-prononcé. L'opinion générale de l'Europe est que nous

savons acheter de la musique et payer des musiciens, mais sans pouvoir jouir de l'une et apprécier les autres. Les Anglais, dit-on, n'ont pas de musique originale; comme ils sont riches et ennuyés, ils soldent des chanteurs et des cantatrices : mais ils sont incapables de les comprendre et de les juger. Il est vrai que nos prétentions à cet égard ne peuvent pas s'étendre fort loin. Les compositions de Purcell et de Arne ont laissé peu de traces. On nous dispute Hœndel, Allemand de naissance, dont les œuvres les plus admirables datent de son séjour en Angleterre. Exclusion injuste, à mon avis; le type des œuvres sublimes de Hœndel se trouve dans les anciennes compositions religieuses, dont les voûtes de nos cathédrales ont retenti depuis des siècles, et qui nous appartiennent spécialement. Leur caractère n'est pas germanique; on y trouve une profondeur, une intensité de passion, pour ainsi dire comprimée et retenue, mais uniquement et spécialement anglaise. C'est le génie de notre peuple que Hœndel a deviné; c'est lui qui respire dans les compositions gigantesques de ce maître : une espèce d'enthousiasme sombre et secret, qui se replie et se concentre dans les abîmes de l'ame, et qui gagne en force ce qu'il perd en vivacité et en éclat.

L'établissement du protestantisme en Angleterre n'a pas dû exercer une influence favorable sur les progrès de l'art musical. En effet, les belles mélodies antiques expulsées des églises n'ont plus accoutumé les fidèles à ces larges cantilènes, à ces belles et suaves harmonies dont l'ancienne psalmodie offre tant d'exemples et de modèles. La musique, de sacrée qu'elle était, est devenue profane; elle a perdu son grand caractère; elle a cessé de donner des émotions fortes et sublimes; on l'a reléguée dans les concerts. Ces masses de chanteurs, dont

les voix réunies entonnaient à-la-fois dans les cathédrales gothiques les louanges du Très-Haut, ont cessé de s'accorder et de perfectionner encore les richesses et les ressources du contre-point antique. Les plus belles mélodies de Haydn, de Mozart et de Beethoven sont des mélodies sacrées, et l'on peut affirmer en général, que plus un peuple est religieux, plus il a de prédisposition musicale. Aussi l'église protestante, dont toutes les cantilènes sont fixées par la loi, s'oppose-t-elle par cela même au progrès de la musique. Les méthodistes seuls cherchent de tems en tems des mélodies nouvelles, expressions de l'enthousiasme dont ils se disent animés; quant à l'église anglicane, elle prétend qu'il y a dans la musique une expression trop sensuelle et un caractère trop voluptueux. C'est à la raison seule et non aux sens qu'elle prétend parler.

Le catholicisme s'adresse surtout à la passion; il a dû favoriser la musique. Le protestantisme au contraire s'appuie sur le raisonnement et l'analyse; que voulez-vous que la musique fasse du raisonnement et de l'analyse! une religion parfaite serait celle qui s'emparerait à-la-fois des sens et de l'ame, de la pensée et de la sensation. L'évêque Hooker, aujourd'hui fort peu lu, dans un excellent sermon sur l'harmonie, a blâmé l'opinion de ceux qui regardent la musique comme indigne de l'attention des chrétiens. Nous citerons un beau passage de cet ancien auteur, admirable par son éloquence et trop négligé maintenant.

« Je trouve dans l'harmonie, dit-il, l'image et le symbole même de la vertu et du vice, des passions sensuelles et des passions éthérées. A force de se trouver en face de ces symboles, l'ame s'accoutume à les contempler et finit par aimer les objets mêmes que ces symboles représentent: rien n'est plus contagieux que certaines espèces d'harmo-

nie. Elles se répandent comme la peste : elles sont puissantes et fortes pour le bien comme pour le mal. En écoutant les unes, nous sommes portés à la douleur et à la pesanteur d'esprit ; les autres nous amollissent et nous attendrissent. Quelques-unes nous calment et nous modèrent, d'autres nous remuent et nous excitent ; j'en ai connu qui me conduisaient malgré moi à une grave, merveilleuse et austère mélancolie ; j'en ai connu aussi qui remplissaient l'esprit d'une joie céleste, et qui, pendant un certain tems, paraissaient détacher l'ame du corps. Ainsi, abstraction faite des paroles et du sens que l'on attache à la musique, elle est faite pour agir sur l'ame de la manière la plus diverse, pour faire jaillir des pleurs de dévotion, pour élever les cœurs, pour les adoucir, pour les enflammer. Pourquoi donc n'emploierait-on pas l'harmonie pour calmer la fureur des passions sensuelles, et nous inspirer une douce et tendre modération ? »

Le bon évêque, dont les opinions se trouvaient d'accord avec celles de beaucoup de saints, et spécialement de ceux qui introduisirent le christianisme en Angleterre, ne fut pas écouté. A mesure que la pompe des cathédrales s'effaça devant la simplicité nouvelle des cérémonies protestantes, la musique d'église tomba en décadence. Nous possédions cependant des mélodies religieuses qui nous appartiennent spécialement, et qui sont peut-être les plus belles, les plus graves et les plus pathétiques de toute l'Europe chrétienne. L'éducation musicale du peuple fut donc entravée, étouffée à dater de l'instant où il cessa de visiter les cathédrales et d'écouter leurs mélopées grandioses et leurs modulations magnifiques. En Italie la musique vous entoure de son atmosphère, elle vous presse, elle vous cerne, elle vous envahit de toutes parts. Un paysan italien qui a entendu la messe en mu-

sique depuis son premier âge, qui, à force d'entendre chanter en partie, avec précision et netteté, a reçu le complément de son éducation musicale, assiste à la représentation du *Barbier de Séville* de Rossini : rien ne lui échappe; il est bon juge; il comprend toute la partition, même dans ses finesses et ses délicatesses. Mettez à sa place un gentilhomme de Glascow, bien élevé, instruit, philosophe, poète si vous voulez, il sera de beaucoup inférieur au dilettante grossier dont nous venons de parler. La faculté d'entendre et d'apprécier la musique s'est perfectionnée et développée chez le paysan; elle est restée ensevelie chez l'Écossais.

Hœndel profitant des germes de l'oratorio, créa parmi nous, pour nous, ce genre de musique émané de notre sentiment religieux, ce monologue passionné et divin; cette amplification de pensées ou de récits sacrés que les autres nations modernes ne nous disputeront jamais.

Quant à la musique dramatique, nous ne pouvons pas, je l'avoue, former des prétentions très-hautes. Le genre que nous avons adopté avec le plus d'ardeur, celui dans lequel nous avons obtenu le plus de succès, est certainement le moins musical, c'est l'opéra-comique; jamais les Italiens et les Allemands ne l'ont bien compris, ce qui leur fait honneur. Il y a dans l'opéra-comique quelque chose d'irrationnel et d'incohérent qui déplaît, qui choque toutes les lois de la logique, et qui s'oppose à toute continuité d'impression. Le dialogue parlé interrompt la cantilène, qui succède à son tour au dialogue parlé; cette interruption contre nature, ce mélange de deux idiomes différens, cette incohérence de l'ensemble, ce caprice qui passe sans raison des transports de la passion la plus vive à une symphonie d'orchestre et à des apoggiatures; ces acteurs forcés de chanter après avoir pleuré, et de pleurer après

avoir chanté ; tout cela forme un mélange ridicule et absurde en lui-même. Le bon sens en est blessé ; la sensation générale que l'on éprouve n'a pas d'unité ni de tenue ; au contraire, dans l'opéra tel que les Italiens l'on conçu, c'est la musique qui est le but général et avoué ; c'est à elle que tout se rapporte. D'un récitatif chanté lentement, lentement mesuré, on passe à un chant plus vif, à des airs de bravoure ; rien n'est plus naturel. C'est bien assez de se prêter à une fiction, de permettre à la musique de remplacer le langage ordinaire ; une fois cette concession faite, ne revenez pas à la prose commune ; ne me forcez point de penser à la violence que vous faites à ma crédulité et à mon amour de l'art.

L'opéra n'a jamais pu se naturaliser en Angleterre ; nous n'avons pas été plus loin que l'opéra-comique. Quelques essais tentés par le musicien Arne n'ont pas eu de véritable popularité ; il nous a fallu des farces entremêlées de chants, des mélodrames à ariettes, des intrigues soutenues par des romances et des cavatines ; dans ce genre nous pouvons citer Arne lui-même, Jackson, Linley, Dibdin, Arnold, Shield et Storace. Je ne parle pas de quelques noms secondaires, Reeves, Attwood, Davy : leur vogue ne dura qu'un moment. Braham, après avoir brillé comme chanteur, essaya de se faire un nom comme compositeur ; il ne réussit pas ; enfin, Henri Bishop a, depuis plusieurs années, monopolisé la gloire musicale de l'Angleterre. Son œuvre est aussi considérable que celui de Rossini ; c'est un bon harmoniste, un compositeur élégant, un imitateur ingénieux de toutes les écoles ; il excelle dans l'art de combiner les mérites et les spécialités des différens styles. Nous craignons bien que la force de création ne lui manque.

Maintenant l'occupation exclusive de nos compositeurs

consiste à faire le métier d'arrangeur, et à placer tant bien que mal des paroles anglaises sous les partitions italiennes; c'est à ce métier que l'habileté de Storace et celle de Bishop et de Rodolfino Lacy se consacre ou plutôt se sacrifie. Les paroles anglaises, forcées de suivre la marche rapide des petites notes italiennes, et de ployer leur rudesse naturelle sous la loi des triolets et des traits de vocalisation, produisent souvent l'effet le plus burlesque; peu importe. Quelque différence qu'il y ait entre l'articulation britannique et la fluidité molle de l'articulation ausonienne, il faut bien que l'auteur se résolve à subir cette violence, à faire gazouiller et galoper tour-à-tour les plus rudes et les plus âpres syllabes. L'ancien génie de la mélodie anglaise disparaît. On trouve bien peu de gens capables de goûter le vieux Purcell et ses mélodies, qui ont un goût de terroir si naïf et si franc. C'est pour conserver le souvenir de ces anciennes traditions musicales, exposées à s'effeuiller et à se faner si rapidement, qu'on a fondé à Londres un concert particulier sous le titre de *Concert antique*. C'est un dépôt singulièrement curieux et remarquable des anciens trésors de la musique européenne, et spécialement de la musique anglaise; nous croyons qu'il est fort utile de maintenir et de protéger cette institution, aujourd'hui que la musique allemande, française et italienne nous déborde.

Nous pouvons revendiquer la propriété presque exclusive d'un genre, le Glee et le Catch (1). Si les étrangers connaissaient les ouvrages de Webbe, Calcott, Horsley, Stafford, Smith, Spofforth, Knyvett, Walmisley, ils ne nous accuseraient pas, comme ils le font trop souvent, de barbarie musicale. Je ne vois rien dans les compositions

(1) Espèces de morceaux de chant fugué.

italiennes ou françaises, qui ressemble à nos Catches et à nos Glees ; entrez dans le club des Catches ou dans celui des Glees aux jours de leurs séances extraordinaires. Vous entendrez quelquefois cinquante ou soixante amateurs chanter à-la-fois ces morceaux fugués ou en canon, si remarquables par leurs masses et leurs groupes harmonieux. Nos chansons populaires ne feront jamais fortune en Europe, leur caractère est trop âpre, trop national ; les termes de jargon, les cris de la chasse, les imprécations vulgaires y sont imités avec une vérité d'accent qui ne peut paraître musicale qu'à des Anglais. Une de ces chansons reproduit les aboiemens des chiens, les clameurs des chasseurs, les gémissemens de la bête forcée dans son gîte. Elle commence par une grande exclamation : *Tally-ho ! tally-ho !* et ce terrible cri, beuglé plutôt que chanté, se reproduit à outrance à travers toute la pièce.

Une célèbre cantatrice anglaise dont la voix était magnifique, se trouvait à la cour d'Autriche dont elle faisait les délices. Après le premier acte d'un opéra dont elle remplissait le principal rôle, elle devait, selon l'usage, chanter un air à son choix ; elle se plaça précisément sous la loge de l'empereur dans une attitude majestueuse et presque solennelle ; on faisait silence, on ne savait pas si elle allait entonner un bel andante, un cantabile doux et tendre, ou un air de bravoure. Au grand étonnement de tous les assistans, elle se souvint de son pays natal et de l'air de chasse qui faisait fureur en Angleterre : *Tally-ho ! tally-ho !* s'écria-t-elle. Le jargon était si barbare, les dissonnances étaient si dures, les intervalles musicaux étaient si âpres, les efforts de gosier que faisait la cantatrice avaient quelque chose de si terriblement énergique, que l'auditoire étonné, effrayé, mécontent, se leva en masse. Les uns de siffler, les autres de s'écrier à leur

tour et en chœur : *Tally-ho! tally-ho!* « L'empereur, dit Michel Kelly qui rapporte l'anecdote, partagea la surprise générale ; il se pencha vers moi et me demanda la signification du mot *tally-ho ;* comme ce mot n'a pas de sens véritable et positif, il me fut impossible de l'expliquer à sa majesté. L'empereur, quand il vit qu'un indigène de la Grande-Bretagne ne pouvait lui donner l'explication de *tally-ho,* s'imagina que ce mot mystérieux devait cacher quelque énigme obscène et abominable ; il se retira avec indignation ; l'auditoire suivit l'empereur ; les mères cachant leurs figures de leurs éventails ; les pères recommandant bien à leurs filles de ne jamais répéter l'expression fatale. Le lendemain matin, la signora *Tally-ho* reçut l'ordre de quitter Vienne au plus tôt.

En définitive, ce qui nous a peut-être le plus éloignés de la culture de l'art musical, c'est encore moins notre organisation que notre qualité d'hommes d'affaires, de commerçans et de politiques. Où trouver le tems nécessaire à toutes nos occupations, et comment les concilier avec l'étude d'un art voluptueux et vague? nos occupations sont plus sérieuses, nos émotions naturelles sont plus froides que celles des Italiens, et moins romantiques, moins mystiques que celles des Allemands. Il y a cependant chez nous un fond de tendresse, une intensité de pensée et de sensibilité dont la musique peut tirer parti, et qui s'est déjà révélé dans les compositions de Hœndel, et surtout dans les Glees dont nous avons parlé.

Quant à la situation actuelle de la musique en Angleterre, la statistique même semble s'élever contre la fausseté de l'accusation qui nous est faite. Lisez les catalogues des marchands de musique, catalogues qui grossissent tous les jours ; calculez le nombre de planches gravées qui s'ac-

cumulent dans leurs magasins, comptez les pianos qui sortent des ateliers de nos fabricans. Du mois d'avril au mois de juillet, chaque jour est marqué par un concert public. Pendant le cours du mois de mai, ce nombre augmente encore. Je ne parle pas des concerts particuliers; toutes les grandes maisons tiennent à honneur d'appeler à leur fête les virtuoses les plus célèbres, et souvent dans une même soirée, l'homme du monde assiste à cinq ou six fêtes musicales. Il y a six ans, ce fut une rage à Londres : les chanteurs à la mode, épuisés de fatigue, se faisaient transporter d'un quartier de la ville à l'autre, et répétaient souvent plus de six fois dans la même soirée la cavatine, ou le duo favori. Il y avait dans cette manie, je ne sais quoi de burlesque. Le répertoire des chanteurs et des cantatrices n'embrassait guère qu'une dixaine de morceaux qu'il fallait entendre jusqu'à satiété, et qui finissaient par devenir pénibles à l'oreille rassasiée.

On alla plus loin, on inventa des instrumens nouveaux; on organisa des fêtes musicales sur la plus grande échelle. Pendant l'année 1828, Cambridge, Salisbury, Hereford, Derby, York, Manchester, Bury, Exeter, Brighton, eurent leur grandes assemblées musicales, tenues au milieu des bois, solennités qui avaient attiré des milliers d'auditeurs. Londres compte aujourd'hui plus de huit sociétés musicales; dans nos villages, des orchestres d'harmonie se sont établis. J'ai vu, dans une maison très-vaste habitée par la classe ouvrière, plus de douze pianos répartis entre trente logemens : c'étaient de jeunes filles du peuple qui recevaient des leçons de musique à douze sous le cachet. Que le goût de la musique, en Angleterre, soit exotique, cela peut être sans doute, mais les faits incontestables que je cite prouvent assez que ce goût a pénétré dans les masses; qu'il s'y est

naturalisé; et que dans le mouvement général qui entraîne l'Europe vers l'étude de cet art, l'Angleterre elle-même a droit de prendre son rang.

Les grands changemens de la musique moderne datent de Haydn et de Mozart. Ils donnèrent à la musique d'église et à la musique d'orchestre une direction inconnue jusqu'alors; avant Haydn, la musique d'église ne procédait que par grandes masses, par modulations savantes. La fugue en occupait toutes les parties; une austérité sombre y régnait. Haydn, obéissant au génie de son âge, donna un caractère plus dramatique, plus passionné, plus fleuri aux compositions religieuses; il excita des sensations plus violentes et plus enthousiastes. Il jeta le drame dans l'oratorio; une tendresse plus vive anima l'exaltation mystique de ses œuvres. Le style des mélodies de Haydn peut se comparer aux vers de Racine dans Athalie; les passions terrestres en sont bannies, mais une émotion éthérée et presque divine y respire. Tel n'était pas le caractère des cantates et des hymnes religieux avant l'apparition de ce grand homme; leur beauté était toujours solennelle et austère.

Comme harmoniste, Haydn a introduit de grands perfectionnemens et a changé l'art tout entier. Ses accompagnemens, au lieu de suivre pas à pas la marche de la mélodie, lui ont prêté un coloris nouveau, une puissance inaccoutumée. La mélodie, dans ce système perfectionné, n'est que le dessin dont les linéamens ont besoin d'être soutenus et accompagnés de la magie des couleurs. C'est à l'instrumentation que Haydn a demandé toutes ces nuances, tous ces effets que l'on admire encore après cinquante ans; Haydn le premier a donné à chaque instrument sa place et sa valeur. Au-dessous de la mélodie générale, il

a distribué avec un art extrême une foule de mélodies secondaires. Enfin il a créé la symphonie, chef-d'œuvre de l'art musical moderne, et dont on ne se doutait guère avant lui. Pour les maîtres qui l'ont précédé, la *fugue* était le *nec plus ultra* de la science et du talent. Plusieurs parties qui se croisaient et se répondaient à des intervalles égaux, telle était toute la symphonie. Haydn, dans ses quartetti, établit un dialogue entre les divers instrumens; les fit s'attaquer et se répondre, les changea pour ainsi dire en acteurs dramatiques, animés de passions et de saillies, et riches en traits brillans. Cette conversation musicale change de texte et d'objet, passe du ton grave au ton léger, de la gaîté à la douleur, et finit toujours par revenir au sujet primitif dont elle ne s'est écartée qu'en apparence. L'auditeur, ravi de cette multitude de variations, de modulations et de digressions qui ont tour-à-tour caressé son oreille, se trouve avec bonheur en pays de connaissance, et salue de nouveau le motif brillant ou élégiaque par lequel l'artiste a débuté.

Ainsi conçue, la symphonie est un véritable kaléidoscope; elle décompose les sons et leur fait subir mille combinaisons ingénieuses, comme l'instrument que nous venons de citer décompose les couleurs pour les grouper de toutes manières dans ses mobiles et admirables tableaux. L'inépuisable fécondité de Haydn est au-dessus de tout éloge; jamais son génie ne tarit, jamais son invention ne s'épuise, ne se fatigue, ne languit. Chose étonnante, c'est au sein de la pauvreté stérile que ce révolutionnaire de la musique a formé son talent. Cette ame créatrice ne s'est pas refroidie au milieu des privations de toute espèce qui l'attendaient au commencement de sa carrière. Une inspiration riante et féconde ne l'a jamais quitté : dans ses moindres ou-

vrages on retrouve les traces de ce talent qui lui appartenait en propre, l'art de prêter du charme et une variété infinie à la mélodie la plus vulgaire.

Il avait ouvert la route à Mozart; Mozart, c'était la musique même. Pour lui, point d'enfance, nul besoin de maître ni d'étude; son intuition devina tout; son instinct n'eut pas besoin de guide; les instrumens se trouvaient devant lui; il s'en empara et fut compositeur. Il avait sept ans, quand il étonna les professeurs d'Allemagne; huit ans, quand il vint en Angleterre; neuf ans quand il parut en Hollande; et douze ans quand il écrivit son premier opéra. Il n'est pas question pour nous de répéter ici la biographie de Mozart; à quatorze ans son *Mithridate* fut représenté à Milan, et y obtint le plus grand succès. Mozart est la merveille de la musique moderne.

Son caractère spécial est une profondeur de sensibilité plus intense et plus passionnée que celle de Haydn, mêlée à une tendresse plus voluptueuse et plus entraînante. Il est moins méthodique que Haydn; il se livre avec plus d'abandon aux inspirations de la nature; son imagination est riche, ardente; celle de Haydn est riante et gracieuse. Il procède par grandes masses, vise au sublime, à l'énergie et à la force des émotions, et ne chercha jamais cette légéreté de style et cette vivacité pétillante qui règnent aujourd'hui dans la musique. Jamais il n'a pu créer un véritable air bouffe. Une teinte grave et mélancolique est répandue sur toutes ses compositions : on reconnaît même dans celles auxquelles il a voulu donner un caractère léger et gracieux je ne sais quelle dignité pleine d'émotion.

L'emploi des instrumens à vent, la nouveauté et la hardiesse des marches d'harmonie, l'ardeur de création qui respire dans tout ce que Mozart a fait; la grandeur des masses, la perfection des détails, justifient l'opinion de

ceux qui le regardent comme le roi de la musique moderne. Dans ses morceaux d'église, il ne s'est pas contenté d'être solennel ou grave comme Hœndel, ou gracieux et varié comme Haydn; il a été passionné et pathétique.

Un homme naquit, destiné à compléter les découvertes de Haydn et de Mozart; cet homme était Beethoven (1). Pour l'originalité, la force, la beauté, la variété des créations, il marche l'égal de ceux que nous avons nommés; peut-être y a-t-il encore plus de drame et d'intérêt dans ses symphonies que dans les leurs; mais, s'il faut le dire aussi, moins de régularité, des combinaisons plus hasardées et plus aventureuses, des essais d'harmonie plus téméraires; trop souvent de l'obscurité.

Ces trois grands hommes semblaient avoir fixé l'art musical d'une manière définitive. L'église, le théâtre et même les concerts particuliers, avaient pris, grâce à eux, un caractère d'élévation et de sensibilité, une richesse de développement inouie. On inventa le piano, qui remplaça le clavecin; on accompagna la voix avec plus de soin et avec une harmonie plus large et plus forte. Le théâtre, soutenu par Sacchini, Paësiello, Guglielmi, Zingarelli, Cimarosa, Winter, accomplit pour la musique légère et gracieuse, pour le genre nommé bouffe, la même révolution que Mozart, Haydn et Beethoven avaient opérée dans le genre grave et instrumental. Toute la musique vocale du théâtre telle que nous la comprenons aujourd'hui, n'a pas d'autre source. Rossini fut, pour le genre bouffon, ce que Mozart avait été pour le genre sévère; sur les bases que ses prédécesseurs avaient posées, il établit l'édifice de sa gloire, aujourd'hui plus qu'euro-

(1) Dans la 19e livraison de la 2e série de la Revue Britannique, nous avons consacré un article à ce savant compositeur.

péenne. On a dit que Mozart n'avait pas ri plus de trois fois dans sa vie; je ne sais si Rossini a jamais pleuré. La différence essentielle de leurs compositions émane de cette opposition de leur caractère. La musique de Mozart inspire une rêverie voluptueuse et mélancolique; celle de Rossini, qui ne manque pas de sensibilité, étincelle de verve, même dans ses morceaux pathétiques.

Voici bientôt quinze ans qu'on ne peut plus donner un concert sans que Rossini en fasse les frais. Je me souviens qu'il y a peu de tems, l'académie musicale de Londres essaya de composer son concert annuel de morceaux empruntés à tous les maîtres (Rossini excepté); telle était la fascination exercée par ce maître, qu'à peine put-on écouter le concert jusqu'au bout. Les plus beaux morceaux de Jomelli, de Gluck et de Cimarosa semblaient pâles et sans vie. On était déjà blasé par l'auteur de la *Cenerentola :* ses traits brillans, la rapidité et la verve de ses mélodies avaient gâté le public. Il lui fallait la *stretta*, les triolets, les arpéges, l'accentuation forte, vive et brillante de Rossini. Sa magie est pour ainsi dire physique et sensuelle. Le charme de Mozart est plus intellectuel et plus passionné; celui de Haydn est plus vif et plus pittoresque. Mozart correspond à la révolution française et à cette animation turbulente des esprits qui entraîna l'Europe dans son tourbillon ; Rossini appartient à une époque de matérialisme achevé, de corruption décisive, de repos sensuel ; c'est le musicien des hommes qui ne veulent que jouir et demander à la vie autant de voluptés matérielles qu'elle peut en donner. Quand les autres compositeurs se contentent de marcher au pas, il court, il bondit, il galope, il prodigue les mélodies aventurées! Et ce ne sont pas seulement les voix de ses acteurs qu'il charge de chanter ces mélodies si variées et si brillantes ; c'est dans l'orchestre qu'il les jette au ha-

sard; c'est à tous les instrumens qu'il les confie tour-à-tour. Il sème les motifs de chant avec une profusion sans égale; on voit que la richesse de son génie l'entraine, et qu'il ne craint pas de répandre au hasard les trésors qu'il possède. Son accentuation est plus vive, son rhythme est plus marqué, sa marche plus fougueuse, son style pathétique même plus violent et plus emporté. Il fait de la musique comme Bonaparte gagnait des batailles, à la course.

Un des caractères les plus remarquables de Rossini, c'est le luxe de notes qui distingue ses compositions, luxe tellement exagéré, que souvent le motif principal disparaît et s'efface sous les ornemens qui le surchargent. Les ennemis de Rossini lui ont vivement reproché cette surabondance; elle tenait sans doute au penchant naturel de son génie; mais il faut le dire aussi, l'état de la musique sur les théâtres d'Italie a dû pousser Rossini dans cette voie. Tout chanteur à la mode ne pouvait s'empêcher de dénaturer la cantilène, qui disparaissait comme ces lettres gothiques entourées de mille arabesques bizarres entassées par le talent de l'enlumineur. Souvent le mérite réel des compositions de Rossini s'effaça aux yeux du public, que séduisaient l'agilité de la voix et les brillantes appoggiatures des virtuoses. Fatigué de perdre ainsi la récompense de son travail, et de voir ses plus gracieuses créations dénaturées par des chanteurs sans talent, ridicules copistes de Velluti, Rossini résolut d'introduire lui-même dans ses ouvages tous les ornemens possibles. C'est là ce qu'on peut appeler sa seconde manière; il ne s'en tint pas là, mais voyant quelle prépondérance le genre allemand acquérait chaque jour, il s'empara de toutes les ressources et de toutes les combinaisons de l'harmonie. Alors naquit sa troisième manière, celle de *Moïse* et de *Guillaume-Tell.* Quel homme que ce Rossini! il s'est assimilé toutes

les écoles; il a saisi tous les moyens de succès; à peine sous son règne quelques compositeurs, Auber, Bellini, Meyerbeer, Hérold, ont-ils pu se faire entendre; encore a-t-il fallu que leurs compositions s'impreignassent du style à la mode. Quels que soient leurs rangs respectifs, et quelque différence que l'on puisse trouver entre eux, leur chef commun c'est Rossini; tous, ils ont été forcés d'adopter sa méthode, de se modeler sur lui, d'imiter sa verve en l'affaiblissant.

Cependant la sève ardente que Rossini a répandue dans la musique moderne devait naturellement s'épuiser. De tous les arts il n'en est aucun dont les phases se succèdent plus promptement que la musique. Aussi le règne d'un grand compositeur, quelque puissance qu'ait son génie, n'est-il jamais de longue durée. Il en est de la musique comme de toutes les sensations vives, leur intensité les détruit; déjà Rossini avait épuisé une grande partie de ses succès, lorsqu'un Allemand, Weber, commença le nouveau style musical qui règne encore aujourd'hui. C'était une inspiration énergiquement mystique, diamétralement opposée à la sensualité brillante du compositeur de Pesaro. L'ouverture du *Freischutz* est un exemple admirable de ce nouveau style.

Le règne du *Freischutz* fut complet et absolu; toute l'Europe, non-seulement les capitales, mais les provinces raffolèrent du *Freischutz*. C'était un nouveau genre, quelque chose qui s'adressait plus à l'ame qu'aux sens. Les principales mélodies couraient de bouche en bouche et se répandaient dans le peuple; on était rassasié de la douceur voluptueuse et de la vivacité sautillante de Rossini. Voici des chants rapides et brefs, de grandes masses, de fortes expressions, des mouvemens pittoresques; depuis ce moment, la musique allemande

prit un ascendant qu'elle n'a pas perdu. Les airs suisses et les tyroliennes devinrent à la mode; les *Yodlen-do* de Mme Malibran firent fureur. L'arrivée de Mlle Sontag et de Mme Stockhausen acheva de faire pencher la balance en faveur de l'Allemagne; aujourd'hui le Weberisme est dans toute sa gloire; et, comme il arrive ordinairement, il se corrompt par son excès.

Les défauts des imitateurs de Weber et de Beethoven sont l'obscurité, la complication, la fureur de bâtir des mélodies sur des intervalles baroques et peu mélodieux; trop souvent le naturel, la facilité et la grâce leur manquent. Écoutez les compositions de Spohr et de Marshner, vous verrez dans quelles recherches bizarres de mysticisme et d'extravagance l'imitation mal entendue de Weber les a entraînés. La musique de piano-forté même a cédé à cette influence; Czerny et Herz ont composé plus d'une sonate, où l'on ne trouve que bizarres dissonnances, cataractes de notes, déluge d'arpéges. Cependant ces œuvres sans valeur ont obtenu du succès; toutes les fois que je les entends, je me souviens d'une anecdote rapportée par les vieux journaux allemands, et dont Haydn est le héros.

Il était jeune et extrêmement pauvre, lorsqu'un nommé Kurtz, le plus célèbre acteur de Vienne pour la pantomime, vint lui demander la musique d'un ballet. Kurtz tenait surtout beaucoup à une scène d'orage où il devait représenter le rôle d'Arlequin naufragé.

« Voyez-vous, disait-il au compositeur; il faut que la musique exprime ce que je vais vous dire. D'abord une grande montagne, puis un précipice; ensuite une autre grande montagne, et ainsi de suite, de précipice en montagne et de montagne en précipice. »

Haydn, peu satisfait de ce beau programme, essayait en vain de contenter son Arlequin à force de septièmes et

de septièmes diminuées, à force de dissonances dans tous les tons. Kurtz se promenant à travers la chambre, témoignait son mécontentement.

« Je vous demande mes montagnes et mes abîmes, reprend l'arlequin. »

Haydn impatienté promena ses doigts sur le clavier, et finit par y appuyer ses deux bras et ses coudes de manière à en faire jaillir un épouvantable fracas.

« A la bonne heure, s'écria Kurtz en embrassant Haydn. »

C'était du bruit en effet, c'était du bruit qu'il lui fallait; c'est aussi du bruit que le public moderne demande à ses compositeurs favoris.

Telles sont en peu de mots les grandes révolutions de la musique depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Les sources de l'émotion musicale ont changé plusieurs fois; notre admiration s'est adressée tour-à-tour à la beauté symétrique d'Haydn, à la tendresse voluptueuse et profondément sentie de Mozart, à l'éclat météorique de Rossini, à l'énergie mystique de Weber. Aux sensations graves et austères de l'art ancien ont succédé des sensations plus gaies et plus vives, puis des inspirations tendres, un entraînement rapide et sensuel, et enfin une mysticité rêveuse. C'est à ce point que l'art se trouve; nous ne nous sommes pas chargés de dévoiler son avenir, mais seulement d'analyser sa situation présente.

(*New Monthly Magazine.*)

LES CONFÉDÉRÉS DE LUBIONSKI.

SCÈNES DE LA PREMIÈRE INSURRECTION POLONAISE.

La lutte de la Pologne contre un ennemi supérieur en force et peu scrupuleux dans ses moyens d'attaque comme dans ses plans d'usurpation, a intéressé tout ce qu'il y avait en Europe d'ames honnêtes et élevées. On a plaint cette belle nation, dont les souvenirs chevaleresques ont quelque chose de si héroïque et de si grand, forcée de ployer sous le joug de barbares qui ont à peine des souvenirs historiques et dont la principale puissance est dans leur masse jointe à leur barbarie; il faut le dire aussi, on a plaint ces efforts mal combinés, ces élans plus généreux que sages, cette grandeur irréfléchie, cette jeunesse si bouillante ne sachant pas même calculer les résultats possibles d'un revers. En effet, quand même la Pologne serait restée victorieuse, n'avait-elle pas en elle-même des élémens de discorde et de malheur? était-elle parvenue au point de civilisation sans lequel la liberté n'est qu'un vain mot? et la constitution de ces familles aristocratiques ne devait-elle pas s'opposer à l'établissement définitif de ces mœurs et de ces idées libérales que l'on prétendait y implanter de gré ou de force? Le récit suivant offre un exemple remarquable de l'effet que produisent, sur une nation à demi civilisée, des essais incomplets et maladroits de civilisation et de révolution. Telle était la Pologne de 1780, telle est encore, à beaucoup d'égards, la Pologne de 1833.

Ce fut vers le milieu du règne de Catherine, qu'un jeune magnat de Pologne tenta de civiliser et de révolutionner son pays. Il avait vu l'Europe ; toutes les idées de liberté théorique et de sensualité raisonnée, l'avaient pour ainsi dire imprégné de leurs notions contagieuses. Son cœur ne manquait pas de noblesse, ni son esprit d'élégance et d'étendue; mais il connaissait mal son pays, ou cherchait peu à le connaître; il lui appliquait nos idées, et voulait y faire fructifier jusqu'à nos folies; erreur trop commune et singulièrement fatale. Nos vices et nos vertus ne sont rien s'ils ne sont indigènes; et un peuple factice n'offre après tout qu'un spectacle assez méprisable.

Ces considérations n'avaient pas frappé le jeune comte, dont les ancêtres avaient fondé le beau domaine de Wodarodko. Il voulait introduire en Pologne tout ce que sa tournée européenne lui avait offert de beau; tout ce qui, parmi nous, avait piqué sa curiosité et attiré son attention. Pourquoi des esclaves? c'était une coutume barbare qu'il voulait abolir d'un seul coup. Quel rapport y avait-il entre ces vieilles mœurs sarmates et les perfectionnemens sociaux qui caractérisent Londres, Paris et Vienne? bienfaiteur futur de son pays, il comptait détruire tout ce qu'il y avait en Pologne de mœurs antiques, de traditions puissantes. Il amena avec lui une armée, résumé vivant de l'Europe moderne, et dont il faut bien que je parle.

Un cuisinier français, un valet-de-chambre de la même nation, un concierge suisse et un groom anglais, arrivèrent ensemble à Wodarodko, où les précéda tout une compagnie de heyduques allemands. Le pauvre vieux, château déjà bien démantelé depuis la longue absence du comte, frémit en voyant arriver cette troupe de civilisateurs. Chacun d'eux était un petit roi qui tâchait d'empiéter sur les domaines des autres; l'un voulait que

tout fût sacrifié à la cuisine; l'autre (c'était le suisse), réclamait la construction d'un nouveau logement pour lui et sa famille; Jem Tomkins révolutionnait les étables, Jasmin bouleversait le boudoir et la chambre à coucher. A chacun de ces messieurs, il fallait une troupe de maçons; à les entendre séparément, la gloire et le bonheur de Wodarodko, que dis-je, la liberté sarmate dépendait d'eux seuls. Le cuisinier français voulait que l'on sacrifiât tout à la cuisine; le groom anglais aurait volontiers transformé le château en une grande écurie; et Jasmin ne rêvait que cosmétiques, parfums, salles de bain, et coupe d'habits à la française. De cette divergence d'opinions, il résultait que les vieux meubles du comte se brisaient entre les mains des dissidens, que sa poterie et sa porcelaine tombaient en débris, et qu'au lieu d'opérer habilement la réforme désirée, ils achevaient la ruine du château.

Établir la bonne intelligence parmi ces têtes européennes, n'était pas chose facile; le comte n'y parvint qu'en satisfaisant leurs exigences et leurs caprices. Tout une compagnie de *warszaviels* fut mise à leur service, et chacun d'eux vit son petit gouvernement soutenu par une partie de ces troupes. Des fourneaux du cuisinier, la fumée s'échappa par torrens; cent chevaux battirent du pied la terre des écuries gigantesques de Wodarodko; vingt-cinq voitures inutiles remplirent les remises du comte. Jasmin se pavana dans le boudoir qu'il avait créé, et les *yagers* ou chasseurs allemands, firent résonner les échos voisins de leurs chansons à boire.

Au milieu de tout ce perfectionnement projeté par le comte régnait une confusion sans égale. Un grand événement se préparait; la liberté allait entrer dans les domaines de Wodarodko; le jeune homme se félicitait des réformes

qu'il allait apporter dans sa patrie, et s'énivrait des pensées généreuses que lui inspirait le bonheur de la Pologne. Que de mal ne se donnait-il pas pour cela? il voulait, je crois, avoir jusqu'à des restaurateurs et des cafés à la française. C'était une étrange cacophonie que cette fusion d'élémens disparates : vous eussiez dit un temple grec entouré de constructions gothiques et de pagodes chinoises; un tronc de vieux chêne couvert de lichens parasites, et greffé de mille manières capricieuses. Dans son engoûment pour l'Europe qu'il parodiait, il ne sentait pas que les gazettes de France s'amuseraient à ses dépens.

Cependant la majestueuse résidence de ses pères se trouvait livrée à tout ce rebut de l'antichambre; en vain des souvenirs de grandeur et de gloire sarmates semblaient-ils s'élever contre cette profanation : en vain quelques magnats, amis du comte, avaient essayé de le dissuader. Il continuait, résolu à couronner son œuvre par l'affranchissement général de ses esclaves. La cérémonie s'apprête, les serfs vont être libres; déjà l'encens fume pour ce sacrifice solennel; les prêtres sont là : je les ai nommés et décrits.

Quel assemblage! quel résultat bizarre de la philosophie et de la poésie modernes! Ce jeune homme va rendre libres des gens qui ne se soucient pas de leur liberté. Noble, aimable, rempli d'enthousiasme; il rêve la liberté, l'humanité, grands mots qui vibrent fortement dans l'ame. C'est assurément chose généreuse et belle que l'affranchissement des hommes! les paysans qui avaient vécu comme des bêtes brutes vont être libres et s'élever, grâce à lui, à la dignité d'hommes!

Cependant le jeune Polonais, la veille de ce dénoûment du drame, sentit je ne sais quel scrupule confus. Ceux que je veux servir profiteront-ils réellement du bienfait que

mon intention est de leur conférer? seront-ils plus heureux? telle fut la question qu'il s'adressa à lui-même. Il avait, pour hôtes et pour habitans de son château, quelques nobles et leurs femmes ou leurs sœurs; consultés par lui sur ce point important, tous ils s'accordèrent à élever aux nues sa résolution généreuse. On lui prodiguait les éloges; il était le Dieu sauveur de la Pologne, le libérateur de la Sarmatie. Un docteur, sorti de l'université de Gœttingue, écrivit une vingtaine d'hexamètres latins en son honneur; les hexamètres latins, discrédités en France, sont encore debout en Pologne.

Czelenski (ainsi se nommait le jeune Polonais) n'hésita plus alors : il ordonna que les derniers préparatifs fussent faits. Les principaux habitans des districts, en comprenant dans ce nombre le growdski de Lubloyst, avec ses trois filles, vinrent s'asseoir à la table hospitalière de Czelenski. Parmi les convives, on remarquait surtout, pour sa beauté délicate, et la grâce exquise de ses formes, la jeune Pali Minuzka-Michaeloski, fille du fermier voisin, résidant à Wraniczko. Le maître-d'hôtel de la maison réformée, avait eu soin de placer devant chacun des convives, une pièce de pâtisserie portant une exergue à sa louange; flatterie gastronomique qui obtint beaucoup de succès. Quant à la jeune Minuzka, on l'avait saluée du beau nom de fleur de la Sarmatie. Tout le monde approuva la galanterie du cuisinier, et quand ses travaux eurent été appréciés comme ils méritaient de l'être, on passa de la salle du festin dans une cour intérieure.

Les sons du gong oriental convoquèrent tous les paysans d'alentour. Revêtus de leurs habits de gala de formes diverses, de la *katanka*, de la *spodnika* et de la *koszoula*, ils arrivèrent par six côtés différens, essayant de répéter en chœur un hymne qu'on leur avait appris, et que leur go-

sier sauvage hurlait sur des tons discordans. Czelenski entouré des dames et des nobles qu'il avait invités, se plaça sur la plate-forme d'un perron qui avançait dans la cour. La *karabella*, sabre polonais recourbé, était suspendue à son côté; le costume national, si élégant dans sa bizarrerie, faisait valoir la grâce et la beauté de ses formes. Les chefs de chaque village s'approchèrent de lui, et reçurent de sa main le rouleau de parchemin qui contenait l'acte de leur affranchissement.

« Compatriotes, leur dit-il, d'une voix forte et douce, vous avez la liberté dont vous êtes dignes, et dont tous les peuples civilisés jouissent; elle est le plus grand bien de la terre ; on vous en avait privés. C'est le bonheur, c'est l'abondance, c'est le courage ; soyez donc heureux et libres! »

Des acclamations unanimes répondirent à ce discours, qui émanait de sentimens vrais et généreux. Les dames versaient des larmes d'admiration et d'attendrissement; les amis du magnat battaient des mains : les membres de la Noblesse secondaire ou Slachta, en frisant leurs longues moustaches d'un air d'importance, répétaient en chœur le mot magique *wolnosk!* liberté!

Je ferai grâce au lecteur des improvisations enthousiastes du poète latiniste, dactyles et spondées qu'il emprunta sans scrupule à Claudien et à Stace. Des tonnes d'hydromel lithuanienne, de vin de Hongrie et de Piwa, ou cidre mazowszien, abreuvèrent la foule affranchie : et vers la fin du jour tout le monde, excepté peut-être le valet-de-chambre Jasmin, qui avait fait son éducation dans Voltaire, pensa que le bonheur des paysans était assuré à jamais, et que leur seigneur, en les privant de sa protection, en les livrant à leurs propres ressources

si bornées et si précaires, avait fait un acte sublime et sage.

Mais quand tous ces hommes, qui n'avaient aucune économie par devers eux, se trouvèrent dans leur cabane, seuls en face de la misère ; lorsque sans avoir appris aucun état, et sans connaître un seul moyen d'utiliser leur labeur, ils essayèrent de se procurer des alimens, le néant de ce grand mot : *Liberté !* s'offrit à eux dans tout son vide. Alors la Pologne était travaillée sourdement par cette haine des Russes, qui ne s'y éteindra jamais, et par de nombreuses intrigues, que les anciens jésuites semaient dans un pays où ils règnent encore. Le père Joachim Bellendes avec lequel Czelinski se trouvait particulièrement lié, était le moteur principal de ces intrigues, dont le foyer couvait depuis long-tems à Lubionski. Bientôt les confédérés comptèrent dans leurs rangs des hommes de toutes les classes, et surtout les esclaves affranchis qui ne savaient comment user de leur liberté récente. Le ressentiment, une longue oppression, le désir de vengeance, le fanatisme religieux, l'espoir de conquérir la fortune au milieu des troubles publics, concouraient à nourrir cette flamme qui bientôt devait éclater avec fureur.

Il faut le dire toutefois, dans le nombre des confédérés, il y en avait qui cédaient à des mouvemens désintéressés, à un pur amour de la patrie. Tels étaient les seuls mobiles qui rattachaient à la conjuration deux membres de la noble et intéressante famille de Felinski. Elle se composait du vieux Felinski et de ses deux fils, Juliusz et Konstanti. Rien ne se ressemblait moins que les deux frères ; l'un, Juliusz, réalisait tout ce que l'imagination peut créer de plus brillant ; c'était le héros polonais dans sa franchise, dans sa générosité, dans

son élan instinctif. L'autre, Konstanti, s'était dépravé par ses rapports avec les nations étrangères : son ame était frivole, et son esprit, quoique brillant, manquait de solidité. Attaché au prince Czartoriski en qualité de page, puis en qualité d'officier, il était devenu l'un des adeptes les plus profonds et les moins scrupuleux dans la triste moralité des cours. Son cœur s'était flétri, desséché ; l'élégance de ses manières cachait une corruption invétérée et le plus complet égoïsme. La beauté de ses traits et de sa taille, le long apprentissage de fatuité qu'il avait fait depuis son enfance, lui donnaient beaucoup d'ascendant sur ces êtres qui sentent plus qu'ils ne pensent, et dont la faiblesse s'unit à une impétuosité si aveugle, les femmes. Il avait su se faire aimer de la jeune fille de Michaeloski, de cette jolie Minuszka dont le nom s'est déjà présenté au commencement de ce récit. Elle avait préféré, elle si pure et si innocente, le vicieux et brillant Konstanti à Juliusz, son frère, qui l'aimait de l'amour le plus tendre et le plus vrai. Elle devait être plus tard cruellement punie de cette erreur ! Fidèle aux exemples et aux principes des lieux qu'il avait habités, Konstanti abandonna la jeune fille séduite. Michaeloski, paysan au cœur de fer, vit le déshonneur de sa famille ; lui et ses deux fils jurèrent de se venger : ils entrèrent dans la confédération, non par amour pour la liberté spéculative, ni par intérêt personnel, mais dans l'espoir d'accomplir leur vengeance.

Déjà toutes ces passions étaient allumées, lorsque le jeune magnat fit asseoir au banquet d'affranchissement les convives que nous avons nommés. Le vieux Felinski, après avoir assisté à ce repas, alla passer deux mois à Cracovie, d'où il revint à Lubionski, où il demeurait ; c'était le foyer de l'insurrection. Je ne sais quoi de mystérieux et de menaçant planait sur le village. Toutes les fenêtres

étaient fermées par des volets de bois qui interceptaient la lumière ; aucun mouvement, aucun bruit : on aurait dit un village désert. Felinski le traversa, et, parvenu à proximité d'un lac qui en occupait l'extrémité, il crut entendre des sons harmonieux et vagues frapper son oreille et sortir d'un bois de sapins situé au-delà du lac. Il s'approcha ; bientôt il reconnut le vieil hymne national, l'hymne de la liberté polonaise. Tout ce qu'il y avait encore de sang patriotique dans ses veines glacées se réveilla, s'enflamma. Il piqua de l'éperon les flancs de son cheval, et, suivant les sinuosités du lac, il atteignit enfin une hutte basse et obscure, dans laquelle les principaux confédérés s'étaient réunis. Dans ce nombre était son propre fils Juliusz.

Le vieillard se tint debout au milieu de cette assemblée, que nulle clarté ne rendait visible pour lui. Il ne prononça qu'un mot :

« Juliusz! »

Il avait reconnu la voix de son fils. Juliusz se jeta dans les bras du vieillard.

« Pardonnez-moi, mon père, lui dit-il, j'ai disposé, pour la donner à la Pologne, d'une vie qui vous appartenait. »

Bientôt le vieux Felinski lui-même suivit l'exemple de son fils ; il entra dans le complot.

Pendant que la confédération de Lubionski s'organisait, toutes les forêts de Pologne étaient remplies de confédérations semblables. Partout les paysans ou les bourgeois se groupaient pour attaquer le pouvoir de la Russie. Mais, de tous ces centres partiels d'insurrection, le principal et le plus redoutable était celui que nous avons indiqué. On avait transformé en chef-lieu de la conjuration la hutte sauvage de Xawery. Jamais vous n'eussiez pensé que cette

cabane informe pût donner asile à des conspirateurs. Vous n'aperceviez d'abord qu'une palissade grossière, derrière laquelle se trouvait une petite cour ; un toit bas pesait sur une maison qui ressemblait à une étable plutôt qu'à un édifice habitable ; au-dessus du toit et de la cour s'étendaient les vastes branches des arbres de la forêt ; la maison tout entière semblait disparaître sous cet abri. Des fagots de bois environnaient de toutes parts la rustique demeure, dont la porte était fort étroite. En entrant on voyait plusieurs marches qu'il fallait descendre : tout l'intérieur de la hutte était excavé de manière à pouvoir contenir de cinquante à soixante personnes rangées en amphithéâtre. Plusieurs troncs de sapin jetés çà-et-là servaient de siéges aux assistans. Le jour tombait d'en-haut. Quelques interstices avaient été ménagés dans la toiture, et les rayons égarés qui venaient, au milieu de l'obscurité profonde, frapper sur des visages barbares et sur des armes étincelantes, produisaient un effet que Rembrandt n'aurait pas dédaigné.

C'était bien un spectacle terrible et sauvage, mais non un spectacle vulgaire. Sur toutes ces physionomies se trouvait une empreinte vigoureuse ; les confédérés maszowiens, habitués à voir le danger en face et la nature de près, appuyés sur leurs grands sabres ou leurs haches, sur leurs bèches ou leurs fusils, formaient une assemblée dont l'aspect grandiose et pittoresque serait difficile à peindre ou à égaler.

Dans leurs rangs on distinguait le vieux Ignacey, le weglarz ou charbonnier, serf qui avait appartenu à l'un des villages affranchis. Il venait là, appuyé sur deux vigoureux enfans de quinze et de seize ans. On y voyait aussi Adamy le bûcheron et son jeune frère. Les autres étaient des gardiens de moutons, de bœufs et de porcs, des bergers, des bouchers, des paysans, dont les uns s'occupaient ordi-

nairement de la récolte du kermès; les autres de dépouiller les arbres de leurs écorces. Chaque nuance de ces diverses professions avait pour symbole, non-seulement le costume de chacun de ces paysans, mais la manière dont ces haillons étaient drapés. Quelques-uns portaient la tête rasée; les autres étaient coiffés du bonnet carré, symbole de la confédération, et nommé *confederatka*; quelques-uns portaient cette longue chevelure des anciens Sarmates, mère de la *plica polonica*, révoltante et terrible maladie. La *koszoula* de chaque paysan, toute déchirée et en lambeaux qu'elle pût être, était arrangée d'une manière différente selon la profession de chacun d'eux. Cette variété, ces lambeaux, ce mélange d'éclat et de misère, composaient un ensemble bizarre, original et tout poétique.

On pouvait lire d'ailleurs sur leurs traits farouches la patience dans les maux, la résignation à souffrir, la force de la résolution et toutes les rudes vertus de la vie sauvage; ce qui leur manquait, c'était l'empreinte de la civilisation : l'énergie la plus puissante mais la plus aveugle y régnait. Ces hommes connaissaient la nature et avaient vécu en intimité avec elle; mais ne connaissaient ni leurs semblables, ni la vie, ni le monde. La plus faible intrigue pouvait les décevoir. Un enfant les aurait trompés. Pas un d'entre eux ne savait lire ou écrire. Je ne sais quelle voix secrète, forte et mystérieuse à-la-fois, avait crié à chacun d'eux : « La liberté est un héritage, il faut le conquérir ! » Mais par quels moyens? mais devaient-ils venger le crime par le crime? nul d'entre eux ne le savait; toute leur existence était d'instinct : faciles instrumens dont usaient à leur gré les ambitieux et les hommes politiques. Une seule chose leur était connue, parce qu'ils la sentaient profondément, c'était leur haine contre la Russie; c'était le lien commun qui les unissait, lien

de haine et d'amour, que rien ne pouvait rompre. Deux mots de ralliement étaient répétés en chœur par eux : « Vive Branicki ! mort à Czartoriski ! » Ils avaient appris confusément que Branicki avait réclamé l'abolition du vasselage, et que Czartoriski vivait dans une constante intimité avec les chefs russes. Leur fanatisme et leur attachement pour la religion catholique étaient le levain ardent qui faisait fermenter leur passion politique. Ils détestaient également tous les dissidens. Iconoclastes grecs, partisans de Luther, disciples de Calvin, leur semblaient des ennemis à exterminer. Les prêtres polonais, nés dans la classe populaire, excitaient encore ces sentimens. Ils sentaient qu'ils avaient tout à gagner à un changement, et que jamais les Russes schismatiques ne leur donneraient aucun pouvoir.

Juliusz Felinski s'était mêlé à ces hommes, s'était associé à leur confédération, non par une impulsion irréfléchie, par je ne sais quel aveugle entraînement, mais par un enthousiasme raisonné qui lui ordonnait de se dévouer à la patrie, qui lui apprenait le prix de la liberté. Les paysans ne s'en doutaient pas. Au lieu de lui rendre justice, ils se défiaient même, en quelque sorte, de son éducation supérieure, de ses manières élégantes et de sa richesse.

Toutefois l'insurrection marchait; la contagion de la révolte gagnait les provinces; une masse redoutable d'hommes armés et résolus allait bientôt se trouver en face d'un gouvernement étranger, le plus faible de tous. La famille Felinski prenait une part active à ces mouvemens, quand un de ses membres, isolé de tous les autres par son caractère et ses habitudes, arriva de Varsovie; c'était Konstanti : débauches, dettes de jeu, somptuosité du costume et des équipages, avaient épuisé sa bourse; de nombreux créanciers le poursuivaient. La jeune Michaeloski

était riche; séduite par les artifices de Konstanti, elle serait trop heureuse, sans doute, de voir l'ingrat venir à ses pieds, et de payer de sa fortune le don de cette main offerte si tardivement. Telles étaient les réflexions, tel était le plan formé par Konstanti. Déjà une autre victime de ses séductions déplorait l'abandon où le jeune homme l'avait laissée; c'était Doska, fille d'Ignacy le *weglarz*. Son père et son frère, habitans de la forêt, ne songeaient qu'à la vengeance. Eux aussi ils étaient entrés dans la confédération pour venger leur offense personnelle. Le vieux Felinski et Juliusz, frère de Konstanti, ne tardèrent pas à savoir quel grief la famille du charbonnier avait à faire valoir contre le jeune page de Czartoriski. Craignant pour la vie de leur frère et de leur fils, ils allèrent trouver le weglarz. La tanière habitée par lui et ses enfans était plus obscure encore, plus enfumée et plus misérable que cette chaumière de Xawiery dans laquelle nous avons vu les confédérés se réunir. C'était dans une espèce de trou creusé sous la terre et couvert de branchages, que se tapissaient le père et les frères. Ils reçurent Felinski avec hauteur. En vain ce dernier et son fils, qui n'ignoraient pas les torts de Konstanti, adressèrent-ils au vieux weglarz des paroles suppliantes; sa haine était une haine profonde et envenimée.

« Ignacy, prenez pitié de moi, disait ce père dont le cœur était blessé profondément; vous savez que je l'aime, que je dois l'aimer, quand ce serait le plus dénaturé et le plus vicieux des hommes; dites-moi seulement ce que je puis faire, quelle compensation je puis vous offrir; j'y suis prêt, je le désire.

— Une compensation ! s'écria le vieux charbonnier d'une voix qui ressemblait au grondement sourd de l'ours de ses forêts.

— Ce mot peut être déplacé, reprit Juliusz ; nul de nous assurément ne songe à vous offrir le prix du déshonneur de votre fille : on n'a prétendu que vous calmer, que vous persuader de revenir à des sentimens plus doux.

— Qu'importent les mots, reprit Ignacy ; il s'agit d'acheter mon pardon, n'est-ce pas ? il s'agit de marchander l'oubli d'une injure. Felinski, je le sais bien, craint le weglarz et ses fils ; il a peur qu'un jour ce beau jeune homme, qui revient si brillant, si paré de Varsovie, ne soit trouvé dans son lit, couvert de son sang, victime justement sacrifiée à notre colère. »

Et la main du weglarz se portait instinctivement sur le poignard ou szabelka enfoncé dans sa ceinture de chasse.

Dans toute autre circonstance, Felinski et ses fils eussent livré à la justice et écrasé comme un vil insecte le serf ignoble, l'homme de néant, qu'ils regardaient, en dépit de leur patriotisme, comme appartenant à une nature inférieure et bornée. Mais cette dénonciation n'eût servi qu'à détruire les espérances des conjurés et à les envelopper tous dans une ruine commune. Ce ne fut pas sans peine qu'ils étouffèrent leur ressentiment.

« Tu donneras à la conduite de Konstanti telle désignation qu'il te conviendra, continua Juliusz ; quant à moi, je n'oublierai rien pour effacer de ta pensée tout souvenir pénible.

— Tu parles bien ; tes discours sont fleuris et mielleux. Mais ne sais-je pas qu'il parlait ainsi, celui qui nous a perdus ? que de paroles bienveillantes ! quelles expressions ! quels témoignages de franchise et de candeur ! nous y avons été trompés ; nous ne le serons pas deux fois ! »

Ainsi parlait le charbonnier. Il se tut quelques instans et couva sa colère. Alors se fit jour un de ces élans de pas-

sion d'autant plus violens, qu'ils sont rares chez les hommes du Nord, d'un tempérament froid et grave.

« Oh! vous nous avez tenus sous le joug; vous avez pulvérisé nos ossemens; votre pied a marché sur nos têtes, et vous croyez que le jour de la justice n'arrivera pas? vous vous trompez, vous serez les premiers à périr!

— Tu veux donc répondre par des menaces et des injures aux prières et à la raison? Apprends que la violence est toujours punie, et que les saints livres nous en instruisent.

— Oui, oui, et bientôt le cri de guerre qui s'élèvera d'un bout de la Pologne à l'autre punira les violences des Russes et la bassesse de leurs amis. De la Lithuanie au mont Krapak, de la frontière turque à la Baltique, un seul cri poussé par des milliers d'hommes qui demandent vengeance va bientôt s'élever. Le caveau de Xawiery ne contient que la plus faible partie de ces hommes résolus. Quand le jour de leur triomphe sera venu, nous verrons ce qu'auront à répondre les esclaves voués à la domination russe.

— Si les défenseurs de la Pologne sont aveugles et furieux, malheur cent fois à notre pays, s'écria Juliusz! Leurs vengeances personnelles les occuperont tout entiers; la patrie sera oubliée; ils ne songeront qu'à leurs mesquins intérêts et à leurs passions véhémentes; ils plongeront, comme tu veux le faire, Ignacy, le poignard dans le sein de leur propre frère!

— Si ce frère est mon tyran, il est plus coupable qu'un étranger; si mon bourreau est le fils de ma mère, le fils de ma mère mourra.

— Ainsi, la justice et la raison, vous la bannissez?

— Justice, nous la ferons! La tzarine et les chiens de

la Newa sauront ce que c'est que la justice du peuple de Pologne.

— Oui, oui, s'écria son jeune fils Erazme! et notre affranchissement sera baptisé dans le sang de Konstanti Felinski.

— Konstanti mourra! s'écrièrent à-la-fois les trois habitans de la hutte!

— Non, vous ne le tenez pas, dit une voix faible et languissante qui semblait partir de l'extérieur de la chaumière. »

Tous les assistans frissonnèrent, et Juliusz s'approchant de la fenêtre, aperçut une femme qui se glissait comme une ombre et disparaissait dans le bois.

« Par l'agonie du Christ! s'écria le vieux charbonnier, c'est Doska, c'est elle-même! et sa figure brune devint livide, et tous ses membres tremblèrent.

— Doska! Doska! » répéta le jeune Erazme.

L'accent de sa voix était celui de la fureur implacable; ses sourcils se froncèrent, son front se contracta. Il détacha un mousquet suspendu à la muraille et qui était encore chargé; puis d'un pas ferme qui retentissait sur les planches de sapin, il s'avança vers la porte. Sur un monceau de paille et de branchages placé dans un coin de la hutte, on vit se remuer lentement une forme humaine.

Un bras desséché s'étendit vers le fils du weglarz; une figure pâle comme la mort essaya de parler; ses lèvres tremblèrent, ses yeux se dilatèrent. C'était la vieille mère paralytique, la femme du weglarz, qui opposait son interdiction maternelle à la féroce vengeance que son fils allait exercer. Mais Erazme ne la vit pas, ne l'entendit pas, et rejetant loin de lui Juliusz qui essayait de l'arrêter, il s'élança dans la forêt. Bientôt après le bruit d'une arme

à feu se fit entendre, et un long gémissement qui suivit l'explosion frappa les oreilles épouvantées des habitans de la chaumière.

Doska, la victime des séductions de Konstanti, avait erré autour de la chaumière et entendu la conversation que nous avons rapportée. Frappée de la balle que son frère furieux lui avait lancée, elle tomba mourante, sur la terre froide. Cependant celui qui avait causé sa perte, ne lui donnait pas un souvenir et exerçait une funeste influence sur la fille de Michëaloski. Le père demandait au jeune homme des nouvelles du camp, de la cour et de la ville. Konstanti, à son tour, écoutait la narration complète des fêtes données à Wodarodko par le jeune magnat Czelensky. Près d'eux, une belle jeune fille, le front pâle et triste, la voix douce et tremblante, semblait prendre peu de part aux railleries légères et spirituelles de Konstanti et à la grosse gaîté de son hôte. La seule personne qui vît ce qui se passait alors dans l'ame de la pauvre Minuszka, c'était sa femme-de-chambre Szaszka, qui se tenait derrière sa chaise et comprenait le chagrin de sa maîtresse. Il était là, devant elle, le brillant jeune homme, la fleur de Lubloyst, l'aimable courtisan de Pulawy. Cependant l'objet de sa jeune affection était près d'elle. Elle entendait cette voix qui l'avait fait rêver; son cœur battait comme autrefois à son approche. Lui, cependant, il riait : la raillerie, l'épigramme, la licence même, sortaient de ses lèvres. Aucun sentiment généreux, aucune pensée noble, ne trouvaient place dans ses discours, et malgré l'illusion passionnée dont le cœur de la jeune fille était énivré, elle ne pouvait s'empêcher de regretter que le cœur de celui qu'elle aimait fût si peu semblable à celui de Juliusz. Pensées légères qui traversaient son esprit

comme un éclair. Le cœur n'a pas de longues condamnations pour ses idoles. C'était Konstanti ! c'était lui, avec toutes ses fautes, et elle l'aimait.

Cependant quelques-unes des expressions employées par le jeune aide-de-camp de Czartoriski blessèrent la susceptibilité patriotique du père , et les deux convives se séparèrent avec quelque froideur. Minuszka , debout et appuyée sur la palissade du jardin, attendait le départ de son amant, qui, en passant devant elle, trouva moyen de lui adresser quelques paroles.

« Minuszka, ma bien-aimée, j'ai demandé votre main à votre père , et je n'ai éprouvé qu'un refus, un refus cruel et outrageant ; mais vous, vous à qui je m'adresse, serez-vous aussi barbare que lui ?

— La volonté de mon père est absolue, répondit Minuszka, dont la voix tremblante trahissait l'émotion profonde.

— Ah ! reprit Konstanti, aurez-vous la force, Minuszka, de tenir votre promesse?

— Vous m'aimez donc vraiment ? » interrompit Minuszka, dont les beaux yeux bleus s'élevaient avec une ineffable tendresse vers ce brillant jeune homme si peu digne, hélas! d'être si naïvement, si sincèrement aimé. Il allait répondre, mais les pas du vieux Michaëloski se firent entendre , et Konstanti, après avoir pressé sur ses lèvres la main blanche de Minuszka, piqua des deux et s'éloigna.

Ce fut le dernier rayon de joie et de bonheur qui devait briller aux regards de la pauvre enfant. Les jours s'écoulèrent et ne lui apportèrent aucune nouvelle de celui qui lui avait promis sa foi. Cependant l'espérance la ranimait, un sang plus vif colorait ses joues, un éclair de bonheur et de désir rayonnait au fond de ses beaux yeux

bleus, un sourire léger avait reparu sur ses lèvres délicates, et les deux grandes tresses blondes qui tombaient des deux côtés de son joli visage, étaient ornées avec un soin curieux et une coquetterie plus recherchée. Pauvre enfant! l'amour avait jeté sur elle, en passant, ce prestige qui colore les plus sombres époques de la vie d'une décevante lueur. Rien ne lui souriait, tout la menaçait; mais elle se croyait aimée. La tendresse humaine, et surtout la tendresse des femmes se mesure rarement au véritable mérite de l'objet qu'elle choisit. Ces qualités, dont l'idéal est dans notre pensée, forment comme une auréole resplendissante dont l'être que nous aimons se couronne; le vice, la faiblesse, la nullité, se parent à nos yeux et se teignent des couleurs de ce prisme. Aux yeux de la jeune fille de Michaëloski, le joueur, le buveur, le fat, l'homme sans mœurs et sans ame, Konstanti enfin, était toujours l'idole de sa mémoire, le héros du monde, le meilleur et le plus vertueux de tous les hommes.

Tel était l'abandon naïf avec lequel Minuszka se livrait à ses sentimens : aucun soupçon ne se glissa dans son esprit, malgré le long espace de tems qui s'écoula sans qu'elle reçût aucune lettre, aucune nouvelle de Konstanti. Affligée et tremblante pour lui, mais confiante dans sa parole, elle attendait toujours, et toujours en vain. Hélas! elle ne se doutait pas, dans sa pureté, dans son enthousiasme, dans sa tendresse, qu'une autre femme occupait les momens de Konstanti!

Après avoir quitté Minuszka, le jeune homme avait rencontré au milieu de la forêt de Lubionski, un juif, un usurier qui avait concouru, en lui prêtant de l'argent, à le ruiner et à entretenir cette vie de débauche et de profusion qu'il avait menée à Varsovie. Szmouhl (tel était le nom de l'Israélite) avait l'air effaré quand le jeune homme le

rencontra ; son bonnet de peau de mouton était tombé par terre, et il ne le ramassait pas ; ses yeux étaient hagards.

« Que le diable te possède, vil enfant d'Israël ! t'a-t-on enlevé ta bourse, à toi qui as décimé toutes les nôtres ? Parle, réponds ; pourquoi cette consternation et cette horreur? As-tu vu venir le démon te demander ta vilaine ame d'usurier!

— Seigneur...... seigneur....... répond le juif dans son patois et avec son accent nazal....... là-bas...... un cadavre...... une femme...... on vient de l'assassiner. »

Konstanti, en entendant ces mots entrecoupés, comprit ce que le juif, dans son effroi, voulait lui faire entendre, et lui dit :

« De quel côté ?...... mène-moi vers ce cadavre dont tu parles et qui te cause une si mortelle frayeur. »

En effet, il suivit Szmouhl, qui, dans une clairière du bois, lui fit voir, étendue sur la mousse, une jeune fille dont le sang coulait à flots d'une blessure ; c'était Doska. Konstanti la reconnut aussitôt et s'occupa d'étancher son sang. Si son ame était incapable de remords, elle n'était pas inaccessible à la pitié. Il obtint de Szmouhl que la jeune fille serait transportée dans sa maison, et qu'elle y recevrait des soins de l'israélite et de sa femme Saloméa. Puis, après l'avoir arrachée à la mort, le juif devait, pour une somme d'argent convenue, conduire la jeune fille en Lithuanie. La première partie de ce contrat fut exécutée fidélement ; peu-à-peu Doska se rétablit ; mais aussi la vieille Saloméa sentit qu'une affection tendre et croissante l'attachait à la jeune fille. Telles n'étaient point les intentions de Konstanti. L'existence de Doska ou du moins sa présence dans le pays était un obstacle à ce mariage avec Minuszka, qui devait relever sa fortune.

« Pourquoi, dit-il un jour à Saloméa, en entrant dans la cabane, pourquoi cette jeune fille n'est-elle pas encore partie? sa convalescence est avancée; Saloméa, il faut qu'elle parte.

— Non, non, répondit la vieille juive, nous ne le voulons plus; j'ai détourné mon mari de ce projet. Ma pauvre Martha ressemblait à cette enfant, et j'ai résolu de la garder près de moi; si elle le veut, et si sa famille, qui est courroucée contre elle, ne la réclame pas, nous nous en chargerons.

— Je ne le souffrirai pas, reprit Konstanti; j'ai d'autres engagemens avec Szmouhl. Ces engagemens, je le contraindrai bien à les remplir; et voici une bourse contenant cent ducats qui lèvera tous les obstacles. »

En disant ces mots, il jeta la bourse sur la table. Saloméa regarda d'un air de dédain le jeune officier.

« Oui, je vous comprends, je sais quel est le langage des chrétiens quand ils parlent aux juifs. Voilà de l'argent; tue! vole! assassine! sers mes vices! voilà de l'argent; sois l'esclave de mes passions et tais-toi!

— Saloméa! Saloméa! s'écria Konstanti en élevant la voix, que tout ceci finisse, ou je te punirai. Konstanti ne se laissera pas insulter et narguer par vous, vieille juive. »

Déjà Konstanti levait la main sur la vieille qui le bravait, lorsque d'un appartement voisin un cri s'échappa; une voix de femme sembla gémir.

« Konstanti! Konstanti! s'écriait-elle.

— Entends-tu, reprit la juive, c'est cette pauvre fille qui a reconnu ta voix et qui se plaint. Aies un peu de pitié, chrétien; ne lui ferme pas ton cœur; va lui adresser un mot de consolation.

—Non, non, répondait Konstanti, qui se dirigeait vers la porte.

— Mais, dans l'intérêt de ton égoïsme, tu dois la sauver. Si sa blessure se rouvre, si l'émotion la tue, quel embarras pour toi!

— Je ne le veux pas, » s'écria violemment le jeune homme, qui allait ouvrir la porte, lorsqu'elle s'ébranla et retentit trois fois sous les coups d'une main vigoureuse.

« Ouvrez, criait-on à l'extérieur.

— Non, personne n'entrera, disait la juive; mon mari est très-malade, il est tard, et je ne veux pas qu'on le dérange.

—Au nom de la loi et du growdski de Lubloyst, ouvrez-nous, criait la même voix, trop bien connue de Saloméa.

— C'est le redjka, le commissaire de police, l'ami de votre père, dit la vieille à Konstanti; s'il vous voit ici.....

—Diable! cela ne doit pas être, je serais perdu si l'on me trouvait dans la cave de l'usurier Szmouhl. Vieille, je vais passer dans le cabinet de Doska, que je fermerai sur moi. Veillez sur nous. »

Ce fut alors une scène bien touchante et bien singulière que celle qui eut lieu entre la jeune fille malade et l'amant infidèle forcé de se réfugier auprès de son lit. Il ferma la porte sur lui en entrant; une lampe de fer, posée sur le sol, éclairait le cabinet. Lorsque les traits élégans et le costume militaire du jeune homme brillèrent sous cette clarté, la jeune fille blessée se leva sur son lit et lui tendit les bras sans pouvoir parler.

« Doska, Doska, il faut se taire! la chambre voisine est pleine de gens qui nous écoutent. »

Il s'assit alors sur un coussin déposé aux pieds du lit, et appuya sa tête sur l'oreiller de Doska, qui l'entourait de

ses bras, faibles et amaigris, avec la tendresse qu'une mère prodigue à son enfant. Doska mêlait ses larmes silencieuses aux baisers dont elle couvrait les cheveux noirs du jeune homme et les bords de son vêtement : car elle n'osait pas s'approcher des tempes et du front de Konstanti, et ses yeux qui si souvent s'étaient abaissés sur elle avec dédain et avec colère, lui inspiraient encore de l'effroi. C'était assez pour elle qu'il fût là, qu'il fût près d'elle, qu'elle entendît son souffle, qu'elle touchât sa chevelure; c'était bien lui, c'était Konstanti, le perfide, le séducteur, lui, toujours aimé. Elle ne sentait plus sa blessure, ni sa débilité, ni son angoisse morale; son cœur battait si vîte, sa respiration était si pressée, ses larmes tombaient si ardentes, qu'elle n'entendit rien de ce qui se passait dans la chambre de la juive. Konstanti était dans ses bras; elle se sentait encore capable de souffrir pour lui, de mourir pour lui. Telle est la femme dans tous les tems, dans tous les lieux.

Cependant une voix mâle retentissait dans l'intérieur de la chambre que Saloméa occupait; c'était la voix du juif, qui venait de rentrer. Konstanti prêta l'oreille; quel fut son étonnement quand tous les projets de la confédération, l'heure, le tems, le lieu, le nom des conspirateurs se révélèrent à lui! vainement Saloméa essayait de lui faire comprendre qu'un homme était caché dans la chambre de Doska. Aucune donnée antérieure ne l'avait mis sur la voie; il continuait ainsi que le redjka, son ami et son associé dans le complot, à livrer involontairement à Konstanti les secrets de la conjuration.

Le jeune officier, ainsi instruit du plan de l'insurrection et du mot d'ordre des insurgés, sentit quel parti il pouvait tirer d'une telle découverte. Aussi, malgré les

prières de Doska, il sort par une petite fenêtre basse, se glisse à travers les halliers, retrouve son cheval, attaché à quelque distance, et galope jusqu'à Varsovie.

Huit jours se passèrent; d'un côté les chefs du gouvernement, instruits par les dénonciations de Konstanti, firent les préparatifs nécessaires pour écraser la rebellion au moment où elle devait éclater; d'un autre, Juliusz et les confédérés n'oublièrent rien pour grossir et fortifier leur parti. Le jour fixé arriva : les habitans du district de Lubloyst attendaient avec impatience et anxiété la chute du jour. Enfin, le signal de la révolte brilla sur les hauteurs d'Ostronimptsz.

« Enfans! s'écria le vieux charbonnier Ignacy, le voilà; c'est le signal! découvrez vos têtes; le jour et l'heure sont venus!

— En avant! » s'écria son jeune fils Erazme, examinant ses pistolets et les plaçant dans la ceinture de cuir de son kszoula. Ils sortirent tous trois de la cabane et se mêlèrent bientôt à des flots de peuple, de bûcherons et de pâtres confédérés. Sur un espace de dix lieues ce ne fut bientôt qu'incendie, meurtre et ravage. En vain Juliusz essayait d'établir l'ordre et de régler le mouvement de l'insurrection. Pour un grand nombre des serfs déchaînés, il ne s'agissait que de faire sa proie de tous les objets précieux, et de se baigner dans le sang des nobles. Konstanti, chargé par le gouvernement de commander les troupes qui devaient réprimer l'insurrection, se dirigea vers le magasin à poudre de Lubionski, dont il craignait que les confédérés ne s'emparassent. Là eut lieu la catastrophe qui devait terminer tout ce drame.

Abandonnée par Konstanti, ivre de désespoir, Doska s'était élancée de son lit, mourante, faible, échevelée,

et, une torche de poix-résine à la main, elle avait cherché sa route à travers la forêt ; sa raison avait cedé à tant de maux, à tant de douleurs. Il lui semblait qu'un grand désastre devait la venger des angoisses qu'elle avait souffertes. Déjà Konstanti, à la tête d'une partie de ses troupes, entrait dans le magasin dont il allait s'emparer, lorsque Doska, lançant sa torche à travers les barreaux de fer de l'édifice, causa la subite explosion qui dévora à-la-fois elle, Konstanti et une partie des hommes qu'il commandait. Bientôt la nouvelle de cette mort fut connue des confédérés ; leur courage et leurs espérances s'en accrurent, et l'on vit brûler au loin les toitures de tous les villages. Ces flammes rougeâtres éclairaient la plaine jusqu'à l'horizon ; et les juifs polonais, ardens à recueillir les débris de cette destruction, couraient çà-et-là comme des bêtes fauves.

Pendant toute la nuit et le lendemain le parti populaire eut le dessus ; mais plusieurs détachemens de cavalerie arrivèrent de Varsovie et cernèrent les insurgés ; peu-à-peu le cercle se resserrant les enlaça de son réseau. Ils se concentrèrent sur la ferme de Michaëloski, où Juliusz, blessé à mort, se défendit long-tems avec acharnement, et dont les cendres fumantes ne recouvrirent bientôt plus que des cadavres.

Le nouveau chef des troupes du gouvernement, Felinski, était ce même noble qui, par l'affranchissement prématuré de ses esclaves, avait jeté la première étincelle de cette dévastation. De tous les acteurs de ce triste drame, un seul survivait : c'était Minuszka. Son père, son amant Juliusz, son séducteur Konstanti, avaient expiré à-la-fois ; un territoire occupé par plusieurs centaines de villages florissans n'était plus qu'un désert. Déjà le jésuite,

dont la main active et perfide avait fomenté ces troubles, avait trouvé moyen de rentrer en grâce avec la cour de Russie. Telle est l'histoire de la plupart des révolutions : ici, des moteurs intéressés, habiles et lâches ; là, des instrumens aveugles et sanguinaires ; enfin quelques ames sublimes, quelques esprits frivoles, mais généreux, entraînés par le torrent, et dupes de leur crédulité légère ou de leurs bonnes intentions imprudentes.

(*Tait's Edinburgh Magazine.*)



Voyages.

SECTE DES PHANSÉGARS DANS L'INDE.

Les exploits et les mœurs des bandits, soit que l'histoire les retrace avec fidélité, ou que le drame les reproduise en les idéalisant, ont toujours un attrait puissant qui excite la curiosité ou enchaîne l'attention par l'horreur même qu'ils inspirent; mais lorsque ces hommes, mis au ban de l'humanité, sont organisés en société et soumis à des lois spéciales, et qu'en vertu de cette morale d'enfer qu'ils se sont faite, on les voit poursuivre l'homme avec autant d'ardeur et de sang-froid que le chasseur qui relance, dans leur repaire, les animaux sauvages, on ressent une sorte de terreur mêlée d'admiration, comme si des lions et des tigres, doués tout-à-coup de la raison qui fait la force de l'homme, sans rien perdre de leur férocité naturelle, venaient à former une ligue et à disputer méthodiquement l'empire de la terre aux peuples civilisés. Jusqu'à ce jour l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie, ont été les seules contrées où des malfaiteurs, liés entre eux par des sermens secrets, se soient livrés à une longue série des vols et d'homicides; l'on aurait peine à croire que l'instinct de férocité ait jamais pu se développer ailleurs avec plus d'art et d'ensemble. Il semble que Gasparoni et ses complices, qui ont laissé dans la campagne de Rome de si terribles souvenirs, ne puissent pas être surpassés dans la poétique et la pratique du crime. Cependant il est hors de doute aujourd'hui que l'Hindoustan vomit chaque année de son

sein des hordes de meurtriers qui exploitent cette sanglante industrie avec une habileté qui n'a d'exemple nulle part, et que chaque jour de nouvelles victimes viennent grossir la masse de leurs brigandages.

Bien qu'on soupçonnât depuis long-tems l'existence des thogs (c'est le nom que se donnent les bandits et qu'ils doivent à la dextérité avec laquelle ils étranglent leurs victimes), on n'en avait qu'une idée vague et sans consistance : on avait bien répandu certains bruits au sujet de quelques voyageurs dont la tête avait été enveloppée à l'improviste dans un réseau de soie, jeté à la manière du lasso que les cavaliers des Pampas dirigent si adroitement contre les animaux sauvages (1); on ajoutait que les auteurs de ces meurtres étaient des brigands isolés et disséminés sur les steppes et dans les déserts de la péninsule indienne. On se croyait autorisé à penser que les provinces du Rajpout et le royaume d'Oude, pays livrés à l'anarchie et où se commettent des excès inconnus dans le ressort de la Compagnie, étaient exclusivement le théâtre de ces attentats. Ce n'est qu'en 1830, après la capture d'une bande entière, que les aveux des coupables révélèrent l'atrocité de leurs complots et toute la puissance de ces associations homicides.

Les thogs ou phanségars, surnom qu'on leur donne pour les distinguer des voleurs ordinaires, se composent d'une troupe de misérables sans domicile, musulmans ou

(1) Le mot *thog* signifie séducteur, et il est probable qu'on l'applique à ces bandits à cause des artifices qu'ils emploient pour gagner la confiance des voyageurs avant de les étrangler. Nous verrons plus bas que les thogs n'ont jamais employé le lacet pour arrêter les voyageurs, mais un mouchoir pour les étrangler. Voyez, dans la 8e livraison de la 2e série, les détails curieux que nous avons donnés sur les habitudes de ces malfaiteurs dont cet article peut être considéré comme le complément.

hindous de diverses tribus, qui résident une partie de l'année dans des villes ou villages, livrés en apparence à des travaux inoffensifs. On peut assimiler leur affiliation à celle de nos francs-maçons, car comme eux ils ont des signes convenus pour se reconnaître au besoin. Ils ont en outre un langage spécial ou argot dont personne ne possède la clé en dehors de leur association. La confrérie de chaque district s'assemble à des époques périodiques, et se distribue en pelotons qui se répandent sur une étendue déterminée du territoire, qui devient leur sphère d'exploitation. Ceux du Doaab se rendent de préférence dans les provinces centrales, où ils se mettent en embuscade sur les grandes routes pour dépouiller et assassiner le malheureux que le hasard ou la perfidie des guides amène à leur portée.

Dans l'Inde on ne connaît proprement que trois saisons : celle du froid, des vents chauds, et des pluies. Comme dans la saison pluvieuse les chemins sont submergés et que les rivières sont les seules routes praticables, ce n'est qu'au retour de la saison du froid que les phanségars entrent en campagne. Les Hindous ont, comme on sait, un instinct de déplacement qui les porte à voyager. Les plaisirs, les affaires ou des motifs religieux, sont le but de leurs courses. Les foires annuelles, et surtout les pélerinages, mettent en mouvement un grand nombre de voyageurs. Quelquefois ils se réunissent en *kafile* ou caravane, le plus souvent ils partent par groupes de trois ou quatre personnes au plus, mais rarement ils se hasardent à voyager seuls. Leur marche varie entre dix ou trente milles par jour, ce qui prolonge beaucoup la durée des voyages, que ralentit encore la nécessité de donner du repos aux bêtes de somme chargées de porter le bagage. La nuit, à défaut de caravanserai, la caravane se réfugie dans une pagode

ou bivouaque en plein air, dans le voisinage d'une citerne. On déploie les tentes, on allume des feux, et, après un léger repas de riz ou de farine mêlée à des légumes, chaque voyageur s'enveloppe de ses vêtemens et s'étend à terre pour y trouver le sommeil que l'Indien ne cherche jamais long-tems ; car l'Inde est bien le pays où Lafontaine aurait rencontré ce *vrai dormir* après lequel il soupirait si naïvement.

Cette méthode de voyage favorise singulièrement l'industrie des thogs. Comme il n'est guère possible de suivre la trace des voyageurs, ni de constater le lieu où ils ont perdu la vie, ni de reconnaître quel a été le genre de leur mort, beaucoup de meurtres restent inconnus ou sont attribués à des causes naturelles, car on sait que le voyageur qui traverse les plaines de l'Inde peut y périr de mille manières, sans l'intervention des brigands. En effet, les tigres, les serpens et l'eau froide des citernes, donnent souvent la mort au voyageur imprudent. Des mois entiers s'écoulent souvent avant que les cadavres des victimes soient découverts; et, lorsqu'on les retrouve, il est presque toujours impossible de constater la cause de leur mort. Cet état de choses explique l'incertitude qui règne sur le nombre et la nature des décès, et donne aux phanségars le moyen de dissimuler une partie de leurs sanglans exploits.

Dans la saison des vents chauds, où les exercices militaires sont suspendus, on donne des congés aux cipayes, qui en profitent ordinairement pour porter dans leurs familles des sommes assez considérables. La disparition d'un grand nombre de ces miliciens faisait croire ou qu'ils mouraient des fatigues de la route, ou qu'ils désertaient ; il n'y a plus de doute aujourd'hui que la plupart d'entre eux ne soient tombés sous le réseau homicide des thogs. Le nombre des morts qu'on a retrouvés et l'état des cadavres,

auraient dû éveiller la sollicitude de la police et la mettre sur la voie des meurtriers ; mais il ne paraît pas qu'il en ait été ainsi. S'il faut en croire le rapport officiel d'un officier distingué de la Compagnie des Indes, le nombre des cadavres qu'on retira des puits dans le seul district d'Etawah, dans le cours des années 1809 et 1810, s'éleva à soixante-sept ; et bien qu'il résulte du même rapport qu'il y ait eu plusieurs individus arrêtés et convaincus de meurtre avec les circonstances qui caractérisent la pratique des thogs, ce n'est qu'avec méfiance qu'on accueillit le soupçon de l'existence d'une association fondée dans le but avoué du vol et de l'assassinat. Aujourd'hui l'effrayante découverte de nombreux assassins infestant les provinces du Doaab et du Bundelkhund que sépare la rivière de Jumna, et confondus au sein de la population laborieuse des villes, donne à penser que cette association s'étend sur toute la surface de l'Hindoustan.

Les thogs font remonter leur origine à celle du monde, leurs traditions se mêlent aux fables antiques de la superstition indienne. Les sacrifices humains qu'ils accomplissent sont dans leur morale des offrandes agréables à la divinité qui les protège, et qui a posé elle-même les bases de leur institution. Ainsi le meurtre n'est pas un crime à leurs yeux mais une action vertueuse, et plus ils immolent de victimes, plus ils s'avancent dans la bonne voie. L'objet de leur culte est la déesse Kalee ou Bhowanie dont le temple situé à Bindachul près de Mirzapour, est enrichi par les thogs et desservi par des prêtres qui appartiennent à leur communauté. Bhowanie, divinité farouche, avait formé le dessein d'anéantir la race humaine à l'exception de ses adorateurs ; mais reconnaissant que par la vertu de la puissance créatrice, le sang humain à peine versé reproduisait de nouveaux êtres, elle façonna de ses mains

une statue de forme humaine qu'elle anima du souffle de la vie, et assembla ses disciples pour leur enseigner, sur ce mannequin, l'art de faire cesser la vie sans répandre le sang.

La déesse, après leur avoir indiqué ce procédé, leur ordonna de l'appliquer à tous les hommes qui tomberaient sous leurs mains, se chargeant elle-même d'emporter les cadavres. Telle est, suivant les thogs, l'origine de l'ordre; ils ajoutent que Bhowanie tint sa parole, mais un des leurs, plus curieux que les autres, après avoir commis un meurtre, se tint en embuscade pour observer la déesse lorsqu'elle viendrait enlever le cadavre. Celle-ci irritée de cette indiscrétion, déclara qu'à l'avenir elle laissait aux thogs le soin de se débarrasser des corps, comme ils l'entendraient; depuis lors ils ont adopté l'usage de les brûler. Cette foi barbare à la divinité de leur institution ferme le cœur des thogs aux remords qui suivent le meurtre dans les consciences vulgaires. Leur sens moral ainsi perverti déplace la notion du bien et du mal, et réalise sur la terre cette confusion sacrilége que les traditions religieuses ont placée dans le séjour des puissances infernales.

C'est à l'infatigable activité de l'agent politique de Mahmoudpore, que l'on doit la connaissance complète des statuts de l'association du *thoggy*. Quelques individus, soupçonnés d'avoir pris part à des meurtres récens, furent arrêtés par ses ordres et entraînés à faire l'aveu de leurs crimes. La déclaration de chaque accusé fut confirmée par celle de ses complices, et c'est d'après les indications qu'ils donnèrent, qu'un détachement de cipayes découvrit les cadavres de leurs victimes dans les lieux mêmes qu'ils avaient désignés. Des copies authentiques de ces déclarations furent déposées au greffe des tribunaux de la province, et c'est à cette source officielle que nous avons puisé les faits.

sur lesquels nous appelons l'attention du lecteur. Nous ajouterons que la découverte fortuite de ces cadavres a mis l'autorité sur la voie d'une bande considérable de phanségars, et que l'on a acquis la certitude que cette bande avait de secrètes intelligences avec d'autres brigands du même ordre qui infestaient les provinces voisines.

Les habitans du village de Bordah, informés qu'on venait de trouver sur la route les membres déchirés de deux hommes qu'on supposait avoir été dévorés par des tigres, s'y transportèrent en masse. Après un léger examen on reconnut bientôt que, quoique les cadavres portassent l'empreinte de la dent des bêtes féroces, celles-ci avaient dû auparavant les tirer d'un monceau de pierres sous lesquelles on les avait ensevelis. En continuant les recherches on découvrit sous le même tas trois cadavres encore frais, sans aucun signe extérieur de blessure. On se souvint alors d'avoir vu passer la veille près du même lieu une nombreuse kafile, et qu'un bûcheron qui venait à sa rencontre avec une voiture chargée de bois, avait été obligé de s'écarter du chemin sur l'injonction d'un inconnu qui prétendait faire partie d'une caravane anglaise. L'agent politique de Mahmoudpore, ayant eu connaissance de ces faits, prit des mesures qui amenèrent l'arrestation des meurtriers; les circonstances de cette expédition sont retracées dans le récit suivant, qui n'est pas moins remarquable par les scènes dont il offre l'effrayant tableau, que par l'inconcevable sang-froid du narrateur.

« Je suis un des phanségars prisonniers, et je fus arrêté avec mes compagnons dans le village de Dehove à huit milles environ de Beelvara, lorsque je me disposais à retourner à mon domicile dans l'Hindoustan; en ce moment un détachement de huit ou dix *suwars* (gendarmes) vint nous dire que le *burrah sahib* (l'agent politique), in-

formé que nous exportions de l'opium de Halwa, leur avait donné l'ordre de nous arrêter. Ces paroles bannirent de nos cœurs la crainte que leur présence nous avait inspirée, car nous avions déjà été arrêtés une ou deux fois sous la même prévention, et comme on n'avait rien trouvé sur nous qui justifiât le soupçon de la police, on nous avait toujours permis de passer outre. C'est ce qui nous décida à revenir sans résistance à Beelvara, dans la confiance que nous serions remis en liberté aussitôt qu'on se serait convaincu que nous ne faisions pas la contrebande. Mais à notre entrée dans la ville, il fut aisé de reconnaître par l'accueil que nous firent les habitans, et aux précautions qu'ils prirent pour nous empêcher d'échapper aux mains des suwars, que l'accusation de contrebande n'était qu'un prétexte pour s'assurer de nos personnes. Nous protestâmes aussitôt, pour calmer l'effervescence du peuple, que nous étions complétement innocens, qu'il nous serait facile de nous justifier devant le sahib; et que le soupçon de tenir à la secte des thogs ou phanségars, n'avait pas le moindre fondement à notre égard. Nous fîmes valoir à l'appui de ces protestations un passeport de l'autorité anglaise qui nous assurait la protection de la loi, et appelait la vengeance sur ceux qui attenteraient à notre liberté. Mais voyant nos efforts superflus, et reconnaissant que nos menaces n'avaient pas plus de succès que nos prières sur l'esprit de nos gardiens, je conçus de vives alarmes et je résolus dès-lors, dans l'espoir d'obtenir la vie sauve, de livrer le secret de mes complices. Puisque mon pardon est à ce prix, et que l'assurance de vivre qui m'a été donnée solennellement a rendu le calme à mon esprit, je me hâte de vous dévoiler ces sanglans mystères.

« Mon père était cultivateur à Buraicha, et j'exerçais la même profession, lorsqu'à l'âge de trente ans j'entrai dans

l'association des thogs, avec laquelle j'ai depuis entretenu constamment des relations plus ou moins directes. Avant les mesures prises pour assurer la tranquillité du pays, je servis sous le fameux Oodey-Sing; alors nos expéditions n'étaient ni aussi lointaines ni aussi productives qu'elles le sont devenues depuis le rétablissement de l'ordre. A cette époque, les voyageurs n'osaient pas s'aventurer en troupes peu nombreuses et sans de puissans moyens de défense. D'ailleurs nous avions à redouter les attaques des pirates pindarres qui ne nous ménageaient pas plus que les autres, quoique notre profession dût nous réunir dans un intérêt commun. C'était notre habitude, après la saison des pluies, de nous diviser en compagnies de vingt à trente hommes, et de prendre des directions différentes vers des pays éloignés. Chaque compagnie était sous les ordres d'un chef investi d'un pouvoir illimité, et chaque membre avait une portion égale dans le butin. Les rôles se partagent de la manière suivante : les uns sont chargés de se tenir à distance en observation, et de donner avis de l'approche des voyageurs. Les autres sont envoyés comme espions dans les bazars, avec mission d'attirer au quartier général, sous différens prétextes, de crédules amateurs qu'on étrangle aussitôt qu'ils arrivent. Ces utiles pourvoyeurs se nomment *rillaees*. Il y a une troisième classe, celle des *suggaees* ou fossoyeurs, qui creusent la terre pour y enfouir les cadavres; d'autres enfin ont pour emploi de transporter les morts auprès des fosses qui leur sont préparées; tout cela s'exécute avec une inconcevable célérité. L'office de strangulateurs n'est confié qu'à ceux qui ont donné des preuves d'audace et de dextérité, et après un examen préalable dans lequel le récipiendaire doit déployer une grande force musculaire. Lorsque le candidat a fait ses preuves, il est conduit hors du village par son *gourou*

(directeur ecclésiastique), qui cherche avec anxiété quelque augure favorable (1), tel que le gazouillement de certains oiseaux, ou leur passage à droite ; si les présages sont heureux, le gourou noue par les deux bouts son *roumaul* ou mouchoir, et le remet au néophyte en faisant des vœux pour le succès de ses efforts. Après cette opération ils regagnent tous deux le lieu de la réunion, où leur retour est célébré par une fête gastronomique. Le reste de la bande est employé à des fonctions subalternes, telles que la garde du bétail, l'entretien des armes et la préparation des alimens ; mais malgré cette hiérarchie, le partage du butin se fait par portions égales, et non proportionnelles (2).

» Comme l'expérience nous avait démontré que les dehors sont souvent trompeurs, et que les voyageurs les mieux vêtus n'étaient pas toujours les mieux nantis ; l'apparence de la misère ne protégeait pas les passans contre nos attaques. Pour plus de sûreté nous n'épargnions personne quand nous étions en mesure d'agir. Tous ceux qui tombaient sous nos mains étaient dépouillés au préalable, et le meurtre suivait nécessairement le vol ; car nous ne pouvions pas sans danger laisser survivre des témoins ac-

(1) Les phanségars donnent à ces présages le nom de *sugoor* qui est évidemment une corruption du mot persan *shugoôr*.

(2) Note du Trad. Ce mode de partage peu vraisemblable est contredit par une autorité imposante. Nous trouvons en effet dans un récit publié par un officier anglais que les *jemadars* ou chefs de partis prélèvent un préciput de six et demi ou sept pour cent sur toutes les prises en argent monnoyé ou en lingots. Les strangulateurs ou *bhuttoati* reçoivent aussi une demi-roupie par exécution, ou, si le butin est considérable, on leur abandonne en outre quelque pièce importante. Après ces prélèvemens le partage s'opère par égales portions.

cusateurs; il me serait difficile de fixer le nombre de ceux qui ont péri dans notre dernière expédition. Ces événemens étaient d'ailleurs trop fréquens, et trop indifférens par nos habitudes, pour que la mémoire en conservât fidélement le souvenir; d'ailleurs la bande opérant par détachemens et non simultanément, il eût été difficile d'obtenir sur ses travaux un résultat numériquement exact.

» Je ne sache pas qu'il y ait eu depuis mon affiliation un seul vol qui n'ait pas été accompagné de meurtre. La strangulation est notre méthode favorite; elle se pratique de plusieurs manières, soit à l'aide d'un *roumaul* (1) ou lé de toile mouillé et tordu, soit avec les mains; toutefois ce dernier moyen s'emploie rarement, et seulement lorsque le roumaul n'a pas fait son office. Au signal convenu les meurtriers s'élancent sur les victimes, et quel qu'en soit le nombre, leur mort est l'affaire d'un instant; les thogs ont grand soin, dans ces sortes d'exécutions, d'éviter l'effusion du sang dans la crainte que la trace ne mène à la découverte du crime. Il arrive quelquefois que la crainte d'une surprise et le nombre des cadavres ne permettent pas de creuser une fosse assez profonde pour les contenir; on les dépèce alors à la hâte, et par ce procédé on les réduit à un moindre volume (2). Si on les enfouit sur le bord de la route ou dans un endroit fréquenté, nous avons la précaution d'allumer du feu pour que la terre ne paraisse pas fraîchement remuée. C'est ainsi que procèdent les thogs dans leurs rapides exécutions, soit que les victimes aient été surprises sur la route, soit qu'attirées dans leur

(1) Le Roumaul ou *boomal* s'appelle aussi *paloo*.

(2) Note du Trad. Suivant le récit que nous venons de citer plus haut, les phanségars brûlent plus souvent les cadavres qu'ils ne les enterrent. Ils n'ont recours à ce dernier moyen que lorsqu'ils craignent quelque surprise.

camp par la séduction, elles se soient assises sans défiance à un banquet. Ces meurtres se commettent souvent en vue même des villages ou des villes, à la faible lueur du crépuscule, et au milieu de cris confus et du bruit des tamtams, qui étouffent sous le tumulte d'une joie infernale les cris des victimes.

» Le mot d'ordre de l'association est une expression indifférente, incapable par elle-même d'éveiller le soupçon, telle que tumba-kou-lou (apportez du tabac). Le roumaul ou lé de toile tordu, est la seule arme du thog. Je n'ai jamais vu qu'on se soit servi de corde ni de lacet, bien que ce bruit soit généralement répandu; mais en supposant qu'il ait été en usage autrefois on y aura renoncé, parce qu'un pareil instrument aurait été une pièce de conviction en cas d'arrestation. Comme nos kafiles pourraient, par le nombre de ceux qui les composent, éveiller les soupçons, lorsque nous mettons le pied dans un pays, nous nous empressons de justifier notre présence par un prétexte plausible, et d'affecter les dehors d'une conduite calme et inoffensive. C'est pour cela que les armes sont rares parmi nous, et que sur une bande de vingt ou trente thogs, on trouverait à peine deux ou trois épées; ensuite, lorsque la disparition de quelques voyageurs commence à exciter des inquiétudes, nous avons soin de donner le change aux chouries des districts par de faux rapports.

» Je vais maintenant entrer dans quelques détails relatifs à nos dernières opérations. Après plusieurs jours de marche, nous n'avions rencontré qu'un seul individu qui nous parût digne d'attention. Il avait eu le sort commun. Le sixième jour, dans le voisinage d'une rivière, nous aperçûmes quatre cipayes qui s'étaient arrêtés pour préparer leur repas. A notre vue, ils s'empressèrent de décamper, et se dirigèrent à la hâte vers un village où nos

espions les suivirent. Ceux-ci nous firent bientôt savoir la route que devaient suivre nos cipayes; car nous les considérions déjà comme une proie assurée. Un fort détachement alla assitôt se placer en embuscade, et réussit, non sans difficulté, dans son entreprise; car un des soldats, quoique pris à l'improviste, leva sa lance contre nous; mais sa résistance fut vaine, il fut étranglé comme ses trois compagnons. On trouva sur eux deux mille roupies. Peu de tems après, nous fîmes la rencontre de quatre *prasahanes*, comédiens ambulans, qui, sur nos démonstrations amicales, et la promesse d'une roupie s'ils voulaient nous donner un échantillon de leur savoir-faire, nous abordèrent sans défiance. En les voyant donner de si bonne grâce dans le piége, et sans attendre la pièce qu'ils se disposaient à jouer, nous brusquâmes le dénoûment à l'aide du roumaul, et nous nous emparâmes de leurs bagages qui valaient une quarantaine de roupies. Nous y trouvâmes un *mierding*, ou tambour à bras, qui fit un merveilleux effet comme accompagnement à nos chants. Le lendemain fut signalé par la rencontre d'un parti de phanségars, qui s'en retournaient à Bundelkund, chargés de butin. Chemin faisant ils donnaient la chasse à deux hommes qui conduisaient un bouvillon chargé d'une pacotille, et ils nous invitèrent à les suivre pour partager la dépouille. Le butin fut mince, et il ne nous échut pour notre part qu'un vase de cuivre et quelques guenilles. Nous fûmes dédommagés de ce mécompte par la subite apparition de deux brahmines qui cheminaient vers l'Hindoustan; nous fîmes quelque tems route, de conserve avec ces saints personnages, et, lorsque l'occasion nous parut favorable, nous leur fîmes savoir à qui ils avaient affaire. Cette fois, nous fûmes largement payés de notre peine par une grande quantité de pièces d'or. Nous trou-

vâmes aussi sur nos victimes quelques lettres-de-change tirées sur des banquiers hindous; mais nous prîmes le parti de les brûler, car nous n'étions pas en mesure d'en toucher le montant. C'est d'ailleurs notre constante habitude.

» Peu de jours après, nous nous transportâmes dans un autre canton où un *soubadah*, escorté de deux cipayes que nos espions avaient attirés près de nous, tombèrent facilement sous nos coups. Un quatrième voyageur, dupe des mêmes artifices, éprouva un sort semblable. Malgré ces bonnes fortunes, comme le bosquet dans lequel nous étions retranchés était trop fréquenté, nous jugeâmes dans notre prudence qu'il fallait nous transporter sur un autre théâtre. Le premier voyageur que le hasard amena sous nos yeux nous donna une terrible besogne : nous fûmes obligés de le traquer, pour ainsi dire, pendant quatre jours. C'était un homme riche, dont l'escorte était fort nombreuse, ce qui ne permettait pas de l'expédier sans forme de procès. Pour entrer dans ses bonnes grâces, et bannir tout soupçon de son esprit, nous ne cessions de lui montrer toutes sortes de prévenances et d'égards; mais il était toujours sur ses gardes. Enfin, nous parvînmes à le circonvenir complétement, lui et les siens, et pas un seul n'échappa. Le butin fut considérable. Peu de jours après cette curée nous attirâmes dans nos filets, par mille séductions, quatre cipayes qui consentirent à passer la nuit avec nous. Ce fut la dernière. Les mêmes artifices mirent à notre discrétion un musulman et un brahmine qui firent route avec nous et qui ne voyagèrent qu'un jour. Ce que nous trouvâmes de plus précieux dans leur riche dépouille fut un *zattou*, bête de somme, chargé d'opium, dont la vente, opérée par l'entremise d'un *cutwal*, offi-

cier de police (1), produisit une somme de cent roupies, qui fut réduite d'un quart au profit de notre entremetteur, pour son droit de courtage. Nous rencontrâmes dans ces parages dix-huit phanségars de l'escouade musulmane, qui, fatigués du mauvais succès de leur expédition, se réunirent à nous pour partager nos dangers et nos profits.

» Un avis peu fidèle nous mit à la poursuite de quatre voyageurs qu'on disait chargés de riches bagages; comme ils avaient sur nous une avance considérable, nous fûmes obligés de faire une marche forcée; mais quel fut notre désappointement, lorsqu'après les avoir traités selon notre coutume, nous nous trouvâmes en possession de quelques outils sans valeur, et de pierres à aiguiser. Nous n'avions étranglé que de chétifs ouvriers qui voyageaient pour trouver à exercer leur misérable industrie. A la même époque, nous éprouvâmes une semblable déconvenue, mais sans coup férir : nous eûmes la douleur de voir défiler devant nous une kafile de marchands de chevaux composée de quinze personnes, sans pouvoir nous mettre en mesure de les attaquer, la partie étant trop dangereuse contre des adversaires si nombreux, et dans un pays ouvert de toutes parts. Le jour suivant nous surprîmes six porteurs de palanquins, qui s'en retournaient avec deux femmes et deux enfans. Le soir, ils se dirigèrent vers une mosquée où ils passèrent la nuit, ce qui nous força d'ajourner au lendemain l'exécution de nos projets. Nous les attaquâmes

(1) Note du Trad. Les courtiers les plus ordinaires des thogs sont les banquiers du Marwar, qui vendent ou achètent sciemment les dépouilles des victimes. Les religieux mendians assistent aussi les phanségars dans leurs opérations en transmettant d'une bande à l'autre d'importans messages.

au détour d'un bois, et nous cachâmes les dix cadavres dans une fosse profonde préparée à cette intention. Quelques bijoux sans valeur, un petit nombre de roupies nous dédommagèrent faiblement de nos fatigues. Je supprime ici quelques faits insignifians pour arriver plus promptement au dénoûment de nos aventures.

» Quelques jours après, notre troupe, qui s'était grossie de plusieurs détachemens, se divisa pour détourner les soupçons de la police, qui paraissait avoir pris de l'ombrage de ce nombreux rassemblement. Le peloton dont je faisais partie se dirigea sur Pitlewred où nous stationnâmes à l'abri d'un énorme rocher. De cette embuscade nous aperçumes un *mahajum* (marchand), accompagné de quatre domestiques occupés à lui servir son repas. L'extérieur distingué du mahajum, la propreté de son costume, frappèrent d'abord nos regards; mais notre curiosité dut lui paraître suspecte, puisqu'il précipita son repas et continua sa route avec son escorte. Nous étions trop agités par la crainte pour penser à le poursuivre; il put donc en toute liberté opérer sa retraite; nous avons su plus tard qu'il était tombé entre les mains d'un de nos détachemens auquel cet exploit fut très-profitable. Nous continuions notre route vers Niemuch, lorsque nous attirâmes par séduction dans notre camp quatre voyageurs, et quoique nous fussions dans le voisinage d'un établissement anglais, nous n'hésitâmes pas à nous en défaire. A quelques milles de là nous étranglâmes quatre bunniahs, marchands boutiquiers; ce fut là notre dernier exploit avant notre arrivée à Dehove, où la police mit fin à nos travaux.

» Je vous ai fait le récit de tous les meurtres auxquels j'ai pris part comme acteur ou comme témoin; si j'en ai omis quelques-uns, c'est que ma mémoire n'en a pas con-

servé le souvenir. Vous savez tout, il ne vous reste plus qu'à tenir votre parole; j'attends de votre bonne foi le prix de ma franchise. »

Peu de mots suffiront pour retracer à l'imagination le théâtre et le mouvement de ces scènes horribles. Qu'on se figure une plaine vaste et déserte, semée çà-et-là d'arbres touffus : dans le lointain un village avec sa mosquée ou pagode, puis des groupes de brigands dispersés sur le premier plan, occupés les uns à faire cuire quelques alimens, les autres à fumer ou à chanter au bruit du tambour; quelques bêtes de somme couchées à terre, et des chevaux attachés à des piquets se détachent sur cette scène mouvante. Au fond du tableau un faible rayon de lumière rougeâtre fuit à l'horizon pour faire place à la nuit qui va couvrir de son obscurité les meurtriers, leurs victimes et les fosses ouvertes pour les recevoir!

(*Asiatic Journal.*)

JOURNAL D'UN MÉDECIN (1).

N° XII.

LES ESCROCS DU GRAND MONDE.

Ce qu'on va lire pourrait arracher à l'abîme du jeu et aux conséquences inévitables de cette passion quelques-unes des victimes qu'elle immole, si les leçons et les exemples avaient la moindre influence sur les hommes. Mais, quelle que puisse être la confiance d'un auteur dans l'influence de ses paroles et de ses écrits, je ne suis pas assez sot pour l'espérer. Je ne prétends même pas effrayer ceux que cette passion fatale entraîne chaque jour dans le gouffre. A peine les cris des malheureux qu'il a engloutis et dévorés, parviennent-ils à faire reculer de quelques pas ceux que le même attrait emporte. Prenez donc ce récit comme tous les miens, pour un récit vrai, fidèle et exact dans tous ses détails; récit qui n'est ni fardé, ni coloré, ni nuancé à plaisir; mais qui reproduit avec la scrupuleuse vérité du miroir tous les événemens réels de la vie.

Sir Eugène Reiwardt, héritier d'une des plus riches familles du comté de Berk, au retour d'un voyage sur le continent, complément obligé de l'éducation des jeunes gens de bon ton, s'était trouvé possesseur d'un revenu d'environ trois mille liv. st. (75,000 fr.). Sa mère vivait

(1) Voyez les articles précédens dans les Numéros 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 15 et 24e de la seconde série, et dans les 2 et 4e de la troisième.

encore, mais les arrangemens particuliers de sa famille lui permettaient de disposer à son gré de tout ce qu'il possédait.

C'était un des heureux de la terre; un de ces hommes qui n'ont qu'à se laisser vivre, qui, à très-peu de frais, avec très-peu de soins, en déployant une énergie fort ordinaire, peuvent rire de tous les événemens, et mener une vie honorable. La position la plus belle qu'un homme puisse occuper appartenait à Reiwardt; il avait une parfaite indépendance, un nom illustré, des amis nombreux, une jolie figure, une mère d'un caractère admirable. Pendant sa minorité, il avait été traité assez sévèrement; sa mère l'avait forcé à l'économie; mais ce joug qui lui pesait, une fois brisé, Reiwardt ne pensa plus qu'à se livrer à tous les plaisirs de la vie fashionable. Il avait soif de ces plaisirs dont on l'avait privé. Ce résultat funeste suit assez souvent les éducations sévères données aux héritiers des grandes familles. Ce paradis, dont on les éloigne, ils l'aperçoivent dans une perspective qui caresse leur imagination et qui énivre leur pensée.

Au moment où le jeune Reiwardt fit son entrée à Oxford, l'université était remplie de jeunes gens comme lui, riches, fougueux et impatiens de jouir. Ceux qui ne connaissent que les écoles du continent ne se font aucune idée d'Oxford, lieu de plaisir et d'étude à-la-fois, où, de dix-huit à vingt-deux ans, toute la jeune noblesse d'Angleterre est comme suspendue entre la plus extravagante débauche, le jeu le plus effréné, et quelques études souvent profondes. Flexible et crédule, se fiant aux chances du sort, aimant les émotions vives et hasardeuses, les alternatives de crainte et d'espoir que le jeu procure, Reiwardt fut bientôt un des plus grands adeptes de l'écarté, du whist et du boston. Cependant d'autres goûts vinrent le distraire; les or-

gies, le vin et les femmes balancèrent l'influence plus délétère et plus forte de la passion du jeu. Mais, il faut le dire aussi, le gouverneur qu'on lui avait choisi exerça sur sa vie une action profondément funeste.

Eccles (tel est le nom légèrement travesti que je donnerai à cet homme) appartenait à une famille honorable. Très-jeune encore, il s'était ruiné au jeu; mais il s'était corrigé, à ce qu'il prétendait, c'est-à-dire que de dupe il était devenu fripon. Mathématicien habile, homme de mœurs élégantes et de manières distinguées, il savait plaire, et ne manquait ni d'adresse, ni d'esprit, ni même de grâce. En somme, c'était l'un des plus détestables caractères que les vices du collége et ceux du monde eussent jamais concouru à former. Il appartenait à une association de jeunes gens sans mœurs, élèves hardis des anciens chevaliers d'industrie, dont le siége principal se trouvait à Oxford. Il est honteux de le dire : parmi ces jeunes escrocs se trouvaient des noms que l'Angleterre est habituée à honorer. Filer les cartes, piper les dés, faire des dupes, telle était leur seule occupation. Cette habitude de vols s'est répandue dans la haute société de Londres, où elle déshonore aujourd'hui quelques hommes appartenant à notre haute aristocratie. Lorsque la mère de Reiwardt questionnait M. Eccles sur la conduite du jeune homme confié à ses soins, elle recevait de lui les renseignemens les plus favorables. Reiwardt, à ce que prétendait Eccles, n'avait aucun des penchans qui perdent la jeunesse; ce dernier répondait de son bonheur et de son avenir; cependant il n'ignorait pas que le jeune homme avait souscrit pour quinze mille liv. st. (375,000 fr.) de lettres-de-change, payables à sa majorité; il savait que Reiwardt avait signé en sa faveur une acceptation de cinq cents liv. st. pour trois cents liv. st. seulement qu'il lui

avait avancées. Tous les principes de ruine se trouvaient déjà chez ce malheureux jeune homme, auquel la société et la nature avaient donné tous les élémens de bonheur et de fortune.

Personne, d'ailleurs, n'avait l'air plus grave, plus honnête homme, plus consciencieux que cet honorable gouverneur. Tout en favorisant les vices du fils, en les exploitant à son profit, il conservait une grande influence sur l'esprit de la mère, et par des lettres ou des conversations empreintes d'une moralité sévère, il captivait toute sa confiance. Complétement corrompu, il était à-la-fois l'idole du jeune Reiwardt, qui trouvait en lui un complaisant facile, et de mistriss Reiwardt, qui le regardait comme le mentor le plus habile et le plus sage. Durant son voyage en Europe, le jeune homme eut Eccles pour compagnon. Les lettres du gouverneur ne parlaient que des bonnes qualités du jeune homme, de son développement moral, de sa conduite parfaite, du peu de goût qu'il montrait pour les séductions et les voluptés du continent. Des narrations habilement faites, et parées de toute la vraisemblance qu'un romancier adroit prête à son œuvre, présentaient l'héritier des Reiwardt sous les couleurs les plus dignes d'admiration et d'amour. C'était une grande joie pour la mère. Chacune de ces dépêches menteuses était relue avec avidité, et la promesse d'un bénéfice ecclésiastique, dont le patronage de mistriss Reiwardt pouvait disposer, couronna les travaux de ce diplomate remarquable : « Elle regrettait, disait-elle, d'offrir une si faible marque de gratitude à l'homme qui avait rendu à son fils de si éminens services. »

Quatre mois après le départ du jeune homme et de son gouverneur, pour le continent, le château de Pelham, dans le Berkshire, offrait le spectacle d'une joie confuse autant

que vive. Une chaise de poste s'était arrêtée devant la grande grille du parc, et le jeune homme, de retour de son voyage, était dans les bras de sa mère, qui le baignait de ses larmes. Combien elle était heureuse de sa beauté, de sa grâce, de la noblesse de ses manières! son orgueil maternel ne pouvait se lasser de le contempler. En effet, elle avait raison d'être fière : une physionomie ouverte et franche, quelque chose d'aisé et de gracieux dans tous ses mouvemens, une politesse naturelle et mêlée de cordialité, auraient rendu fières la sœur, la femme du jeune Reiwardt. Il y avait chez lui une sensibilité vraie et prompte; son cœur fut ému ; et, par une révolution soudaine, aussi familière à la jeunesse que naturelle à un homme ardent, il prit la résolution intérieure de prolonger et de fixer cette joie domestique, qui le pénétrait d'attendrissement. « Décidément, se disait-il, en comparant les plaisirs bruyans des capitales avec ce bonheur profond qu'il goûtait, la vie du gentilhomme de campagne est la seule digne d'estime. » D'ailleurs, n'avait-il pas vu près de sa mère une jeune fille rose et blanche, aux joues fraîches et colorées de l'incarnat de la pêche; un jeune ange aux yeux bleus, qui rougissait tour-à-tour et pâlissait à sa vue; dont le regard furtif et prolongé interrogeait toutes ses démarches et suivait tous ses pas? C'était la jeune Adeline Reiwardt, sa cousine ; cette petite fille, avec laquelle il avait couru et joué si souvent dans le parc. Pour les hommes habitués aux grandes villes, et qui savent tout ce qu'il y a de vide et de faux dans l'existence des salons, c'est quelque chose de ravissant qu'une jeune Anglaise élevée à la campagne, dans le château paternel. Reiwardt n'essaya point de résister à cet attrait. Sous les yeux de sa mère, la plus douce intimité s'établit entre lui et sa cousine ; et deux

mois après son arrivée au château, le mariage des deux jeunes gens était arrêté.

L'aristocratie contre laquelle lutte aujourd'hui le torrent des pensées modernes et des passions populaires, trop justifiées par les excès du passé, avait, il faut en convenir, son côté favorable à la moralité publique et à la vertu. Cette influence prouvée par les faits, et que tous les raisonnemens de la philosophie ne démentiront pas, s'exerça de la manière la plus heureuse pour Eugène Reiwardt. Jusqu'à ce jour il n'avait vu dans le monde qu'une carrière de plaisirs vifs, éclatans et dispendieux; ses idées changèrent, il sentit son importance; à trois milles à la ronde, la population des fermiers et des agriculteurs commençait à dépendre de lui. Pouvoir faire beaucoup de bien et devoir sa prépondérance réelle à de bonnes actions, soutenir l'éclat héréditaire d'un vieux nom, entrer au Parlement, y défendre les intérêts de ses concitoyens, être le premier et comme le roi moral de tout un pays : c'est une situation admirable où l'orgueil prête son appui à la vertu, où il est difficile de se livrer à ses mauvais penchans, et facile d'être honoré à peu de frais. L'ame du jeune homme, énivrée quelque tems, mais non complétement dépravée par la dissipation de la jeunesse, trouva dans ce renouvellement, une vigueur, une énergie, une fraîcheur de sentiment, un but pour l'avenir, un mobile de conduite, une impulsion noble et inattendue. Sans doute il y a de la grandeur dans l'indépendance totale et individuelle que la démocratie assigne à chaque membre de la société; mais dans le système opposé dont nous parlons, d'immenses avantages découlent de sources contraires.

Eccles avait accompagné le jeune homme et demeurait

au château ; à mesure que les idées de Reiwardt avaient changé, il avait observé plus attentivement la conduite présente et passée de son gouverneur. Par degrés il était devenu réservé, puis froidement poli, et enfin presque désobligeant pour l'ancien protecteur de ses vices ; cette progression de l'indifférence à la froideur, et de la froideur à l'éloignement frappa Eccles et l'effraya : car il comptait beaucoup sur la dupe qu'il s'était réservée, sur la victime qu'il avait préparée avec tant d'obstination et de soin.

Un matin le jeune homme était dans sa bibliothèque, lo anrsque soncien gouverneur entra.

« Eh bien, mon cher Eugène, lui dit Eccles, vous voilà bien casanier : je vous félicite ; et quoique l'on puisse voir avec peine le sacrifice complet de toutes les qualités brillantes que vous ensevelissez ici, c'est une existence assez douce dans sa monotonie.

— M. Eccles, interrompit Reiwardt sans répondre aux paroles de celui qui l'interpellait, je vous remercie des services que vous m'avez rendus autrefois ; vous êtes porteur d'une lettre-de-change acceptée par moi, et dont le montant est de 500 liv. st., je désire que vous me la présentiez, cette somme vous sera remise. Quant au bénéfice que vous pouviez espérer, je regrette qu'il ne soit plus en mon pouvoir de vous l'offrir ; si jamais une occasion favorable se présente, croyez que je serai heureux de vous être agréable. »

C'était évidemment la déclaration d'une rupture complète, mais voilée par les formes d'une apparente urbanité. Eccles était humilié et mortifié, il n'interrompit point Reiwardt, et se contenta de lui répondre :

« Mais le bénéfice que madame votre mère m'avait promis ?

— Permettez-moi de vous dire que c'est de moi, et non pas d'elle, que ce bénéfice dépend ; j'ajouterai que si ma mère avait su toute votre habileté, si elle avait connu comme moi vos exploits et votre adresse à la bouillotte, à l'écarté, au boston, elle n'aurait pas fait à un homme dont tous les goûts sont contraires aux devoirs ecclésiastiques, l'injure de lui ouvrir une carrière trop pénible pour lui.

— Vous avez beau dire, reprit Eccles irrité, toute promesse oblige, et je tiens pour malhonnête homme quiconque manque à la sienne.

— Taisez-vous : je ne vous dois rien pour les mauvais conseils et les exemples détestables que vous m'avez donnés ; si vous étiez payé selon vos mérites, monsieur, Dieu sait comment vous seriez traité.

— Ainsi vous ne vous contentez pas d'être ingrat, mais vous m'insultez. Quels stupides reproches sont les vôtres ! ce que tous les jeunes gens de votre âge se permettent, nous l'avons fait ; votre goût pour le jeu, et votre facilité d'entraînement, est-ce moi qui vous les ai donnés ? ne vous ai-je pas empêché d'être dupe mille fois ?

— Oui : pour me faire votre dupe plus commodément et sans rivaux. Tenez, monsieur Eccles, je vous connais ; tout est dit entre nous, séparons-nous, sans bruit ; trouvez d'autres victimes, et oubliez-moi.

— Vous êtes un ingrat : l'avenir vous apprendra, monsieur, si l'on se joue impunément de moi. »

Il sortit, la rage dans le cœur, et le lendemain il avait quitté le château. Un projet vague de vengeance s'était formé chez Eccles, dont les espérances nourries depuis long-tems, étaient ainsi déçues tout-à-coup. Pendant qu'il allait à Oxford couver son mécontentement, les habitans du château vivaient heureux. L'esprit pas-

sionné et le caractère facile de Reiwardt trouvaient mille charmes dans cette situation nouvelle. Il aimait à parcourir avec sa jeune cousine tout le pays qui environnait le château. Les parties de chasse et de pêche se succédaient rapidement ; le plaisir de cette vie demi-rustique et demi-suzeraine, semblait au jeune homme la seule véritable jouissance que l'on pût goûter au monde ; et débarrassé de la présence d'Eccles, libre de son influence pernicieuse, sa vie devenait chaque jour plus légère, plus agréable, plus féconde en amusemens qui ne laissaient pas de regret, en devoirs qui flattaient son orgueil. Il possédait dans le comté de Lincoln quelques domaines qu'il résolut de vendre pour se fixer définitivement dans le Berkshire ; cette transaction confiée aux soins d'un avoué de Londres rendait nécessaire sa présence dans la capitale ; il partit promettant à sa mère et à sa cousine que sous peu de jours elles le reverraient. Ce ne fut pas sans regret qu'il vit atteler la chaise de poste qui devait le conduire à Londres. Il avait goûté tant de plaisir, et un plaisir si pur dans ce manoir seigneurial ! Toute sa pensée, tous ses désirs, toutes ses émotions s'y concentraient ; il regardait son absence comme un exil.

Eccles, retiré à Oxford, avait conservé, dans un but que je ne tarderai pas à indiquer, des relations avec le valet-de-chambre de M. Reiwardt ; et ce dernier lui avait promis de l'instruire des démarches de son maître : espionnage infame que M. Eccles récompensait généreusement. Grâce au concours de ce misérable valet, Eccles fut instruit immédiatement du départ de Reiwardt pour Londres. Une telle nouvelle le mit au comble de la joie, car il comptait tirer bon parti du séjour du jeune homme dans la capitale, où il entretenait une correspondance assez suivie. En effet, deux jours avant l'arrivée de Reiwardt,

Sir Édouard Streighton, ancien ami et camarade d'Eccles, reçut la lettre suivante que je trancris ici. Le lecteur y trouvera un fac-simile complet et fidèle de cet argot particulier que nos escrocs de bonne compagnie emploient entre eux.

Cher Baronnet,

De tous les pigeons que nous avons plumés, le plus intéressant et le plus digne de l'être ne tardera pas à tomber sous vos mains. Vous vous rappelez sans doute le jeune Reiwardt, ci-devant membre de la respectable université d'Oxford. L'heure de sa majorité vient de sonner ; le voilà gras, appétissant et bon à cuire. Vendredi prochain, à dix heures du soir, sa chaise de poste s'arrêtera devant les *Clochettes et l'Ancre*, hôtel qu'il habite quand il vient à Londres. C'est un oiseau de bonne qualité ; à bon entendeur, salut : oiseau un peu timide ; mais vous avez le coup-d'œil juste. Il faut d'abord le remettre en goût, et lui laisser entrevoir l'appât d'une manière délicate. Il est dans la sanctification jusqu'aux oreilles. Savez-vous comment le drôle m'a traité? Le bénéfice venant du vieux docteur Witherington, il me l'a refusé péremptoirement ; mais si ce jeune sot croit que je me laisserai rouer par lui sans en tirer vengeance, il se trompe ; par Dieu ! c'est à vous, mes amis, de me servir. Tout à vous, et à jamais.

Pierre Eccles.

P. S. Ah ça, si notre pigeon nouveau prend bien, vous ne me tourmenterez pas pour la misère que je vous dois, n'est-ce pas ? Brûlez cette lettre.

Sir Édouard Streighton, autrefois possesseur d'une assez grande fortune, avait su, grâce aux conseils d'Eccles et de ses amis, l'anéantir en peu d'années ; terres, domaines, parc, maison de ville et de campagne, il avait tout laissé sur la table des maisons de jeu, ou dans la poche des fripons. Lorsqu'il eut épuisé toutes ses ressources, il

changea de rôle, et, selon la marche ordinaire, il devint escroc à son tour. C'était, pour me servir de l'expression consacrée, un des *plumeurs* (pluckers) les plus habiles de Londres. Il résolut de profiter de l'aubaine que la lettre d'Eccles lui annonçait; et Reiwardt, le lendemain matin de son arrivée, vit entrer chez lui un valet-de-chambre qui lui remit la carte du baronnet.

« Sir Edouard Streighton! s'écria-t-il, surpris, et essayant de recueillir ses souvenirs.

— Il attend dans l'antichambre, monsieur.

— Eh bien, faites entrer. »

Reiwardt était surpris de cette visite. Il ne savait pas à quel degré d'immoralité Sir Edouard était parvenu; mais il se souvenait que cet homme avait été l'ami d'Eccles, le partenaire de ses projets, de ses plans, de ses entreprises et de ses gains honteux. Aussi était-ce avec peine qu'il le recevait, et son intention était de lui faire un accueil très-froid. Mais il s'adressait à un homme qui joignait à la démoralisation de l'escroc toute l'adresse des gens du monde, et qui, se modelant d'après la lettre qu'Eccles lui avait écrite, eut soin de produire sur la victime qu'il voulait faire, une nouvelle impression qui lui permît de se réhabiliter dans l'esprit de Reiwardt.

Ce n'était plus un jeune homme brillant de santé et de gaîté, un mauvais sujet de bonne compagnie, que Reiwardt voyait devant lui : c'était un pauvre malade ayant conservé les habitudes et les manières du monde; vêtu avec une espèce de négligence comme il faut; intéressant par l'air de langueur et d'épuisement qui régnait sur ses traits; par la blancheur presque transparente de son teint, et par l'abandon spirituel de sa conversation. Il était, disait-il, trop faible et trop maladif pour sortir le soir. L'extrême délicatesse de sa santé le forçait à une régularité de

vie qui ne s'accordait plus avec ses anciens goûts. Il voyait peu le monde, et, forcé de renoncer à la société bruyante de Londres, aux spectacles, aux concerts et aux plaisirs de la vie élégante, il avait conservé un penchant très-vif pour ses anciens camarades d'étude, dont la présence lui rappelait des jours plus brillans et plus heureux. Tout cela était dit avec un ton de naïveté si doux et si caressant, que Reiwardt se laissa séduire ; il se livra sans réserve à la sympathie que son ancien camarade lui inspirait.

« Demain, lui dit négligemment le baronnet en le quittant, je réunirai chez moi quelques amis qui me font le plaisir de s'asseoir à ma table. Ce sont des pairs d'Angleterre, quelques jeunes gens du grand monde, et quelques artistes : je serais heureux de vous avoir aussi, Reiwardt : acceptez l'invitation. »

Qui le croirait? les dépouilles de Reiwardt étaient partagées d'avance. Streighton avait pris des informations exactes sur ses propriétés ; et s'était spécialement chargé de conduire à bon port cette horrible affaire. Il avait, disait-il, une connaissance approfondie du caractère de Reiwardt; il savait comment on devait le prendre ; toutes ses faiblesses, il les avait étudiées. Et pour prix de ces ignobles prouesses, il se réservait la moitié du bénéfice total. Ses complices s'engageaient à jouer les premiers rôles du drame, et à le laisser lui-même sur le dernier plan, de manière à lui permettre d'agir plus sûrement, et de faire tomber la victime sous leurs coups.

Certes, si vous fussiez entré dans l'élégant salon du baronnet, si le hasard vous eût jeté au milieu de ces hommes dont le costume, les manières, et la conversation, annonçaient l'usage du monde, et une éducation soignée, il vous eût été difficile de croire que le plus ignoble complot se tramait sous ces lambris dorés, au milieu

de ces mets recherchés et de ce mobilier dont la richesse seule n'avait pas réglé le choix, mais auquel le bon goût avait présidé. Aucune parole libre, ou même légère, ne se fit entendre. On parla de femmes, de théâtres, de nouveautés littéraires et de matières politiques, non-seulement avec esprit, mais avec convenance. Le repas attestait la richesse du maître et le talent de son cuisinier. Avec le vin de Champagne, le feu de la saillie jaillissait en pétillant, et mille anecdotes plaisantes se croisaient de toutes parts. Les plus sagaces observateurs, ceux qui en savent le plus sur le monde et la vie, ne sont pas toujours ceux dont la moralité a été sévère, dont les habitudes ont été réglées par la sagesse; le mauvais côté de la civilisation leur échappe. Au contraire l'homme mêlé à toutes les scènes de honte et de scandale secret que la société renferme, a sous sa main d'immenses trésors d'observation qu'il met à profit comme il lui plait. Aussi la conversation de ces hommes, qui tenaient à-la-fois aux vices les plus hideux par leurs mœurs cachées, et à la civilisation élégante par leurs habitudes, était-elle infiniment piquante et variée. Au dessert, Reiwardt se trouvait heureux d'avoir fait partie de cette réunion; les paroles tombées de sa bouche avaient été accueillies par des bravos. On lui avait demandé le récit de ses voyages : on l'avait écouté avec le plus vif intérêt. Afin de compléter la séduction, chacun l'avait questionné avec tant de bienveillance sur ses projets, sur les plans qu'il formait pour l'embellissement de son domaine, que Reiwardt était énivré.

Il était onze heures, on avait pris le thé. Reiwardt, mollement incliné sur un sopha, jouissait encore délicieusement des souvenirs de la soirée.

« Ah çà! s'écria l'un des amis de Streighton, la causerie nous a épuisés; une partie de whist?

— Non, mon cher, répondit d'un air sérieux et froid le maître de la maison.

— Eh quoi ! vous vous y opposez ? reprit le premier interlocuteur.

— Absolument. Si mes amis sont las de m'entendre, je ne suis pas las de les écouter. D'ailleurs, mon cher Reiwardt, continua-t-il en se tournant d'un air mélancolique vers le jeune homme, nous sommes payés pour nous défier du whist, et nos aventures de collége nous ont donné des leçons que nous n'oublierons pas de si tôt.

— Mais, Sir Edouard, interrompit le compère, vous n'y pensez pas ! Jouer gros jeu, moi, qui sais ce qu'il en coûte, et qui ai perdu d'un seul coup dix mille bonnes liv. st., héritage de ma pauvre tante ! Pour tout l'or du monde je ne recommencerais pas. »

Le vin de Champagne et la flatterie, deux puissances endormeuses, comme dit Montaigne, privaient Reiwardt de la pénétration nécessaire pour apercevoir les ressorts du piége qu'on lui tendait ; il ne voulut pas gêner ses nouveaux amis dans leurs plaisirs, et s'écria :

« Messieurs, ne me consultez pas, je vous prie, et ne vous en rapportez point à moi ; si vous voulez faire une partie de whist, je serai des vôtres très-volontiers.

— Eh bien ! Streighton, qu'en dites-vous ?

— Oh ! Dieu me préserve de m'opposer à ce que vous désirez tous, répondit le baronnet d'un air poli et un peu contraint ; » et il sonna. Un domestique entra.

« John, des cartes... J'avoue que j'ai totalement perdu l'habitude du jeu, et que je n'ai pas même ici un seul paquet de cartes, je pense. »

On s'assit autour de la table de jeu : les quatre amis firent leur première partie d'un air presque indifférent, causant de choses et d'autres, comme gens du monde qui

jouent par politesse et par convenance. Chacun des confédérés s'acquittait de son rôle avec un admirable sang-froid. Le premier rob dura long-tems et fut interrompu à plusieurs reprises. Quand il fut terminé, on se leva pour prendre des rafraîchissemens.

« Apsley, s'écria tout-à-coup Streighton, qu'est devenue l'affaire entre le général Bewick et lord Thoroughby ?

— Le général a perdu ; mais il refuse de payer les cent liv. st.

— Pourquoi ?

— C'est un point fort délicat, et sur lequel les plus habiles sont divisés d'opinion.

— De quoi s'agit-il, interrompit Reiwardt, qui venait de vider un verre de vin de Madère ?

— Oh ! cela n'a pas le moindre intérêt pour vous, mon cher. Il s'agit d'un pari entre les deux personnes que l'on vous a nommées, et dont la rouge ou la noire est le sujet. »

Non-seulement la curiosité de Reiwardt était excitée, mais sa vieille passion venait de renaître, et l'étincelle lancée subtilement par le baronnet avait réveillé toute son ardeur pour le jeu. Il voulut que Sir Édouard le mît au fait du point en litige. Il en écouta le détail technique et approfondi. Lui-même il discuta la question sous toutes ses faces, et avec la sagacité d'un vieux joueur. Enfin, il s'écria, en prenant un second verre de vin de Madère :

« Moi, je parierais pour le général. »

Un sourire satanique erra sur les lèvres des interlocuteurs, et brilla pour ainsi dire dans leurs regards. Le baronnet repoussa vivement l'opinion émise par Reiwardt. On parla haut ; les avis furent soutenus avec chaleur, et Reiwardt finit par proposer à son hôte un pari de cent liv. st.

« Pas du tout, mon cher, répondit ce dernier ; je vous gagnerais à coup sûr, et je n'ai pas eu le plaisir de dîner avec vous pour vous enlever votre argent.

— Moi, s'écria l'un des convives, nommé Hillier, je tiens le pari, si monsieur persiste !

— Et moi, s'écria Apsley, je parie une somme égale contre Sir Édouard, s'il est toujours du même avis. »

Ce double combat, une fois arrangé symétriquement, il fut convenu que l'on se rendrait ensemble à *l'Enfer* de *Pall-mall* (la plus grande maison de jeu de Londres), et que l'on soumettrait à la galerie le jugement du pari. Le baronnet sembla faire beaucoup de difficultés, et maltraita singulièrement en paroles les habitans des maisons de jeu. Ce ne fut que pour céder aux instances de ses trois amis qu'il consentit à les suivre.

De magnifiques salons, des tapis de velours et de soie, des candelabres d'or, une foule élégante se pressant autour des tables vertes ; des monceaux de guinées s'élevant et retombant tour-à-tour, toute cette splendeur infernale frappa Reiwardt de surprise, presque d'horreur.

D'abord, à travers les fumées du vin et au milieu de l'ivresse que ce spectacle faisait naître en lui, en face de ces joues pâles, et de ces amas de billets de banque qui formaient les enjeux, le cœur lui manqua ; il lui sembla un moment que sa mère et sa cousine lui apparaissaient ; puis le respect humain vint le saisir. Il pensa qu'on allait le railler ; il eut honte de sa faiblesse. Il entendait lui-même son cœur battre au milieu du silence profond et passionné qui régnait dans la salle. On décida qu'il avait gagné le pari.

Peu de tems après, il était assis, avec ses trois amis, à une table de bouillotte. Sir Édouard, toujours insouciant et froid, perdait son argent sans accorder le moindre intérêt au jeu. Reiwardt gagnait. A la fin de la soirée, cent

quatre-vingts liv. st. composaient son gain total. Mais combien de fois la pâle figure de sa mère s'était montrée à lui! Quelle nuit fébrile fut la sienne! Sans doute il pouvait se retirer avec la somme qu'il avait gagnée; mais n'y avait-il pas de l'indélicatesse à avoir traîné ses amis dans une maison de jeu, à avoir fait un gain considérable, et à ne pas leur donner leur revanche? Le résultat de ses méditations et de ses doutes, ce fut une résolution bien arrêtée d'en finir, mais avec honneur; d'inviter ses amis à dîner chez lui, de leur offrir cette revanche, de perdre une centaine de liv. st., et de les quitter à jamais. Ils se rendirent à son invitation. Le baronnet lui-même, dont la santé commençait apparemment à se raffermir, et qui sortait le soir sans être incommodé, vint prendre place à la table de Reiwardt.

On eut de l'esprit. On ne parla ni d'enjeu, ni de pari, ni de bouillotte; seulement Hillier railla tous les convives à-la-fois, et hasarda quelques plaisanteries sur la belle vie qu'ils avaient menée la veille.

« C'est une affaire absurde, s'écria le baronnet; qu'il n'en soit plus question. »

A l'instigation de Reiwardt on apporta des cartes et la table de bouillotte. Mais Apsley ne tarda pas à s'apercevoir que son hôte, au lieu de jouer de franc jeu, se hâtait de perdre pour en finir.

« Monsieur Reiwardt, s'écria-t-il, je ne vous comprends pas; nous ne sommes ni des enfans, ni des escrocs: et jouer avec nous dans l'intention de perdre, ce serait nous railler! »

Reiwardt rougit et joua de bonne foi. Au bout de la soirée, personne n'avait perdu ni gagné. Le jeune homme s'était réconcilié avec le jeu. Déjà les chances du hasard lui offraient ce vif intérêt qu'elles lui avaient présenté au-

trefois. Il était content de lui-même. Il riait des craintes puériles qui l'avaient tourmenté pendant la nuit précédente. Une partie des 193 liv. st. qu'il avait gagnées, fut consacrée à acheter une manifique paire de bracelets, dont il fit cadeau à sa cousine. Trop confiant en lui-même, et ne sachant pas résister à cette facilité d'entraînement qui devait le perdre, il retrouva le lendemain ses amis et joua encore; mais cette fois, d'après le conseil du baronnet, la somme des enjeux fut ridiculement mesquine : la perte totale de Reiwardt ne s'élevait pas à deux guinées.

Le jeu est un fleuve magique : force ou faiblesse de caractère, esprit ou sottise, adolescence ou vieillesse, tout ce qu'il touche il l'emporte. La plante de vos pieds a-t-elle seulement effleuré ses eaux dangereuses, une puissance secrète vous attire; les vagues montent et grossissent; vous en avez jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture ; bientôt tout le corps est envahi, vous êtes irrésistiblement entraîné. Les flots tourbillonnent au-dessus de votre tête, et vous tombez, vous tombez toujours plus bas, jusqu'à ce que la mort soit venue, jusqu'à ce que tout soit perdu. Telle fut la destinée de Reiwardt. A peine eut-il touché du doigt la fatale table de jeu qu'une force d'attraction qu'il ne put vaincre, et qu'il était loin de prévoir, le précipita dans le tourbillon qui devait l'anéantir.

Présenté à un membre de la chambre des pairs qui passait sa vie dans les maisons de jeu, Reiwardt s'y laissa de nouveau entraîner par lui. Il avait écrit à sa cousine et à sa mère qu'il reviendrait dans six semaines, et que ce délai était nécessaire pour terminer l'affaire qui l'amenait à Londres. Hélas! six semaines après, il n'était plus Reiwardt, le fiancé d'Adeline. Il n'était plus ni fils, ni frère ; il était joueur. La fascination était devenue complète. Le

jeune homme qui, plein de franchise, d'espérance et de joie, avait quitté le château paternel, avait déjà disparu. Un homme pâle, au front jauni par les veilles, aux joues creuses et plombées, aux mains tremblantes, aux yeux caves, dont une irritabilité nerveuse faisait cligner les paupières et vibrer les prunelles, avait remplacé le jeune Reiwardt. Quelques mille livres sterling étaient déjà tombées de sa bourse dans l'abîme des maisons de jeu, et le sentiment de sa faute et de sa honte le rendait si misérable qu'il restait au lit, enseveli dans son apathie, jusqu'à cinq heures du soir. C'est alors qu'il retrouvait ses nouveaux associés, toujours actifs à lui ouvrir une source nouvelle de dissipation et de plaisirs. Les agitations de la veille influaient sur le lendemain; l'usage des liqueurs fortes étourdissait Reiwardt sur sa situation; enfin, quand il vit que quinze mille liv. st. avaient été englouties par sa folie et sa faiblesse, il ne songea plus qu'au moyen de réparer sa faute en regagnant cette somme. Quelle douleur pour lui, si sa cousine et sa mère venaient à connaître sa conduite et les résultats de cette conduite! Il voulut tout hasarder. Un domaine de huit mille liv. st. fut engagé par hypothèque. Déjà il se débattait comme l'homme qui se noie, et luttait avec rage contre le vortex fatal qui le pressait de tout côté. Déjà les dettes s'accumulaient autour de lui; il payait son crédit en achetant cher les objets que lui livraient ses fournisseurs, et la vie de dissipation et de débauche qui accompagne toujours la passion du jeu, épuisait ses dernières ressources. A force de mensonges et de romans il persuadait à sa mère que les lenteurs nécessaires de la jurisprudence anglaise prolongeaient son séjour à Londres. La tendresse d'Adeline était plus pénétrante: les lettres de Reiwardt, si courtes, si brèves et si rares, lui ap-

prirent bientôt que le jeune homme avait trouvé dans la capitale des remèdes sûrs et trop faciles contre les regrets de l'absence.

On a beaucoup parlé de la passion du jeu : il me semble qu'on ne l'a pas décrite. Exclamations, déclamations, apostrophes et élégies des philosophes, tableaux presque toujours menteurs des écrivains dramatiques, n'ont pas signalé le véritable caractère de ce démon qu'on appelle le jeu. Il paralyse toutes les facultés ; il éteint tous les sentimens. Il faut que tout ce que l'homme possède : cœur, ame, existence physique et morale, deviennent ses instrumens et ses esclaves immédiats ; le cœur s'efface, l'intelligence se pétrifie. Une maîtresse, une religion, un amour, un dieu, un art, absorbent l'homme tout entier : c'est le jeu. Pourquoi m'arrêter sur ces détails, qui sont devenus le lieu-commun du romancier, bien que nul écrivain n'ait daigné descendre dans les profondeurs de cette passion. Ai-je besoin de dire que chaque jour Reiwardt jouait et perdait davantage ? que, plus les chances l'accablaient, plus il hasardait ? Ce jeu désespéré retint Reiwardt à Londres pendant cinq mois entiers. Il avait dévoré les trois quarts de son patrimoine. Plongé dans une stupide indifférence, il laissait souvent les lettres de sa mère, celles d'Adeline, sans y répondre. Enfin, la mère, inquiète et commençant à soupçonner que ce long séjour devait cacher quelques mystères peu honorables pour son fils, prit le parti de s'adresser à l'avoué de Reiwardt, M. Twister. Elle lui demandait quelles affaires si importantes pouvaient retenir son fils à Londres pendant un espace de tems si considérable. Twister répondit qu'il ignorait absolument le motif qui avait retenu M. Reiwardt à Londres pendant plusieurs mois, car son affaire pouvait se terminer en huit jours, disait-il.

Pritchard, intendant de Reiwardt, et chargé de la

surveillance spéciale de ses domaines, était un vieillard plein d'honnêteté, élevé dans la famille, et qui, du rang inférieur de groom ayant passé par tous les grades de la domesticité, s'était identifié à la fortune, au nom, à la réputation, aux intérêts des Reiwardt. Le père de notre jeune homme avait, en mourant, recommandé à sa femme et à son fils de le traiter comme un ami. C'était sur ce pied, en effet, qu'il était placé dans la maison; et lui aussi s'étonnait et s'inquiétait du long séjour que faisait son maître dans la capitale; mais surtout des sommes énormes qui lui étaient demandées. « Que peut donc faire à Londres M. Eugène? se demandait-il, » et le pauvre homme n'arrivait à aucune solution satisfaisante. Mais quand il fallut envoyer au jeune homme les titres de ses propriétés, nouvelle surprise, nouvelle terreur plus grande encore. Il soupçonnait bien que tout n'était pas dans l'ordre, et que son maître faisait là-bas quelques folies; mais il était loin de prévoir où ses folies aboutiraient. Aussi la lettre suivante fut-elle un coup de foudre pour lui.

« Mon cher et fidèle Pritchard, si vous avez quelques égards pour moi et quelque désir de me servir, en voici l'occasion. Je vous demande d'abord un profond silence et ensuite une obéissance aveugle. Depuis quelques mois j'ai eu le malheur de m'engager dans des spéculations qui ont *épouvantablement mal* tourné; il me faut vingt mille liv. st. au moins avant la fin de cette semaine, ou je suis ruiné. Le seul moyen que j'aie de me procurer cette somme, c'est d'engager ma terre d'Herefordshire. Sans cette ressource mon nom est flétri, et l'honneur de ma famille compromis. Ainsi, Pritchard, mon vieux et fidèle serviteur, faites-moi parvenir tous les papiers nécessaires, d'ici à deux jours. Pensez, mon ami, que je suis le plus malheureux des hommes, et, au nom de mon père et de l'amitié que vous portez à ma famille, veuillez ensevelir à jamais mon secret.

Le quart-d'heure qui suivit la lecture de cette épître fut pour le vieil intendant une cruelle épreuve ; la lettre était tombée de ses mains, et, la tête élevée, les mains jointes, les yeux au ciel, il se demandait si son devoir n'était pas d'aller apprendre toute la vérité à la mère de Reiwardt. Après une longue hésitation, il allait se diriger vers l'appartement de mistriss Reiwardt, quand un domestique l'avertit que cette dernière le faisait demander.

Au milieu de sa chambre à coucher, dans son vieux fauteuil de velours violet, la mère était assise, les mains jointes sur ses genoux et tremblante, son visage pâle exprimait toute sa douleur ; quelques mèches de ses cheveux blanchis s'échappaient de dessous son bonnet passé de mode ; Adeline, appuyée sur le fauteuil, pleurait à chaudes larmes. Lorsque l'intendant fut introduit près d'elles, Adeline, essuyant ses pleurs et retrouvant son sang-froid :

« Asseyez-vous, Pritchard, lui dit-elle. Mais qu'avez-vous ? Comme vous êtes agité ! Asseyez-vous !

— J'avoue, bégaya-t-il en passant sa main sur son front, que... je... j'ai de la peine à vous voir ainsi troublée..... ainsi émue..... »

Mistriss Reiwardt l'interrompit en remettant entre ses mains une lettre ouverte qui était sur la table. Voici ce qu'elle contenait :

Madame, lady Hester Grippleby, ma cliente, consent à prêter à M. votre fils de nouvelles sommes qu'il veut emprunter en engageant son domaine d'Herefordshire : je désire savoir si vous n'avez pas quelque hypothèque sur cette terre, et, dans le cas où cette hypothèque existerait, à quelle somme elle monte. Cette lettre est absolument confidentielle, madame ; si M. Reiwardt apprenait que je vous ai écrit à ce sujet, la négociation serait rompue ; je vous prie donc, madame, de la tenir secrète et de croire à mon profond respect.

DODSLEY, *avoué*.

Le pauvre vieil intendant s'arrêta au milieu de cette lecture, essuya ses lunettes qu'obscurcissaient ses larmes, étancha la sueur froide qui couvrait son front, puis déposa le papier sur la table sans dire un seul mot; tous trois se taisaient. Quelques faibles accens murmurés par la mère, ne purent être saisis par l'intendant, qui se tourna du côté d'Adeline.

« Mistriss Reiwardt vient de me parler, je crois ? »

La jeune fille remua la tête sans parler, sans cesser de tenir son mouchoir appuyé sur ses yeux.

« La volonté de Dieu soit faite, s'écria mistriss Reiwardt! mais j'ai bien peur qu'Eugène, mon pauvre Eugène et nous tous ne soyons ruinés!

— Ah! ne dites pas cela! ne dites pas cela! s'écria l'intendant; sans doute mon jeune maître a fait quelques folies : mais tout n'est pas perdu, non tout n'est pas perdu.

— Vous le saviez, Pritchard, et vous ne me l'avez pas dit.

— Ah madame! chaque soir je priais Dieu de m'indiquer un moyen honnête et convenable de vous instruire de tout sans blesser la probité.

— Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit ?

— Parce que j'étais son intendant, son serviteur, et qu'au moment où j'aurais trahi sa confiance j'aurais été chassé. »

Mistriss Reiwardt connaissait l'honnêteté parfaite de Pritchard, et sentit la justesse de sa défense.

« Saviez-vous comment tout cet argent se dépensait à Londres ? lui demanda-t-elle.

— Nullement, madame.

— Sans doute il fréquentait les maisons de jeu ? »

Et en disant ces mots la figure de la pauvre mère devenait blanche comme le marbre; l'intendant ne répondit

pas, et la tête de mistriss Reiwardt se balança lentement; il y eut une pose triste.

« Hé bien! Pritchard, reprit-elle en affectant du sang-froid, dites-nous, mais en toute vérité.... combien.... combien il a perdu. »

L'intendant fit un effort sur lui-même, s'arrêta, hésita, et finit par dire :

« *Cinquante mille livres sterling* couvriraient à peine, je crois..... »

La jeune fille poussa un cri; la mère voulut parler, s'agita un moment, et retomba évanouie sur son fauteuil. Je ne chercherai pas à retracer ici la longue scène de douleur muette qui suivit cette révélation : la plume reproduit toujours imparfaitement de pareils tableaux.

Pendant que le désespoir le plus profond et le plus amer régnait au château, le paroxisme de Reiwardt prenait un caractère plus frénétique; remords, crainte, rage, horreur de lui-même, apathie de tous les sentimens honnêtes, mélange de fureur délirante et de léthargie stupide, venaient tantôt l'assaillir, tantôt le plonger dans l'oubli de tout et de lui-même. Les anxiétés de ses jours, ses nuits sans sommeil, ses pertes sans cesse plus considérables, effaçaient le souvenir lointain de sa pauvre mère et d'Adeline. Streighton l'avait circonvenu; non-seulement Reiwardt ne pouvait rien lui reprocher et n'avait contre lui aucune preuve positive, mais le baronnet se trouvait déjà créancier du malheureux jeune homme pour plus de 6,000 liv. st. L'enfer au sein duquel vivait Reiwardt, épaississait autour de lui sa flamme active et dévorante. Chez le baronnet il trouvait des conseils, des consolations, du crédit; c'était Streighton qui lui apprenait à tromper les poursuites des créanciers et des huissiers; Streighton qui lui apprenait à trouver

de l'argent sur des lettres-de-change; Streighton qui lui versait le vin de Champagne et de Porto; qui le conduisait à l'Opéra, au milieu de maîtresses brillantes, lorsque son front était chargé de soucis, lorsque son ame était brûlée de regrets. Ainsi ce démon, qui perdait Reiwardt, devenait indispensable à sa victime, il l'enlaçait, le pressait, l'incorporait à lui; il lui imposait la loi fatale de ne vivre, comme les damnés du Dante, que de moitié avec son bourreau. Les brigands de bonne compagnie entre les mains desquels Reiwardt était tombé, ne lui laissaient pas un seul moment de répit. Hillier lui avait fait connaître cette lady Hester Grippleby, femme aujourd'hui très-vieille, et qui long-tems liée avec tous les chevaliers d'industrie de Londres, a fini par amasser une fortune considérable qu'elle prête à usure aux jeunes dupes de la table de jeu. Un procureur, autre associé de cette bande noire, se chargea aussi de dilapider les restes de la fortune de Reiwardt. Le vice et la ruse étaient visibles sur la figure et dans tous les actes de ces infames; Reiwardt lui-même finit par pénétrer le mystère affreux sous lequel il succombait, mais il était trop tard; leur échapper eût été impossible. Il conçut une espérance folle, dont la lueur déçoit toujours le joueur désappointé! Trompé par eux, se dit-il à lui-même, si je les trompais à mon tour! si j'opposais la fraude à la fraude! si j'inventais un coup de maître, un tour d'adresse dont eux-mêmes ne se doutent pas!...

J'ai su que, pendant la nuit, ce malheureux, poursuivi, harassé, tourmenté par sa pensée habituelle, se relevait en chemise, pieds nus, sans feu dans l'âtre de sa cheminée, et que saisissant un des jeux de cartes dont la table était couverte, il restait là, pendant cinq ou six heures, combinant, méditant, calculant, cherchant le moyen de

faire sauter la banque et d'affermir son triomphe. Devenu méfiant, il ne prit personne pour confident de son projet. Le procureur lui prêta 5,000 liv. st. : dans la même journée lady Hester devait lui envoyer les 22,000 liv. hypothéquées sur son domaine d'Herefordshire. C'était ce jour-là qu'il avait choisi pour exécuter le projet dont je viens de parler. Quel jour pour lui! il décida de toute sa destinée!

Depuis deux mois, ou environ, j'avais eu occasion de le voir assez souvent. De violentes attaques de nerfs l'amenèrent chez moi. Il m'était impossible de lui fournir un remède contre la véritable maladie qui l'obsédait. Il m'avait intéressé. Sa figure n'avait rien perdu de cette franchise ingénue qui le distinguait auparavant; et malgré son extrême irritabilité nerveuse, malgré le laisser-aller de son costume, il avait toujours l'air d'un homme comme il faut. Le matin du jour fatal qui devait compléter sa ruine, je le vis entrer, plus maigre, plus défait, plus hâve que je ne l'avais jamais vu. Il ne s'assit pas; mais debout devant mon bureau, il me dit d'une voix toute frémissante : « Ce soir.... ce soir, à six heures, j'ai besoin d'être calme. Vous voyez comme ma main tremble et quel accès de fièvre me dévore. Calmez cette agitation; guérissez-moi d'ici à ce soir. Le pouvez-vous? »

Je voulus entrer dans quelques détails, adresser quelques questions au malade, connaître la cause de ce trouble violent. Son irritation ne faisait que s'accroître. Après m'avoir adressé d'un ton bref et mécontent des paroles injurieuses, il lança une guinée sur la table et partit. Je ne le revis plus. Mais je sus de quelle manière il passa la journée, et mon goût pour l'observation, mon désir de tout pénétrer, me portèrent à m'informer curieusement des particularités qui se rapportaient à lui. Elles sont mêlées

de circonstances caractéristiques, et que je ne dois pas taire. Habitué à se raser lui-même, il se sentit la main si tremblante qu'il fut obligé d'avoir recours à un barbier. Au moment de partir pour son expédition définitive, tout habillé, mais frissonnant des pieds à la tête, il recommença ses calculs et essaya à diverses reprises son grand coup, auquel il attachait tant d'importance, et qui lui semblait contenir la source du Pactole. Lorsque des épreuves réitérées lui eurent fait croire que le succès de son plan était infaillible, il prit envers lui-même une sorte d'engagement écrit, dont le mode et les termes prouvent assez l'espèce de délire intérieur auquel il était en proie. Avec quelques gouttes de sang qu'il fit jaillir du pouce de sa main gauche, il traça la promesse faite à lui-même, par lui-même, *de ne jamais jouer, sous quelque prétexte que ce fût, dès qu'il aurait regagné ce qui était à lui!* J'ai vu ce singulier document, et je me souviens que les lettres de la signature, toutes heurtées et incertaines, semblaient tracées par la main d'un vieillard, et non par celle d'un homme de vingt-trois ans.

C'était chez Apsley qu'on devait se réunir. L'intérieur de cette maison annonçait plus d'opulence encore que celle du baronnet : de beaux tapis de Flandre, des meubles de Boule, des tableaux rares, de riches candelabres ornaient ses salons. Vous eussiez dit la demeure d'un agent diplomatique. Les conviés étaient hommes du monde et ne s'écartaient en rien de ce que prescrit le bon ton. Oh! si l'on avait su quelle noirceur d'ame recouvraient cette grâce et cette politesse apparentes; combien de fortunes épuisées, combien de victimes avaient fourni l'or, les broderies, les candelabres et les draperies dont cet intérieur était orné, on n'aurait pas mis le pied dans ce sanctuaire de deuil et de vice sans frémir. Un moment cette pensée s'exhala

pour ainsi dire autour de Reiwardt, et remplit d'horreur et de dégoût l'atmosphère qui le pressait; un moment il revit encore au milieu de la caverne où il s'était plongé, les douces et tristes figures de sa mère et de sa cousine; mais ce ne fut qu'un moment. Après le dîner, pendant lequel personne n'avait parlé du seul objet qui occupât tous les esprits, du jeu; la frénésie de Reiwardt, irritée par de nombreuses libations de vin de Champagne, renaquit avec plus de force que jamais.

Ce fut lui qui donna le signal; au mot de jeu tous se levèrent comme par magie, et un mouvement simultané, sérieux, sombre, les plaça autour de la table fatale. Parmi les assistans se trouvait un jeune colonel auquel on faisait subir la terrible initiation dont Reiwardt venait d'être victime. Il fallait voir avec quelle pitié douloureuse Reiwardt abaissait sur lui ses regards. Le silence le plus profond, le bruit des cartes agitées, froissées, les paroles sacramentelles du jeu, étaient les seuls bruits qui se fissent entendre. La rêverie d'Eugène, rêverie pleine d'angoisse, l'attachait sur son fauteuil; et en attendant le grand coup qui devait faire sauter la banque, il restait immobile en face de Sir Édouard Streighton, dont le front large et pâle couronné de quelques boucles de cheveux noirs, dont la physionomie calme et douce, dont les yeux remplis d'éclat et d'expression s'abaissaient vers le tapis vert, et suivaient avec un calme profond, mais aussi une attention soutenue, les chances de la bouillotte. Dans un de ces intervalles lucides que nos plus fortes passions nous laissent, Reiwardt eut comme une échappée de vue qui lui montra toute la vérité. Ce salon, repaire de voleurs, ces hommes sans foi et sans loi, ce détestable baronnet qui portait tant de calme et d'élégance dans son brigandage, il vit tout cela clairement. Ses regards

en s'élevant au milieu de ses méditations rencontrèrent ceux de Sir Édouard ; c'était quelque chose d'étrange sans doute que ce double regard, le sacrifié et le sacrificateur qui se contemplaient silencieusement, et chez lesquels tant de pensées, et des pensées si diverses restaient ensevelies.

Je crois que ce regard ralluma la fureur du jeune homme ; car aussitôt après que le jeu de bouillotte fut terminé, il proposa d'une voix haute une partie de dés. Apsley venait de serrer dans son portefeuille plusieurs billets de banque arrachés à la nouvelle victime de la soirée. Cette vue acheva d'irriter Reiwardt, qui paria du premier coup trois cents guinées ; il gagna.

On commença la rouge et la noire : c'était sur ce jeu que Reiwardt avait placé toutes ses espérances ; il tira froidement son portefeuille de sa poche et déposa sur la table un enjeu tellement fort, que toute la banque aurait sauté s'il eût gagné ; les assistans s'interrogeaient du regard ; on se taisait. Apsley qui jouait le rôle de *tailleur*, fixait son œil de vautour sur tous les mouvemens du malheureux. En deux minutes la moitié de l'enjeu fut perdue ; de la main droite il pressait ses tempes brûlantes.

« On refait trente et un, » cria Apsley.

Deux minutes après, 3,000 liv. st. étaient encore perdues. La combinaison sur laquelle Reiwardt avait compté n'avait aucune valeur, comme il était forcé de le reconnaître ; cependant il continuait toujours ; et jusqu'au dernier billet de banque, il resta, l'œil hagard, constamment attaché à la couleur qu'il avait choisie. Il s'était levé, il se rassit ; sa tête tomba sur sa poitrine, une teinte matte et grise couvrit sa figure ; on lui offrit un crédit illimité ; Apsley lui présenta une feuille de papier sur laquelle étaient inscrites les lettres sacramentelles I O U, en lui disant d'ap-

poser là sa signature, et d'y joindre la somme qu'il voulait jouer. Reiwardt jetant la feuille sur le tapis, s'écria : non ; et d'une voix plus basse, d'une voix sourde il ajouta :

« Volé, volé, tout est volé! »

Apsley se leva, s'approcha de Reiwardt :

« Monsieur, qu'avez-vous dit?

— Rien ; sinon que ma fortune entière vient de m'être volée ; » répondit Reiwardt sans se lever.

Il y eut un silence de mort dans la chambre.

« Ah ça, mon cher monsieur, reprit Apsley d'un air de dédain, calme et ironique, savez-vous que de telles paroles ne passeront pas ici? »

Reiwardt était fou de douleur et de désespoir ; un véritable hurlement lui échappa, et, les deux poings fermés, il se précipita sur Apsley. Ce ne fut plus qu'une scène de consternation et de confusion. Les assistans se jetèrent sur Apsley et son antagoniste ; Apsley avait su parer le coup assez à tems pour ne recevoir qu'une légère contusion sous l'œil gauche. Pendant que Reiwardt luttait contre ceux qui l'avaient saisi, Apsley, toujours sardonique, s'écriait :

« C'est un enfant qui a trop bu ; n'y faites pas attention.

— Misérable escroc! »

La bouche de Reiwardt était ouverte d'une manière si convulsive, qu'on entendait à peine les paroles qui en sortaient. Apsley riait aux éclats.

« Quoi! vous n'osez pas me rendre le coup que je vous ai porté?

— Ah! quand vous serez de sang-froid et que je serai sur mes gardes, nous verrons alors, répondit Apsley avec une nonchalance imperturbable.

— Oui, je vous ai frappé, reprit l'autre ; oui, monstre! »

Apsley lui lança d'un air méprisant sa carte de visite, et dit :

« Demain matin, quand nous aurons dormi là-dessus nous verrons ce que nous aurons à faire. En attendant continuons notre partie. Streighton, vous êtes croupier. Allons, Hillier, Streighton, asseyez-vous ; et si ce jeune homme ne se tient pas tranquille, la police est là. »

Le pauvre Reiwardt s'était calmé au moment où la carte provocatrice était tombée devant lui. Il chercha une de ses cartes, la lança du côté d'Apsley, et s'écria d'une voix rauque :

« Quand vous voudrez, où vous voudrez et comme vous voudrez.

— A la bonne heure, voilà un homme, et un homme de bonne compagnie. A demain matin, si cela vous convient. »

En disant ces mots, Apsley rangeait soigneusement dans son portefeuille les derniers billets de banque gagnés au malheureux Reiwardt.

« Rien ne me retient plus ici, dit ce dernier avec une froideur qui était devenue effrayante ; prenons nos dispositions pour demain.

— Ah ! oui, répondit Apsley, toujours battant les cartes. Hillier se chargera-t-il des arrangemens nécessaires ? »

Hillier accepta ; Sir Édouard Streighton se porta pour second de Reiwardt, et il fut convenu qu'on viendrait le prendre chez lui à quatre heures et demie du matin.

La porte se ferma sur Reiwardt. Il franchit du pas incertain d'un homme ivre l'escalier d'Apsley. En passant sous les fenêtres de la chambre où se tenait le conclave des joueurs, il crut, peut-être se trompait-il, entendre de longs éclats de rire. C'était au milieu de l'hiver ; il était deux heures du matin ; la neige tombait à gros flocons,

l'air était glacé, et toutes les rues se trouvaient désertes. Un garde de nuit qui le voyait chanceler comme un homme pris de vin, sortit de sa guérite et lui demanda s'il voulait qu'on fît approcher un fiacre; pour réponse il entendit sortir des lèvres de Reiwardt une imprécation démoniaque; il recula, épouvanté. Seul, errant à travers ces rues blanches de neige et désertes, tête nue, s'asseyant de tems à autre sur les marches de quelque hôtel, et se cramponnant au grillage dont l'impression glacée rafraîchissait ses mains; il ne voyait qu'une chose dans cette course désespérée : c'étaient les six derniers mois de sa vie qui se déroulaient à ses yeux en caractères sanglans.

Arrivé à la porte de son hôtel, il l'ébranla de coups violens; un domestique grelottant et tout effrayé, vint lui ouvrir; cet homme semblait vouloir parler à son maître et ne pas oser le faire.

« Fermez la porte et suivez-moi, s'écria Reiwardt d'une voix de tonnerre. Taisez-vous, taisez-vous, s'écria-t-il; silence, pas un mot. »

Reiwardt monta précipitamment l'escalier et ouvrit la porte de son salon. Quels furent son alarme et son étonnement quant il vit du feu dans la cheminée! Il s'avança. Sa mère et sa cousine, lui tendant les bras, le regardaient fixement. A voir la couleur de leur visage et l'expression de leurs traits, vous auriez dit deux statues de marbre exprimant l'horreur. Les cheveux blancs de sa mère tombaient en désordre sur ses épaules, et la jeune fille, assise sur un siége bas, enlaçait convulsivement la taille de sa tante. Ces deux personnes ne parlaient pas, ne bougeaient pas; Reiwardt crut voir deux spectres et tomba sur le parquet.

Vers les dix heures du soir, mistriss Reiwardt et sa nièce étaient arrivées à Londres; personne n'avait pu leur

dire où Eugène était aller dîner. En entrant dans sa chambre elles avaient vu son pupitre ouvert, et le premier objet qui avait frappé leur regard était le singulier pacte que Reiwardt avait conclu avec lui-même et qu'il avait tracé de son sang. Ainsi ces deux malheureuses femmes apprirent que le jeune homme était encore au jeu et que cette nuit devait décider sa ruine. Il fallut donc l'attendre et l'attendre jusqu'à deux heures du matin. Puis, quand il rentra et qu'elles virent ce furieux se précipiter dans le salon, qu'on imagine leur douleur. Le valet remonta et vit la porte du salon toute grande ouverte; trois personnes immobiles comme des cadavres, étaient étendues sur le plancher, la tante et la nièce qui se tenaient embrassées, et, à quelques pas, le jeune homme; le domestique cria au meurtre, il courut à toutes les sonnettes, il éveilla la maison et le voisinage; il crut que ces trois personnes étaient empoisonnées et il envoya chercher plusieurs médecins, moi entre autres. De toutes les scènes de douleur et de détresse auxquelles j'ai assisté, nulle ne m'a plus frappé que celle-là. La pauvre mère s'était traînée jusqu'à son fils; Adeline passait sa main sur le front glacé et humide de son fiancé : deux de mes confrères s'occupaient de mistriss Reiwardt et d'Adeline. Je donnai tous mes soins à M. Reiwardt, que je fus obligé de saigner. A quatre heures du matin il était dans son lit, un peu plus calme, lorsque l'on frappa plusieurs coups répétés à la porte cochère. Qui pouvait venir à cette heure?

C'était Sir Édouard Streighton; son cabriolet s'était arrêté à quelques pas : quand il apprit que Reiwardt était malade, il traita son indisposition de mauvais prétexte et fit retentir l'antichambre d'imprécations; je fus obligé de descendre. Il m'avait vu plusieurs fois dans le monde et me reconnut.

« Ah ! c'est vous, docteur, dit-il en ôtant son chapeau ! Mais qu'y a-t-il donc ? est-il mort ? est-il malade ? où est-il ?

— Sir Édouard, M. Reiwardt n'a peut-être pas long-tems à vivre.

— Pas long-tems à vivre ! A-t-il voulu se suicider ? »

En prononçant ces mots il avait l'air alarmé.

« Non, répondis-je ; mais il a eu une attaque d'apoplexie et sa vie est en danger. Une visite si matinale et si étrange, monsieur...

— Me concerne seul, monsieur, répondit le baronnet d'un air hautain. Ma visite avait pour objet une affaire de la plus haute importance ; et j'ai besoin que vous me donniez votre parole d'honneur que la maladie de M. Reiwardt est sérieuse et bien réelle.

— Réelle ou non, monsieur, je vous déclare que vous ne monterez pas cet escalier.

— Très-bien, répliqua-t-il arrogamment ; si Reiwardt n'est qu'un lâche, tant pis pour lui. »

Il se retira. Je ne doutais pas qu'une querelle de jeu, qui devait être vidée le jour même, ne fût le sujet de cette visite si matinale. Je rentrai chez le malade, que je trouvai éveillé et que je contemplai avec un intérêt plus vif encore. Il se mit sur son séant, sonna, et, se frottant les yeux :

« Est-il quatre heures ? Sir Édouard est-il venu ?..... Pourquoi ces bougies ? Que veut dire tout cet appareil ? Et vous, ajouta-t-il en se retournant vers moi, que venez-vous faire ici ? Est-ce que j'aurais été blessé ; je n'ai pas la moindre idée de ce combat, pas la moindre. Qu'est devenu Apsley ?... Mon bras entouré d'un bandage ? (je venais de le saigner) pourquoi donc cela ? J'ai été blessé, apparemment ? Ah ! les cartes ! les cartes ! le jeu ! misère !... »

Et il retomba sur son lit. Ces paroles vagues, ces phrases incohérentes, changèrent en certitude mes soupçons. Après avoir donné quelques soins au jeune homme, je passai dans la chambre de la mère; mistriss Reiwardt, dont la pâleur était extrême et dont tout le corps était agité d'un frisson nerveux, étendit le bras et me dit à voix basse :

« Comment se trouve mon fils ?

— Bien mal, madame; mais je pense qu'avec des soins nous pourrons le sauver. Oserais-je vous demander, quelle est la cause de cette indisposition ? »

La mère et la jeune cousine, qui, le visage dans ses mains, pleurait appuyée sur le lit, remuaient la tête sans répondre. Enfin, mistriss Reiwardt, se parlant à elle-même :

« Il est vivant ! Dieu soit loué; mais il n'a plus rien, rien au monde. O docteur ! des brigands l'ont dépouillé; lui, mon fils ! mon enfant unique..... C'était vous, je crois, monsieur, qu'il consultait; du moins votre nom se trouvait-il souvent répété dans le peu de lettres qu'il nous adressait. Saviez-vous qu'il fréquentait les maisons de jeu? Saviez-vous qu'il était tombé entre les mains de ces misérables ? Maintenant tout est perdu !... »

Je cherchai à consoler de mon mieux cette femme infortunée. Déjà les teintes grises d'une matinée d'hiver apparaissaient à travers le givre et le ciel brumeux. Je donnai les ordres nécessaires, et après avoir fait administrer une potion calmante au jeune homme, je rentrai chez moi. Ma sympathie était vivement excitée, quoique je ne connusse pas encore les détails de ce triste roman.

La semaine suivante se passa tout entière en douloureuses confessions, en regrets, en scènes de famille, en amers témoignages de repentir accueillis par le pardon et l'oubli. Reiwardt, toujours livré à une névralgie violente, se releva cependant; mais une pensée le tourmen-

tait; il devait se battre et ne s'était pas battu. Afin de calmer sa mère et sa cousine, il leur avait dit que le duel avait eu lieu, mais que personne n'avait été blessé. A peine rétabli, il écrivit à Sir Édouard Streighton, *son ami,* pour le prier de faire les arrangemens nécessaires, et de convenir avec Apsley, son second, de l'heure et du lieu où l'on se battrait. Dans une réponse assez froide, Streighton fixa le lendemain matin à sept heures. Quitter sitôt sa mère sans la prévenir! sa mère, ruinée par lui! Quelle douleur pour ce jeune homme, extravagant sans doute et coupable, mais dans l'ame duquel tous les sentimens honorables vivaient encore. Quelle angoisse, lorsqu'il passa devant la chambre où sa mère reposait, et qu'il s'arrêta près de cette porte, sans oser l'ouvrir de peur de lui inspirer des soupçons.

La matinée était froide et neigeuse; le givre, détrempé et glissant, obstruait les rues; le pauvre Reiwardt, enveloppé dans son manteau, avait peine à traverser les places et les passages dont les détours devaient le conduire à la maison de Streighton. Bientôt la neige tomba, et quand le jeune homme arriva chez son second, tous ses membres étaient glacés.

« Comment cela va-t-il, Eugène ? lui dit le baronnet en lui tendant la main; vous allez donc vous battre par un tems comme celui-ci ? »

Il ouvrit la fenêtre : un brouillard épais comme la fumée de charbon de terre pénétrait dans la chambre.

« Il faut bien que cette affaire se termine, répondit Reiwardt d'une voix sombre; vous nous mettrez à la distance que vous jugerez convenable.

— Mon cher garçon, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour arranger cette affaire; un échange de balles est indispensable; mais que diable! il y a encore moyen de

s'en tirer!... Est-ce que vous comptez ajuster sérieusement Apsley ?

— Sérieusement. Je le hais. Je veux sa mort ou mourir.

— Bon Dieu! quelle résolution! votre humeur est bien sanguinaire ce matin, Eugène. Après tout, comme vous dites, il faut en finir; mais prenez garde à vous, j'ai vu Apsley se battre, et je vous assure qu'il ne manque pas son homme. Arrangez-vous pour le tuer si vous ne voulez pas qu'il vous tue. »

Reiwardt ne répondit rien; le froid avait pénétré jusque dans la moelle de ses os. S'il n'eût pas craint que Streighton n'attribuât cette demande à la peur, il se fût fait apporter un verre de vin; son corps tremblait sous l'impression du froid et de la violente émotion qu'il ressentait. On sortit; la neige s'était changée en pluie très-fine, et le brouillard, au lieu de discontinuer, augmentait d'intensité. Arrivés sur le terrain, Reiwardt et son second ne pouvaient pas se distinguer l'un l'autre à deux pas de distance.

« Diable! s'écria Sir Édouard en boutonnant sa redingote et en plaçant sous son bras gauche le pistolet chargé; tout est contre nous: les amorces seront mouillées, la poudre ne prendra pas, vous ne vous verrez pas et par conséquent vous ne pourrez pas ajuster. Il est absolument nécessaire de vous placer à cinq ou six pieds l'un de l'autre.

—Comme vous voudrez, mais le plus tôt possible, répondit Apsley. Tout m'est indifférent, et je veux en être quitte. »

Alors trois figures parurent à travers la brume épaisse: c'étaient Hillier, Apsley et un jeune chirurgien. Les deux antagonistes, sans se voir, se tenaient à quelque distance de leur second. Cependant Hillier et Streighton causaient

ensemble sans se douter que Reiwardt, qu'ils croyaient beaucoup plus éloigné, pût les entendre. Hillier était un ancien militaire accoutumé à ces rencontres, à l'œil d'aigle, au nez crochu; homme dénué de tout scrupule.

« Fera-t-il des excuses? demandait-il à Streighton.

— Féroce comme un Algonquin, répondit Streighton. Il veut tout tuer.

— Comme il lui plaira; dépêchons-nous.

— Apsley vise juste.

— Malheureusement il a trop bu ce matin. »

Reiwardt, que ces paroles avaient surpris, se rapprocha pour mieux entendre.

« Dans ce cas-là, continua Streighton, ce pauvre diable de Reiwardt peut encore s'en tirer.

— Mais voyez ce brouillard! il augmente à chaque instant. Votre homme a-t-il l'air résolu?

— Sombre comme l'enfer et décidé à nous assassiner tous! Le vôtre, que dit-il?

— Tout en chancelant sur ses jambes il se moque de Reiwardt.

— Prétend-il le tuer?

— Non, il en sera quitte pour un bras ou une jambe.

— C'est difficile, avec un brouillard comme celui-ci.

— Je l'oubliais; diable! je ne sais trop comment nous ferons?

— Hillier, dit le baronnet en baissant la voix, si nous lui jouions quelque tour de Jarnac.

— Et comment faire?

— Il est vrai qu'à douze pas, à huit même, ils seront invisibles l'un pour l'autre.

— Nous ne pouvons pas leur mettre le pistolet dans la bouche.

— Vous voyez bien cette porte, elle est blanche, elle

nous apparaît, même à travers le brouillard ; si nous adossions Reiwardt contre elle.

— Ah! dans ce cas, je le tiens pour mort, le pauvre diable !

— Ma foi! tant pis pour lui ; l'imbécille l'a voulu. »

On mesure le terrain ; chaque second place son homme.

« Streighton, dit Reiwardt au baronnet d'un ton de voix très-calme, je ne veux pas être adossé contre cette porte.

— Ah! très-bien, très-bien, répond le baronnet en riant ; à votre aise, mon cher ; placez-vous trois ou quatre pieds en-deçà ou au-delà.

— Je ne vois rien, répliqua Apsley.

— Ni moi non plus, cria Reiwardt.

— Vous resterez où vous êtes ; ce sera un duel de hasard, un coup de dés ; seulement prenez garde de nous atteindre, au milieu de ce brouillard de tous les diables.

— Reculez-vous de vingt ou trente pas, reprit Apsley, et dépêchons-nous, j'ai un rendez-vous à dix heures. »

Deux ou trois minutes après, le baronnet cria :

« Êtes-vous prêt ? »

La voix de Sir Édouard retentit :

« Une, deux, trois ! »

Les deux pistolets partirent ensemble ; les deux balles traversèrent la brume opaque. Les seconds s'élancèrent du côté où la double explosion avait eu lieu.

« Je suis là, » cria Reiwardt.

Apsley ne répondit pas ; la balle de son adversaire, dirigée par le hasard, lui avait brisé le crâne. Bientôt le chirurgien s'agenouilla devant le cadavre, qui n'avait plus un souffle de vie.

« Fuyez, s'écrièrent Hillier et le baronnet, qui entendaient une foule de peuple accourir ; fuyez, fuyez ! » Mais

déjà Reiwardt s'était évanoui près du cadavre de ce misérable.

Lorsque le jeune homme se réveilla, il sentit une main rude et lourde qui le secouait brutalement par l'épaule : une voix sévère lui criait :

« Vous êtes mon prisonnier ; un fiacre vous attend à deux pas d'ici ; il faut me suivre. »

Reiwardt se laissa conduire et ne fit aucune résistance ; seulement on entendait ces mots sortir de sa bouche de tems à autre : « Ma mère ! ma mère ! » Bientôt, conduit à Newgate et sous le poids d'une accusation de meurtre, ce malheureux jeune homme ruiné, et qui conduisait à la mort, par sa folie, les seuls objets de son affection, n'eut plus pour perspective qu'un jugement criminel et infamant, dont le gibet pouvait être le terme. Les duels, pour cause de jeu, avaient été fréquens depuis quelques années ; les juges et les jurés se montraient plus sévères que de coutume. Un frère d'Apsley, attaché à la secte presbytérienne et d'une excessive sévérité, résolut de perdre celui qui venait de tuer son frère ; non-seulement il se porta l'accusateur de Reiwardt, mais il le représenta comme homicide par préméditation ; et recueillant de la bouche d'Hillier et de Streighton une foule d'indications fausses, il mit dans sa poursuite une fureur et un acharnement incroyables.

Je ne traînerai pas le lecteur à travers toutes les scènes d'angoisses qui se déroulèrent alors : ce jeune homme réduit à un état de demi-idiotisme, et relégué dans une prison parmi les malfaiteurs ; cette vieille mère qui ne sortait plus de son lit, et qu'un commencement de paralysie attaquait ; cette jeune fille si cruellement frappée dans toutes ses espérances de bonheur, offriraient, si je voulais suivre toutes ces phases, un tableau trop déchirant. Je me

détermine donc à passer sur une infinité de détails, qui tous ont laissé chez moi une trace poignante. L'infame coterie, à laquelle Sir Édouard Streighton servait de centre, eut soin de répandre le bruit que Reiwardt, après avoir perdu quelques sommes au jeu, avait voulu assassiner le joueur plus heureux que lui. La vie dissipée qu'il avait menée à Londres lui ayant laissé beaucoup de dettes, tous ses créanciers ajoutèrent à la clameur publique, et les prédispositions les plus défavorables se formèrent contre Reiwardt.

Chargé de donner des soins à sa mère, je le visitais souvent dans sa prison : aucune circonstance de cette tragédie domestique ne m'échappait. Un jour, comme il venait de me raconter avec détail toute sa vie à Londres, il reçut une lettre dont la suscription parut lui causer une agitation très-vive ; c'était la veille de son jugement. « Tenez, me dit-il, lisez ; ce misérable Streighton qui m'écrit ; voyez son style ; voyez si je ne mérite pas d'être banni de ce monde, pour avoir permis à un tel être de me conduire à ma perte. » Je pris la lettre et je lus :

MON CHER CAMARADE,

Demain, à neuf heures du matin, sur les bancs d'Oldbailey, vous aurez l'honneur de voir votre très-indigne ami Streighton et notre fidèle Hillier. Ne perdons pas courage ; nous avons fait la trouvaille d'un brave et honorable témoin qui, pour une somme raisonnable, est prêt à jurer devant le ciel et la terre qu'il nous a vu vous placer à quarante pas l'un de l'autre, et qu'il vous a entendu faire à ce pauvre Apsley toutes les excuses imaginables. Avouez que c'est là un gaillard très-utile et un homme de ressource. A propos, je suis fâché que notre ami Apsley se soit avisé de décamper de ce monde sublime sans me payer trois ou quatre cents guinées qu'il savait bien me devoir ; ce n'est pas bien à lui. Adieu, Reiwardt ; à demain.

Je ne puis exprimer l'impression de dégoût produite sur moi par cette lettre, que Reiwardt foula aux pieds, que je ramassai, et que je conserve comme un document précieux de ces mœurs.

Mais je m'empresse d'arriver au dénoûment du récit, à la scène qui devait amener l'héritier des Reiwardt sur le banc des plus vils criminels. A dix heures j'étais dans la salle d'Oldbailey; le matin même, quatre assassins condamnés à mort avaient été pendus, et les exécuteurs des hautes œuvres étaient occupés à enlever la charpente qui avait servi au supplice. Ce spectacle me fit horreur; j'entrai; une foule de curieux obstruait les avenues; la chaleur de la salle était étouffante. Parmi les spectateurs je reconnus plusieurs lords, quelques dandys célèbres par leurs folies, et des membres de la haute noblesse. Les débats avaient commencé; Sir Édouard Streighton, en habit d'uniforme, le menton appuyé sur sa canne, était assis, à la droite des juges, à côté de Reiwardt; Hillier, placé de l'autre côté, fronçait le sourcil et semblait se résigner, avec une colère concentrée, à l'ennui de ces débats. Le chef de la bande, Streighton, conservait encore l'espèce de supériorité que sa puissance intellectuelle lui avait assurée; il y avait de l'aisance dans ses manières, et c'était toujours l'homme de bon ton.

Quant au pauvre Reiwardt, appuyé sur la barre du tribunal et placé entre les deux démons qui l'avaient perdu, il était impossible de le regarder sans ressentir l'intérêt de plus vif. Une résignation mélancolique respirait sur tous ses traits; sa figure, autrefois si belle, avait considérablement maigri, et l'éclat de ses yeux noirs sur son teint d'une blancheur matte, leur lustre si triste et si profond, l'espèce de douceur et de sérénité née d'une longue souffrance et de la conscience de ses torts, inspiraient le plus vif intérêt.

C'est un groupe que je n'oublierai pas, qui ne sortira point de ma pensée. En face du banc des témoins, un homme boutonné jusqu'au menton, aux sourcils froncés, à l'air féroce, applaudissait, approuvait d'un signe de tête toutes les fois que les avocats flétrissaient de leurs injures la conduite et les mœurs d'Eugène Reiwardt; c'était Apsley, le frère du mort. Dirai je combien de calomnies furent mises en jeu, combien d'invectives furent prononcées; avec quel dédain pour la vérité, avec quelle rhétorique véhémente les hommes institués pour soutenir les droits de l'innocent, ces hommes qui abusent si cruellement de leur mission, abreuvèrent d'ironie et d'outrage l'infortuné Reiwardt. Je ne pouvais sans indignation voir ces misérables qui déshonorent, peut-être à leur insu, la plus belle des professions, qui croient de bonne foi faire un honnête métier, quand ils font le plus infame de tous, en flétrissant par de légères et odieuses calomnies, les adversaires souvent fort honorables de cliens criminels; qui s'irritent, qui se passionnent de sang-froid pour des intérêts qui ne sont pas les leurs et pour des plaideurs qu'ils n'aiment, ni n'estiment, mais qui paient à un haut prix leur colère systématique.

Comme les débats se prolongeaient et que rien ne pouvait encore faire pressentir la décision des jurés, je me rendis auprès de mistriss Reiwardt, et je suivis dans tout son développement, dans ses craintes, dans ses espérances, la longue anxiété de cette pauvre mère, à laquelle les avocats et les avoués chargés de défendre son fils, envoyaient d'heure en heure le bulletin de la séance; c'était un drame que l'arrivée de chaque bulletin. Dans une affaire qu'il était impossible de soumettre aux formalités régulières de la loi, et où l'impression morale des juges devait décider du sort de l'accusé, cette impression changeait de moment en

moment; tantôt on pouvait croire que la sentence de mort allait être prononcée; tantôt qu'il allait être condamné à l'emprisonnement et à la déportation. Ces fragmens de papier épars sur le lit et sur la table, faisaient passer la pauvre mère de l'espérance la plus vive au plus profond découragement.

Ce ne fut qu'après des alternatives cruelles, après avoir lu et relu à plusieurs reprises ces bulletins différens, que le vieil intendant se précipita dans la chambre en s'écriant :

« Absous! absous! il est absous! »

Ce pauvre homme était dans le délire de la joie; il agitait son chapeau au-dessus de sa tête.

La mère se précipita de son lit; et, au moment où Eugène, qui suivait le vieux Pritchard, entrait dans la chambre, elle s'élança, pressa son fils d'une étreinte convulsive, et expira . . . .

. . . .

Avez-vous jamais parcouru un champ de bataille couvert de morts et de mourans? prêté l'oreille à ces gémissemens, à ce râle, à ces cris? L'intérêt qu'une telle scène excite est trop douloureux pour que l'œil s'y arrête, pour que le peintre ait le courage de le reproduire. Tel serait cependant le tableau que j'aurais à faire, si je forçais le lecteur à me suivre à travers les conséquences nécessaires et fatales de ce drame. Le jeune homme ne sortait plus de son lit; la consomption minait lentement la jeune fille; au bout de deux mois elle n'existait plus. Sir Édouard Streighton eut l'audace de réclamer en justice la propriété des terres et domaines que son infame fourberie avait arrachés au malheureux jeune homme. Cet acte imprudent le perdit.

Reiwardt sortit de son lit et se releva pour plaider sa

cause. Il développa hautement la série d'iniquités dont il avait été victime, et il éleva même des doutes qui se transformèrent bientôt en certitude, sur les moyens dont on s'était servi pour lui gagner des sommes aussi considérables. Les papiers publics retentirent de cette affaire, et Streighton, effrayé d'un scandale qui ne lui permettait pas de reparaître dans le monde, se hâta de réaliser ce qu'il possédait et partit pour l'Amérique. La justice s'empara de ses papiers, parmi lesquels la lettre de Pierre Eccles fut trouvée. Alors seulement Reiwardt connut l'auteur du complot dont il avait été victime. Par une trop juste vengeance, il fit imprimer dans les journaux la lettre de Pierre Eccles à ses complices, et ce document curieux de scélératesse étant parvenu jusqu'à l'évêque dans le diocèse duquel se trouvait Eccles, le misérable fut exclus à jamais de la carrière qu'il avait déshonorée. Hillier, ou du moins celui dont j'ai voilé le nom sous ce pseudonyme, est encore plein de vie et d'audace; il existe à Londres; et sa tête se recouvre aujourd'hui de vénérables cheveux blancs; on peut le voir tous les soirs dans un des plus célèbres *enfers* de la capitale, le nez surmonté de lunettes vertes, prenant encore plaisir à faire ou préparer des victimes; spectateur assidu et quelquefois actif des combats de la bouillotte et de la roulette.

Reiwardt, privé de toute espérance, traîna encore pendant deux années une vie languissante et misérable. Enfin, une gastrite sur-aiguë, jointe à la débilité fébrile de tout l'organisme, le jeta dans un tel état de marasme que l'existence lui devint insupportable. Un soir que j'allais lui rendre visite et que je m'étais arrêté à causer dans son anti-chambre avec le vieux Pritchard, les longs hurlemens d'un beau chien de Terre-Neuve, qui ne le quittait pas, nous effrayèrent. Nous montâmes : la porte de

son cabinet était fermée; un râle long et douloureux se faisait entendre. Aidé de quelques domestiques, je jetai la porte en dedans; il était là, baigné dans son sang, et tenant encore à la main droite le rasoir qui lui avait servi à accomplir le suicide. Sur la table de nuit se trouvait une lettre cachetée de noir et dont la suscription portait : « A M. Pritchard. » Nous essayâmes en vain de lui donner quelques secours; ce n'était plus qu'un cadavre. La lettre adressée à Pritchard contenait un testament en faveur de ce serviteur fidèle, et commençait par ces tristes paroles.

« Moi, Eugène Reiwardt, joueur ruiné, après avoir » déshonoré ma famille et mon nom, dilapidé ma fortune, » tué un homme en duel, assassiné ma mère et ma cou- » sine, je donne et lègue, etc. »

(*Blackwood's Magazine.*)



BONINGTON ET SES ÉMULES.

Le dix-neuvième siècle, après tant de tracasseries et de violences, après avoir vu tant de systèmes différens se déployer, se combattre, enfanter des systèmes nouveaux qui luttaient à leur tour et se dévoraient comme les enfans de Cadmus, ne peut avoir qu'un seul caractère, dans les arts, dans la philosophie, dans la littérature. C'est l'éclectisme. Je n'entends pas par ce mot l'incertitude et le vague des doctrines ; ni l'habitude malheureuse de prendre çà-et-là, de piller au hasard ce qui convient ou semble convenir : ici c'est la faiblesse, là c'est le plagiat. Mais les talens les plus élevés aujourd'hui ne peuvent être que d'ordre composite, pour ainsi dire. La spontanéité n'appartient plus à un tems où les yeux de l'artiste, à peine ouverts, sont frappés de mille chefs-d'œuvre régis par des lois diverses, où sa pensée à peine éclose se sent attirée par mille théories vraisemblables et opposées. N'espérez plus que le génie éclate en s'ignorant lui-même, ni qu'il répande ses parfums comme une rose verse les siens. Il ne chantera plus comme Homère, il ne sera pas observateur naïf et sans système comme Shakspeare. Cette réflexion sur l'art, cette critique méditée qui refroidit et qui arrête l'élan de l'artiste, viendront toujours se mêler à ses œuvres. Doué du génie le plus puissant, il faudra bien qu'il compare entre eux les divers génies qui l'ont précédé. Plus son organisation sera heureuse et flexible, plus il aura de peine à se décider

entre un Paul Veronèse et un Rembrandt, un Raphaël et un Michel-Ange. Heureux si, par la fusion de ces genres divers, par la combinaison de ces styles, il parvient à une originalité propre et individuelle.

Tel fut Richard Bonington. De toute l'école de peinture moderne c'est peut-être le talent le plus original : et c'est par une étude constante, réfléchie et persévérante qu'il est arrivé à ce but. Il a fondé une école ou plutôt il est resté, comme Géricault, son contemporain, à la tête d'une armée d'artistes qui se sont enrôlés sous sa bannière et qui l'ont suivi de loin.

Richard Parkes Bonington est né à Nottingham, le 25 octobre 1801. Son grand-père jouissait de tous les honneurs de la bourgeoisie : il était gouverneur de la prison du comté. Le fils de ce dernier, père de l'artiste dont nous nous occupons, bon vivant, homme de plaisir, avait été élu comme remplaçant de son père. Mais le libéralisme de ses opinions politiques avait servi de prétexte à sa destitution, et il s'était avisé de se faire peintre de portraits. C'était un artiste médiocre, mais un bon professeur. Miss Parker qu'il épousa devint la compagne de ses travaux, et dirigea, de concert avec lui, l'école de dessin et de peinture qu'il avait ouverte à Nottingham. Cependant les opinions politiques du père redoublèrent de véhémence, et bientôt elles l'absorbèrent à tel point qu'il négligea totalement les soins que sa famille exigeait de lui. Un jour qu'au milieu de la grande place de Nottingham, monté sur les hustings, Bonington père adressait au peuple assemblé ses allocutions tribunitiennes, un des auditeurs, parlant au jeune Richard Bonington, qui était auprès de lui, le complimenta sur le talent de son père :

« Ah! s'écria le jeune homme, voici tout ce qui nous en revient! »

Et il tira de sa poche le penny solitaire, misérable espoir de son dîner. Malgré les efforts de mistriss Bonington, le nombre des élèves diminua, la négligence du père entraîna la ruine de l'école; et la famille, traquée par ses créanciers, fut obligée de partir pour la France, où elle vécut pauvrement d'un petit commerce de dentelles.

Ce fut là que le jeune Bonington se livra à de véritables études d'artiste. Pendant son séjour à Nottingham, son génie s'était trouvé renfermé dans un cercle étroit, au milieu d'objets vulgaires. Il visita le Louvre, il admira les tableaux de toutes les écoles, de tous les maîtres; et passa des journées entières, des mois entiers, tout occupé à reproduire les plus belles pages des diverses écoles. Son père le fit entrer dans l'atelier de M. Gros; il subit les rigueurs de ce maître, qui, mécontent de la témérité et de ce qu'il appelait l'extravagance de son élève, le renvoya ignominieusement et lui défendit de rentrer jamais dans sa classe. Plus tard cependant M. Gros reconnut son injustice, et fit des démarches vers le jeune homme dont il avait méconnu le talent et si cruellement puni les écarts.

Dans les études académiques de Bonington on remarquait déjà cette facilité de faire, cette naïveté d'observation et cet emploi savant de la lumière et de l'ombre qui, plus tard, le distinguèrent éminemment. Il, fit en 1822, un petit voyage en Italie; Venise le captiva long-tems. Dans cette cité vraiment magique, il étudia à loisir toutes les bizarreries du clair-obscur, tous les jeux de la lumière et de l'ombre. Ses esquisses et ses aquarelles, représentant divers aspects de Venise, sont dignes du Canaletti et du Guardi. Bientôt ces belles aquarelles se répandirent en France et en Angleterre.

La réputation du jeune homme commença à Paris; ses

compositions à l'huile étaient très-recherchées; célèbre en France, il ne jouissait encore d'aucune estime en Angleterre. Deux tableaux qu'il envoya à l'Exhibition de Somerset-House, surprirent étrangement la foule des juges. « Quel est ce M. Bonington, d'où vient-il, où a-t-il étudié?» se demandait-on de toute parts. En effet, ce n'était là ni la manière raide et empesée de l'école de David, ni la touche lâche et incertaine de l'école anglaise. Le coup de pinceau de Bonington était hardi; coloriste habile, il ne négligeait pas le dessin. C'était un mélange audacieux et spirituel des deux écoles, une manière composée des deux manières. Faute de savoir à quel peintre de renom attribuer les deux ouvrages dont je parle, les critiques affirmèrent tout simplement que Bonington n'existait pas. C'était, disaient-ils, un être de raison, et derrière ce pseudonyme un véritable peintre anglais, M. Collins s'amusait à se cacher. Faisons observer ici que, malgré le talent reconnu et remarquable de M. Collins, ce talent ne ressemblait en rien au faire de Bonington, et qu'il y avait autant de manière, de gentillesse et de prétention dans les tableaux de ce peintre, qu'il y avait de largeur et de facilité dans le style de son prétendu Sosie.

Cependant les succès qu'il avait obtenus, au lieu de l'arrêter dans sa course, le stimulèrent; il entreprit un grand nombre d'ouvrages. Le carton sous le bras, il parcourut les provinces les plus pittoresques de la France. Un jour il eut l'imprudence de rester immobile, sous les rayons ardens du soleil de midi, et de continuer le paysage qu'il copiait d'après nature. Une fièvre cérébrale se déclara; il languit quelque tems, et cette maladie se transforma en une consomption qui, le 23 septembre 1828, l'enleva à ses nombreux amis; il n'avait que vingt-sept ans. Les funérailles de ce jeune homme furent honorées par la présence de

Lawrence et la plupart des artistes distingués de l'Angleterre.

Une perte cruelle avait d'ailleurs contribué à le plonger dans cet état de langueur, dont il ne sortit plus que pour descendre dans la tombe; miss Foster, fille d'un ministre anglican qui demeurait à Paris, lui avait inspiré une passion vive. Elle mourut; il fut très-affecté de cette mort, qui disait-il, présageait la sienne propre. Pour se distraire il alla passer quelque tems dans le comté de Nottingham. Cette visite au lieu de sa naissance fut secrète. Il ne voulut voir aucun des anciens amis de sa famille; il savait trop pour quel motif son père avait quitté la ville, et quelle réputation équivoque il y avait laissée.

Personne ne fut donc instruit de sa présence; il parcourut seul les campagnes qu'il avait si souvent visitées dans son enfance. Plaisir mélancolique qui donne une idée bien juste du caractère de Bonington. Sa sensibilité originale était un sujet d'étonnement pour tous ceux qui l'approchaient; la même empreinte de singularité, de tendresse et de rêverie était gravée sur ses traits. Il était grand, bien proportionné dans sa taille. Des sourcils épais ombrageaient ses yeux noirs et pénétrans; son front était haut et carré; son nez long et droit, comme dans les statues grecques. Un mélange de douceur et de fermeté, de méditation et de mélancolie, se faisait lire sur sa figure expressive. Il y avait de l'inégalité dans son humeur, comme chez tous les hommes de génie : quelquefois gai, expansif, jovial, amusant; souvent aussi taciturne, incapable de prononcer une parole et de rendre une salutation. Chose assez rare, malgré cette bizarrerie et cette mobilité de caractère, Bonington comptait au nombre de ses amis tous ceux avec qui il avait eu des rapports.

Nous avons déjà indiqué le style qui lui était propre ,

et essayé l'analyse rapide de son originalité personnelle. Nous avons reconnu qu'il n'avait jamais cessé de puiser dans les œuvres des anciens maîtres les sources de son élévation et de ses succès. Nous l'avons vu comme les Carrache, essayer une école éclectique en peinture, étudier sans imiter, chercher à-la-fois l'éclat du coloris, les effets magiques du clair-obscur et la pureté du dessin. Sans prétendre au titre de peintre d'histoire, il a fait vivre l'histoire dans ses tableaux de genre; sans essayer de donner à l'aquarelle les hautes prétentions du tableau à l'huile, il a imprimé à ses paysages une force de touche et une vigueur d'effet qui n'ont jamais été surpassées; malheureusement il n'a pas assez vécu. Au moment où la mort l'a surpris, Bonington entrait à peine dans la carrière; il était plein d'espoir, d'énergie et de confiance dans l'avenir. Il avait conquis à-la-fois deux nations voisines et ennemies; l'école française et l'école anglaise l'avaient accueilli et adopté avec un égal empressement. Les Français ne disaient jamais que *notre Bonington*; les Anglais le réclamaient comme leur compatriote. Il est difficile de dire jusqu'à quelle hauteur son génie se fût élevé, et quel influence il eût exercée s'il eût vécu; peut-être, fondant une école à-la-fois plus sage et plus hardie, eût-il imposé une digue à ce torrent de productions médiocres et téméraires, dont les auteurs n'ont brisé toutes les règles et franchi toutes les digues de l'art ancien, que pour prouver leur impuissance présomptueuse. Bonington, sans préjugé, sans école, presque sans patrie, était précisément l'homme qu'il fallait pour régénérer l'art, pour en prévenir l'anarchie et présider à sa brillante métamorphose.

Le mouvement qui entraîne la peinture en France se compose, ainsi que le mouvement littéraire, de plusieurs influences hétérogènes. On y retrouve l'imitation de l'école

anglaise, les souvenirs de la renaissance, le désir d'atteindre la beauté du coloris vénitien, le tout sur un fond d'études Michelangesques et Raphaëliques. Ainsi dans la carrière littéraire, ce n'est pas une seule influence, ce n'est pas seulement Shakspeare ou Goëthe qui poussent et précipitent les esprits; c'est une confusion inouie de souvenirs, de pensées, de génies divers; le moyen-âge et l'Espagne catholique, et l'Italie papale, et l'Allemagne du dix-huitième siècle y ont part à-la-fois. Tel imite Joinville, et tel autre Rabelais; celui-ci puise son originalité dans l'imitation de Walter Scott, et cet autre dans un calque du Dante. On a vu de jeunes peintres composer leurs tableaux, les uns comme certains maîtres de l'école anglaise, en opposant vivement, grossièrement l'ombre à la lumière et la lumière à l'ombre; d'autres en copiant les masses noires que Michel-Ange de Caravage jetait sur ses canevas, et qui, ne tardant pas à pousser au noir, ont fini par ne plus offrir aux spectateurs que des croûtes informes. Vous en trouverez de toutes les écoles et de toutes les manières. Quelques-uns vont jusqu'à couvrir leur toile d'une feuille d'or pour imiter, disent-ils, les peintres du moyen-âge. Parmi ces influences, celle de Bonington doit être comptée; ses études sur les ruines, sur les arbres, sur les costumes, sur le paysage de la France, ont remué une foule d'intelligences, donné une activité, une impulsion nouvelle à beaucoup de jeunes et brillans pinceaux.

Ce n'est pas que son œuvre soit considérable; il a fait plus de lithographies que d'aquarelles, et plus d'aquarelles que de tableaux à l'huile. Ses ouvrages posthumes ont été vendus 1,200 liv. st. (20,000 fr.); le marquis de Lansdowne, la comtesse Grey, le duc de Bedford, M. Carpenter et M. Cooke, possèdent ses plus beaux tableaux.

M. Cook a une collection de magnifiques aquarelles, fruit de son séjour en France, et présentant plusieurs aspects de paysages français. Parmi ses œuvres capitales, il faut citer ses vues de Venise et de Bologne, son Henri III, son Tombeau de Saint-Omer et son Turc en repos.

Henri III, roi de France, est, selon nous, un admirable tableau. Ce monarque-femme est entouré de ses mignons : les perroquets babillent, et les singes gambadent autour de lui; sa faiblesse intellectuelle est écrite sur son front. Sous les boucles d'oreilles, sous les perles et l'or qui le surchargent, la pâleur du roi efféminé, cette pâleur de la débauche et de la paresse, semblent ressortir plus vivement. Autour de lui sont épars les instrumens de ses plaisirs et de ses folles et fantastiques dévotions. Cependant une physionomie grave apparaît dans ce cabinet, où il se livre à ses ébats ordinaires avec ses dignes compagnons. C'est une physionomie vénérable de l'époque, une barbe grise, un vrai ministre du seizième siècle dont la seule immobilité contraste avec la scène qui l'entoure, et semble flétrir les ignobles passe-tems d'un roi dépravé. Il vient apprendre à Henri III que tout est perdu, que le trône chancelle, qu'il est déclaré par la Ligue et une partie de la France, incapable de gouverner. Le roi lève la tête et fixe sur son ministre un œil bleu vide de pensée, l'œil d'un idiot qui s'étonne. Il était impossible de mieux composer un tableau historique, de mieux faire comprendre le caractère du prince et la faiblesse de son règne. Ici les accessoires sont non-seulement nécessaires à l'effet de l'ensemble, mais philosophiques et essentiels au drame.

On a prétendu que Bonington était surtout remarquable dans ses marines et dans ses paysages; et comme il n'a pas prétendu au titre de peintre d'histoire, on lui en a re-

fusé les honneurs. C'est une injustice, selon nous; il a excellé dans tout ce qu'il a entrepris, et ses tableaux, qu'il qualifiait d'études, sont restés des chefs-d'œuvre. Sa place est assurée à la tête des deux écoles à-la-fois, au niveau des plus grands noms dont la France et l'Angleterre pittoresques du dix-neuvième siècle puissent se vanter.

(*Galery of Arts.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Nouvelles observations sur les travaux intérieurs de l'abeille. — L'abeille qui fait le miel (*apis mellifica*), se livre à un travail si compliqué, est soumise à des institutions si mystérieuses, que ces insectes, examinés de près par tous les naturalistes depuis la création du monde, sont à peine connus aujourd'hui. Les observations de Huber, de Mlle Jurine et de Maraldi, nous ont enfin dévoilé les arcanes de la ruche, ignorés d'Aristote, de Pline, de Virgile et même de Buffon. On avait vu les mouches à miel voler de fleur en fleur, recueillir leur moisson de *pollen*, et entrer dans la ruche. On admirait la disposition des alvéoles et la beauté des matériaux qui les composaient; mais les mœurs intérieures de la république n'étaient qu'un texte d'hypothèses plus ou moins hasardées. Un aveugle, Huber, a le premier découvert et décrit l'intérieur de la ruche : sa femme exécutait ses ordres, suivait ses indications, lui transmettait les faits nouveaux qui s'offraient à elle : chose merveilleuse! Il était réservé à un philosophe dont les paupières étaient fermées, de voir ce que les yeux de tant d'autres naturalistes n'avaient pas aperçu.

La cire, avec laquelle sont construites ces admirables cellules que tout le monde connaît, n'est pas, ainsi que le croyait Réaumur, le produit du *pollen* des fleurs; c'est

une sécrétion externe qui suinte entre les anneaux ou plaques dont le ventre de l'insecte est composé ; pour employer cette cire, il faut que l'abeille la détache avec ses mandibules, la pétrisse et la maçonne. Le premier estomac de l'*abeille ouvrière* est spécialement destiné à recevoir le miel. Le second, qui ressemble beaucoup à un tonneau cerclé, ne contient jamais de miel, les anneaux musculaires qui l'entourent, cachent aux yeux les poches qui contiennent la cire et qui se composent d'une substance cellulaire et réticulée par hexagones réguliers. Quand on alonge le corps de l'abeille, on voit ces anneaux apparaître distinctement ; ils laissent apercevoir les poches de la cire. Deux autres poches blanchâtres, d'un tissu fort doux et qui figurent un trapèze, apparaissent deux par deux sur les quatre cercles intermédiaires de l'estomac. La cire se forme par écailles légères, qui, sécrétées par l'abeille, durcissent à l'air, sortent par les interstices dont nous avons parlé et sont employées ensuite par l'ouvrière. Les mâles et la reine n'ont pas de poches à cire. Les abeilles nourrices en ont, mais qui produisent fort peu de cire ; l'*abeille cirière* se livre exclusivement à ce genre d'occupation. La cire que fabriquent ces insectes est plus liquide chez les uns, plus compacte chez les autres, de couleur et de formes différentes ; ce sont ou des écailles minces, ou d'épaisses tablettes, ou un tissu extrêmement léger. La cire telle que l'insecte la recueille sous ses propres ailes, ne ressemble pas à la cire des alvéoles ; cette dernière n'est plus une substance simple ; elle acquiert, grâce au travail de l'abeille, une blancheur et une ductilité qu'elle n'avait pas dans son état naturel.

La cire ne suffisait pas aux abeilles qui voulaient cimenter et vernir leur édifice ; il leur fallait une matière plus tenace, plus visqueuse, plus adhérente. Les arbres à résine

leur ont offert cette substance, dont Réaumur lui-même devinait seulement l'usage, et dont Huber, le philosophe aveugle, est parvenu à connaître la nature. On a nommé cette espèce de cire : *propolis* (προ πολις), parce que les avenues de la cité des abeilles en sont tapissées comme l'intérieur des alvéoles en est garni. Quand un insecte, conduit par sa mauvaise destinée, s'introduit dans la ruche, les abeilles le tuent d'abord, avec leurs aiguillons; puis elles l'ensevelissent sous la propolis accumulée, dont la solidité, qui s'accroît de moment en moment, empêche les miasmes pestilentiels de se répandre dans la ruche.

La structure des pattes de l'abeille, leur conformation extérieure et intérieure, se prêtent merveilleusement à cette industrie. Au milieu de chacune des pattes de derrière, la nature a pratiqué une espèce de panier triangulaire, cavité garnie d'une corne dure, polie et brillante, et dont une double haie d'arêtes vives et piquantes protège l'entrée et garnit les bords. C'est dans ce panier que l'insecte accumule la liqueur destinée à se changer en *propolis*; les poils et arêtes qui l'entourent permettent à l'ouvrière de surcharger son panier et d'y entasser ses matériaux bien au-delà des bords. Quand elle a découvert la résine dont elle a besoin, elle passe près d'une demi-heure à la pétrir avec ses mandibules, de manière à la rendre moins adhérente et moins visqueuse. Ses pattes de devant saisissent alors la propolis préparée, et la placent dans le panier des jambes de derrière, en la battant de deux ou trois coups pour la fixer; le second morceau de propolis demande à être battu avec plus de force encore : le panier une fois rempli, elle s'envole.

C'est avec la propolis que l'on enduit tous les interstices, que l'on bouche soigneusement toutes les fissures lorsqu'une colonie nouvelle a fait élection de domicile dans

une ruche ou dans un tronc d'arbre; ensuite les cirières s'occupent à fabriquer la cire. Au lieu de se livrer isolément à ce travail, elles l'accomplissent en commun. Suspendues aux pattes les unes des autres, les cirières forment un rideau plat, un parallélogramme de mouches immobiles : immobilité laborieuse ; car elles détachent avec leurs pattes les écailles de cire qui leur servent de cuirasse ; et toutes ces écailles venant à se joindre, composent une feuille de cire qui se continue jusqu'à la dernière abeille suspendue en rideau. Cette bande d'ouvriers se charge de créer les matériaux de l'édifice; elle n'empiète jamais sur les fonctions des autres. Une seconde bande commence à élaborer la cire, trace les grandes divisions du plan, ajuste les angles, forme les cellules. Un troisième bataillon est composé des approvisionneuses; elles ne donnent pas de nourriture au second bataillon, dont la tâche est assez pénible, mais qui ne tarde pas à recevoir son congé dès qu'elle est accomplie. Les approvisionneuses qui reviennent des champs où elles ont fait leur butin, ne se réservent pas la plus petite part des alimens qu'elles apportent : sans doute elles ont commencé par se servir elles-mêmes. Une quatrième bande est chargée de polir et d'achever avec le corps, les pattes et la bouche, l'intérieur et l'extérieur des cellules. Ces dernières, dont le labeur est très-fatigant, reçoivent leur pitance ainsi que les abeilles cirières. Quand les insectes ont besoin de rafraîchissement, ils alongent leur trompe ; l'abeille approvisionneuse ouvre sa poche remplie de miel, en verse une ou deux gouttes que l'on voit entrer dans le tube, et l'artiste se remet à l'œuvre.

Réaumur lui-même ignorait la manière dont les abeilles procèdent lorsqu'elles ébauchent leur domicile. Rien de plus difficile que de pénétrer les mystères d'une ruche : vous voyez une foule de mouches laborieuses se presser,

se grouper, s'entasser sur un seul point; l'ouvrage s'exécute au milieu de cette confusion apparente, qui cache l'ordre le plus régulier, le plus invariable. Une première abeille accomplit son œuvre; chacune de ses concitoyennes, ou l'imite ou perfectionne son travail. Personne n'obéit. Tout le monde cède à son tour à l'empire de l'instinct : et cet instinct, pour ainsi dire mécanique, se modifie selon les circonstances, donne à l'insecte les impulsions les plus justes, les plus constamment en harmonie avec ce que les besoins de la ruche exigent. Huber, à force de persévérance et de moyens ingénieux, a découvert que le prétendu gouvernement des abeilles est une chimère, et que le moindre citoyen de la république agit, aussi bien que la reine, par un mouvement spontané, sur lequel aucune autre abeille n'exerce d'influence.

Une première abeille est fondatrice de toute la ruche; du moins mérite-t-elle ce nom, puisque seule, se détachant de ses compagnes, elle amasse, pétrit et colle au centre et au sommet de l'édifice, la première muraille de cire qu'elle saisit et extrait des anneaux placés sous son corps. Une seconde abeille suit son exemple, accumule auprès du premier monceau de cire un second monceau, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'une foule d'abeilles, empressées de creuser les cellules, s'emparent de ces blocs et les élaborent. C'est dans ce moment que l'étude des abeilles devient difficile ou impossible. Telle est la multitude des travailleuses qui bourdonnent et coopèrent à l'œuvre commune, que le spectateur le plus attentif ne parviendrait pas à se rendre compte de leurs opérations. Une ruche de verre ne lèverait point la difficulté. Elle permet à peine d'entrevoir les premières fondatrices; comme le travail s'achève en commençant par le haut et finissant par le bas, les premières cellules horizontales voilent entièrement les secon-

des, et la plus stricte attention ne parvient à aucun document exact sur les travaux des abeilles. Huber, pour arriver à la connaissance de ces arcanes, imagina de poser verticalement plusieurs cellules, dont la situation naturelle est horizontale; il comptait que les abeilles, au lieu de reconstruire une ruche sur des lignes parallèles au sol, profiteraient de cette ruche commencée, et continueraient les ruches verticales : ce qu'il avait prévu arriva. Le verre transparent de la ruche permit enfin de voir ces admirables architectes bâtir perpendiculairement les cellules qu'ils construisent sur un plan horizontal, lorsqu'on les abandonne à leur instinct.

Les premières cellules, celles qui, suspendues à la coupole, y sont adhérentes, n'ont que cinq côtés; toutes les autres sont hexagones. Le fond des premières cellules étant attaché sur une surface plane, est également plane; les autres ont le fond creusé en angle, et cet angle, qui ressort du côté opposé, concourt à former le mur de l'alvéole qui s'y trouve adossée. Ainsi enchassées, toutes les alvéoles dépendent l'une de l'autre; c'est une série continue d'angles qui s'emboîtent de manière à ne pas perdre une ligne de terrain. Maraldi et Kœnig ont soumis une ruche au calcul géometrique; ils ont trouvé que les insectes dont nous parlons résolvaient exactement le problème suivant : « Bâtir sur aussi peu d'espace que possible le plus grand nombre de cellules possible, en employant le moins de matériaux que l'on pourra. » Chaque cloison est formée de deux cloisons en feuilles de cire juxta-posées. Pendant que plusieurs abeilles travaillent aux cellules situées sur le devant, leurs compagnes mettent à profit les matériaux qui leur sont fournis par les cloisons qui s'avancent d'un autre côté. Ainsi l'œuvre marche avec une rapidité et une simultanéité surprenantes. Nos abeilles rencontrent-elles un ob-

stacle, une inégalité de terrain, une surface trop glissante, pour que leur cire puisse s'y attacher, elles modifient selon la circonstance leur ingénieuse maçonnerie, puis elles préparent pour les mâles de plus larges cellules, élargissent progressivement les alvéoles, de manière à ne pas détruire la symétrie générale, donnent à leurs réservoirs une dimension plus grande encore lorsque le miel est en abondance et qu'il faut en faire provision; tout enfin, dans leurs actes, est calcul, combinaison savante, admirable, soumise à des lois que rien ne peut changer.

Géologie.

Le Caucase et ses eaux minérales. La chaîne du Caucase paraît être dans toute sa longueur composée de plusieurs bandes parallèles dont la principale est granitique et surpasse toutes les autres. Les roches micacées, appelées *gneiss* y dominent et renferment des masses de porphyre qui montrent çà-et-là une structure basaltique, ce qui fournit une nouvelle preuve de leur origine ignée. Ces hauteurs sont couvertes de mousses et de lichens du milieu desquels on voit sortir l'airelle myrtille (*vaccinium myrtillus*). La bande schisteuse appuyée sur les granits forme des cimes très-escarpées dominées par des pyramides de porphyre et séparées par de vallées profondes. Sur les schistes s'élève une autre bande composée de calcaires blancs à grains plus ou moins fins. Les montagnes que forme cette espèce de marbre sont couvertes de touffes de hêtres qui leur donnent de loin un aspect sombre, qui explique le surnom de *montagnes noires* qu'elles ont reçu des habitans.

Les flammes qui brillent sur quelques collines de cette

chaîne sont plutôt le résultat de l'inflammation du gaz hydrogène et des phénomènes analogues à ceux des salses qu'à ceux des feux volcaniques. En effet, il est peu de contrées où l'on recontre autant de sources minérales que dans les chaines du Caucase : à Piatigoria, dans un espace de quelques verstes, on voit jaillir une centaine de sources minérales, aussi variées relativement à leurs élémens constitutifs qu'à leurs vertus médicales. Le dépôt des sources minérales forme un tuf calcaire qui renferme fréquemment des plantes et un grand nombre d'escargots. Piatigoria possède plusieurs sources sulfureuses, dont la température varie de 22 à 37 degrés Reaumur, et qui, outre des sels dissolvans, renferment en grande quantité du gaz acide carbonique et du gaz hydrogène sulfuré. A quinze verstes de Piatigoria, en allant vers l'ouest, on trouve des eaux thermales ferrugineuses, à une température de 18 à 33° Réaumur; mais les plus renommées et celles qui attirent un grand concours de visiteurs, ce sont les eaux minérales froides appelées *Bogatirskaja Woda* (eaux des héros); elles possèdent une vertu stomachique et fortifiante très-extraordinaire. Il y a aussi des eaux savonneuses, des eaux alcalines qui produisent d'heureux résultats. D'après le dire de quelques hardis voyageurs, qui ont pénétré très-avant dans la chaîne du Caucase, on trouve un nombre prodigieux de sources minérales de différentes vertus; mais il est impossible de les explorer, à cause des mœurs sauvages et des habitudes féroces des Circassiens qui habitent ces régions.

Géographie.

Canal de jonction entre la mer Pacifique et l'Océan Atlantique. —Plusieurs journaux français, en annonçant

le prochain départ de M. Herrera, ministre plénipotentiaire de la République de l'Amérique Centrale à Paris, ont annoncé à leurs lecteurs que ce ministre allait à son retour s'occuper de la mise à exécution d'un projet conçu depuis long-tems pour établir un point de communication entre les deux mers à travers le grand isthme qui les sépare. Nous ignorons si telle est l'intention du gouvernement de l'Amérique Centrale; mais, en attendant que des renseignemens plus positifs nous parviennent, nous allons donner sur cette gigantesque entreprise quelques détails empruntés à l'ouvrage de M. Robinson qui ne manqueront pas d'intérêt:

« Dès l'année 1528, on soumit à la cour de Madrid un plan pour unir dans l'isthme de Darien la rivière de Chagres avec le golfe de Panama. D'autres plans de ce genre ont été proposés à diverses époques, tant au gouvernement espagnol qu'à celui de la Grande-Bretagne; mais le premier de ces gouvernemens, si jaloux de ses possessions d'Amérique, n'y a donné que le degré d'attention nécessaire pour les rejeter; le second, ne pouvant disposer du territoire compris dans les plans qui lui étaient soumis, n'a pu s'en occuper sérieusement. Aussitôt que la République Centrale fut constituée, et que son gouvernement eut triomphé des obstacles sans nombre qui viennent toujours assaillir les états naissans, il s'occupa avec ardeur des moyens à employer pour parvenir à réaliser cette grande entreprise, qui doit avoir les plus heureux résultats, non-seulement pour la République de l'Amérique Centrale, mais même pour le monde entier. Plusieurs plus ou moins réalisables projets furent présentés; mais voici celui qui fixa particulièrement l'attention du gouvernement, et qui aurait été mis à exécution sans les embarras financiers de la Compagnie qui voulait se char-

ger de l'entreprise. Voici quelles sont les bases principales du traité qui avait déjà obtenu la sanction du sénat et du président de la République, et qui ne seront sans doute que peu modifiées, si l'entreprise vient enfin à être réalisée.

« La Compagnie, portait le traité, prendra le titre de : *The Central American and United States Atlantic and Pacific canal Company.* Le canal de jonction devra avoir assez de profondeur pour recevoir les navires du plus fort tonnage ; le gouvernement de la république autorise la Compagnie à faire toutes les coupes de bois qui seront nécessaires à ses travaux ; il lui communiquera tous les plans et nivellemens déjà faits ; il s'engage en outre à indemniser à ses frais les propriétaires des terres à travers lesquelles le canal passera, ainsi qu'à les défrayer de toutes les dépenses extraordinaires que le creusement du canal pourra leur occasioner. La Compagnie présentera tous les six mois à la trésorerie de la République ses comptes de dépense qui, après en avoir arrêté le montant, lui tiendra compte de l'intérêt des sommes dépensées à raison de 10 p. o/o par an.

« La Compagnie percevra les deux tiers des droits imposés sur les navires qui traverseront ou séjourneront dans le canal ; le troisième tiers appartiendra à la République. Et lorsque le gouvernement aura remboursé le capital dépensé ainsi que les intérêts, la Compagnie continuera encore pendant sept ans à percevoir la moitié des recettes du canal. La Compagnie aura seule le privilége d'établir des bateaux à vapeur sur le canal sans payer aucun droit, pendant vingt ans ; elle aura la faculté de fixer à son gré : le prix du fret des marchandises, celui du passage à bord de ses bateaux, et le taux de la remorque des navires qui traverseront le canal. La navigation du canal sera com-

mune à toutes les nations amies ou neutres; et le gouvernement de la République s'engage à entretenir dans le lac de Nicaragua et sur d'autres points, les forces nécessaires pour protéger l'entrée du canal et veiller à sa sûreté.

« La Compagnie aura toujours la préférence pour la fourniture des approvisionnemens de guerre et de bouche des forts qui seront élevés sur les deux rives du canal; ainsi que pour la construction et l'armement des navires de guerre destinés à surveiller la navigation. Enfin, la Compagnie réservera, pendant un an, le vingtième de ses actions pour les habitans de la République Centrale qui désireraient devenir actionnaires. »

L'extrait ci-après de l'ouvrage de M. Robinson servira à donner une idée de la topographie des lieux à travers lesquels on se propose d'établir le canal de communication entre les deux Océans.

« En examinant, dit-il, les excellentes cartes de Milsh, récemment publiées, on voit que le fleuve San-Juan se jette dans l'Atlantique en traversant la province de Costarica, vers le 10° 45′ latitude nord. On a généralement prétendu qu'il n'y avait que douze pieds d'eau à la barre qui est à son embouchure; cependant un Anglais qui entra par hasard dans ce fleuve, il y a environ seize ans, après avoir examiné les différentes passes, en découvrit une qui, quoique étroite pouvait admettre un navire tirant 25 pieds d'eau; les caboteurs d'Honduras connaissent aussi cette passe, qui n'a jamais été indiquée sur les cartes; et il est à présumer que Nelson sut la trouver lorsqu'en 1780 il remonta le San-Juan jusqu'à *Castillo-Viejo*, dont les batteries le forcèrent à rebrousser chemin. Dès qu'on a traversé la barre, on trouve partout un mouillage de quatre à six brasses d'eau. Quelques cataractes, des rescifs arrêtent, il est vrai, la navigation du fleuve pour de gros navires;

mais il sera facile de les faire disparaître. Aujourd'hui des bricks et des goëlettes remontent le San-Juan jusqu'au lac dont les eaux ont de trois à quatre brasses de profondeur. A l'extrémité ouest du lac se trouve une petite rivière qui communique avec le lac Léon. La distance du lac Léon à l'Océan-Pacifique est d'environ treize milles, et du Nicaragua au golfe de Papagayo, seulement de vingt-et-un milles. Les terrains entre les deux lacs et la mer sont presque plats; les seules inégalités qui existent sont quelques monts isolés de forme conique et d'origine volcanique.

« Le canal pourrait être établi avec beaucoup de facilité sur les deux points suivans : l'un de la côte de Nicoya ou Caldera (ainsi que l'indiquent quelques cartes) au lac Léon ; dans ce cas il n'y aurait que treize à quinze milles de distance à franchir. L'autre point serait du golfe de Papagayo au lac de Nicaragua, à-peu-près vingt-cinq milles de distance. La côte de Nicoya et le golfe de Papagayo n'ont ni brisans ni bas fonds, et souvent les frégates mouillent à quelques verges de la terre seulement. »

Si ce canal de communication entre les deux mers s'établit, le lac de Nicaragua deviendra le dépôt du commerce des deux mondes, et la république de Guatimala acquerra une grande prépondérance sur toutes les nations maritimes du globe.

Statistique.

Hôpital des fous à Londres (1). — Il existe à Londres environ cent cinquante hôpitaux ou infirmeries ; mais sans

(1) NOTE DU TRAD. Cet hôpital, qui fut construit en 1812, est situé dans le quatier qu'on appelle les *Champs de St.-Georges ;* il se compose d'un centre et de deux aîles d'une longueur totale de cinq cent quatre-vingts pieds. Cet édifice a été construit sur les plans

contredit le plus curieux de tous ces établissemens, c'est Bethlem, espèce d'hôpital de fous, institution bizarre, qui n'a pas d'analogue en Europe : ce n'est ni l'idiotisme, ni le délire, ni l'aberration commune des facultés mentales que l'on enferme dans cette geole. C'est la folie du crime, c'est l'atrocité humaine lorsqu'elle a dépassé toutes les limites de la vraisemblance.

Si vous volez sur la grande route, si un rival tombe sous votre poignard, si une cupidité vulgaire souille votre bras de sang humain, la loi anglaise vous condamne au gibet. Mais que des passions infernales, que des penchans bizarrement atroces dominent votre ame ; soyez original dans le crime, les juges et le juri vous déclareront monomane, et vous serez, pour votre vie, jeté dans l'hôpital de Bethlem. A des forfaits d'une espèce surnaturelle et anomale, on ne veut supposer d'autre motif que la folie. Les neuf dixièmes des malheureux que les cabanons de Bethlem emprisonnent pour toujours, sont des monstres de cruauté, de lubricité ou d'infamie, qui ne doivent qu'à la singularité et à l'excès de leurs vices la conservation de leur existence.

En 1811 j'assistais aux débats d'un procès criminel dont les détails sont restés gravés dans ma mémoire ; un mari était accusé d'un assassinat commis sur la personne de sa femme. C'était un vieillard qui avait eu d'elle quatorze enfans : l'un d'eux était entré au service, et par sa bravoure il était parvenu au grade de lieutenant dans l'armée des Indes. Après quarante ans de mariage, le vieillard avait essayé de poignarder sa femme dans son lit,

de M. Lewis. Dans le vestibule se trouvent deux statues d'une grande beauté, qui représentent la Folie furieuse et la Folie mélancolique. Elles sont dues au ciseau de Caïus Cibber, père du poète de ce nom.

et lui avait fait plusieurs blessures graves; elle se portait accusatrice et le crime était évident. Le mari se renfermait dans une dénégation pure et simple qui aggravait sa situation. Quand la vieille femme qui était dévote l'entendit nier si résolument et à plusieurs reprises le crime qu'il avait commis. Elle s'approcha de la grille de fer qui sépare les accusés des juges et des avocats, et du ton le plus pathétique :

« Oh Jean! s'écria-t-elle, voudrais-tu me faire passer aussi pour menteuse ? est-ce que tu ne t'es pas assez mal conduit ? Messieurs, mesdames, je vous jure qu'il est fou! je vous assure qu'il est fou ? »

Qui le croirait ? au-dessus des barreaux de fer, l'assassin et la victime étendirent leurs vieux bras décharnés, leurs visages ridés et couverts de pleurs se rapprochèrent, et dans une étreinte convulsive ils oublièrent leur misère mutuelle; l'émotion gagna jusqu'aux juges, au greffier et aux militaires de service.

« Vous venez de dire que votre mari était fou, demanda le juge : expliquez vos paroles ? »

— Monseigneur juge, dit alors un vieux voisin d'un air timide et d'une voix faible, la raison du pauvre homme n'a jamais été bien saine. Je suis fâché de porter témoignage contre lui; mais c'est la vérité. »

Jurés, avocats, juges, se levèrent à-la-fois.

« Nous étions sur le point, s'écria le juge, de condamner à la peine capitale cet homme qui est reconnu pour fou.....

— Non, non, s'écria le vieillard !.. Fou! je ne le suis pas, je ne l'ai jamais été, et il souleva en pleurant sa tête blanchie qui reposait sur l'épaule de sa femme. Je vous répète que je ne suis pas fou! J'ai eu de mauvaises pensées; elle m'ennuyait, j'ai voulu la tuer; vous pouvez vous tromper

vous-même si tel est votre désir, mes juges. Mais moi, je sais bien ce qu'il en est. »

Cet homme qu'un accès de férocité et de violence avait porté au crime, fut regardé comme attaqué de folie et envoyé à l'hôpital de Bethlem, où il vit encore, dans la dernière décrépitude.

Il y a peu de tems, un désir d'observation, et une curiosité dont je n'ai jamais pu me défaire, m'engagèrent à visiter ce lieu de refuge, ces petites-maisons du crime. J'y retrouvai mon homme, que je reconnus malgré son grand âge : il était assis dans une étroite cellule ; au moment où je m'approchai de lui, il était fort occupé, et s'amusait à tordre les manches de sa chemise d'où l'eau dégouttait sur la terre. Le gardien me le fit observer et me dit :

« Depuis que cet homme est ici, il n'a pas cessé de pleurer : vous diriez qu'il se lave lui-même de son crime. Comme ses mouchoirs ne lui suffisent pas pour étancher ses larmes ; toutes ses chemises en sont trempées, et il les sèche de son mieux, comme vous voyez ? »

J'avoue qu'il me fut impossible de ne pas partir d'un grand éclat de rire, à l'aspect des résultats de cet étrange désespoir, dont le motif était tragique, et dont l'exagération touchait au burlesque. Qu'on me blâme si l'on veut : mais ce rire fou, ce rire involontaire et convulsif dura près d'une minute ; l'étouffer ou le réprimer m'était impossible.

Dans une cellule voisine, s'éveilla aux éclats de ma ridicule et barbare gaîté un autre habitant de ce repaire ; c'était un Italien qui avait égorgé sa fille après l'avoir violée. A peine s'éveilla-t-il, qu'il se mit à bondir dans sa cage avec toute la violence et la fureur d'un tigre d'Afrique ; il était pour moi le type d'une agonie colossale, d'un désespoir satanique. Michel-Ange n'aurait pas au-

trement peint Saturne détrôné, l'archange maudissant Dieu. Né en Toscane, il prononçait des paroles qui n'étaient d'aucune langue, qui semblaient surhumaines; je pâlissais en l'écoutant et en le voyant.

« En avez-vous ici beaucoup de cette espèce? demandai-je au gardien.

« Non monsieur, c'est plutôt un animal féroce qu'un homme. La plupart des criminels les plus odieux que la sentence des tribunaux nous ait envoyés sont tranquilles et calmes comme de jeunes enfans. Voyez ce petit homme maigre, mince, pâle, qui se promène les bras croisés, et qui porte un habit gris, une culotte courte et des bas chinés; son plaisir est de tuer. Son naturel est doux, il ne vole jamais, et, n'était cette monomanie incurable qui lui a fait assassiner un pauvre colporteur et deux enfans, sa société serait très-agréable. Ne vous approchez pas trop! il pourrait s'amuser à vous chasser de ce monde, comme un jeune chat enfonce avec volupté ses griffes dans le ventre de la souris.

— Ne le croyez pas, ne le croyez pas, s'écria le petit homme: celui qui vous parle est un méchant, un monstre. Ce matin: il m'a battu si violemment que mon corps s'est réduit et a fini par tenir dans une fiole!! »

Les deux plus célèbres habitans de l'hôpital de Bethlem, sont l'incendiaire Martin, frère aîné du peintre Martin, et Blake surnommé le *Voyant*. Lorsque j'eus passé en revue et soumis à mon examen toute cette populace de criminels et d'insensés, je me fis conduire à la cellule de Blake. C'était un homme grand et pâle, parlant bien, vraiment éloquent; dans toutes les annales de la démonologie, rien n'est plus extraordinaire que les visions de Blake.

Il n'était pas victime d'une simple hallucination, il croyait fermement, profondément à la réalité de ses visions; il conversait avec Michel-Ange, il causait avec Moïse, il dînait avec Sémiramis; rien de charlatanique chez lui : il était convaincu. Le passé lui ouvrait ses portes ténébreuses; le monde des ombres accourait chez lui; tout ce qui avait été grand, étonnant, célèbre, venait poser devant Blake.

Cet homme s'était constitué le peintre des Spectres; devant lui, sur sa table, des crayons et des pinceaux se trouvaient toujours placés, et lui servaient à reproduire les physionomies et les attitudes de ses héros qu'il n'évoquait pas, disait-il, mais qui venaient le prier d'eux-mêmes de faire leurs portraits. J'ai compulsé de gros volumes, remplis de ces effigies parmi lesquelles j'ai remarqué le portrait du Diable et celui de sa mère. Quand j'entrai dans sa cellule, il dessinait une puce dont le spectre à ce qu'il prétendait, venait de lui apparaître.

Édouard III était un de ses habitués les plus assidus; pour reconnaître cette condescendance du monarque, il avait fait à l'huile, son portrait, en trois séances. Je lui adressai des questions qui devaient l'étonner, mais auxquelles il répondit naïvement et sans aucun trouble.

« Ces messieurs se font-ils annoncer ? lui demandai-je. Ont-ils soin de vous envoyer leur carte?

—Non, mais je les reconnais dès qu'ils paraissent. Je ne m'attendais pas à voir Marc-Antoine hier au soir, mais j'ai reconnu le Romain dès qu'il a mis le pied chez moi.

— A quelle heure vos illustres morts vous rendent-ils visite ?

— A une heure; quelquefois leurs visites sont longues, quelquefois courtes. J'ai vu ce pauvre Job avant-hier : il

n'a voulu rester que deux minutes; j'ai à peine eu le tems d'en faire une esquisse que j'ai ensuite copiée à l'eau forte... Mais chut.... voici Richard III!

— Où le voyez-vous ?

— En face de vous, de l'autre côté de la table. C'est sa première visite.

— Comment savez-vous son nom ?

— Mon esprit le reconnaît, mais je ne sais pas comment.

— Quelle est sa physionomie ?

— Rude, mais belle : je ne vois encore que son profil. Le voici de trois quarts; ah! maintenant il se tourne vers moi : il est terrible à contempler.

— Pouvez-vous le questionner ?

— Assurément, que voulez-vous que je lui demande ?

— S'il prétend justifier les meurtres qu'il a commis pendant sa vie ?

— Votre demande lui est déjà parvenue, nous conversons d'ame à ame, par intuition et par magnétisme. Nous n'avons pas besoin de paroles.

— Quelle est la réponse de Sa Majesté ?

— La voici, un peu plus longue qu'il ne me l'a donnée : vous ne comprendriez pas le langage des esprits. Il vous dit que ce que vous appelez meurtre et carnage n'est rien; qu'en égorgeant quinze où vingt mille hommes on ne leur fait aucun mal; que la partie mortelle de leur être non-seulement se conserve, mais passe dans un meilleur monde, et que l'homme assassiné qui adresserait des reproches à son assassin se rendrait coupable d'ingratitude, puisque ce dernier n'a fait que lui procurer un logement plus commode et une existence plus parfaite. Mais laissez-moi, il pose très-bien maintenant, et si vous dites un mot il s'en ira. »

Je quittai cet homme auquel on n'avait rien à reprocher et qui ne manquait pas de talent comme graveur et comme dessinateur. L'incendiaire Martin demeurait aussi dans l'hôpital de Bethlem; pour parvenir au logement qu'il occupait, il me fallut traverser toutes les cours. Mon gardien me fit remarquer plusieurs espèces de folies bien singulières; un homme qui avait empoisonné sa mère, passait sa vie à faire une pirouette perpétuelle; à peine une jambe fatiguée avait-elle touché la terre, il recommençait de l'autre jambe. Un de ses compagnons faisait dix pas, ôtait son chapeau, le lançait en l'air, se précipitait à genoux et s'écriait :

« Prends-le, prends mon chapeau, grand Dieu! prends-le! »

Un autre aliéné se croyait transformé en théière : son bras gauche arrondi et appuyé sur sa hanche, il formait l'anse du vase, tandis que son bras droit étendu en représentait le bec. Je ne m'arrêterai pas à décrire tous les genres d'anomalie que ce triste asile renferme; je montai un escalier de granit et je me trouvai en face de l'appartement habité par Martin.

Cet homme qui, par fanatisme, a mis le feu à l'un des plus beaux monumens de l'Angleterre, et qui n'a pas trouvé de meilleur moyen pour chasser les prêtres anglicans de leur sanctuaire, que de les y brûler vivans; ce Martin devenu aussi fameux que son frère, je me l'étais représenté comme un nouvel Empédocle, un fou sublime et sombre; et lorsque le gardien me traitant en famille, ferma la porte sur moi et me laissa seul avec lui, je frissonnai.

Un petit homme chargé d'embonpoint, à la figure rubiconde, au front luisant et poli, à l'air naïf et bête, était assis devant une petite table de bois blanc et dessinait; à le voir,

on se fût fié à lui sans réserve ; sa physionomie était enfantine, jusqu'à la niaiserie. Pas la moindre expression dans sa figure, pas la plus petite idée dans sa conversation ; jamais être si insignifiant ne m'avait apparu. Je lui demandai ce qu'il désirait. Il me répondit qu'il était fort heureux, pourvu qu'on ne le laissât pas manquer d'encre de la Chine et de crayons de mine de plomb. D'ailleurs il dessinait fort mal, et l'imagination manquait totalement à ses dessins comme à ses discours.

Cet homme avait tout simplement réfléchi que, selon sa croyance anabaptiste, une cathédrale était un lieu de perdition et de damnation : et il l'avait brûlée !...

Commerce.

Nouveaux Bazars. — Voici une invention toute britannique ; une idée dont un peuple commerçant spéculateur pouvait seul s'aviser. C'est à-la-fois du calcul, de la bienfaisance, de l'orgueil, de la vanité, et de l'aristocratie. Moyennant une faible somme d'argent, vous entrez dans un beau salon divisé en compartimens comme un bazar. Les marchandes, assises devant leurs étalages, sont de grandes dames, ornées de leurs plus beaux atours : ce qu'elles vous vendent ce ne sont que bijoux, colifichets, riens fabriqués avec plus ou moins d'adresse. Mais comment résisterez-vous, peuple roturier, à l'attrait qui vous est offert? Les idoles de l'aristocratie sont là, devant vous, parées, couvertes de rubans et de fleurs, belles et brillantes comme dans leurs routs et dans leurs bals. Vous pouvez vous parer à leurs yeux d'une vertu, faire montre de philantropie et de bienfaisance ; vous entendrez quelques paroles flatteuses et polies tomber d'une bouche noble et

dédaigneuse. Voyez quel admirable calcul, et comme tout le monde y trouve son compte. Non-seulement vous secourez les malheureux, mais vous vous faites plaisir à vous-même. C'est une des plus belles spéculations possibles sur les illusions mutuelles de l'amour-propre roturier, et de l'amour-propre aristocratique. La grande dame qui concourt à l'établissement de ces bazars si étrangement nommés *Fancy-fairs* (foires de caprice), se dit à elle-même : « Je vaux bien, ce me semble, la peine d'être vue, et ceux qui ne sont pas admis dans un certain monde, doivent attacher beaucoup d'importance à ce plaisir qui ne leur appartient pas. Parée de mes plus beaux atours, je permettrai à tous ceux qui auront payé une certaine somme, applicable à des objets de charité, de me contempler tout à leur aise : mais je ne veux pas avoir l'air d'être là comme une idole, une madone qui attend les hommages des fidèles. Je serai marchande, j'aurai un but et une occupation respectables; je vendrai des objets qui n'ont pas le moindre prix, mais que je serai réputée avoir fabriqués de mes propres mains. Par politesse et pour échanger quelques paroles avec moi, on achètera ces objets dont personne au monde n'a besoin. Les fonds de notre caisse de charité s'augmenteront; ma vanité et la curiosité des acheteurs se seront satisfaites; et les pauvres y gagneront. »

Ce mélange d'esprit mercantile et de vanité aristocratique est un emblème assez piquant du vieux caractère de John-Bull. Voici, dans la même salle, le trafic et la bienfaisance, la noblesse et le commerce, la beauté aristocratique surfaisant le prix des objets qu'elle vous offre, la bienfaisance sous le masque de la vanité; de grandes dames jouant les femmes de boutiques pour se désennuyer, le luxe et l'orgueil étendant leurs ailes dorées pour protéger la pauvreté et la misère; sans songer que pour soulager

l'une et consoler l'autre, il suffirait de sacrifier quelques parcelles de cet or dont leurs parures étincellent.

Industrie.

Le Caoutchou, son origine et ses divers usages. — Cette substance, vulgairement appelée gomme élastique, n'a été connue en Europe que vers le commencement du dix-huitième siècle; alors on l'apportait comme un simple objet de curiosité de l'Amérique du Sud, sous différentes formes; mais on ne pouvait avoir aucun renseignement sur sa nature ni sur la manière de l'obtenir; on savait seulement qu'elle appartenait au règne végétal. On resta ainsi dans l'ignorance jusqu'au voyage que fit, en 1735, une commission d'académiciens français dans l'Amérique Méridionale pour obtenir la mesure exacte d'un degré du méridien. Ces savans ne bornèrent pas leurs recherches à l'objet principal de leur voyage, mais ils enrichirent encore la science d'un grand nombre de faits d'histoire naturelle qu'ils recueillirent et qui jusqu'alors étaient restés dans l'obscurité; l'origine du caoutchou fixa leur attention : ils découvrirent dans le Brésil, à Esmeralda, des arbres appelés par les habitans, *hévé,* d'où sortait un fluide laiteux qui, desséché, forme le caoutchou. On a retrouvé cet arbre à Cayenne et sur les bords de la rivière des Amazones, et depuis on a découvert que l'on pouvait obtenir le caoutchou d'une autre espèce d'arbre qui croît dans l'Amérique du Sud, le *jatiopha elastica.*

Une incision pratiquée à ces arbres en fait sortir un fluide laiteux dont la pesanteur spécifique est de 0,9335, et qui, exposé à l'air, s'épaissit en une substance d'un

blanc pur, sans goût ni odeur. La couleur noire du caoutchou du commerce, provient de la méthode que l'on emploie pour le sécher. Ordinairement on fait cette opération en étendant une couche mince de ce fluide laiteux sur un moule d'argile, qu'on fait sécher ensuite en l'exposant à la chaleur d'un feu qui produit beaucoup de fumée. On étend une seconde couche sur la première et on la sèche de la même manière jusqu'à ce que l'on ait obtenu l'épaisseur désirée. Lorsque ces couches sont complétement sèches, on brise le moule d'argile extérieur à coups de marteau et on en retire les fragmens par une ouverture qu'on pratique à l'enveloppe. Ainsi, les bouteilles de caoutchou du commerce sont ordinairement composées de nombreuses couches de suc laiteux alternées par autant de couches de suie.

Les habitans des contrées de l'Amérique du Sud, où ces arbres sont indigènes, en emploient le suc à différens usages. Ils le recueillent surtout dans la saison des pluies; car, bien qu'on puisse l'obtenir dans tous les tems, c'est l'époque où il est le plus abondant. Les Indiens en font des bottes complétement imperméables à l'eau ; et les habitans de Quito en fabriquent une espèce d'étoffe qui jouit de la même propriété. Probablement cette étoffe ressemble à celles que l'on fabrique maintenant en Angleterre et en France, sous le nom d'étoffes imperméables et dont l'emploi offre tant d'avantages.

Dans quelques parties de l'Amérique du Sud on fabrique aussi, avec le caoutchou, une espèce de bougie qui donne une belle lumière; en brûlant il dégage une odeur qui est agréable pour ceux qui y sont habitués, mais qui déplaît en général aux Européens. Une de ces bougies, d'un pouce et demi de diamètre sur deux pieds de long, brûle pendant douze heures.

Depuis la découverte de caoutchou en Amérique, on a trouvé en Asie plusieurs arbres qui fournissent un suc absolument semblable, et qui appartiennent également aux régions tropicales; ce sont : le *ficus indica*, l'*artocarpus integrifolia*, et l'*urceola elastica*. On sèche par d'autres procédés que ceux employés en Amérique, le fluide fourni par ces diverses plantes; aussi, le caoutchou qu'on en obtient a-t-il une couleur citrine qui lui a fait donner, par opposition à celui récolté en Amérique, le nom de caoutchou blanc.

Le caoutchou possède quelques propriétés particulières et très-remarquables, qui depuis l'époque de la première importation en Europe, ont constamment excité les recherches des chimistes. De toutes les substances connues, il est la plus flexible et la plus élastique, et sa ténacité est telle qu'on ne peut le rompre qu'en employant une grande force. Long-tems les chimistes ont cherché le moyen de dissoudre le caoutchou, pour le ramener à l'état liquide, et l'appliquer sur différens corps, comme on peut le faire avant sa dessiccation. Ce n'est que depuis quelques années seulement qu'on a trouvé deux dissolvans : l'éther et l'huile de térébenthine, qui après avoir été volatilisés laissent au caoutchou toutes ses propriétés. Une couche très-légère de cette solution étendue sur un tissu quelconque le rend imperméable à l'air et à l'humidité, sans diminuer le moins du monde sa flexibilité. M. Hancock, de Fulham est parvenu à fabriquer avec le caoutchou, des vêtemens complets d'une souplesse extrême, et qui produisent de très-heureux résultats sur les personnes atteintes de rhumatismes suraigus, car ils maintiennent le corps dans un état de transpiration permanente. En France, on s'est servi du caoutchou pour en faire des bretelles, des ceintures, des sondes urinaires et œsophagiennes, des

pessaires et une multitude d'autres instrumens de chirurgie, qui, par leur flexibilité, leur imperméabilité et leur inaltérabilité, sont bien préférables à tous ceux qu'on employait autrefois.

Voici quel a été l'accroissement des importations de cette substance en Angleterre, durant ces dernières années.

	Livres.		Livres.
1829	23,000	1831	82,000
1830	51,000	1832	98,000

Le prix du caoutchou varie de 1 schel. 6 d. (1 fr. 85 c.), à 2 schel. 3 d. (2 fr. 80 c.) la livre ; et il est soumis à un droit de douane de 5 d. par livre. L'accroissement rapide des importations de cette substance doit être attribué à l'immense consommation que depuis peu de tems on en fait dans plusieurs applications d'utilité générale.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire.

PROGRÈS CONSTITUTIONNELS DE LA PRUSSE.

La monarchie prussienne, malgré sa position territoriale et sa mauvaise délimitation, est, par son organisation intérieure, un des états de l'Europe qui doivent exercer le plus d'influence sur notre situation politique. L'existence même de la Prusse est un phénomène. Cernée par la Russie, la France et l'Autriche, elle s'est maintenue en dépit de sa situation : grâce, non seulement à cette armée, chef-d'œuvre sorti des mains des deux Frédérics, mais aussi à l'attachement patriotique des Prussiens pour leur pays, et à la prudence consommée de son gouvernement, aujourd'hui elle occupe l'un des premiers rangs parmi les puissances européennes. Loin de nous la pensée de donner pour modèle aux nations de l'Europe le système despotique auquel la Prusse est soumise ; mais, comme historiens, nous ne pouvons qu'admirer l'adresse et l'énergie qui ont soutenu cette puissance au milieu des circonstances les plus

défavorables, qui l'ont soustraite à la fois aux dangers que lui faisaient courir les ennemis puissans dont elle était entourée, et aux troubles intérieurs dont l'Allemagne est déjà le théâtre.

Cette prospérité de la Prusse est-elle le résultat du gouvernement absolu sous lequel elle se plie ? Non. Mais sans cesser d'être absolu, ce gouvernement, l'un des plus habiles des tems modernes, a eu le bon esprit d'ouvrir une voie d'amélioration constitutionnelle et libérale qui fait peu de bruit en Europe, parce qu'elle n'est pas accompagnée de grands mots, ni proclamée par les journalistes, mais qui a influé puissamment sur la société. Tandis que dans quelques autres états de l'Allemagne on annonçait pompeusement l'introduction des formes représentatives et la naissance de la liberté légale, le gouvernement prussien, attentif à ne rien perdre de son ancienne autorité despotique, à ne rien céder au peuple de cette puissance d'élection que la Bavière et d'autres portions de la Germanie possédaient déjà, s'occupait cependant de l'émancipation de ses sujets. Les entraves des communes se brisaient et tombaient; la hiérarchie des rangs devenait moins dure et moins irrationelle. Peut-être aurait-on tort d'attribuer au gouvernement prussien un dévoûment et une abnégation chimériques. C'est de sa prudence qu'il faut le louer; il effaçait avec soin les causes, il arrachait les racines des révolutions. En général, donnez du pain au peuple et soignez son bonheur matériel, enlevez-lui ces causes de plaintes amères qui finissent tôt ou tard par se transformer en révolte, et vous aurez peu à redouter les théoriciens et les sophistes. Affermir le pouvoir sur le bien-être de toutes les classes, est la seule bonne politique.

Il est résulté de cette ligne de conduite, suivie par le

gouvernement prussien, que la nation, se trouvant bien gouvernée, est devenue fanatique du système qui la régit. Rien ne serait plus facile que d'abuser de ses dispositions, et de la faire marcher en masse pour renverser et détruire les institutions démocratiques rêvées par quelques Allemands méridionaux. Écoutez les libéraux les plus ardens de l'Allemagne, les Wirth, les Rey, les Siebenpfeiffer. Les Prussiens sont à leurs yeux un peuple si dégradé, que son esclavage lui est devenu cher. « La Prusse est aveugle, disent-ils, elle est sourde aux cris du libéralisme. Que lui importent la liberté de la presse, la représentation nationale des institutions populaires, et la régénération de l'Allemagne ? Elle a du pain, elle vit heureuse, elle est prête à soutenir avec un zèle fanatique son système de gouvernement, et à écraser cette belle fleur de la liberté qui germe à peine dans l'Allemagne du Sud. » Ainsi, d'après l'aveu de ces journalistes eux-mêmes, la paix dont jouit la Prusse n'est pas la paix de la terreur : elle est satisfaite, et tout changement l'inquiète. Pendant que les rues de Munich et de Dresde, celles de Brunswick, de Cassel et les bourgs de la Bavière rhénane, sont le théâtre d'émeutes, faibles imitations des grands mouvemens parisiens, l'industrie et le commerce de la Prusse prospèrent. Le savoir, la moralité et le bien-être de sa population s'accroissent rapidement, et son horizon politique est libre de tous ces nuages qui surchargent l'horizon de l'Angleterre et de la France!

Cependant c'est la Bavière, c'est Francfort, c'est Bade, c'est Cassel et le Wurtemberg qui ont reçu de leurs maîtres ce don fatal du pouvoir politique ; robe de Nessus qui s'attache aux flancs de sa victime et qui les déchire. Comment se fait-il que les royaumes et les subdivisions de royaumes, protégés par le mot magique *constitu-*

tion, revêtus des formes représentatives, et livrés au pouvoir de chambres électorales, soient précisément ceux que les orages politiques ont troublés ? Est-il donc vrai que la prospérité des états ne tient pas exclusivement à ce mécanisme d'élection et de représentation populaires, auquel on paraît attacher tant d'importance ? Ne suffit-il pas de proclamer qu'un royaume est constitutionnel pour assurer son bonheur ?

Non, certes : une autre éducation lui est nécessaire ; créez aujourd'hui une Grèce constitutionnelle, et vous verrez ce qu'elle deviendra. Tant de mauvaises passions, d'intrigues, de mouvemens funestes aux particuliers et aux nations, vont-ils s'assoupir à ce mot prestigieux : *constitution ?* Non ; avant d'être libre, il faut qu'un peuple soit digne de l'être ; c'est mettre une arme entre les mains d'un fou, que de livrer des institutions semi-républicaines à la merci d'une populace qui ne s'en servira que comme d'un brandon pour tout détruire. Mieux vaut mille fois lui laisser croire qu'elle n'est pas libre, et la préparer à la liberté ; mieux vaut la laisser jouir de la portion de bien-être qu'elle peut goûter, sans lui laisser la faculté dangereuse d'abuser de son pouvoir. Aujourd'hui la Prusse est plus près que la Bavière elle-même de ce qu'on peut nommer une haute capacité politique. Les progrès constitutionnels de la Prusse sont réels et non illusoires ; une grande partie des maux dont elle avait à se plaindre est déjà guérie. Plusieurs bienfaits précieux lui ont été assurés ; elle s'est élevée dans l'échelle des puissances européennes. Des priviléges vexatoires et iniques ont été abolis. L'égalité des droits, proclamée inutilement en France, où la vanité, l'ambition et l'inconstance opposent des barrières si redoutables aux perfectionnemens moraux, a été, sinon établie, du moins préparée. Quant au principe de l'égalité devant

la loi, il s'est enraciné pour toujours et de manière à n'être ébranlé par aucune tyrannie, par aucune anarchie possible.

Tels sont les progrès constitutionnels de la Prusse; progrès qui se sont opérés pour ainsi dire à l'insu de l'Europe entière, et dont nous sommes loin de faire honneur au pouvoir préoccupé surtout du soin de se conserver : c'est la nécessité impérieuse, c'est la force même des choses, c'est une observation exacte de l'état de l'Europe, qui ont obligé le gouvernement prussien à suivre en silence, mais d'une manière efficace, le mouvement de l'Europe entière. Il a trouvé deux avantages dans cette conduite; il a su échapper aux agitations intérieures, et conserver vis-à-vis des nations étrangères une position forte et respectable. Les résultats ultérieurs de l'émancipation ébauchée ne sont pas difficiles à prévoir; et ces philosophes frivoles qui n'auront vu dans l'organisation de la Prusse qu'un despotisme sans contre-poids, s'étonneront sans doute beaucoup lorsque l'avenir, développant les germes que notre époque a semés, leur montrera la Prusse libre, constitutionelle et représentative, jouissant non seulement des formes extérieures de la légalité, mais du génie même et de la capacité politiques.

En 1806, la Prusse, écrasée par les armes victorieuses de la France, était à genoux dans la poussière. Son mince territoire venait d'être écorné. L'importance récente qu'elle avait acquise sous le grand Frédéric, paraissait devoir expirer et s'éteindre en peu de tems. Le pays était placé dans une situation extraordinaire; son énergie mourait, et le découragement entrait dans toutes les ames. Stein, ministre despotique, mais d'une haute portée d'esprit, eut recours à de grandes mesures qui devaient blesser beaucoup d'intérêts : remèdes héroïques qui ne pouvaient

être excusés que par la crise dangereuse où se trouvait la patrie.

Le vasselage existait en Prusse, et le système féodal s'y était maintenu dans sa pureté, dans sa cruauté même. Aux yeux du grand Frédéric, un paysan prussien n'était qu'un soldat futur; en lui donnant la liberté, on l'eût préparé à l'indiscipline et à l'indépendance. Il valait bien mieux le laisser esclave et *vilain* dans toute la force de cet ancien mot. Le paysan prussien était donc attaché au sol, incorporé à la glèbe. La loi le forçait de servir son maître, sans compensation et sans salaire. Incapable de devenir propriétaire, de changer de résidence, de marier ses filles sans le consentement du seigneur, et de donner à ses fils une autre profession et un autre état que les siens: c'était un véritable ilote. Le Mougiek russe n'est pas soumis à une dépendance plus absolue. Dans les lettres de Frédéric-le-Grand, notre roi philantrope plaisante quelquefois sur la destinée de ces malheureux, destinée que l'ami de Voltaire ne pensa jamais à rendre meilleure. Pour soutenir ce misérable système, la loi avait imposé diverses restrictions à l'échange des terres. Un noble ne pouvait vendre son domaine qu'à un autre noble, et comme la plupart des propriétés, à une époque ou à une autre, s'étaient trouvées entre les mains de l'aristocratie, tous les roturiers se voyaient condamnés à n'être jamais propriétaires.

Non seulement les classes inférieures, mais la noblesse même, souffraient de ces restrictions absurdes. Le noble qui trouvait un acquéreur parmi les négocians opulens, ne pouvait pas disposer de ses biens. Les patentes de noblesse s'achetaient; c'était un impôt mis sur la vanité, qui a les reins forts et qui peut en supporter beaucoup: l'agriculture était dans l'abandon, et les intérêts du propriétaire

et du vassal étaient à la fois blessés. Qui le croirait? Frédéric-le-Grand protégea ce système et le propagea. Selon lui, l'échange des terres était inutile : le commerce et les manufactures devaient employer tous les capitaux, et les terres devaient rester toujours entre les mêmes mains. Il y avait deux classes de vassaux, les *erblicher Bauerhofe,* ou vassaux héréditaires, et ceux qui n'occupaient le sol et ne l'exploitaient que pendant la durée de leur vie ou un certain nombre d'années. Dans l'un et l'autre cas, le propriétaire ne pouvait pas disposer de son propre terrain. A la mort du vassal héréditaire, il était forcé d'admettre son fils comme remplaçant. A l'expiration du tems fixé par le bail du vassal temporaire, il lui était défendu d'exploiter lui-même son domaine, et il était obligé de choisir un autre occupant. Le prix des fermages, qui avait été réglé plusieurs siècles auparavant, restait le même, quoique la valeur de l'argent dans son rapport avec les objets eût subi une dépréciation énorme. Toute cette organisation, comme on le voit, se composait d'iniquités et de folies. Le ministre Stein les anéantit d'un seul coup. Par sa loi du 9 octobre 1807, le vasselage fut aboli, selon une progression que le ministre régla et qui s'arrêtait à l'année 1810, époque où toute espèce de vasselage devait cesser.

« La justice veut, disait le ministre, et les principes de tout bon gouvernement exigent que chaque individu puisse parvenir sans obstacle au plus haut degré de prospérité que son caractère, son talent ou sa fortune doivent atteindre. Les entraves que les anciennes lois avaient imposées à la transmission et à l'échange des propriétés, ont dû considérablement nuire à l'agriculture en lui enlevant une partie de l'énergie morale et de la force physique des agriculteurs. Une grande mesure est donc nécessaire au bien de l'état. »

Cette grande mesure fut prise : tous les sujets prussiens eu-

rent le droit d'acheter et de vendre des terres. Les paysans purent acheter les domaines des nobles, et les nobles acquérir les propriétés des paysans. Le commerce n'entraîna plus, comme jadis, déchéance de noblesse; tous les citoyens purent se livrer à l'agriculture, et la plupart des priviléges dont certaines classes jouissaient furent abolis. Le vasselage des vilains disparut : on ne put y être sujet ni par la naissance, ni par le mariage, ni même par contrat spécial.

Le libéralisme le plus éclairé n'eût pas dicté une loi plus conforme aux principes de la saine philosophie. L'esclavage, cette grande plaie des sociétés féodales, l'esclavage que Frédéric II avait respecté et nourri, s'effaça du sol de la Prusse. Une autre loi supplémentaire, datée du 27 juillet 1808, développa et consolida les résultats de celle qui venait d'ouvrir la carrière des améliorations. Tout vassal héréditaire devenait propriétaire légal des deux tiers du domaine exploité par lui. Ainsi, au lieu de ce droit stérile de transmission héréditaire, droit qui l'exposait à une servitude insoutenable et dégradante, le vassal était maître d'une propriété réelle; tandis que le propriétaire, qui ne tirait naguère aucun bénéfice de son bien, pouvait enfin disposer à son gré du tiers que la loi lui laissait. Quant aux fermiers à vie ou aux fermiers temporaires, dont les droits étaient beaucoup plus contestables, on leur assurait la moitié de la propriété; l'autre moitié revenait au seigneur.

Telles furent les mesures vraiment sages et libérales qui détruisirent la féodalité en Prusse et rétablirent sur de bases équitables la propriété foncière. Sans doute, le pouvoir absolu les a dictées; mais qu'importe? Une chambre constitutionnelle, chargée de régler de pareils intérêts, eût-elle frappé le but avec autant de certitude et de promp-

titude? n'eût-elle pas perdu et dissipé un tems précieux en discussions véhémentes? de longs et inutiles débats n'eussent-ils point fatigué en pure perte la patience de ses membres et celle du peuple? et, en définitive, faute de pouvoir arriver à une solution raisonnable, n'eût-on pas été obligé de la dissoudre? Considérons les fruits de cette mesure prétendue despotique. Une nouvelle vie s'est infiltrée dans tous les rangs des citoyens : l'agriculture s'est perfectionnée d'une manière inouïe; une nouvelle classe de petits propriétaires est née; le commerce a fleuri; en dix ans, on s'est avancé de plus d'un siècle dans la voie du perfectionnement moral et industriel.

Hardemberg, homme d'état plus remarquable encore que Stein, parce qu'il était moins violent, moins impérieux, moins altier; diplomate profond et hardi; libéral dans ses vues, et en même tems versé dans la connaissance des hommes, de leurs mobiles et de leurs intérêts, vint compléter l'œuvre de son prédécesseur. Ce que les lois dont nous venons de parler avaient accompli pour le perfectionnement de l'agriculture et l'amélioration du sort des paysans, la fameuse *Stædte-Ordnung* ou constitution des villes, et la *Gewerb-Steuer* ou taxe du commerce, l'accomplirent pour les droits civils et commerciaux de la communauté. La première de ces mesures avait été préparée par Stein; la seconde appartient tout entière à son successeur. Jusqu'à ce moment, la nomination des magistrats et des juges dans les villes et villages appartenait exclusivement au suzerain féodal. La justice était secrète, aveugle, souvent partiale, et dirigée par des mobiles de servilité et de complaisance. Une multitude de monopoles, de droits de corporation et de priviléges antiques embarrassaient la marche du commerce, maintenaient les prix à un taux beaucoup trop élevé et perpétuaient la misère

publique. Stein, le premier, voulut renverser tant de barrières. Il commença cette œuvre hardie avec sa témérité accoutumée; il fit entrer pour la première fois le droit d'élection dans la vie privée des Prussiens. Les habitans durent choisir eux-mêmes leurs magistrats et leurs officiers publics, sans que le gouvernement pût s'immiscer dans cette élection et l'entraver, excepté dans quelques occasions prévues par la loi. Ce droit de contrôle du gouvernement est extrêmement limité et n'existe pas dans les petites villes. Les grandes villes nomment trois individus, et le gouvernement choisit l'un des trois. C'est la communauté qui se cotise pour fournir le salaire des magistrats, lorsqu'ils sont rétribués, ce qui n'arrive pas toujours. Ils sont élus pour trois ans. Les *Stadtverordneten*, élus aussi par leurs concitoyens, sont chargés de la répartition des impôts, du soin des institutions locales et des devoirs municipaux de diverses natures. Leur charge est purement honoraire. On donne la plus grande publicité à toutes leurs mesures, on affiche les comptes de leur gestion, et le public est mis à même de juger jusqu'à quel point ils se sont rendus dignes du choix de leurs concitoyens.

N'est-ce pas là une mise en œuvre bien franche et bien énergique de l'élément démocratique, et le but du ministère Stein et de son successeur Hardemberg n'était-il pas évidemment d'intéresser le peuple à la gestion de ses affaires, de lui donner une part active dans le mouvement politique du pays? Les nobles prussiens n'ont pas vu sans dépit cette prépondérance accordée au régime municipal: la plupart, se retirant dans leurs châteaux et dans leurs hôtels, ont laissé les bourgeois diriger à leur guise les affaires de leurs villes et de leurs hameaux; mais quel observateur philosophe n'apercevra pas, dans cette aptitude politique donnée aux classes inférieures et moyennes, un

immense perfectionnement? Ajoutons aussi que la moralité spéciale de la Prusse, la fixité de ses idées et son peu de penchant pour les émotions violentes, lui permettent de faire sans danger une expérience qui eût pu devenir fatale à d'autres nations plus turbulentes.

La *Gewerb-Steuer* ou la loi des taxes, rédigée par Hardemberg, acheva l'ouvrage de Stein. Tous les priviléges des corporations furent détruits, et au lieu de ces taxes partielles, oppressives et inégales, que l'ancienne loi avait établies, une taxe universelle embrassa tout le royaume. Il fut décidé que, pour exercer le commerce, il suffirait dorénavant de payer au gouvernement un certain prix, une certaine somme, et que toutes les corporations anciennes demeureraient abolies. La longue guerre que la Prusse venait de soutenir avait considérablement augmenté les impôts, et leur poids inégal écrasait surtout les classes pauvres, industrielles et commerçantes; tandis que, d'après l'ancienne constitution de l'état, les rangs supérieurs de la société jouissaient d'une immunité presque complète. Hardemberg renversa ce système de fond en comble. Le même impôt fut exigé de tous les citoyens, et en dépit de la résistance vigoureuse et persévérante opposée par la noblesse, les nobles eux-mêmes furent soumis à la même taxe proportionnelle que tous les sujets de la Prusse.

A ces améliorations si importantes se rattachèrent une multitude d'autres lois secondaires, qui portèrent enfin l'ordre et la régularité dans l'organisation des douanes, des grandes routes et des moyens de transport. Autrefois chacune de ces provinces formait un royaume indépendant, avec son tarif, ses impôts spéciaux, son armée de douaniers. Non seulement Hardemberg réduisit à l'unité ce système déplorable, mais il établit le grand principe de la liberté du commerce, dans sa loi de 1818 ou *Zoll-Gesetz*,

que M. Canning couvrit d'éloges dans un de ses discours. Non content d'avoir brisé les chaînes dont le commerce et l'industrie étaient chargés, ce ministre stimula l'industrie par des encouragemens de toute nature, des prix, des expositions publiques, dont les résultats dépassèrent ses espérances.

Ce sont là de véritables progrès, et nous souhaitons que les assemblées délibérantes, animées du patriotisme le plus vif, atteignent en aussi peu de tems des résultats aussi remarquables, aussi dignes de l'admiration des hommes éclairés. Comparez l'ancienne Prusse avec la Prusse nouvelle : dans cette portion de la Saxe que l'on a réunie à la Prusse, on comptait sept systèmes d'impôt : en Westphalie, chaque petite province avait son budget et ses taxes ; tel canton ne payait que des impôts directs, tel autre n'était soumis qu'à l'impôt indirect, tel article imposé dans une province ne l'était pas dans une autre. Il y avait jusqu'à soixante tarifs différens, et comme il était impossible de placer un cordon de douaniers autour de chaque division territoriale, la contrebande était devenue universelle. Les deux lois du 26 mai 1818 et du 30 mai 1820 établirent un seul tarif pour tout le royaume, assurèrent la liberté complète du commerce et du transport, d'un bout du royaume à l'autre, et détruisirent ce système dispendieux et vexatoire qui assignait à chaque province une douane spéciale. Il est vrai que l'impôt, ainsi réglé par le ministre, était fort élevé ; mais, en somme, si on l'eût comparé au total des petites taxes et des impôts irrégulièrement répartis sur le sol de la Prusse, ce nouvel impôt eût semblé très-modéré (1). Déjà, depuis 1820, la paix dont l'Eu-

(1) Note du Tr. Il faut dire, en outre, que le gouvernement s'est avancé le premier dans la carrière de rénovation commerciale, sol-

rope a joui, et dont la Prusse a profité plus qu'aucun autre pays, a permis au gouvernement de diminuer de moitié quelques-uns des impôts, entre autres celui des routes (*Chaussee-Abgaben*).

Plus de trois mille milles anglais (1,000 lieues) de route ont été tracés et complétés depuis l'époque de cette réforme; plusieurs rivières ont été rendues navigables; des canaux et des hâvres ont été creusés; on a planté de nouvelles forêts, transformé en terres de culture des landes stériles, construit une multitude de manufactures, de villages, d'établissemens publics. Ce royaume guerrier, qui soutenait le trône de son roi despotique sur les baïonnettes de ses soldats, est devenu un état commercial et agricole; et cependant ces institutions militaires ne se sont pas affaiblies.

Humiliée long-tems par l'invasion française, la Prusse n'a pas laissé son énergie languir et se paralyser. La paix de Tilsitt l'avait privée de près de la moitié de son territoire: ce qui lui restait était épuisé par la guerre. Le traité de paix lui assignait une armée de quarante mille hommes, armée

licitée depuis si long-tems par les économistes, dans le but de dégager le commerce de ses entraves et de parvenir à un libre échange des produits du sol et de l'industrie. Ce n'est, il est vrai, qu'avec la plus grande circonspection qu'il est entré dans la voie du progrès, mais l'on ne doit pas moins lui savoir gré de cette tendance. Son système consiste à favoriser l'exportation en supprimant tous les droits de sortie, et de régler les importations par des droits calculés sur la nécessité de protéger telle ou telle industrie, ou d'imposer le luxe pour procurer des revenus à l'état. Les marchandises qui n'appartiennent pas à ces deux catégories paient un droit uniforme de 1 fr. 90 c. par quintal. Les plus forts droits qui pèsent sur le luxe sont de 100 *thalers* (360 fr.) par quintal, sur les étoffes de soie, les blondes, etc., et de 60 *reichtalers* (180 fr.) par quintal sur les fils propres à la dentelle.

trop peu considérable pour la défense et absolument inutile pour l'attaque. Elle savait par expérience que les *Isenburgers* ou troupes alliées, qui avaient rempli ses cadres pendant les désastreuses campagnes qui l'avaient conduite sur les bords du précipice, ne méritaient aucune confiance. Stein, Scharn-Horst et Hardemberg trouvèrent moyen d'éluder la condition du traité qui réduisait à quarante mille hommes le nombre des soldats de l'armée. On assembla sur tout le territoire prussien des corps de jeunes gens que des officiers habiles exercèrent, et qui furent, après cette éducation préalable, renvoyés dans leurs foyers. Par cette admirable et adroite manœuvre, toute la génération prussienne devint guerrière, et une puissante milice se forma dans les campagnes, dans les villes, dans les bourgs. C'était réaliser le vers d'Alcée, qui, dans un de ses chants guerriers parvenus jusqu'à nous, s'écrie :

Nos plus fermes remparts ce sont nos citoyens!

Par la loi du 3 septembre 1814, tout sujet de la Prusse, dès qu'il atteint sa vingtième année, doit se soumettre au régime militaire. Les troupes prussiennes se divisent en trois parties : l'armée permanente ; la landwehr (*erstes und zweites Aufgebot*), première et seconde levée ; et enfin la landsturm. La landwehr de la première levée se compose de jeunes gens de vingt à vingt-deux ans ; en tems de guerre elle agit de concert avec l'armée permanente. La seconde levée se compose d'hommes de trente à trente-neuf ans, qui connaissent le service et que l'on place ordinairement dans les garnisons. Le service de la première levée n'excède pas quelques semaines par an, celui de la seconde levée dure seulement quelques jours; par ce moyen tous les habitans sont militaires, tous prennent part à la

gloire nationale, et quoique leur service ne soit ni très-long ni très-fatigant, ils sont toujours prêts à marcher; et pour eux le métier des armes devient une habitude. On n'appelle que dans les cas de dernière nécessité la landsturm, composée de vétérans qui ont de trente-neuf à cinquante ans, et que l'on réserve à la défense intérieure du pays. Le tems de service réel dans l'armée permanente n'est que de trois ans; après ce tems on n'est plus obligé qu'au service de la landwehr. Quand on veut se vouer à l'art militaire, on est sûr d'un avancement proportionné à ses services et à son ancienneté. Autrefois il fallait être gentilhomme, non seulement pour devenir officier, mais pour entrer dans les rangs de l'armée. Par la loi de 1814, toutes ces folles et odieuses restrictions ont été détruites. Les militaires ont été soumis à un examen rigide : quiconque se livre avec ardeur et succès à l'étude de la tactique, des fortifications, de la stratégie, du génie militaire, peut compter sur une sûre et rapide fortune. Ainsi s'est formée une des armées les plus braves et les plus expérimentées de l'Europe, composée de l'élite de la nation, exempte de tout alliage mercenaire, et étrangère à ces punitions infamantes que la marine et l'armée anglaise subissent encore dans toute leur ignominie.

Dans beaucoup de pays, l'armée est distincte de la nation : un mur d'airain sépare l'une de l'autre. Une hostilité secrète anime le soldat contre le bourgeois et le bourgeois contre le soldat. Les citoyens sont toujours portés à regarder l'armée comme le rempart et la citadelle avancée du gouvernement, comme le moyen de terreur et de violence dont on se sert pour étouffer les plaintes, pour faire taire les réclamations, pour soutenir l'iniquité. En Prusse, au contraire, l'armée permanente n'est rien à côté de cette armée mobile qui sort du sein de la nation

pour y rentrer ; qui se fait gloire à la fois de son titre de citoyen et de celui de soldat ; qui, pendant sa carrière militaire, ne brise aucun de ses liens civils, et s'identifie à la fois à l'armée permanente avec laquelle elle se confond et à la bourgeoisie dont elle ne se détache pas. C'est, dans le fait, une espèce de garde nationale. Si cette masse était vraiment hostile au gouvernement, si le gouvernement était odieux, il ne se soutiendrait pas deux jours.

Les forteresses dont la Prusse est entourée comme d'une ceinture, les routes militaires dont le pays est sillonné de Berlin à Luxembourg, de Berlin à Aix-la-Chapelle, et d'Aix-la-Chapelle à Sarrelouis, l'admirable surveillance à laquelle toute l'armée est soumise, achèvent de donner à l'organisation militaire de la Prusse une merveilleuse unité, une puissance réelle dont bien peu de royaumes européens peuvent se vanter. On estime à trois cent mille hommes les forces que la Prusse peut mobiliser, en supposant que ses finances lui permissent ce gigantesque développement. La dépense annuelle que coûte cette armée ne s'élève pas à plus de 3,370,000 liv. st. (89,250,000 fr.), somme bien peu considérable pour l'entretien de tant de forteresses et d'un immense matériel. Les cadres de l'armée prussienne sont excellens, et, grâce à toutes les circonstances que nous venons d'énumérer, un officier prussien peut marcher de pair avec les hommes les plus distingués des classes aristocratiques.

Cette organisation militaire nous semble cependant vicieuse sous plus d'un rapport : une partie de l'armée se compose toujours de recrues que la fatigue des bivouacs et des marches forcées mettrait bientôt hors de service. Il est impossible que les armes spéciales possèdent de bons sujets, alors que chaque soldat n'est astreint qu'à passer trois ans sous les drapeaux. S'il fallait d'ailleurs mobiliser la

landwehr, les frais deviendraient si considérables que le gouvernement y succomberait. La première guerre que soutiendra la Prusse nous apprendra jusqu'à quel point les avantages réels que nous avons signalés sont contrebalancés ou dépassés par les désavantages et les défauts attachés à toutes les institutions humaines.

Si l'art militaire est en Prusse l'objet d'une étude spéciale et des soins les plus assidus, l'éducation civile n'y a pas été négligée. Depuis les vingt-quatre années qui viennent de s'écouler, on peut sans exagération affirmer que la Prusse a fait plus de sacrifices pour répandre l'éducation populaire dans ses états, que tous les autres pays d'Europe réunis. On devait s'attendre cependant à ce que d'autres idées occupassent l'esprit des gouvernans et du peuple, après les sanglantes campagnes, les défaites humiliantes et le triomphe chèrement acheté auxquels la Prusse avait pris part. Ce fut au milieu de ces événemens majeurs, deux ans après la paix de Tilsitt, que l'université de Berlin fut fondée ; tous les bijoux du roi et ceux de sa famille furent sacrifiés à cette fondation. En 1814 l'université de Bonn s'éleva : qu'il nous suffise de nommer deux de ses professeurs, Auguste William Schlegel et Niebuhr.

Cette esquisse rapide ne nous permet pas d'entrer dans le détail complet de l'admirable système d'éducation morale, intellectuelle et religieuse que l'on a établi en Prusse. Un Français, M. Cousin, envoyé par son gouvernement pour examiner ce système et en étudier les résultats pratiques, n'a pu le contempler qu'avec un enthousiasme dont ses écrits font foi, et que ses adversaires lui ont imputé à crime.

La loi prussienne ordonne aux parens d'envoyer leurs enfans à l'école. L'article 43 et 44 du code général porte que tout habitant dont les moyens ne lui permettent pas

d'élever ses enfans chez lui, les enverra à l'école à l'âge de cinq ans. Après cet âge, tout enfant est forcé de rester à l'école, excepté pour des raisons spéciales, approuvées par les autorités civiles et ecclésiastiques. Les *Armen-schule,* ou écoles des pauvres, existent dans tous les villages; les livres et les vêtemens sont donnés par le gouvernement aux enfans des familles dénuées de ressources. Le village est forcé d'avoir une école élémentaire (*Elementar-schule*). Dans les cantons où la population est mi-partie protestante et catholique, il y a une école séparée pour les deux religions, et les juifs peuvent y envoyer leurs enfans comme les chrétiens. Le choix des maîtres est l'objet de l'attention la plus rigoureuse et du soin le plus attentif; les *Schulleher seminarien,* écoles normales, formées dans chaque district, sont destinées à l'éducation spéciale des maîtres (1). Un esprit de religion, de moralité profonde, de respect pour la loi, de dévoûment au devoir, règle cette double éducation et des maîtres et des élèves. Les hymnes pieux et patriotiques retentissent

(1) Note du Trad. Le recensement le plus récent de la Prusse porte le chiffre de ses habitans à 12,726,823; sur ce nombre on comptait, en 1831, 4,767,072 enfans de un jour à quatorze ans pour les deux sexes. L'âge d'école fixé par la loi est de 7 à 14 ans accomplis; or c'est une règle de statistique que, vu la proportion de la mortalité dans les divers âges, sur 100 enfans de un jour à quatorze ans, ceux de sept à quatorze forment les trois septièmes, ce qui donne, sur 100 enfans, environ 43 en état d'aller à l'école, ou, pour indiquer jusqu'aux moindres fractions, 42,857 sur 100,000, et par conséquent, en Prusse, 2,043,030 sur les 4,767,072 qui composent la population totale des enfans de un jour à quatorze ans accomplis. Il suit de là que, s'il y a en effet 2,043,030 enfans dans les écoles de la Prusse, on peut assurer qu'il n'y a pas dans ce royaume une seule créature humaine qui ne reçoive une éducation suffisante. Or, ce beau résultat est un fait incontestable. Le nombre effectif des enfans qui, d'après le relevé fidèle des listes de présence, fréquentaient,

dans ces écoles, et les maîtres n'oublient rien pour ouvrir le cœur des enfans aux sentimens les plus généreux et les plus élevés. Nous ne doutons pas que tout ce système n'éveille la raillerie de ceux qui ne trouvent de remarquable au monde que le feuilleton d'un journal. Pour ces derniers, vertu et religion sont de vains mots, d'inutiles et froides paroles. Dès qu'un enfant est instruit et éclairé, disent-ils, il est assez vertueux. « Pourquoi d'ailleurs troubler les écoliers dans la jouissance des droits de l'homme? pourquoi leur imposer de si rudes devoirs et une tâche si difficile? Il suffit de leur donner des lumières; les lumières donnent la vertu. »

Tout cela est absolument faux, quelle que soit l'autorité de ceux qui répandent de pareilles maximes, et quoique lord Brougham, l'un des hommes les plus distingués de l'époque, soit à la tête de la société pour la diffusion des connaissances utiles. Non certes, les lumières ne suffisent pas; sans moralité, sans loyauté, sans dévoûment, elles n'éclairent point, elles incendient; et nous pensons avec

en 1831, les écoles primaires publiques, est de 2,021,421. La différence est donc seulement de 21,609 entre le nombre réel et le nombre normal. Cette différence est bien légère, et encore elle disparaît entièrement, si l'on tient compte de diverses considérations que M. Cousin a développées avec beaucoup de clarté dans son nouvel ouvrage sur l'instruction publique en Prusse.

On compte en Prusse 22,612 écoles primaires publiques dirigées par 27,749 maîtres ou maîtresses. Sur ce nombre il y a 21,789 écoles élémentaires et 823 écoles moyennes (ainsi nommées, parce qu'elles sont intermédiaires entre les écoles élémentaires et les écoles savantes ou gymnases), dont 841 pour les garçons et 342 pour les filles. On compte en Prusse 1,021 villes, dont 26 seulement ont plus de 10,000 ames. Ainsi, non-seulement toutes les villes de 10,000 ames, mais les trois quarts de toutes les villes, ont, outre les écoles élémentaires indispensables à la dernière classe de citoyens, des écoles moyennes pour la bourgeoisie de ces villes.

M. Cousin qu'un système religieux est la seule base sur laquelle l'éducation morale et intellectuelle puisse reposer. Dans quel pays l'éducation populaire est-elle florissante? en Hollande, en Allemagne, en Écosse, en Amérique, les pays les plus religieux du monde. Dans un pays où le clergé manquerait de lumière et où la science serait hostile à la religion, l'éducation populaire serait toujours imparfaite; c'est précisément ce qui arrive en France où, malgré tous les efforts de quelques hommes de bien, le peuple est présomptueux sans être instruit, irreligieux sans être philosophe.

Les gymnases et les universités établis en Prusse ne sont pas moins dignes de remarque; tout l'ensemble de ce système est soumis à la surveillance la plus assidue. Dès qu'une faute est signalée, le gouvernement envoie un commissaire sur les lieux, chargé de prendre note de tout ce qui se passe, et de faire son rapport à l'instant même; la moindre négligence est punie presque aussitôt qu'elle a eu lieu. Cette discipline militaire règne d'ailleurs sur toute la Prusse; elle régit son système administratif et s'étend sur tous les fonctionnaires. La grande machine du gouvernement marche vite et marche bien; je ne sais si, pour la promptitude, l'économie et la précision, rien en Europe peut rivaliser avec ce système, despotique si l'on veut, mais beaucoup moins compliqué, moins embarrassé, moins sujet à se détraquer et à se détruire lui-même que la plupart des gouvernemens prétendus représentatifs. Cependant Bade, le Wurtemberg et la Bavière, qui ont donné à leurs citoyens, avec une générosité peut-être prématurée, le droit de contrôle direct sur les actes du gouvernement, sont aujourd'hui bouleversés par cette imprudence. La fête de Hambach auprès de Newstad, l'essai d'insurrection de Francfort, ont suivi presque im-

médiatement l'établissement d'une constitution semi-démocratique. La révolution française s'est reflétée faiblement, il est vrai, et ridiculement, mais avec la meilleure volonté de mal faire, dans les mouvemens du petit royaume de Bavière ; et cependant le prince qui le régit est un des philosophes les plus éclairés de l'Europe. Le libéralisme de ses opinions, son amour pour les arts et la littérature, sa philantropie à la fois théorique et administrative, se sont révélés récemment par les mesures les plus dignes d'un gouvernement représentatif. Pendant qu'il donnait à son peuple une chambre élective, une constitution indépendante et la liberté de la presse, une lutte s'organisait contre lui, et l'on couvrait d'invectives et d'outrages celui de tous les souverains de l'Europe qui a le moins de goût pour la tyrannie. Malgré la prospérité de la Bavière, l'état florissant de son commerce et de ses manufactures, une révolution générale semblait prête à éclater. Le lion populaire avait été déchaîné trop tôt : déchaîné sans qu'il eût appris à s'atteler au char de l'état, sans que ses passions mauvaises fussent modérées.

Quiconque nous regarderait comme ennemis de la liberté des peuples, se tromperait et nous ferait injure. Dans l'ancienne situation de l'Allemagne la royauté féodale était enracinée ; l'esprit chevaleresque, qui est diamétralement opposé à l'esprit démocratique, régnait jusque dans les dernières classes : esprit d'obéissance aux supérieurs et de protection donnée à l'inférieur ; ce n'est pas à nous d'examiner historiquement les désavantages et les avantages de ces différens systèmes, c'est des faits que nous nous occupons. L'Allemagne telle qu'elle était ne pouvait sans danger recevoir le choc électrique et violent d'une commotion démocratique. Les régions de l'Allemagne où cette tentative a été faite sont maintenant troublées, mécontentes et

malheureuses ; la Prusse, par une conduite habile, a marché dans une voie de progrès constant, et, regardée comme esclave par une grande partie de l'Europe, elle est en réalité plus libre et plus avancée dans la civilisation que la plupart des pays qui l'entourent. Ne se convaincra-t-on jamais que de toutes les politiques la seule bonne, la seule utile, est celle qui se conforme aux tems, aux lieux, aux mœurs, aux idées, qui ne brusque rien, qui ne fait aucune violence à l'homme, et qui trouve moyen de l'améliorer sans qu'il s'en doute ?

(*Blackwood's Magazine.*)



DON PEDRO ET LE PORTUGAL.

Enfin, après s'être tenu sur la défensive pendant un an dans les murs d'Oporto, don Pedro a donné à ses opérations une impulsion vigoureuse, dont la rapidité, secondée par la victoire navale de Lagos, a entraîné la soumission des provinces méridionales du Portugal, et lui a ouvert les portes de Lisbonne. Vers la même époque, une poignée de braves triomphait à Porto des efforts désespérés des miguélistes, dans un combat dont le meurtrier acharnement présage ce que serait la lutte des principes qui se disputent l'Europe, si jamais elle venait à s'engager sur un théâtre plus vaste. Les champions de ces deux principes s'étaient donné rendez-vous sur le terrain : et tandis que les Solignac, les Duvergier, les Ramorino marchaient sous le même étendart que les Palmella, les Saldanha et les Villaflor; les Bourmont, les Clouet, les Larochejacquelin y déployaient ce fanatisme du trône et de l'autel, qui ne peut désormais produire en France que de nocturnes expéditions de grand chemin. La royauté espagnole, l'arme au bras sur la frontière, essayait de seconder de ses vœux les derniers efforts de l'usurpateur, qu'au mépris de ses propres dogmes, elle salue encore du titre de roi; tandis que les absolutistes du continent, ainsi que leurs alliés les *ultra-torys* d'Angleterre, essayaient d'établir en Portugal la base de leurs opérations contre la liberté européenne.

Quel sera pour le Portugal le résultat de cette guerre?

Pour résoudre cette question, peut-être faudrait-il attendre des événemens plus décisifs encore que la défaite de Bourmont sous les murs d'Oporto et l'entrée de don Pedro à Lisbonne. Peut-être l'usurpateur occupera-t-il encore quelques points de la frontière portugaise, vers l'Estramadure, et essaiera-t-il d'y soutenir une guerre de guérillas; mais alors aussi commencera le rôle de la diplomatie. Si les cinq grandes puissances, auxquelles nécessairement se joindra l'Espagne, établissent, pour la question portugaise, des conférences comme pour la question belge; tant que don Miguel et ses satellites occuperont un coin du Portugal, les appuis ne lui manqueront pas à l'extérieur; tandis que les efforts de l'Angleterre et de la France, en faveur de la cause constitutionnelle, seront paralysés par l'influence des protocoles. La majorité de la conférence, qui, dans les affaires belges, était constamment du côté du triumvirat absolutiste, sera plus forte encore dans celle qui s'ouvrira sur les affaires portugaises, puisque l'Espagne y aura sa voix. Vainement dira-t-on que les monarques absolus de l'Europe, en protégeant l'usurpation de don Miguel, fouleraient aux pieds les principes de la légitimité. Ce qui leur importe avant tout, ou plutôt le principal intérêt des oligarques, c'est que les libertés des peuples soient étouffées; c'est que l'égalité devant la loi soit considérée, par des masses ignorantes ou fanatiques, comme l'œuvre de Satan. Le droit de primogéniture serait-il de quelque poids aux yeux du frère cadet du grand-duc Constantin? Et ne préférerait-il pas le lieutenant de Napoléon, aujourd'hui pacifique vieillard, au colonel Gustavson, si ce dernier, rétabli sur le trône de ses pères, devait essayer de faire de ses états un contre-poids à la Russie dans la balance politique de l'Europe? Non; la légitimité des trônes n'est rien pour la Sainte-Alliance : c'est le pouvoir absolu qui est tout; et don

Miguel ne sera protégé par elle que comme une garantie d'absolutisme. Ceci posé, la ligne de conduite qu'elle tiendra, dans le cas où don Miguel succomberait dans la lutte contre son frère, est tracée d'avance. A l'heure où nous écrivons, don Pedro a été proclamé régent. Mais il a admis le duc de Palmella au partage de son pouvoir. Il fera un appel à toutes ses forces pour écraser, en cas de résistance, celles qui restent au Néron lusitanien. Mais alors la diplomatie interviendra, plus active que jamais, et, au moment où il faudra mettre à exécution la constitution portugaise, sous l'empire de laquelle dona Maria doit monter sur le trône, elle profitera plus ou moins habilement des exigences du parti constitutionnel; elle organisera aussi un parti modérateur, formé de quelques favoris de don Pedro, officiers du palais de dona Maria, de membres du clergé mécontens de don Miguel; et, après de longues séries de protocoles, dona Maria sera reconnue reine de Portugal avec un vain simulacre de constitution. Le cabinet britannique appuiera vivement cette détermination, et ne manquera pas de faire valoir l'octroi d'une charte, quelque restreinte qu'elle soit, comme un immense service, qui ne saurait être payé de trop de concessions en faveur du commerce britannique. Quant au cabinet français, quelque intéressé qu'il soit à voir s'établir au midi de l'Europe une ceinture d'états constitutionnels, il laissera agir l'Angleterre, comme celle-ci a laissé agir la France dans la question d'Anvers.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la situation du pays que les partisans de la jeune reine se proposent de régénérer, et voyons quelles chances il présente pour le succès de leurs nouvelles combinaisons. L'influence qui domine en Portugal est, sans contredit, celle du clergé. A l'aide de légendes merveilleuses, et de prétendus miracles, on avait réussi à livrer tous les droits du peuple

à un monarque qui exerçait une autorité absolue, mais soumise au contrôle des prêtres. Les auteurs portugais, dont la plupart étaient des ecclésiastiques, ou qui écrivaient avec les feux de l'inquisition sous les yeux, assurent fièrement que leurs compatriotes sont le peuple le plus religieux du monde, et qu'ils n'ont pas cessé de l'être, depuis Tubal, le petit-fils de Noé, qui fonda Setubal ou Saint-Uves. Les preuves par lesquelles ils appuient cette haute prétention montrent à la fois quelle est l'étendue et la nature de leur piété. Ils prouvent, par exemple, que les Portugais ont toujours été les persécuteurs les plus zélés des infidèles; qu'ils érigèrent la première église dédiée à la vierge Marie, et qu'ils ont été les plus fermes soutiens de son immaculée conception; que leur pays a donné le jour à quatre fondateurs d'ordres monastiques; que leurs rois sont les souverains qui ont fait les plus riches fondations religieuses; que c'est dans le Portugal où on trouve le plus de reliques, où il est né le plus de saints et où il s'est fait le plus de miracles. Comme, pendant une longue succession de siècles, les Portugais ont fait constamment la guerre aux Maures, et que chaque victoire était commémorée par quelque acte d'une superstition éclatante, ou par l'extension des priviléges ecclésiastiques, on conçoit que le pouvoir de l'Église se soit accru avec toutes les additions faites au territoire de la monarchie.

L'aspect du pays et de la société, dans le Portugal, est d'accord avec les peintures qu'en font les écrivains nationaux. Dans les autres états de l'Europe, on ne rencontre de traces du quinzième siècle que dans les Mémoires et les écrits contemporains. Dans le Portugal, au contraire, il est encore vivace, et vous le retrouvez avec la plus grande partie de son costume, de ses usages et de ses superstitions. Quand un protestant arrive à Lisbonne, il est tenté de

croire que la religion, telle qu'on l'entend dans ce pays, est l'unique occupation de ses habitans, qu'elle absorbe entièrement leur attention, et que le gouvernement est une pure théocratie. Les villes ont toutes quelque chose de monastique; les églises, les monastères, les couvens, en sont les édifices les plus remarquables, et ils occupent les sommités de toutes les hauteurs. Vous êtes éveillé, dès le matin, et assourdi, pendant toute la journée, par le son des cloches qui annoncent les offices religieux. Si vous circulez dans les rues, vous êtes sûr de rencontrer des processions, ou de voir la multitude prosternée devant quelque image populaire. Des moines noirs, blancs ou gris, chaussés ou non, avec ou sans barbe, vous heurtent et vous coudoient sans cesse. Vous entendez les tintemens d'une clochette qui annonce l'approche du Saint-Sacrement, et vous n'apercevez pas encore le dais qui couvre le prêtre, ou les torches de ceux qui l'accompagnent, qu'aussi loin que votre vue s'étend, tout le peuple est prosterné sur le pavé. Vous entrez avec la foule dans l'église, dont les murs sont couverts d'*ex-voto*, et vous voyez que l'office se célèbre simultanément à plusieurs autels, en présence d'un grand nombre de dévots et dévotes, la tête humblement inclinée vers le sol, et murmurant à voix basse leurs prières latines. Les mendians, qui vous assiégent à la porte, réclament votre aumône au nom de la Vierge, des saints, des ames du purgatoire; et les bedeaux des différentes paroisses traversent les rues, en demandant la charité avec un tambour, une cornemuse et un Saint-Esprit.

Et qu'on ne suppose pas que le nombre, le pouvoir, la richesse des membres du clergé soient moins considérables dans la réalité qu'en apparence. Le jésuite Vieyra dit que, de son tems (1670), il y avait dans le Portugal 10,000

moines, 30,000 prêtres séculiers et 15,000 religieuses ; en tout 55,000 individus. Mais cette estimation est probablement beaucoup trop faible ; car un seul couvent, celui d'Alcobaça, était en quelque sorte une ville tout entière, puisqu'il s'y trouvait 995 moines, sans compter les domestiques. Depuis cette époque, le nombre des membres du clergé a éprouvé quelque diminution ; cependant il est encore très-considérable. Si, aux ecclésiastiques de toute espèce, dont le nombre n'est pas au-dessous de 30,000, nous ajoutons un opulent état-major de dignitaires, consistant en un patriarche, sorte de pape du royaume, trois archevêques, quinze évêques, et environ cinquante prélats ou chefs de congrégations et ordres religieux, nous pourrons nous former une idée de la piété des Portugais. Le revenu total du clergé, calculé d'après le dixième qu'il paie à l'état, s'élèverait à 700,000 liv. st. (17,500,000 fr.), mais il y a lieu de croire qu'il est au moins le double de cette somme. Le clergé du Portugal a toujours réclamé ses dîmes si exactement, que, dans une convention faite entre un des rois de ce pays et le prieur d'un de ses ordres religieux, il y a une stipulation pour la dîme des poissons qui seraient pris dans le Tage !

Si on considère le grand nombre de membres du clergé et l'énormité de son revenu, on sentira que l'esprit qui l'anime doit avoir une très-grande influence sur le sort du Portugal. Malheureusement il serait difficile de trouver des prêtres plus ignorans et de mœurs moins édifiantes. Ceux qui ont quelque intégrité dans le caractère, et quelque foi dans les légendes qu'ils débitent, sont abrutis par les plus honteuses superstitions ; les autres, qui ont assez de sens pour apprécier les momeries qu'ils pratiquent, trompent le vulgaire dans des vues égoïstes et sordides. C'est principalement cette dernière portion des ecclésiastiques portu-

gais qui, dans son admiration calculée pour don Miguel, l'a surnommé l'*ange réparateur*, et qui combattra de toute son influence les réformes que voudra introduire la régence de dona Maria.

Il est impossible de parler de la situation du Portugal et des probabilités de son avenir sans dire quelque chose de sa noblesse, le second ordre de l'état. Peut-être n'existe-t-il aucun pays qui contienne plus de nobles que ce royaume. Quelques-uns portent des noms qui se rattachent aux époques les plus glorieuses de son histoire; d'autres ne rappellent par leurs titres que des caprices de cour. Le *fidalgo* portugais est, en général, un être orgueilleux, indolent, insociable, sans instruction et sans principes. La plupart, avec de vastes domaines et un revenu disponible peu considérable, vivent à la fois dans la malpropreté et dans la splendeur, dans quelque coin d'une maison ébauchée ou en ruines, sans livres pour leur instruction ou leur agrément, sans goût pour les arts, sans aucun désir d'éclairer leur esprit, sans possibilité d'exercer l'hospitalité d'une manière décente, livrés au libertinage et à l'amour du jeu. Au reste, sans importance dans l'état, et sans aucun but honorable d'ambition, les *fidalgos* étaient accoutumés, sous les derniers règnes, à passer leur tems au milieu des vaines formalités de la cour, dans des intrigues subalternes et dans les pratiques d'une ignoble superstition. Leur naissance, après la faveur du monarque, était la chose dont ils tiraient le plus vanité; et quoiqu'ils fussent sans considération près de ceux qui avaient de la fortune ou quelque talent, ils ne s'alliaient qu'entre eux, et fuyaient le contact des autres classes comme s'il eût été pestilentiel. Toutefois il convient d'observer que ce portrait ne peut pas s'appliquer indistinctement à tous les nobles portugais,

et qu'il s'en trouve plusieurs parmi eux qui font d'honorables exceptions.

Nous n'aurions encore qu'une idée imparfaite des différentes classes dont l'action se fait sentir en Portugal, si nous ne citions pas celle des hommes qui sont chargés de l'administration civile et judiciaire. Pour recevoir et pour administrer un petit revenu et les autres branches des services publics, il y a un plus grand nombre d'employés avides, nécessiteux, infidèles, plus de rapines, plus d'indolence et d'irrégularités commises qu'il n'en faudrait pour ruiner et pour perdre les royaumes les plus étendus et les plus florissans. Chaque branche de l'administration est conduite par une multitude d'individus mal payés et qui s'indemnisent par leurs spoliations. Les finances sont régies par un plus grand nombre d'administrateurs et de commis que celles de la Grande-Bretagne. Quant aux juges, il y en a plus de cent, rien qu'à Lisbonne. Les plus rétribués n'ont que 300 liv. (7,500 fr.) de traitement annuel, et la plupart dépensent au moins mille liv. (25,000 f.), qu'ils se procurent en partie par la plus coupable des corruptions, c'est-à-dire en vendant la justice au plus offrant et dernier enchérisseur. Tout considéré, cette armée de juges et d'employés, répandue sur tout le pays, et qui nécessairement se trouvera réformée par le nouvel ordre de choses, sera peut-être plus nuisible que les moines aux progrès des institutions constitutionnelles en Portugal.

Telle était encore, il y a quelques mois, la situation de ce pays. Examinons rapidement le caractère des hommes qui ont entrepris la tâche difficile de le régénérer, ce qu'ils ont fait pour y parvenir, et les obstacles qui leur restent encore à surmonter. Occupons-nous d'abord du personnage le plus important, non par sa capacité, mais par le

rang élevé où il se trouve placé. Don Pedro, nous nous plaisons à le reconnaître, n'a entrepris son expédition qu'en faveur de dona Maria, sa fille. Il l'a proclamée, il est vrai, reine de Portugal en débarquant à Terceire, à Oporto, à Lisbonne; mais il a eu long-tems, il a aujourd'hui encore un parti prêt à favoriser son ambition personnelle ou à faire violence à son désintéressement, en l'appelant directement au trône. Nous pensons cependant que l'impossibilité d'accomplir ce projet, sans exposer le pays à d'affreux déchiremens, arrêtera long-tems encore ses imprudens amis. Quoi qu'il en soit, le caractère de ce prince, celui des personnages qui l'entourent, et jusqu'aux mœurs et aux habitudes des Portugais, seront autant d'obstacles à ce qu'il exerce paisiblement et la tutelle, que lui assure sa qualité de père, et la régence, à laquelle ses efforts pour conquérir à sa fille une couronne lui donnent cependant des droits aussi sacrés que leurs services peuvent en donner aux Palmella, aux Villaflor et aux Saldanha.

Pour achever de faire connaître le caractère de ce prince, nous emprunterons quelques passages au récit de l'expédition de Portugal, en 1832, publié récemment par le colonel Hodges; en prévenant toutefois le lecteur que cet écrit porte l'empreinte d'une prévention contre le duc de Bragance, que nous croyons injuste sur plusieurs points.

« Complétement dénué de ce que les Français appellent force de caractère, qualité si essentielle pour un prince; doué d'ailleurs d'une grande vivacité de conception et de talens fort remarquables, que l'éducation n'a pas développés et que la flatterie a corrompus; à la fois plein de vanité et inflexible; irrésolu, inconstant, léger dans ses affections; despote par instinct, et libéral par ton; également capable de s'élever au bien, et d'incliner vers le mal, suivant l'impulsion qui lui est donnée : tel est don

Pedro. C'est assez en dire pour prouver qu'il est au-dessous de la noble tâche qu'il s'est imposée, et dont le succès définitif dépendra de ses conseillers.

» En 1832, la maison de don Pedro ne se composait que d'individus nés ou naturalisés Brésiliens; les plus influens d'entre eux étaient le marquis de Rezende, cadet de la maison des Peñalva, et M. de Rochapinto. Au moment où Paris se peuplait de l'élite de la noblesse portugaise proscrite pour son attachement à la cause de dona Maria, on voyait tous les jours aux Tuileries l'ex-empereur au bras de ce dernier; il poussa même à Windsor l'oubli des convenances, jusqu'à le faire asseoir au banquet royal que lui donna S. M. Britannique, et où assistaient tous les grands dignitaires du royaume.

» Lorsqu'il s'embarqua pour joindre sa flotte, nous l'aperçûmes, dit M. Hodges, sur le bateau à vapeur au milieu de sa suite, et coiffé d'un bonnet fourré. M. de Mendizabal, l'un des promoteurs les plus actifs de l'expédition, le contemplait dans l'enivrement du triomphe, et son émotion visible contrastait avec l'insouciante gaîté que manifestait don Pedro, en abordant ce loyal Portugais.

» Le patron du bateau qui portait César et sa fortune jeta l'ancre auprès du vaisseau *la Reine du Portugal*, monté par l'amiral; celui-ci descendit aussitôt dans son canot pour y recevoir l'empereur; une garde d'honneur composée de soixante marins en grande tenue, et l'état-major de l'expédition, formèrent la haie sur le pont, et le reçurent au bruit des *vivat* et de l'hymne constitutionnel exécuté par un corps de musique nombreux. Le dévoûment le plus absolu à sa cause, à sa personne même, éclatait parmi cette élite de la nation portugaise, et parmi les volontaires anglais. L'occasion était belle de gagner par un accueil affectueux les cœurs de ces braves gens, mais

il ne sut pas en profiter : il se borna à saluer, à droite et à gauche, en traversant la haie la tête découverte, et il se réfugia dans sa cabine, où il refusa le baise-mains sollicité par quelques vieux serviteurs de son père. Il est vrai qu'atteint du mal de mer, dans sa traversée de Nantes à bord de la flotte, il était gravement indisposé. Quoi qu'il en soit, cet accueil brusque et froid ne nous donna pas une haute idée de son urbanité. »

Au reste, don Pedro ne croyait pas qu'il lui fût nécessaire de se mettre en frais de démonstrations affectueuses pour fortifier le parti de sa fille. Un nouveau pouvoir politique est venu présider aux destinées des états, exciter ou modérer l'ambition des rois, déjouer les combinaisons de la diplomatie, et paralyser la bravoure du soldat. Ce pouvoir se compose de trois ou quatre cents individus obscurs, incapables, pour la plupart, de désigner sur la carte le théâtre de leurs opérations : c'est la bourse, le phénomène le plus merveilleux de notre siècle ; c'est à elle que don Pedro doit ses flottes, ses armées, et surtout ces légions étrangères dont il méconnaît les services.

L'antipathie de l'ex-empereur pour les Anglais n'est que trop manifeste ; il l'a signalée en plusieurs circonstances, et notamment au Brésil, par sa conduite envers notre ministre plénipotentiaire, M. Gordon de Saint-George Eyre, et le capitaine Hunn. Nous pourrions encore citer une foule d'officiers anglais qui ont quitté son service par suite des dégoûts qu'ils y ont éprouvés.

Les confidens intimes de don Pedro se sont long-tems flattés qu'une fois débarqué, ses progrès en Portugal ne seraient qu'une marche triomphale. Si telle était leur conviction, on a peine à concevoir que sa flotte n'ait pas fait directement voile sur Lisbonne, où devait naturellement exister la masse la plus intense de désaffection contre son

exécrable frère. Loin de là, au mépris de tous les principes de saine politique et de stratégie, est allé prendre terre à Oporto, où il devait nécessairement rencontrer la résistance des généraux de don Miguel. Dès son entrée dans cette place, son illusion a dû se dissiper. « Près de deux cents déserteurs, appartenant à la milice, dit le colonel Hodges, se joignirent à nous, mais pas un officier ne passa dans nos rangs. Aucune province ne se rallia à notre cause, bien que dans toutes celles de la rive droite du Douro il n'y eût pas un seul bataillon miguéliste. » Si don Pedro et son conseil n'avaient pas été complétement aveuglés, ces deux faits eussent suffi pour leur apprendre que leur parti ne pouvait entrer comme élément de succès dans le calcul de leurs opérations, et qu'ils ne devaient compter que sur l'habileté de leurs combinaisons stratégiques. C'est par miracle qu'ils ont pu conserver leur position à Oporto; aussi peut-on leur appliquer avec justesse ces vers de Rousseau :

L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Émile
Fit tout le succès d'Annibal.

En effet, si, trois jours après l'occupation d'Oporto, don Pedro et son armée n'ont pas été jetés à la mer, ils le doivent plutôt à l'aveugle fatuité de l'état-major miguéliste qu'à leur force numérique et à l'habileté de leurs manœuvres.

L'indifférence des Portugais pour la cause constitutionnelle serait d'un triste augure pour les progrès de l'humanité, si l'on jugeait par eux du reste de l'Europe; mais ce qui les distingue des peuples les plus civilisés, c'est leur attachement et leur vénération pour les coutumes de leurs ancêtres. Abrutis depuis des siècles par le despotisme

et la superstition, leur indolence les rend hostiles à toute innovation, et l'outrage et la calomnie attendent quiconque oserait les tenter. A cette antipathie contre la cause de la liberté se joint celle qu'ils nourrissent contre la personne de don Pedro, à qui ils attribuent tous les malheurs de leur pays, dont l'ambition a porté à sa puissance et à sa prospérité une atteinte irréparable, et dont la carrière politique est loin d'être sans tache. D'ailleurs les classes éclairées se souviennent que les personnages qui l'entourent furent, pour la plupart, les séides de son despotisme, jusqu'à ce que les calculs de l'intérêt personnel leur eurent appris qu'ils auraient plus de profit à jouer le rôle de libéraux que celui de serviles. Elles sont en outre convaincues que, sous leur empire, la constitution ne serait qu'une lettre morte, un hochet pour la vanité de la nation; que la révolution consisterait, pour eux, en un changement d'hommes et non d'institutions, et que les innovations introduites dans l'état blesseraient les préjugés les plus chers au pays.

L'histoire n'aura pas de stigmate assez énergique pour flétrir la stupide férocité de don Miguel. Mais ce n'est pas dans un siècle aussi révolutionnaire que le nôtre que l'on discutera sérieusement la thèse de sa légitimité, bien qu'elle ait trouvé des défenseurs parmi des juristes portugais d'un grand mérite, qui ont cherché à la démontrer, en invoquant l'ancien statut des *cortès de Lamego* sur l'ordre de succession à la couronne. Le vœu du peuple ou de ses représentans constitue les seuls droits à la couronne de Louis-Philippe, de Léopold et de Frédérick de Brunswick. La source du pouvoir de don Miguel est moins élevée et moins pure sans doute : c'est la lie de la nation qui l'a proclamé et maintenu roi, malgré les conspirations tramées contre lui à l'intérieur et l'a-

gression tentée par son frère; mais enfin elle formait la majorité, quand elle a converti son titre de régent en celui de roi. Les droits de don Miguel au trône sont donc incontestables jusqu'au moment où la majorité l'aura renversé. Une opinion, malheureusement trop répandue en Portugal, c'est que don Pedro prétend à la couronne pour lui-même, et il paraît certain qu'il a un parti parmi les libéraux. Cette opinion, qui n'a pu s'effacer que devant les actes les plus solennels, a nui beaucoup aux succès de la cause constitutionnelle. D'ailleurs, s'ils ont à reprocher à don Miguel d'avoir, en Portugal, usurpé le trône et renversé la constitution qu'il était appelé à défendre, don Pedro n'en a-t-il pas fait autant dans le Brésil? n'a-t-il pas foulé aux pieds la première charte donnée à ce pays? n'a-t-il pas dissous par la violence l'assemblée de ses représentans, et violé le serment de fidélité à son père, qu'il avait écrit de son sang à son départ de Lisbonne? Ces réflexions sont bien propres à refroidir le zèle des patriotes portugais; il est difficile d'ailleurs que leur enthousiasme puisse s'exalter à la vue des troupes mercenaires qui font toute la force de l'armée libératrice, et des fausses mesures qui ont été prises dans le cours de l'expédition.

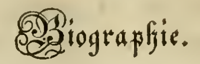
Comment don Pedro ne s'est-il pas douté de l'effet électrique qu'aurait produit la présence de la jeune reine en Portugal? Si, tenant d'une main sa fille et de l'autre la bannière constitutionnelle, il avait pris terre dans la baie de Cascaës, à la tête de cinq cents patriotes portugais, nous sommes convaincu qu'il serait entré dans Lisbonne sans coup férir, et qu'il eût évité la déplorable guerre civile qui a suivi l'occupation d'Oporto, et qui peut se prolonger long-tems encore.

Croire que le système constitutionnel suffira pour rétablir la concorde dans ce pays, c'est ne rien connaître des

élémens de discorde qui s'y agitent. La population est divisée en quatre partis politiques acharnés l'un contre l'autre. Le plus nombreux est celui des apostoliques, qui battus sur les champs de bataille, se rallieront dans les assemblées législatives; le parti constitutionnel modéré, qui compte un grand nombre d'adhérens et à la tête desquels se trouvent Palmella et tous les amis de la paix et d'une sage liberté; le parti de l'ex-empereur, qui voudrait l'appeler directement au trône; enfin le parti démocratique, partisan de la constitution de 1820 et d'une chambre unique, composé d'hommes qui ne tendent à rien moins qu'à une réorganisation complète de l'édifice social.

Qu'on juge par cet aperçu des orages amoncelés sur le sol lusitanien? Les mœurs et les préjugés de ses habitans, fortifiés par les luttes intestines qu'ils ont soutenues pour les défendre, les rendent pour long-tems incapables d'apprécier les institutions de la liberté. Aussi plusieurs années s'écouleront-elles avant que l'arbre de la régénération politique puisse prendre racine sur un sol qui a été tourmenté par tant de secousses violentes; il faudra le dégager des ronces de la superstition qui étoufferont long-tems encore les germes rénovateurs qu'on voudrait y implanter. Alors seulement, au lieu de recevoir des chartes modelées sur celles des peuples de l'Europe, les Portugais mieux éclairés sur leurs véritables intérêts pourront eux-mêmes se donner une constitution fondée sur leurs besoins, et applicable à leur état social.

(*New Monthly Magazine.*)



CARACTÈRE ET VIE PRIVÉE DE GOETHE.

Il y a toujours chez les hommes de génie un principe vital et secret qui sert de point central à toute leur force, de mobile à toutes leurs facultés. Chez Rousseau c'était la passion ; chez Voltaire l'ironie ; chez Bacon l'observation. L'intelligence de Shakspeare était, avant tout, impartiale et sagace. C'est plaisir de voir comment les actions et la vie privée des grands hommes portent le caractère de ce principe qui régit leurs ouvrages. Aussi leurs biographies offrent-elles un charme spécial ; et, lorsque Boswell nous a révélé dans son journal les moindres particularités de la vie de Johnson, lorsque les contemporains de Voltaire nous ont appris quelle était la couleur de sa robe de chambre et à quelle heure il prenait ses repas, ils ont trouvé moyen de se faire lire.

Un M. Falk a joué auprès de Goethe le même rôle que Boswell avait joué près de Johnson. Pendant les deux dernières années de la vie de Goethe, l'ami de la maison c'était M. Falk ; mais, chose étrange, le vieillard dont on recueillait avec tant de soin les traits caractéristiques, n'est mort qu'après celui qui s'occupait si attentivement de cette tâche ; et *la Vie et le Caractère de Goethe*, par M. Falk, n'ont été publiés qu'après la mort de l'un et de l'autre. C'est un livre incomplet, mais curieux.

Il n'y avait pas chez le professeur Falk assez de puissance intellectuelle pour comprendre la haute supériorité de Goethe. Cependant on peut se servir des inductions de son ouvrage et former une appréciation aproximative du vrai caractère de Goethe. Il faut réunir mille détails, combiner mille traits; on parviendra peut-être jusqu'au sanctuaire mystérieux où se formait ce génie puissant et vaste.

On se représente ordinairement le génie échevelé, ardent, impétueux, violent. On lui donne pour compagnon le désordre, on veut qu'il vive dans l'anarchie et dans la tempête. Telle n'était pas l'intelligence de Goethe. Il aimait l'ordre, mais un ordre sublime et supérieur. Il lui fallait une harmonie souveraine, un accord parfait de toutes les pensées, de toutes les images et de toutes les actions. Ce n'était pas l'ordre médiocre, l'ordre de la pauvreté et de la nullité qu'il cherchait, mais l'équilibre, l'harmonie, l'accord dans la richesse, l'arrangement dans le luxe et la splendeur. Courtisan, poète, historien, savant, critique, homme du monde, homme de rêverie et de solitude, il sut tellement unir et balancer toutes les parties constitutives de sa vie, que nulle dissonnance, nulle incohérence ne s'y montrait jamais. Toutes ces nuances disparates se fondaient l'une dans l'autre et se mêlaient sans que l'œil pût y découvrir un seul contraste qui le blessât. Au fond de son ame une certaine froideur régnait. Au lieu de se mêler passionnément aux choses de la vie, au lieu de les embrasser avec ardeur et avec violence, il les contemplait, spectateur paisible; quelquefois attendri, souvent rempli de pitié, souvent ironique.

Dès sa jeunesse, il paraît s'être donné deux règles de conduite, avoir posé deux bases sur lesquelles tout son bonheur, tout son génie devaient s'appuyer : conserver la netteté du jugement, le calme de la pensée et cher-

cher la vérité en toute chose. Tels furent ses deux grands mobiles intellectuels. Le calme, le repos, l'éloignement des passions fortes, la quiétude des sens et de l'esprit, lui étaient indispensables. Il fit tout pour les obtenir. Goethe mit beaucoup de prudence dans ses actions, de réserve dans sa conduite, s'assura une existence indépendante et ne prit aucune part aux disputes politiques et religieuses dont l'Allemagne était le théâtre. Dès qu'une impression intense menaçait de le dominer, il y échappait par instinct, comme les feuilles de la sensitive se dérobent au doigt qui veut les toucher. Jeune encore, il eut ses momens de désespoir, de marasme, de dégoût : pour les bannir, il écrivit *Werther*, comme on donne issue aux vapeurs délétères qui remplissent un appartement, comme on ouvre une soupape de sûreté. Une fois libre et débarrassé de ces pensées turbulentes qui l'auraient absorbé et subjugué, il retrouva l'équilibre de sa vie et ne songea plus qu'à jouir de cette paix qu'il préférait à tout. Dès lors il n'eut plus qu'un seul mot d'ordre. Ce mot était l'*équilibre*. Son esprit gigantesque et souple se sentit à l'aise. Les chefs-d'œuvre qu'il créa semblèrent couler de source ; aucune trace d'effort ni de peine : rien qui trahît l'angoisse intérieure d'un esprit qui se tourmente pour produire. On voyait les travaux d'Hercule ; la main qui les accomplissait restait cachée.

Jamais homme ne fut plus maître de lui-même que Goethe : nulle émotion n'eut le droit de le tyranniser. Dans les moindres habitudes de sa vie il était méthodique et précis. Il portait l'amour de l'ordre jusqu'au fanatisme. Il voulait que son intelligence eût ses coudées franches, si l'on peut parler ainsi, qu'elle s'exerçât paisiblement et sans obstacle. L'arrangement de ses papiers, celui de sa bibliothèque, étaient réglés avec le plus grand soin. On au-

rait pu prendre pour de l'égoïsme le respect profond de son propre repos, cette vénération pour ses jouissances intellectuelles. Doué d'une ame tendre, il comprimait jusqu'à un certain point ses affections. Quand le célèbre Wieland mourut, Goethe refusa de suivre son convoi; lorsque son rival Schiller le précéda dans la tombe, il se consola en faisant des vers.

A cet amour de l'ordre et de la paix se joignait, comme nous l'avons dit, une poursuite assidue de la vérité; il se plaisait à examiner la nature dans toutes ses variétés, elle n'avait rien de trop microscopique, rien de trop vaste pour lui. De là ces observations d'histoire naturelle, si minutieuses, si étranges, et qui semblaient s'accorder si peu avec sa vocation de poète. Mais Goethe ne croyait pas que la poésie fût mensonge; il pensait au contraire que toute vérité est poésie. Il passait des heures entières à examiner un minéral ou une fleur: du sein de ces observations, stériles en apparence, ont jailli, comme par magie, les idées les plus bizarres, les plus pittoresques. Sur sa cheminée se trouvait un serpent vivant, qu'il conservait sous un verre. Chaque jour il venait l'observer et consacrait un tems infini à cette étude. Comme tous les langages parlés sont nécessairement incomplets, Goethe, pour approcher davantage de la vérité, objet de son culte, s'adonna à l'étude du dessin. Il y voyait, non le symbole et l'ombre des idées qui représentent les choses, mais l'apparence exacte des objets eux-mêmes. « Nous devrions moins parler, disait-il, et dessiner davantage. »

Il y a dans ce caractère quelque chose du gymnosophiste indien, du philosophe oriental. Tout le système politique et religieux de Goethe reposait sur les mêmes bases. L'ordre était pour lui la loi de la nature; l'harmonie était la grande loi littéraire, politique, religieuse. Les révolu-

tions qui troublent l'ordre ne lui semblaient excusables que comme des préparations à un ordre meilleur. La fébrile agitation des idées et des partis lui répugnait. L'expression effrénée des passions lui semblait contraire au bon goût. Profondément convaincu de la supériorité de l'intelligence sur toutes les autres facultés, il ne voulait pas croire que l'intelligence fût destinée à périr jamais; quant à la conscience individuelle de l'éternité, il la regardait comme douteuse. Selon lui, rien ne s'anéantissait au monde, et tous les phénomènes de la nature renferment, d'après son système, les germes d'une existence à venir, existence plus parfaite, mais dont les limites sont vagues et dont il ne déterminait pas la portée.

Tels sont quelques-uns des principes qui ont guidé cette vie féconde en lumière et en beaux ouvrages; tels sont quelques-uns des traits de cette anatomie intellectuelle si curieuse à observer. Que l'on ait accusé Goethe de servilité dans ses principes, d'égoïsme dans sa vie privée, de flatterie et de complaisance dans ses rapports avec les grands, de froideur dans quelques-unes de ses poésies: on le conçoit aisément. En général, les caractères humains sont mal observés. Les inconséquences prétendues qu'ils offrent dans leur développement concourent à un ensemble harmonieux; et leurs prétendues contradictions n'existent que pour les esprits superficiels.

Dès la première jeunesse de Goethe, sa sympathie avec les objets naturels, avec la feuille, la fleur, le fruit des champs, l'animal domestique ou sauvage, prépara le panthéisme qui devint, quoiqu'il ne l'ait pas avoué hautement, sa philosophie et sa théologie véritable. Cette disposition, au lieu de s'éteindre, ne fit qu'augmenter avec l'âge. Devenu vieux, il accueillait surtout avec faveur quiconque lui apportait en tribut quelques curiosités d'his-

toire naturelle : un coquillage peu commun, une pate d'ours de la Sibérie, un oiseau des forêts de l'Amérique. Son système bizarre, relatif à l'immortalité de l'ame et à l'existence des monades, avait pour base cet amour de la nature. C'était du spinosisme poétique. Il faut avouer même que, pour un homme qui jugerait avec la sévérité de Voltaire les erreurs et les caprices des gens de génie, la plupart des théories de Goethe sembleraient paradoxales jusqu'à l'extravagance. N'est-il pas possible aussi que l'auteur de *Werther*, voyant ce bon M. Falk prêt à copier sous sa dictée toutes les lubies qui traversaient le cerveau du grand homme, toutes les paroles qui lui échappaient, se soit amusé à bâtir des châteaux philosophiques et de ridicules théories, mystifications innocentes auxquelles s'exposait la niaiserie du professeur. Ce serait une triste preuve de la débilité des plus grands esprits, s'il fallait croire sur parole les rêves gravement copiés par Falk. Le lecteur nous saura peut-être gré de traduire ici quelques-unes des singulières fantaisies que Goethe faisait passer pour des systèmes.

« Quand un grand homme meurt, disait-il, je ne crois pas que ses hautes facultés puissent se perdre ; la nature n'est pas assez prodigue pour dissiper ainsi son capital. Chaque soleil, chaque planète, portent en eux-mêmes le germe d'un plus haut développement. Nommez-le germe, idée, ame, monade, comme il vous plaira. C'est une chose invisible, antérieure aux développemens visibles et externes. Dans les différens passages d'un état à l'autre, du bouton à la fleur, de la fleur au fruit, de la chrysalide à la chenille, de la chenille au papillon, la monade ou l'ame se conserve. Je pense qu'il y a beaucoup d'espèces de monades, les supérieures, les inférieures ; que, par une loi de la nature, la monade la plus puissante groupe autour

d'elle les monades secondaires. Dans l'homme, une seule monade supérieure commande à toutes celles qui composent le corps humain. Quand vient la mort, la monade-reine donne congé à tous ses sujets, vassaux qui se trouvent en liberté. Indestructibles de leur nature, elles ne perdent alors ni leur activité, ni leur énergie ; mais délivrées de leurs antiques liens, elles en cherchent d'autres. Une mystérieuse attraction les entraîne : qu'une monade plus puissante vienne à les rencontrer en chemin, elles sont absorbées et forcées de se soumettre à ses lois... J'avoue que c'est une idée dont je n'ai jamais pu me défaire et qui m'a toujours effrayé. Je me suis représenté avec effroi ma monade-reine accrochée dans l'espace par celle d'un animal sauvage, et forcée d'en subir le joug ; n'est-ce pas là une tyrannie et un malheur?... »

Ce bon M. Falk! il rentrait chez lui le soir pour inscrire dans ses notes toute cette belle théorie, qu'il a intitulée *le Système philosophique de Goethe*. Au milieu de son discours, nous dit-il, les aboiemens d'un chien interrompirent le philosophe, et il témoigna vivement le regret qu'il aurait de voir tomber une seule de ses monades sous la puissance de la race canine que, par parenthèse, il détestait.

Plus d'une puérilité du même genre est contenue dans les pages que M. Falk nous a données pour caractéristiques de Goethe. Que nous importe, par exemple, la fermeture d'une fenêtre que le poète ne voulut pas laisser ouverte malgré le duc de Weimar, parce que l'air froid incommodait les dames? C'est assurément une niaiserie de M. Falk, que de regarder cet acte comme un exploit héroïque, comme un outrage au premier chef fait à la majesté ducale.

Après tout, la vie du poète, renfermée dans un cercle

innocent jusqu'à la naïveté; cette vie qui ne s'occupait que de petits intérêts de théâtre, de politesses à faire au duc et à ses amis, de pièces à monter, d'acteurs à satisfaire, de madrigaux à écrire, d'étrangers à recevoir, n'était pas la plus propre de toutes au développement du génie. On s'étonne de l'enfantillage qui caractérise la plupart des anecdotes relatives à cette époque de l'existence de Goethe. Elles ont une nuance de bonhomie, mais aussi de simplicité, qui surprend l'homme habitué aux mœurs littéraires de Londres et de Paris. Tantôt il se courrouce contre son titre de directeur de théâtre, dont il a été vingt fois sur le point de se démettre; tantôt il joue de petits tours fort peu malins aux dames et à leurs cavaliers. Quelquefois il se livre à des dissertations poético-théologiques semblables à celles que nous avons rapportées. Il entra un jour, vêtu d'un habit de chasse bleu et d'une culotte de daim, dans la chambre où Gleim le poète lisait devant un nombreux auditoire un almanach nouveau qu'on venait de lui envoyer, et qui était rempli de vers, composés par les poètes modernes. Goethe prend l'almanach : au lieu de continuer la lecture, comme il l'a promis et comme il en a l'air, il se met à improviser des vers de tous les rhythmes et de toutes les natures, burlesques et assez mal faits comme on peut le penser.

Voilà comment le biographe prétend nous faire connaître le caractère véritable de Goethe, dans toutes ses nuances et dans tous ses détails. Une lettre écrite par un jeune écolier qui alla lui rendre visite vers 1822, et qui rendait compte à sa famille du résultat de son pélerinage, nous semble plus intéressante que les détails insignifians donnés par le biographe qui causait avec Goethe tous les jours.

« Mon cher ami, Goethe est vigoureux et fort comme un homme de quarante ans. Il est impossible de voir un vieil-

lard qui ressemble davantage à un homme mûr. Oui, sa grandeur se manifeste dans tout son aspect extérieur; sa démarche est majestueuse, son front haut et droit; son œil étincelle; tous ses traits, sa bouche qui respire le commandement, son nez à la courbe romaine, tout en lui vous crie : *Faust*, *Marguerite*, *Iphigénie*, *Tasse*, et je ne sais combien de chefs-d'œuvre!

» Je le vois tous les jours dans son jardin, et c'est un vif plaisir pour moi de le contempler. Ordinairement il fait plusieurs tours de promenade d'un pas grave, s'arrêtant devant une fleur, et là restant quelquefois pendant une demi-heure livré à la méditation. Oh ! si je pouvais deviner ses pensées! Ensuite, en quittant ses fleurs et ses arbrisseaux, il va jouer avec ses petits-enfans. Vous me demanderez si Goethe m'a parlé. Me parler à moi! N'a-t-il pas autre chose à faire? C'est moi qui, dans ma pensée, m'adresse à lui; c'est moi qui lui parle, sans élever la voix, sans que mes lèvres s'ouvrent. Quand le printems viendra, je veux être tous les jours ici; je veux observer de quel œil Goethe verra les bourgeons éclore, les feuilles se développer, la nature renaître. Oh! mon très-cher ami, c'est quelque chose de voir Goethe en face de la nature ! »

On peut juger, d'après cette lettre, du caractère d'enthousiasme que les Allemands portent dès le premier âge dans les rapports les plus simples de la vie. Ce jeune homme de seize ans, qui admire philosophiquement la forme du nez de Goethe, est vraiment admirable et nous rappelle madame de Graffigny comptant les fleurs de la robe de chambre de Voltaire, ou Jean Boswell, qui suivit Johnson à la trace, nous apprenant que son héros s'est donné une indigestion de petits pois. Si l'enfantillage naïf du jeune Allemand de seize ans a quelque chose de pardonnable, celui de Falk, homme grave et mûr, s'asseyant pour

raconter comment Goethe se passait fort souvent de cravate, a quelque chose de vraiment risible. Un autre biographe, M. Soret, Genevois, a vécu aussi quelque tems dans l'intimité du poète, et a révélé au public les résultats de ses observations. Son style rappelle le ton affecté qui distingue les petites coteries genevoises; lui aussi, malgré sa prétention à l'impartialité et à l'analyse, il ne voit dans le poète qu'un dieu : au lieu de faire un portrait, il se contente de tracer une oraison funèbre. Tous ces écrivains qui ne raisonnent point leur admiration, mais qui la jettent au hasard d'une manière turbulente, n'apprennent rien au philosophe sur les grands hommes dont ils s'occupent. Ils ressemblent à ces peintres qui, du tems de la reine Élisabeth, ne mettaient ni ombre ni perspective dans le portrait de la reine, de peur, disaient-ils, de tacher un si beau visage, et de jeter un nuage obscur sur une ressemblance aussi vénérable. Sortons de ces entraves, quittons cette sphère ridiculement, nous allions dire bassement laudative. Après avoir, au commencement de cet article, cherché les mobiles principaux du caractère et du génie de Goethe, entrons plus spécialement dans les détails de sa vie et des nuances que son talent a subies; ne craignons pas d'aborder le blâme, quand le poète, qui était homme, nous semblera le mériter. Les panégyristes eux-mêmes nous fourniront dans leur enthousiasme vague, dans leur hymne perpétuel, les matériaux nécessaires à ce travail.

Il faut partager la vie de Goethe en deux portions bien distinctes, le premier développement de son génie, le premier élan de ses facultés, cet éclair qui étonna l'Allemagne et qui brilla bientôt aux yeux de l'Europe : l'époque de *Werther,* de *Faust,* de *Goetz de Berlichingen;* et celle où l'auteur de ces beaux ouvrages, accueilli par un prince,

devenu courtisan sans le savoir, forcé de se plier aux usages sociaux, de conserver avec soin sa position, ne fut plus que le conseiller intime du duc de Weimar, et le souverain législateur de l'Allemagne littéraire et savante. Loin de nous le désir de recommencer ces psalmodies élégiaques et furibondes de quelques écrivains de l'école de Rousseau contre la société; nous savons apprécier l'élégance des mœurs et la grâce des manières; mais il est certain que, pour le génie, la solitude est bonne, que l'influence des rapports sociaux trop multipliés le gêne d'abord, l'altère ensuite, et finit par l'user.

Le philosophe et le poète ont pour but la vérité et la nature. Dans ce monde de convention qui les entoure, ce ne sont que réticences, compromis, artifices sociaux, mensonges véniels, légers mensonges qu'il faut donner pour des vérités. Le propre du génie est de s'oublier, de s'ensevelir dans son œuvre, de négliger son existence propre, sa vie, ses intérêts, son bien-être, pour jeter toute son ame dans la création qu'il veut enfanter. Ira-t-il, dans le monde, soutenir une controverse perpétuelle, combattre les esprits faux, s'insurger contre les opinions dangereuses? Absorbé par ses pensées, lui restera-t-il du tems et de la force pour repousser les mille hostilités qui l'environnent et le pressent? Le rôle de l'homme du monde, au contraire, est de se tenir toujours sur la défensive, de rester toujours sur ses gardes, de ne pas laisser échapper un mot qui blesse, une opinion qui choque. Il se concentre et se replie sur lui-même, non pour créer, mais pour offrir à tous ceux qui l'entourent une surface polie, agréable et qui ne leur laisse aucune prise; c'est pour lui que la parole est l'art de dissimuler la pensée. Le génie est une expansion de force créatrice; il met en dehors toute sa puissance; souvent il blesse, souvent il détruit. Il a peu

de respect pour les formes, peu d'indulgence pour les conventions; il ne regarde la société que comme chose passagère et factice.

Il y a des lois plus élevées, ce sont elles qu'il cherche: il y a des principes fondamentaux, c'est vers eux qu'il s'élève. Il ne dédaigne et ne hait pas tout ce qui l'environne; mais ces formes, ces ménagemens à garder, ces précautions à prendre, disparaissent à ses yeux: aussi tous les esprits de cette trempe ont-ils été dans le monde ou désagréables ou déplacés. On sait combien Rousseau, avec son silence et ses boutades, avait peu de succès dans les salons de Mme d'Épinay et des fermiers-généraux; la misantropie de Molière, la gravité de Pascal, la fatuité mordante de Byron, déplaisaient à juste titre à tous ceux qui les approchaient. Leur force était ailleurs: ils avaient tort de vouloir se mêler à tous ces petits intérêts, à cette escarmouche éternelle de la vie sociale.

Goethe, doué d'une grande souplesse d'organisation, et capable de se plier même au rôle qui convenait le moins à sa nature, entra dans cette carrière, et, sans y perdre ses hautes facultés, il les dénatura. Il se fit un caractère de scepticisme indulgent qui ne repoussait aucune opinion, qui n'en adoptait aucune, qui se contentait de garder sa position et de rester paisible au milieu de tant d'ambitions agitées. De là cette haine des émotions violentes, ce besoin de repos qui se refuse à toute espèce de déploiement de force, cet effroi qu'inspirait à Goethe dans son âge mûr l'intensité des passions, ce caractère enfin dont nous avons essayé plus haut de donner l'analyse. L'éducation des circonstances opéra cette métamorphose. Il resta grand critique, grand poète, homme de goût; la portée de son esprit fut toujours admirablement haute et vaste; mais la sublimité, la profondeur, l'audace, appartiennent toujours à ses pre-

mières créations, à sa première époque. Alors il était pauvre et ne dépendait de personne. Il marchait dans sa force et dans sa liberté : il ne redoutait pas la vivacité de ses impressions, la puissance du coloris et la chaleur des idées. Ouvrez *Werther,* lisez ses mémoires intitulés *Poésie et Vérité;* quelle distance entre le jeune homme impétueux mélancolique, dont l'ame se torture si douloureusement dans la recherche de Dieu et du culte qu'il faut lui rendre, et le courtisan aimable, le vieillard poli qui dirige le spectacle de Son Altesse, et s'occupe surtout d'histoire naturelle ! En 1792, Goethe veut se procurer cette sensation bizarre que les militaires appellent la fièvre du canon. Il marche paisiblement sous le feu d'une batterie, et s'expose à la mort pour faire cette expérience sur lui-même. Assurément ce n'est pas là l'homme qui regarde l'apathie des sens et de l'esprit comme le suprême bonheur, et qui s'enferme comme les gymnosophistes indiens dans les limites d'une éternelle quiétude.

Ce changement dans les habitudes morales de Goethe, changement qui nous a privés peut-être de plus d'un chef-d'œuvre, fut le résultat d'une destinée toujours calme et heureuse ; nul vent orageux ne vint enfler sa voile ; il n'entendait qu'un concert de louanges, il ne voyait que des admirateurs. Aucun prince allemand ne fut traité avec plus de cordialité, avec moins d'étiquette et une amitié plus sincère, par les princes ses égaux. Goethe n'était pas servile, mais reconnaissant ; se trouvant bien dans cette petite cour dont il était le centre et l'Apollon, il se conforma en homme d'esprit à ce qu'exigeait de lui sa situation nouvelle.

Ce fut depuis ce tems que son langage, quand il traita des sujets moraux ou relatifs à l'état social, devint énigmatique et obscur. Il ne se permit plus aucune

opinion tranchante, ses vues sur la société et sur les hommes furent renfermées dans des hiéroglyphes difficiles à déchiffrer. Bientôt ce qui n'était pour lui qu'une nécessité devint un système; il soutint qu'un bon ouvrage devait laisser beaucoup à deviner, qu'un écrivain devait n'accomplir que la moitié de son œuvre, et que le reste appartenait au lecteur. Dans ses derniers tems, le mystère dont il s'enveloppait devint si nuageux et si confus, que les yeux de ses disciples les plus dévoués n'en soulevèrent pas le voile; jamais je n'ai trouvé un Allemand qui prétendit comprendre Goethe tout entier. Pour beaucoup de ses compatriotes, c'est un mérite; pour nous, c'est un défaut. Que Platon, Pythagore ou les brahmanes anciens, écrivissent pour une certaine classe d'adeptes qui connaissaient d'avance la clef du symbole, et le sens du langage énigmatique employé par la philosophie; qu'ils cachassent aux yeux du vulgaire le but ésotérique de leurs ouvrages, c'est ce que nous comprenons fort bien. Mais, parmi les lecteurs modernes, il n'y a point de sectateurs d'Éleusis, point d'initiés qui aient le droit d'employer et de cacher à tous les yeux un dialecte emblématique, et nul philosophe n'est excusable si le sens de ses discours reste un problème pour ses prosélytes les plus fervens. Que nous importe un génie dont la clarté ne s'étend pas jusqu'à nous, qui replie ses rayons sur lui-même au lieu de les répandre sur le monde, qui ne permet pas à ses admirateurs d'allumer leurs torches au flambeau dont il est possesseur? Tous les métaphysiciens modernes ont développé leurs idées, sans être menacés d'aucun danger, sans que les prisons s'ouvrissent, sans que les bourreaux vinssent interrompre leurs travaux pacifiques: Goethe aurait pu les imiter, s'il l'eût voulu, si la pente de son talent l'y eut porté, si l'atmosphère dans laquelle il vi-

vait ne lui eût pas fait subir la métamorphose dont nous avons parlé.

Selon nous, ce penchant pour les énigmes indéchiffrables s'explique non seulement par le caractère de Goethe, mais par une prudence exagérée, une retenue qui l'empêche d'embrasser aucune opinion décisive, et de s'exprimer autrement qu'à demi. Plus il vieillit à la cour de Weimar, bercé de caresses et de flatteries, plus il s'enfonce comme à plaisir dans ce domaine des ombres. Il donne à la plupart de ses anciens ouvrages une suite et un dénoûment qui nous arrachent à la terre, nous plongent dans les nuages, et nous enveloppent bientôt d'une obscurité cimmérienne. Lisez la première partie de *Faust*, composée par le jeune Goethe; c'est un ouvrage où tout est vivant dans un cadre fantastique. Le héros, Méphistophélès, Marguerite, les bourgeois, les sorcières; tous ces personnages sont vrais, tracés d'une main sûre, animés d'un souffle puissant. Goethe, à Weimar, compose une seconde partie de *Faust* sous le titre d'*Héléna,* drame si profondément mystérieux, que l'on discute encore en Allemagne pour savoir quel en est le but et le plan. L'*Apprentissage de Wilhelm Meister,* roman mi-parti de scènes vulgaires et de pensées poétiques, nous fait voyager de concert avec un certain nombre de personnages, les uns grossiers, les autres ennuyeux, quelques-uns amusans et originaux, mais qui, par leur langage et leurs aventures, excitent et soutiennent l'intérêt. La suite de cet ouvrage, composé à Weimar, est encore plus inintelligible que la suite de *Faust*; vous n'y trouvez qu'une allégorie continuelle dont vous cherchez en vain le sens. Le langage est admirable, la poésie du discours s'élève à un degré de perfection que nul autre écrivain allemand n'a su atteindre;

mais à l'admiration que vous a inspirée l'auteur, se joint un sentiment pénible : des mots sonores, des chimères brillantes, des images gracieuses ou terribles ont défilé devant vous, et le sens définitif vous échappe, et vous avez admiré sans comprendre.

La nature de Goethe l'éloignait de tout ce qui ressemble à l'esprit de parti. Tant mieux mille fois! Au-dessus de toutes les factions, de toutes les agitations intéressées des hommes, il y a pour le philosophe une place bien plus digne de lui, celle d'arbitre suprême et de juge sans appel. Aussi ne nous étonnons-nous pas que Goethe ait détourné ses regards avec dédain de toutes les petites discussions du jour; nous pensons avec lui que les formes sociales ne sont que des formes, et qu'il y a folie ou cupidité, illusion de l'esprit ou calcul d'ambition à se ranger avec tant d'ardeur sous les bannières de telle ou telle secte.

« Les controverses religieuses et politiques, disait-il à Falk, sont une sphère trop orageuse pour moi, je n'y respire point. Dans cet élément tumultueux, l'art meurt et s'éteint. Il y a dans le siècle où je suis une ardeur d'action qui se prend à tout, et qui contrarie la pensée : aujourd'hui une dispute, une guerre, une révolution, naissent d'un malentendu. Je me tiens à l'écart autant que je puis. »

Fidèle à cette doctrine, Goethe ne montrait de zèle que pour l'indifférence politique; il s'animait quelquefois d'une violente colère contre tous ceux qui soulevaient la bannière des partis. Il est vrai que l'on peut lui reprocher d'avoir porté cette indifférence et cet athéisme politique, non seulement sur les points de discussion secondaire qui ont enflammé récemment tant de querelles, mais sur les intérêts les plus vitaux de l'humanité. Il ne faudrait pas prêcher trop souvent aux hommes cette doctrine de la ré-

signation passive, de la nécessité de plier sous les circonstances et de s'accommoder à tous les tems; doctrine dangereuse, mais qui heureusement trouve peu d'échos dans l'époque où nous sommes. C'est à la guerre, non à la paix, que la plupart des écrivains convoquent leurs semblables; et il serait plus urgent aujourd'hui de les rappeler à la modération et à l'équité, comme l'a fait Goethe, que d'exciter des passions déjà si enflammées, d'envenimer des plaies déjà si flagrantes.

Telle est l'excuse de Goethe, excuse valable selon nous. Il est vrai de dire aussi que l'intimité de son caractère, toute sa pensée, toute son ame, tout son être, tel que les avait faits sa longue résidence à Weimar, répugnaient aux mouvemens violens qu'entraînent toujours les débats. Habitué à la rêverie et à la méditation, il avait peu de sympathie pour les caractères semblables à celui de Luther en Allemagne, à celui de Coriolan vengeant ses injures, pour l'action turbulente, en un mot, sous toutes ses formes. Aussi chercherais-je en vain dans ses ouvrages un système politique déterminé, une théorie religieuse bien évidente. Tour à tour les protestans et les catholiques l'ont regardé comme l'un des leurs. Tantôt vous le prendriez pour un ultra-rationaliste, tantôt pour un partisan du pontificat. Le fait est que nulle de ses théories ne s'est jamais complétement élaborée dans son esprit, que les pensées les plus diverses l'ont traversé comme des nuages traversent le ciel, et qu'il n'a trouvé moyen de les concilier entre elles que grâce à ce vaste panthéisme et à cette indifférence systématique qui offraient une place à toutes les idées, une niche et un autel à toutes les croyances.

Aristotélicien à la fois et platonicien, procédant par la synthèse et par l'analyse, essayant d'unir l'enthousiasme à l'expérience, il lui arriva souvent de neutraliser ces deux

facultés l'une par l'autre, de contrarier l'effet de son admirable talent poétique par la recherche et l'analyse, de généraliser des observations particulières sans obtenir un remarquable résultat. Il passait sa vie à observer; mais une métamorphose toujours poétique s'emparait des objets sur lesquels sa pensée s'était exercée. Dans les écailles d'un poisson, dans les yeux d'un serpent, il voyait un monde. Tantôt ses abstractions les plus idéales devenaient des personnages vivans, et peuplaient ses romans et ses contes d'êtres singuliers qui n'étaient que des théories personnifiées; tantôt, par un procédé contraire, les observations expérimentales de l'auteur devenaient des généralités et des catégories systématiques. L'écrivain, doté d'une double puissance si rarement unie, a été puni, comme il arrive presque toujours, de sa supériorité. Dans ces fictions romanesques où il prétend reproduire la vie réelle, ni les acteurs, ni les événemens ne semblent doués de réalité : au lieu d'hommes, vous trouvez des chimères et des entéléchies; tandis que ses essais sur l'histoire naturelle et sur l'histoire de l'art paraissent au contraire dominés par une pensée métaphysique, par une rêverie vague qui inspire de la défiance au lecteur, étonné de marcher ainsi entre la vérité et le mensonge.

Nous sommes portés à croire que, de ces deux qualités contraires qui ont lutté si étrangement dans le cerveau du grand homme et qu'il a souvent en vain tenté de concilier, la plus forte, celle qui eût suffi à sa gloire, c'était la faculté poétique, la généralisation brillante, ou, comme le disent les Allemands, la *subjectivité*. Dans les *Douleurs de Werther*, par exemple, ouvrage d'une admirable éloquence, trouvez-vous un caractère bien tracé? quelles véritables observations de la vie et des hommes y puiserez-vous? Le héros et l'héroïne n'ont rien qui les distingue de la

masse ; ce sont des symboles de la passion dans sa violence, plutôt que des êtres caractérisés et spéciaux. Le même ennui de la vie, la même turbulence de pensées mélancoliques, se retrouvaient chez la plupart des jeunes Allemands de l'époque : c'est là ce qui fit le succès de *Werther*. Dans *Goetz de Berlichingen* et dans *Faust*, on trouve encore la révolte de la société contre elle-même : le poète a voulu l'exprimer : il y a réussi. Dans *Faust* surtout, il a su joindre à ces emblêmes vivans, qu'il excelle à créer, quelque chose de la manière profonde et caractéristique de Shakspeare. Mais en somme une pensée philosophiquement poétique règne dans tous ses ouvrages, et c'est elle qui en fait la valeur ; ce n'est pas l'observation des petits détails, ce n'est pas cette sagacité intuitive et minutieuse de Walter Scott et de Fielding, encore moins la patiente investigation d'un Réaumur et d'un Lewenhoeck.

Ceux qui connurent Goethe dans sa jeunesse, virent en lui un J.-J. Rousseau allemand, un avocat de la cause du faible, une espèce de Briarée intellectuel qui s'apprêtait à écraser de sa colère les puissans et les iniques. « Je viens de voir Goethe, dit Jacobi dans une de ses lettres datée de 1774 ; il a vingt-cinq ans, il est tout génie, et je m'attends à voir les ailes de l'aigle se déployer sur ses épaules ; il n'y a chez lui que force, puissance, grandeur : *Ruit immensus ore profundo.* » Wieland, qui le connut à la même époque, s'exprime de la même manière, et ne tarit pas en éloges sur son impétuosité, l'ardeur de sa pensée et la fougue de son éloquence. Un engouement contagieux s'empara de tous les littérateurs et de tous les jeunes gens de l'époque : Goethe fut un dieu ; *Werther* fut parodié, la Germanie se couvrit de petits *Goetz de Berlichingen*, tous armés d'une utopie réformatrice du genre humain ; de petites *Charlottes* qui, entourées de jeunes enfans, recevaient en

minaudant les hommages sentimentaux que leur adressaient les amis de leurs maris. Goethe eut pitié de ces imitateurs, il prit en dégoût l'œuvre qu'il avait accomplie, la contagion qu'il avait répandue; non-seulement ces gens-là étaient ridicules, mais ils étaient dangereux. Goethe se sépara de ces élèves qui lui faisaient si peu d'honneur; la cour de Weimar lui offrait un asile, il s'y jeta, et une réaction complète s'opéra en lui. Le cœur encore chaud, l'ame encore remplie d'idées de perfection et de principes enthousiastes, il se replia sur lui-même, enveloppa dans son mépris non-seulement les efforts ridicules de ses imitateurs, mais toutes les théories et tous les systèmes à la fois.

Schiller et lui marchèrent sur deux routes opposées. Homme d'imagination et d'enthousiasme, Schiller ne dévia pas un seul instant; il regardait Goethe comme un homme froid, *ein kalter Mensch.* Goethe, à son tour, le jugeait sévèrement, et ne voyait que du danger dans ses rêves, secondés par la beauté de son talent poétique. Cependant les deux hommes de génie finirent par se rencontrer et se comprendre, se pardonnèrent leur injustice mutuelle, et le reste de leur vie se passa dans les rapports de l'intimité la plus douce. Dans le fait, leurs natures étaient diamétralement opposées : Schiller travaillait pour ainsi dire en public, et Goethe avait besoin de la solitude; l'un livrait ses plans à tous ses amis; l'autre les cachait avec soin, même à ses intimes. Sous ce dernier rapport, Goethe était devenu tellement superstitieux, que jamais, avant de livrer un ouvrage à l'impression, il ne laissa deviner à personne ni le titre, ni les acteurs, ni son plan, ni son but.

Dès que Goethe se trouve à Weimar, il travaille peu,

son génie languit. Il écrit de petites pièces, des opéras-comiques et des vaudevilles. D'autres auteurs s'élèvent à l'horizon : Schiller, Schelling, Jean-Paul, deviennent les objets de l'admiration générale. Goethe alors s'empare paisiblement d'une espèce de patriarchat littéraire ; les hommes de lettres viennent de toutes parts le visiter ; il les protége, les encourage, leur donne des conseils, et souvent, par ses critiques mêlées d'éloges, commence leur réputation. L'histoire naturelle, l'observation des procédés de la végétation, occupent tous ses momens ; un instinct secret lui apprend qu'il y a peu de danger dans ces études, et, qu'en s'y adonnant, il ne compromettra ni sa gloire acquise, ni le crédit dont il jouit. Il est certain que les naturalistes, étonnés et mécontens de voir un poète empiéter sur leur domaine, traitèrent ses systèmes avec peu de respect, et prétendirent que c'était là seulement de la poésie manquée. Mais il continua, et, si l'on nous permet cette expression, il *platonisa* l'observation expérimentale. Ce ne sont pas là, nous le croyons du moins, ses véritables titres à l'estime de l'avenir.

Voulez-vous retrouver Goethe tout entier, lisez ses admirables *Lettres sur l'Italie :* toutes ses impressions s'y trouvent minutieusement reproduites ; on y voit un homme enthousiaste et vraiment poète, qui cherche à lutter contre lui-même et à s'imposer le joug d'une raison froide et sévère. Souvent aussi, par une erreur trop commune, il essaie de sortir du caractère propre de son talent, et attache une importance toute spéciale à ces détails d'observation, à ces remarques fines sur les mœurs et les hommes qui, dans beaucoup de relations dues à d'autres voyageurs, s'arment d'une ironie beaucoup plus piquante et même d'une sagacité plus vive. Les pages vraiment belles de ce

journal sont celles qui rappellent Werther et ses inspirations éloquentes.

A peine sorti de l'école, Goethe n'avait qu'un désir, aller en Italie. A trente-six ans ce désir n'était pas satisfait. Quelle joie quand il put visiter les villages de la Méditerranée et rendre un culte au génie du passé dans son plus noble sanctuaire, dans cette ville de la pensée et de l'ame, que l'on appelle Rome, et qui réunit en elle tous les souvenirs de grandeur guerrière et de gloire intellectuelle!

« Dieu soit loué, écrit-il à l'un de ses amis, je suis à Venise! Et mon cœur peut aimer tout ce que mon imagination caressait d'avance. Il y a long-tems, admirez ma faiblesse! que je n'osais pas feuilleter un auteur latin, de peur que le désir puissant de revoir l'Italie ne se réveillât en moi. C'était, je l'avoue, une sensation de souffrance très-aiguë que j'éprouvais toutes les fois que mon esprit était forcé de se reporter vers l'ancienne Rome. Vous souvenez-vous que Herder avait coutume de me railler, en me disant que je n'étudiais d'autre latin que celui de Spinosa? Il ignorait que je n'osais pas ouvrir et feuilleter d'autres pages latines, et que les spéculations abstraites du juif d'Amsterdam servaient d'asile à ma pensée. Ce voyage d'Italie était devenu pour moi une nécessité; l'intensité de mon désir m'aurait tué, je crois. Aujourd'hui, il me semble que je ne vois pas l'Italie pour la première fois, que les objets qui se présentent à moi sont de vieilles connaissances, que je les retrouve!... »

Un mois après il est à Rome, et il écrit à la même personne :

« La voici, la capitale du monde! Je n'ai pas voulu rester trois heures à Florence; il me fallait visiter Rome le plus tôt possible. Maintenant que je suis ici, mon ame est

calme, il me semble que je suis en repos pour le reste de ma vie. Jusqu'à ce jour mon imagination ne m'avait donné que des fragmens et des visions passagères de ces beautés que j'admire dans leur ensemble. Je sens comme l'aurore d'une nouvelle vie; tous les songes de ma jeunesse sont là qui se réalisent devant moi; ces gravures de Piranesi, dont l'antichambre de mon père était ornée, sont devenues de véritables ruines, des palais vivans. Je ne puis faire un pas sans trouver de nouvelles connaissances dans un monde inconnu. Autour de moi, tout est vieux et tout est nouveau. Les observations et les idées que ce spectacle m'inspire, ne sont que mes anciennes observations et mes idées premières, mais colorées d'une nuance plus vive, plus forte, plus ardente. Je suis Pygmalion, qui voit la statue sortie de ses mains s'animer. La Rome idéale que j'avais créée est là devant moi, qui me dit : « Me voilà, je respire, je suis à toi. »

L'impression que Naples fit sur Goethe fut peut-être encore plus puissante. Voici le début de sa première lettre datée de Naples :

« Pourquoi vous écrire des paroles ? à quoi serviraient-elles ? Je n'ai dans mon esprit que des tableaux, une terre fertile, le libre Océan, des îles vaporeuses, la montagne fumante : une description froide rendra-t-elle tout cela ? J'ai beaucoup vu, j'ai pensé davantage; tout ceci est à moi; plusieurs idées qui n'étaient qu'en germe dans mon intelligence se sont développées tout-à-coup. Ah ! combien nos pensées sont promptes à naître et lentes à se compléter ! »

Les ouvrages que Goethe publia après son retour d'Italie ont un caractère spécial de maturité et de poésie artistique. Ce n'est plus la fougue de Werther, ce n'est

pas encore l'idéalité nuageuse de sa dernière époque. *Wilhelm Meister* et *le Tasse* appartiennent à cette période de sa vie. Nous n'essaierons pas l'analyse des diverses productions de Goethe, qui embrassent à peu près tous les genres de prose ou de poésie. C'est dans la première partie de *Wilhelm Meister* que Goethe a consigné ses remarques sur la société et sur le monde. Il faut l'avouer, c'est un livre hétérogène et difficile à comprendre : traité de métaphysique, espèce de roman comique à la manière de Scarron, tableaux d'intérieur dans le style hollandais, allégories continuelles et bizarrement mêlées de personnages fantastiques, d'ustensiles de cuisine et de pâtisserie, de chansons à boire, d'amourettes vulgaires, et de problèmes de haute morale. On ne peut parcourir ce livre sans être tenté de le rejeter vingt fois pour le reprendre ensuite : et quand on arrive à la dernière page, on est convaincu à la fois du génie de l'auteur, de la profondeur de ses vues et de son obstination à les voiler. Déjà cette tendance énigmatique que nous avons critiquée plus haut, se montre dans la première partie de *Wilhelm*; elle n'est pour rien dans *Iphigénie*, dans *le Tasse*, ni dans les *Élégies romaines*, inspirations tout italiennes; mais cette réalité disparaît et s'efface avec les années : bientôt les fantômes accourent de toutes parts et frappent de leurs ailes nuageuses le front du patriarche de Weimar. Tout occupé, dit-il, de l'observation de la nature, il ne s'aperçoit pas qu'il se plonge dans un idéalisme ténébreux, où ses fanatiques eux-mêmes le perdent de vue, et où les autres nations de l'Europe ne peuvent le suivre.

Quel homme après tout! que de travaux! quelle législation et quel empire exercés sur l'art, non seulement en Allemagne, mais en France, en Angleterre, en Italie!

Dictateur de la littérature comme le patriarche de Ferney l'avait été, mais plus bienfaisant, plus calme, plus utile, il a survécu comme roi de la pensée à l'empire germanique, à la révolution française, à la confédération rhénane, à la Sainte-Alliance.

De cette sommité élevée, il a vu se succéder et combattre à ses pieds les vagues de mille opinions différentes, plusieurs dynasties d'auteurs se détrôner tour à tour, vingt systèmes de philosophie s'emparer de l'opinion publique et crouler. Il a ri de leur impuissance à le renverser, lui le patriarche, lui qui ne s'exposait par aucune démarche hasardeuse aux coups sous lesquels la plupart des réputations périssent. Avide de savoir, poussant ses investigations curieuses dans toutes les directions imaginables; philologue, botaniste, amateur, virtuose, dessinateur, il donna ainsi peu de prise au dénigrement; et si sa gloire ne s'augmenta pas beaucoup, du moins elle ne perdit rien au déclin de la vie. Jusqu'à ces derniers jours, il essaya de tout comprendre; et de tous les rayons de la circonférence, de tous les points du globe il appela, il concentra tous les documens qu'il put réunir au profit de ses théories. Devant lui passèrent en revue, et les modernes efforts de l'Italie pour reconquérir une littérature nationale, et les tours de force sanglans de cette nouvelle littérature française que Goethe appelait « la littérature du désespoir ». La plupart de ses jugemens sont exacts et attestent sa vive sagacité : il faut se défier seulement de ceux qu'il a portés sur l'Angleterre; il ne la connaissait pas et la devinait mal, comme le prouve sa célèbre conversation avec le prince Puckler Muskau. Notre habitude de recueillir les faits, sans prétendre atteindre d'un seul élan une généralisation souvent arbitraire, notre expérimentalisme pa-

tient qui ne s'élève pas jusqu'aux théories platoniques, notre tendance vers la constante étude des réalités, déplaisaient au philosophe-poète. Que ne restait-il poète? et pourquoi ne pas nous laisser le droit et le malheur d'être philosophes sévères?

(*Edinburgh Review.*)



Le Turf.

DES CHEVAUX DE COURSE

EN ANGLETERRE,

DE LEUR ÉDUCATION, DE LEUR VALEUR ET DES SPÉCULATIONS DONT ILS SONT L'OBJET (1).

Imaginez vingt-quatre chevaux de front, tous âgés de trois ans, et qui paraissent en avoir six; minces, sveltes, élancés, luisans, l'œil enflammé, frappant la terre de leurs pieds. Ces petits hommes maigres qui les montent, et qui portent de courtes vestes de toutes les couleurs, composent l'élite des jokeys de la Grande-Bretagne, les rois de leur état. Comme ils sont chétifs! comme ils sont pâles! Mais aussi quel air attentif, sérieux, profond, presque sombre! Pygmées par leur taille, ce sont là des personnages importans. Quel sera le plus habile d'entre eux? telle est la grande question qui intéresse plus d'un millier de spectateurs; question à laquelle est attachée la possession de près d'un million.

On part: « Allez! » crient les juges.

Mais l'un des jokeys a senti son cheval se détourner de la ligne droite au moment du départ.

— Non, non! s'écrie-t-il, ceci ne compte pas.

Une grande clameur s'élève :

(1) Voyez, dans le 4e Numéro de la 3e série, le curieux article que nous avons publié sur les *Voitures et les Routes publiques de la Grande-Bretagne*, dont celui-ci peut être considéré comme le complément.

« Il faut recommencer ! »

En effet, chacun des jokeys ramène son cheval au point du départ : les uns avaient parcouru une centaine de toises ; les autres en avaient déjà franchi deux ou trois cents. Voyez ce jeune cheval bai-brun, monté par un jokey à la veste blanche et à la toque noire : il est lancé ; son maître le retient avec peine. Plus de deux cent cinquante toises étaient déjà franchies comme d'un seul bond, quand on l'a forcé de rétrograder. Quelle agonie pour les parieurs, qui ont compté sur son succès infaillible, et placé sur l'espérance de ce succès des milliers de livres sterling ! mais aussi quelle joie pour ceux qui lui ont *tourné le dos* (style des courses), c'est à dire qui ont parié contre lui ! Ces derniers se disent tout bas, dans ce dialecte du Turf que nos lecteurs nous permettront d'employer :

« Ce sont des *noisettes*. »

Ces *noisettes* font sourire les parieurs *contre*, et rident le front des parieurs *pour*. Qui sait d'ailleurs si cette fausse démarche n'est pas le résultat d'un calcul ; si le jokey qui a exigé qu'on recommençât n'a pas spéculé sur le naturel du cheval, sur quelques défauts secrets qu'il a reconnus ?

Cependant les voici tous à leur poste ; chacun des jokeys essaie de se bien placer : vous pouvez remarquer le prudent *John Day*, jokey du duc de Grafton ; il cherche à lancer son cheval au milieu de la route. *Arthur Pavis*, le plus élégant de ses confrères, caresse la crinière de son coursier, en se contemplant lui-même avec complaisance. *Samuel Chifney*, de tous les jokeys anglais le plus expérimenté, est digne d'un examen attentif. Lui et ses confédérés ont engagé quatre ou cinq mille livres sterling dans le combat, et le sérieux de sa physionomie ne doit pas vous surprendre. Admirez comment il est assis : sa bête et lui ne font qu'un ; la nature du cheval et celle de l'homme

semblent incorporées l'une à l'autre. *Harry Edward* et *Robinson* se trouvent côte à côte. De grandes sommes d'argent ont été pariées pour tous les deux : tous deux également exténués, sveltes, légers, impalpables; également faits pour déployer avec tous ses avantages ce que le cheval, le plus bel animal de la création, a de grâce et d'énergie.

Samuel Day mérite un coup d'œil : à travers sa peau transparente, vous apercevez toute son anatomie. C'est un squelette qui s'exerce à l'équitation. Ne croyez pas que la nature l'ait fait ainsi; à force d'artifices et de soins il s'est rendu étique; il a réduit son corps, autrefois chargé d'embonpoint, à la simple ossification. La graisse a disparu, mais la vigueur lui reste, et vous vous en apercevrez plus tard.

Enfin, si vous observez ce dernier jokey à la veste verte et à la calotte couleur orange, il vous effraiera davantage encore; c'est la consomption qui va galoper. Une teinte rouge et ardente colore ses joues sèches comme le parchemin. Prévenu trop tard, il a été obligé de *perdre* (waste) quinze livres de son poids en quarante-huit heures.

Enfin on repart; c'est un beau coup d'œil; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sont là et se précipitent ensemble. Brillant spectacle pour les parieurs qui garnissent les collines environnantes, et observent d'un œil avide la position respective des chevaux qu'ils soutiennent (*back*)! Le premier élan n'est pas très-rapide ; les vingt-quatre chevaux marchent de front; chacun des combattans suit d'un regard inquiet, prolongé, ses compétiteurs dans la carrière. Ces vingt-quatre chevaux se pressent, s'embarrassent d'abord mutuellement : mais bientôt les rangs s'échelonnent, les plus faibles restent derrière; il y a de la place pour les plus vigoureux.

« Ah ! ah ! se dit à lui-même Robinson, le vieux jokey, si la vie ne me quitte pas avant la fin de la course, je crois, ma foi ! que je gagnerai. Je suis en avant de tous les autres ; descendons rapidement cette colline ; nous atteindrons la grande plaine rase de New-Market. Le cheval de Pavis va bien, et celui de Chifney, qui s'est d'abord ménagé, reprend le dessus à son ordinaire et menace de devancer Harry Édouard ; allons, allons, courage !

— C'est une *terirble course !* » s'écrient mille voix à la fois.

Sept chevaux galopent de front ; les autres n'ont plus de chance. Voici le moment de la crise ; le ventre des coursiers touche la terre ; fouets de claquer, éperons d'agir ; grands cris de tous côtés ; les femmes s'évanouissent, les cœurs battent ; les parieurs émus de crainte se penchent vers le lieu du combat. Enfin une vaste clameur s'élève ; notre cheval bai-brun monté par la veste blanche, le cheval de Robinson a gagné le prix.

Alors une phalange de cavaliers descend en masse, et se précipite du sommet de la colline. Tous les gentilshommes, spectateurs de la lutte, galopent à la fois vers le but de la carrière autour duquel ils s'empressent :

« Qui a gagné ? qui a gagné ?

— *Araxès*, fils de *Persépolis*.

— Bravo ! vivat ! ma fortune est faite !

— Est-ce bien vrai, de par tous les diables ? s'écrie un autre gentilhomme, dont le cheval bondit sous son cavalier.

— Parfaitement vrai.

—Alors je suis ruiné !... Mes enfans ! ma femme ! j'ai été dupe, j'en suis sûr ! Oh ! je me brûlerai la cervelle. Comment ai-je pu être assez fou, assez stupide pour risquer une telle somme ? »

Mais vous voulez savoir où se trouve le propriétaire du cheval qui a gagné ? c'est un noble duc, assis là-haut sur le siége de sa berline.

« Araxès a gagné ! » lui crie-t-on.

Il ne veut pas le croire; une Bohémienne au teint bronzé ramasse son chapeau qu'il a jeté en l'air dans l'accès de sa joie. De toutes parts on lui confirme cette bonne nouvelle ; le chapeau qui saute encore une fois est de nouveau ramassé par la Bohémienne.

« Quand Votre Honneur m'a consultée, lui dit cette femme, je lui avais bien prédit ce succès. »

Quelques pièces de monnaie récompensent la prophétesse.

Tel est le singulier spectacle que présente la grande solennité du *Turf* en Angleterre. Le *Turf* (1), dénomination générique, embrasse à la fois tout ce qui regarde l'éducation des chevaux, celle des jokeys, la connaissance parfaite de leurs qualités ou de leurs défauts, les paris auxquels donnent lieu les courses, les fraudes sans nombre qui s'y mêlent, la vente et l'achat des étalons et des poulains, tout le *maquignonnage* en un mot; mais établi sur la plus grande échelle, étrangement perfectionné, soumis, même dans ses fraudes les plus infâmes, à des lois et des calculs presque géométriques. Depuis quelques années le *Turf* a pris un accroissement et une importance inouïs en Angleterre. Comme jeu de hasard, comme spectacle dramatique, comme science même, c'est lui qui occupe la plus grande portion des loisirs de l'aristocratie. Sans doute, en lui-même, le Turf n'a rien de condamnable; malheureusement il y a certaines professions et certaines occupations qui, sans être intrinsèquement blâmables, entraî-

(1) Le mot *Turf*, à proprement parler, signifie *gazon*, *pelouse*.

nent une foule d'habitudes et une association d'idées peu compatibles avec la moralité, avec la bonté d'ame, avec la probité. Aussi le Turf est-il devenu le théâtre habituel de l'escroquerie la plus effrénée, du brigandage le plus audacieux. Il est prouvé, comme nous le ferons voir plus tard dans le cours de cet article, que tous les avantages, toutes les chances de succès possibles, ne dépendent pas du hasard, mais sont le résultat de la ruse, souvent de l'improbité; que la masse des parieurs est dupe; et que les nobles eux-mêmes qui élèvent d'excellens chevaux dans leurs écuries et les destinent aux courses, ne peuvent en tirer parti et les exploiter qu'en s'associant avec les jokeys, et en favorisant ainsi les manœuvres coupables des habitués du *Turf*.

Cependant ne soyons pas aveugles sur les services réels que les amateurs de courses ont rendus à l'Angleterre. Nos races se sont étonnamment améliorées. La beauté de nos chevaux de course et leurs qualités presque merveilleuses ont fait l'admiration de tous les étrangers. Ces grandes solennités ont favorisé la circulation de l'argent. Aucune nation ne peut rivaliser avec nous, quant à la connaissance du cheval, à l'art de faire son éducation, de le dresser et de le manœuvrer.

C'est bien à tort que Cowper, poète mélancolique et misantrope, nous faisait un reproche de cette supériorité. — Hé quoi! disait-il,

Ce peuple de jokeys se croit un peuple d'hommes!

Sans excuser ou pallier les vices et les abus qui émanent du *Turf* et qui se rattachent à lui, nous croyons qu'un tel amusement, à ne considérer les courses de chevaux que sous ce point de vue, est un des plus nobles et des

plus élégans plaisirs auxquels on puisse se livrer. « L'homme qui n'a pas le tems d'être oisif quelquefois n'est qu'un esclave, » dit le vieux Caton. Ne condamnez donc pas avec sévérité un délassement qui exige de l'adresse, de l'énergie et de la sagacité.

Si les anciens plaisirs champêtres dont les Anglais étaient si avides et si fiers existaient encore, nous n'hésiterions pas à les préférer aux courses de chevaux ; mais notre civilisation moderne en rétrécit tous les jours le cercle. La chasse au faucon n'a plus lieu ; la chasse au lièvre a cessé d'être estimée ; on croit que la chasse au renard ne durera pas long-tems parmi nous ; le *Turf* nous reste seul. Il est malheureux que les courses de chevaux, qui semblent devoir remplacer ces plaisirs si vifs et si énergiques, entraînent avec elles plus d'un danger ; les spéculations du jeu, les intrigues et les coalitions déshonorantes, les hostilités particulières et souvent la ruine totale des plus grandes fortunes.

Les jeux olympiques des Grecs étaient pour eux ce que New-Market est pour nous ; mais les républicains de l'antiquité ne faisaient pas de leurs courses de chevaux un trafic ou un jeu de hasard. Ils avaient conservé la noblesse primitive et la beauté pittoresque de cette lutte héroïque. Pour eux, il ne s'agissait pas d'un gain matériel, d'un lucre grossier, mais de gloire. Lisez l'*Électre* de Sophocle, vous verrez quelle importance les Hellènes attachaient à leurs courses de chevaux ; c'était pour eux une partie constitutive de la grandeur nationale. La *course des chars* tenait le premier rang parmi ces jeux ; plaisir royal que se donnaient fréquemment Philippe, roi de Macédoine, et Hiéron, roi de Syracuse. La première ode de Pindare, adressée à Hiéron, célèbre les hautes qualités de son cheval Phrinicus, qui lui fit gagner la couronne olympique. Quel était le

costume de ces jokeys-rois ? quel aspect avait le monarque de Syracuse, monté sur ce fameux Phrinicus, et le père d'Alexandre, monté sur le frère de Bucéphale ? c'est ce que nul monument certain n'a pu jusqu'ici nous apprendre. Donnait-on des soins spéciaux à l'éducation des chevaux olympiques ? classait-on les jokeys ? pesait-on les chevaux et les chars ? tous ces points sont obscurs et douteux. Nous savons seulement que les chevaux faits combattaient ensemble, et que les jumens d'une part, les jeunes chevaux d'une autre, avaient aussi leurs courses spéciales. Élien rapporte que, trente jours avant la célébration des jeux, les compétiteurs étaient forcés de se faire inscrire sur les listes, et d'envoyer leurs chevaux à Élis. Le mois entier était consacré aux exercices préparatoires.

Aujourd'hui, vous mêlez-vous aux spéculations, vous livrez-vous aux hasards du Turf, vous courez grand risque de laisser dans cette carrière aventureuse votre réputation et votre argent. Un Grec ne mettait que son amour-propre en jeu. Quant à la perfection de l'art du jokey, elle appartient évidemment aux nations modernes. Les anciens ne connaissaient pas les *étriers*, appui nécessaire, soutien indispensable, sans lequel on ne peut manœuvrer un bon cheval de selle, même dans ses courbettes et ses écarts, même dans son galop ordinaire comme dans ses allures les plus fringantes, et dont aucun jokey ne peut se passer. A ce dernier il ne suffit pas d'être bien en selle, de presser son cheval du genou, de la cuisse et du mollet ; il lui faut encore un point de résistance sur lequel il reste fixe et affermi, tandis que le coursier fend l'air. Voyez la gravure de *Snubbs*, représentant le cheval l'*Éclipse*, monté par *John Oakley*, le seul homme qui pût faire quelque chose de ce cheval. Les quatre jambes du cheval

se trouvent sur une ligne presque parallèle ; le nez de l'*Éclipse* rase la terre ; le jokey lui-même, abaissé sur le col de sa monture, les deux jambes arquées et appuyées sur le *fulcrum* des *étriers*, ne touche pas même la selle. Les étriers seuls le supportent ; sans eux, dès le premier élan de l'*Éclipse*, John Oakley eût sauté par-dessus la tête de son cheval.

S'il faut en croire M. John Strutt l'antiquaire, la passion des Anglais pour les courses de chevaux remonte à une époque fort éloignée. Au neuvième siècle, lorsque Hugues-Capet recherchait la main d'Ethelswitha, sœur du roi Athelstane, le monarque français envoya au monarque anglais huit ou neuf *coureurs*. On trouve dans les écrits du moine Guillaume Fitz-Stephen, contemporain de Henri II, une description complète et détaillée de la course de chevaux, telle qu'elle se pratiquait alors. C'était à Smithfield qu'elle avait lieu. Avant de vendre les chevaux, on les essayait en les faisant courir l'un contre l'autre. Le roi Jean, grand amateur de chasse, dépensait beaucoup d'argent en *chevaux de course*, ainsi que le prouvent les registres de sa dépense royale ; Édouard II, Édouard III élevèrent des chevaux. Henri VIII acheta quelques Arabes. Mais ces animaux n'étaient pas spécialement destinés aux courses. On les appelait *coureurs*, pour les distinguer des chevaux de guerre, qui devaient porter un cavalier couvert de son armure et dont la vigueur était le principal mérite.

Lorsque l'invention de la poudre à canon détruisit le pouvoir de la chevalerie, lorsque le poids de l'homme d'armes, son audace et son adresse ne décidèrent plus du sort des batailles, la race des chevaux de guerre devint presque inutile, et celle des chevaux de course s'améliora nécessairement. Sous Élisabeth on s'occupa beaucoup de

perfectionner la race des chevaux anglais; l'art prit même une forme scientifique, comme le prouvent quelques-uns des écrivains satiriques contemporains. Le célèbre duc de Cumberland fut une des victimes du Turf de cette époque.

Sous Jacques Ier, les gentilshommes de campagne, jokeys de leurs propres chevaux, les firent courir les uns contre les autres, et cet amusement devint fort commun. Les premières courses publiques eurent lieu à Garterey, dans le comté d'York, à Croydon, dans le comté de Surrey, et à Theobalds, dans la chasse d'Enfield; le prix était une clochette d'or. L'art d'élever les chevaux date du même tems. On commença à faire grande attention à la manière de les nourrir et de les traiter; mais, quant à leur poids et à celui de leurs cavaliers, on ne songeait pas à l'apprécier. Le roi Jacques continua les courses de chevaux; il acheta, pour cinq cents livres sterling un arabe qui valait peu de chose, et sur lequel les chevaux de race anglaise eurent l'avantage. Le prince Henri, qui mourut jeune, et le roi Charles Ier, que les malheureux événemens de son règne empêchèrent de se livrer à ces exercices, avaient beaucoup de goût pour les courses de chevaux, s'il faut croire Boucher, auteur d'une histoire de la vie de Stanford. Le premier prix de quelque valeur, qui fut disputé aux courses publiques de chevaux, était une coupe d'argent doré estimée dix livres sterling.

En 1640, New-Market avait déjà ses courses; une comédie de l'époque, *les Mendians de bonne humeur* (Merry Beggars), fait mention d'Hyde-Park comme d'un lieu destiné à cet usage et devenu célèbre à ce titre. Cromwell, propriétaire d'écuries fort bien montées, éleva de beaux chevaux de race. Nos plus antiques généalogies équestres ne remontent pas plus haut que le *Turc-*

Blanc, étalon qui lui appartenait. Une de ses jumens eut une sorte de réputation historique. Lorsque, après la restauration, les ennemis de Cromwell mirent à l'encan tout ce qui lui avait appartenu avec une bassesse et une lâcheté sans égales, la jument dont je parle se cacha dans un caveau de sépulture, ce qui lui valut le nom significatif de jument-cercueil (*coffin-mare*). On prétend que cette dernière appartenait, non pas à Cromwell lui-même, mais au premier garçon de ses écuries, qui se nommait Place. Charles II, qui reconstruisit à New-Market le palais de son grand-père Jacques Ier, donna une impulsion très-vive aux courses de chevaux; la valeur des prix augmenta de son tems, et il visita tour à tour Datchet-Mead, et Burford-Downs, aujourd'hui Bibury. Ses chevaux couraient au nom du roi : on trouve dans les journaux du tems, et surtout dans ces vers de huit pieds, demi-burlesques et demi-sérieux, que beaucoup de courtisans composaient dans leurs loisirs, le récit de ces solennités. Quelques chevaux furent achetés en Barbarie; et ces jumens royales, tel est le titre qu'on leur donne dans le livre des courses, sont devenues les mères de nos chevaux les plus précieux.

Jacques II, fort bon cavalier d'ailleurs, fut trop tôt désarçonné par la fortune pour que l'on sût jusqu'à quel point il eût protégé, s'il eût conservé la couronne, l'exercice dont nous parlons. Dans sa retraite de Saint-Germain, il éleva plusieurs chevaux excellens dont il se servait pour la chasse. Après l'avènement de la maison d'Orange, on vit le Turf se perfectionner singulièrement. Guillaume III ajouta plusieurs pièces de vaisselle plate aux fondations de ses prédécesseurs. La reine Anne et son mari Georges de Danemarck, l'homme qui approcha le plus du trône sans s'y asseoir jamais, contribuèrent à ce progrès, qui suivit une

marche continue. Le célèbre arabe *Darley* et le cheval barbe *Curwen* furent élevés dans leurs écuries. Georges I[er] et Georges II, sans aucun goût pour les courses de chevaux, s'occupèrent activement de l'amélioration des races. Le premier fonda ce qu'on appelle la *vaisselle du roi*, prix de cent guinées payable en espèces. Georges II fit mieux encore; il essaya de réprimer les habitudes de jeu et d'escroquerie qui commençaient à s'introduire dans la science du Turf, supprima les courses de petits chevaux ou poneys, et prohiba les enjeux au-dessus de 50 liv. st. Sous son règne parut le père de notre plus belle race, l'arabe *Godolphin*, qui prit le nom de son propriétaire lord Godolphin. C'était alors aussi que florissait le héros du Turf, Tregonwell-Frampton, parieur déterminé, grand connaisseur en chevaux, et, s'il faut croire ses contemporains sur parole, fripon achevé. On lui attribue un acte horrible auquel le docteur Hawksworth fait allusion dans son *Élisée des Animaux*. On prétend qu'il essaya de faire boire du sang humain à son cheval favori, *Dragon*, pour le préparer à la course. Ce fait traditionnel, qui sans doute n'a aucun fondement dans la réalité, est toutefois une preuve singulière de l'opinion que ses contemporains avaient de lui.

Georges III, qui n'avait pas plus de goût que ses prédécesseurs pour les courses de chevaux, crut devoir les encourager à titre de divertissement national. L'*Éclipse* naquit de son tems, l'*Éclipse* le roi des coureurs et le modèle de tous les chevaux de course; celui qui n'a jamais disputé le prix sans le gagner, celui dont la sculpture et la peinture ont reproduit et perpétué les formes.

Avec Georges IV, l'âge d'or du Turf commença. Personne ne mérita mieux que lui l'épithète que Pindare attribua au roi Hiéron : « Celui dont les chevaux font

les délices. » Jamais groom ou jokey n'eut des connaissances plus approfondies sur cette matière. Beaucoup de chevaux de première qualité, vainqueurs à toutes les courses, furent élevés sous ses yeux; entre autres le *Wiskey*, père d'*Éléanor*, le seul qui ait jamais gagné les grands prix de la course de Derbis. Depuis sa mort ses écuries magnifiques ont été entretenues, seulement par considération pour sa mémoire. Le roi régnant, dont l'éducation s'est faite à bord d'un vaisseau, s'occupe fort peu de haras. Il donne, par forme d'acquit, 4,000 liv. st. par an pour les entretenir : elles renferment cependant de beaux étalons, l'arabe *Malcolm*, le *Colonel*, *Waterloo*, *Rante* et *Tranby*; les jumens *Posthuma*, *Maria*, *Fleur de Lys*. Tranby, que nous venons de nommer, monté par M. Osbaldiston, a fait seize milles (cinq lieues et un quart) en trente-trois minutes vingt-cinq secondes!

La métropole des courses de chevaux, si importante aujourd'hui pour le commerce et pour l'aristocratie anglaise, c'est New-Market. Sous Jacques Ier il y avait une course à Linton, dans le comté de Cambridge; mais, depuis le règne de Charles II, New-Market a obtenu la prépondérance. On *court* maintenant à New-Market sept fois par année. La première course, nommée *Craven*, du nom du comte Craven qui l'institua en 1671, commence en mai; la seconde a lieu quinze jours après; la troisième quinze jours après la seconde. La course de juillet, fondée en 1753, commence dès les premiers jours de ce mois. C'est en octobre que s'ouvrent les courses les plus renommées de la Grande-Bretagne : la première a lieu le premier lundi de ce mois; la seconde, fondée en 1762, quinze jours plus tard; enfin, deux semaines après commence la course de Houghton ou troisième course d'octobre, la plus belle de toutes, qui dure ordinairement huit jours et qui

couronne les travaux du Turf, pour l'année entière. Quelques chasseurs et quelques jokeys se rendent cependant alors à Tarporley dans le Cheshire et à Worcester, où depuis un tems immémorial ont lieu des courses de chevaux aujourd'hui presque abandonnées.

Le terrain de New-Market est admirablement approprié à sá destination actuelle ; c'est un sol pour ainsi dire élastique, sur lequel, grâce aux travaux souterrains des insectes qui le rongent sans le détruire, le sabot du cheval rebondit comme la balle sur la raquette du joueur. Le duc de Portland et lord Lowther, pendant les vingt dernières années, ont encore amélioré cet excellent terrain en faisant brûler les mousses qui le couvraient en partie, en y parquant des moutons, en détruisant des restes de vieilles routes qui le traversaient, mais surtout en adaptant à toutes les variétés des races les diverses carrières que les chevaux devaient parcourir. Aujourd'hui ces dernières sont au nombre de dix-huit. Les unes montent, les autres descendent, quelques autres tournent, d'autres sont planes et privées d'accidens. On choisit la carrière qui convient aux chevaux que l'on veut lancer, à leur poids, à leur âge, à leur qualité. Un cheval vigoureux a de l'avantage quand il gravit une colline; un cheval faible, mais qui galope bien, descend facilement et vite. Le cheval refait et éreinté a besoin d'une surface plane; et l'excellent cheval, le cheval parfait, court également dans toutes les situations. Le talent du juge et l'une des habiletés spéciales du jokey consistent à ne laisser échapper aucun de ces détails qui, tous, sont d'une haute importance.

Les juges sont assis dans une espèce de maison ou boîte roulante qui voyage d'une carrière à l'autre et qui les transporte avec elle. Avant la course, on remet entre leurs mains la couleur de chaque jokey. Il ne voit ni

les jokeys pendant qu'on les pèse, ni les chevaux avant la course. Ordinairement on a soin d'amener les chevaux, de l'écurie à la sellerie, par un grand détour. Le terrain est examiné avec soin ; les cavaliers suivent de loin la course ; un rouleau de fer très-pesant les suit à la trace pour égaliser le sol et réparer le dommage que les pas de leurs chevaux ont causé. La *boîte* ou *loge* des juges est placée auprès du poteau, et c'est de là qu'ils proclament la couleur gagnante.

Autrefois on faisait parcourir aux chevaux de cinq à six milles (deux lieues) : aujourd'hui la grande course (*Beacon course*) n'a pas plus de quatre milles (une lieue et un quart). On a reconnu qu'il était inutile et barbare de harasser les chevaux ou plutôt de les tuer, et leur élan le plus rapide (*dead heat*) ne dure pas plus de deux milles. J'ai vu, en 1826, *Château-Margaux* et *Mortgage,* et, quelque tems après, le même Château-Margaux et *Lamplighter,* admirables coureurs, tomber presque morts sur la place après un *dead heat* de quatre milles.

Depuis l'année 1753, le célèbre club des jokeys, composé de personnes du premier rang et de quelques maquignons émérites, possède le terrain des courses : c'est là que se passe la scène que nous avons esquissée rapidement au commencement de cet article. A diverses distances s'élèvent des poteaux blancs que l'on nomme poteaux du pari (*betting posts*). Autour de ces poteaux, les parieurs s'assemblent après chaque course. Ils n'ont qu'une demi-heure tout au plus pour faire leurs arrangemens et convenir de leurs faits. A les voir, à entendre ces paroles discordantes, vulgaires, cet argot spécial ; à observer ces gestes véhémens et ces figures animées ou sombres, vous ne croiriez pas que les premiers noms de l'Angleterre sont réunis autour de ces

poteaux. Nul autre pays sous le ciel n'offre de scène pareille. Le lendemain matin, quand arrive l'heure du paiement, plus de 150,000 liv. st. (3,750,000 fr.) changent de maîtres. Approchez-vous de ces parieurs et essayez de les comprendre. Un petit homme en habit noir râpé, le front couvert d'un vieux feutre en ruines, s'approche de ce lord aux guêtres de cuir boutonnées au-dessus du genou.

« Que pariez-vous sur cette course, mylord ?

— *Je soutiens le champ.* »

Cette expression signifie que Sa Seigneurie veut attendre, et ne pariera qu'après avoir vu courir.

« Et moi aussi, » répond le petit homme qui joue ici le rôle de *jambe* (*leg*). A la bourse de Londres les *black legs* ou jambes noires sont les courtiers marrons versés dans toutes les fraudes du lieu (1). Le *leg* de New-Market remplit ici les mêmes fonctions.

« Cinq cents contre deux cents que vous ne nommez pas le cheval qui gagne, s'écrie mylord !

— Moi, je parie six cents que je le nomme, s'écrie la *jambe.*

— Six cents contre six cents, hurle mylord.

— Je double la somme, reprend la *jambe* d'une voix de tonnerre !

— C'est fait, dit le noble pair, qui crie encore plus fort.

— Triplez-vous ? reprend la *jambe.*

— Non. »

On inscrit le pari. Le *leg* ou la *jambe*, qui sans doute est dans le secret du résultat futur de la course, a fait semblant de ne rien savoir : il a laissé Sa Seigneurie s'engager peu à peu, et parier une somme considérable. Sans doute, demain matin, elle se repentira de sa facilité.

(1) Voyez, dans le 12[e] Numéro de la 2[e] série, l'article intitulé : *Tableau de la Bourse de Londres.*

Au milieu de la ville de New-Market s'élève l'établissement célèbre où se rassemblent les membres du club des jokeys. Chacun d'eux paie trente guinées en entrant, et six guinées par an s'il vient aux courses. Appartemens splendides, excellente cuisine, billard, bains, tous les journaux de l'Angleterre et la meilleure société des Trois-Royaumes, rendent cet établissement unique et singulier, digne d'être visité et d'être décrit.

Grâce aux courses de New-Market, cette petite ville, qui n'est ni commerçante ni manufacturière, s'est fort embellie depuis quelques années. On remarque surtout les hôtels du comte de Chesterfield, du marquis d'Exeter, du duc de Richmond et de M. Christophe Wilson, surintendant-général de tous les plaisirs du Turf. Guillaume Chifney et Samuel Chifney, tous deux jokeys célèbres, ont fait construire de très-belles maisons qu'un prince ne dédaignerait pas d'habiter. Près de la ville, lord Lowther a fondé une ferme-écurie où la célèbre jument *Portisan* a été élevée. Il occupe ses chevaux aux travaux de la ferme, et son opinion est qu'ils s'améliorent ainsi. Le vieux palais du duc de Queensbury, à la construction duquel avaient concouru tous les architectes célèbres des règnes précédens, tombe aujourd'hui en débris. Une maison de jeu et un jokey l'occupent en partie. La plus belle maison de New-Market, espèce de palais semi-gothique et semi-oriental, appartient à M. Crockford, chasseur déterminé; soixante acres de terrain enclos par un mur très-élevé forment une île délicieuse par les accidens de son paysage artificiel.

C'est à New-Market qu'il faut chercher les hommes les plus profondément versés dans l'art d'élever le cheval, de le manéger et de le manœuvrer. Cette science, car c'en est une, ne date pas de fort loin. Il y a cent ans, on ne se doutait même pas des élémens que le plus petit jokey de

New-Market et d'Epsom connaît à fond aujourd'hui. Ouvrez les *Récréations du Gentilhomme*, livre publié en 1735, et l'*Écuyer anglais*, par M. Osbaldiston. Vous y verrez qu'il faut donner à votre cheval une pinte de vin de Porto par jour ; ces deux précepteurs vous indiquent des sirops, des locs et des juleps. Ils vous disent que les blancs d'œufs délayés dans du vin, sont un admirable spécifique, et qu'en frottant avec de l'eau-de-vie les jambes d'un cheval on en fait en moins d'un mois un bon cheval coureur. Quel serait leur étonnement s'ils revenaient au monde ! Ils verraient qu'une année suffit à peine à l'éducation du cheval, et qu'il faut en outre l'astreindre à la discipline la plus sévère et à la diète la plus rigoureuse. Depuis que les poulins de trois ans ont été admis aux courses, tout a changé dans l'art du *trainer*; c'est ainsi qu'on appelle l'homme chargé de l'éducation des chevaux.

Buffon, pour avoir nommé le cheval la plus noble conquête que l'homme eût jamais faite, a été raillé par d'Alembert. L'emphase de cette expression n'a rien de ridicule à nos yeux ; c'est là, nous n'en doutons pas, le plus beau présent que la Providence ait fait à l'homme, et le plus utile triomphe qu'il ait jamais remporté ; mais combien de soins, de travaux et de fatigues coûte ce triomphe ! Dès qu'un cheval est né, il exige une surveillance attentive, il ne faut plus le perdre de vue. Un rhume, un mouvement forcé, un coup d'air, quelques gouttes de pluie, suffisent pour flétrir toutes les espérances du *trainer* et pour enlever à son cheval une valeur presque incalculable. Il ne suffit pas de le surveiller : il faut le transformer au moyen d'un traitement médical ; augmenter sa force musculaire par un exercice mesuré, sa vigueur par le choix, la qualité et la quantité des alimens ; purifier la masse de son sang au moyen de breuvages, diminuer la masse adipeuse par des

transpirations périodiques ; réduire ainsi le cheval à son poids le plus léger, et accroître sa souplesse et sa puissance aux dépens de sa chair et de sa pesanteur.

Une fois que le cheval de course est *confirmé* (*seasoned*), c'est-à-dire qu'on a exigé de lui tout ce que ses qualités naturelles perfectionnées peuvent offrir de ressources, son traitement devient moins difficile ; mais quand approche lè tems des courses, l'inquiétude du *trainer* et son anxiété renaissent plus vives que jamais.

La saison des courses passée, on laisse les chevaux reprendre chair, afin que, vigoureux, ils supportent mieux le traitement qu'on doit leur imposer. Après une promenade au pas, de deux heures, on leur fait faire un petit tems de galop pour les calmer. S'il gèle, on se contente de les promener dans l'écurie. Quand la température est favorable, on leur donne, de huit jours en huit jours, une dose d'aloës des Barbades proportionnée à leur âge : de trois à quatre drachmes aux poulains de l'année, cinq aux chevaux de deux ans, six aux chevaux de trois ans, six et demi aux chevaux de quatre ans, et huit drachmes aux vieux chevaux, dose qu'on ne dépasse jamais. Après Noël, on augmente le nombre de leurs promenades, et deux mois avant le commencement des courses on les fait transpirer. Couverts d'une énorme quantité de harnais et de caparaçons, ils font tous les jours environ quatre milles. Cet exercice, qui les fatigue beaucoup et qui *les met sur leurs jarrets*, est suivi d'un bon tems de galop destiné à leur faire sentir le mors et à réveiller leurs *barres*. Quand le cheval s'arrête, extrêmement fatigué, on observe avec soin s'il s'arrête ferme ou s'il boite. Quelques *trainers* ont prétendu qu'il fallait mettre des intervalles entre les jours de transpiration (*sweats*) : mais cette opération fausse n'a plus de partisans ; on a reconnu qu'il fallait toujours exercer

un cheval; et que le laisser languir, c'était le perdre ou le gâter.

On essaie ordinairement les chevaux pendant le tems de leur préparation; mais il est bien rare que ces expériences donnent une idée exacte de leurs qualités réelles et de l'avenir réservé à chacun d'eux. Souvent, lorsque l'on fait courir le jeune cheval, il n'a pas encore atteint le maximum de son habileté et de sa vigueur; peut-être aussi le terrain sur lequel il galope ne lui convient-il pas? Beaucoup de chevaux sont journaliers : il y en a qui s'annoncent comme excellens, et qui perdent tout-à-coup les qualités qui les distinguaient; d'autres, dont on n'attendait rien, et qui gagnent tous les prix. Le jokey Chifney, dans son ouvrage spécial sur les chevaux, si bizarrement intitulé *Genuis Geniune*, dit « que le *Magpie*, cheval de course, faisait quelquefois cent cinquante ou deux cents toises de plus ou de moins, dans l'espace de deux heures. *Tirésias*, qui venait d'être battu par *Snake*, cheval de qualité inférieure, n'inspirait aucune confiance aux parieurs de Derby. Il leur fit perdre de fortes sommes, en gagnant, contre toute attente, le prix de cette course *sans galoper*, et seulement au grand trot; mais Tirésias était un cheval difficile à monter, capricieux, quinteux, qui ne s'arrêtait pas alors même qu'on lui *sciait les barres*, et qui ne marchait qu'à son gré. »

Dans ces derniers tems, les essais de chevaux à New-Market ont été mêlés de beaucoup de fraudes; de faux rapports et des procès-verbaux mensongers ont fondé, avant les courses, la réputation de *Jeanie*, de *Premier*, de *Swap*, du *Prince*, de *Llewellyn* et de quelques autres, sur lesquels on mit des enjeux considérables, et qu'ils firent perdre. Mais de tous ces essais frauduleux, le plus remarquable eut lieu sous Georges Ier, à New-Market. Sir Wil-

liam Strickland faisait courir un cheval contre Tregonwell Frampton, dont nous avons parlé plus haut. La plupart des gentlemen des comtés septentrionaux avaient parié pour Strickland; ceux du midi de l'Angleterre, pour Tregonwell. Les enjeux étaient immenses. Peu de tems après que le cheval de Strickland fut arrivé à New-Market, le groom de Frampton alla trouver celui de son adversaire.

« Essayons nos chevaux, lui dit-il, pesons-les et faisons-leur courir la même carrière qui doit leur être assignée; nous saurons précisément à quoi nous en tenir. »

Le jokey de Strickland eut la loyauté d'avertir son maître et de le consulter sur ce qu'il avait à faire.

« Acceptez, répondit Strickland; mais ayez soin de placer un poids de sept livres sous la selle, et surtout n'en dites rien. »

Les deux chevaux coururent; *Merlin,* cheval de Strickland, l'emporta d'une longueur (la longueur d'un cheval). Mais ce qu'ignorait Strickland et son jokey, c'est que leurs adversaires avaient pris absolument la même précaution.

« Ma fortune est faite et la vôtre aussi, dit Frampton à son jokey; si mon cheval a été si près d'atteindre Merlin, quoique chargé d'un poids de sept livres en sus, que sera-ce donc au jour de la course? »

Les gentlemen du midi, que Tregonwell Frampton avait mis dans le secret, dirent à leurs antagonistes du nord qu'ils étaient prêts à doubler leur pari contre Merlin, fallût-il vendre leurs terres pour soutenir la gageure. Les enjeux s'accrurent encore. Enfin, le grand jour arriva, et les deux chevaux, comme on le prévoit, parvinrent ensemble au but de la course.

L'influence qu'exerce le poids supposé du cheval sur la

rapidité de sa course mérite d'être observée; cependant on y est souvent trompé. Il y a quelques années, quatre chevaux que le fameux docteur Bellyse avait examinés (*handicapped*) et qu'il devait juger: *Astbury, Handel, Tarragon* et *Cédric* coururent ensemble. Le premier, âgé de quatre ans, était celui qui pesait le plus; après lui venait Tarragon, âgé de quatre ans; puis Handel du même âge; enfin Cédric, qui n'avait que trois ans. Tarragon et Handel, pendant les trois premières courses, se trouvèrent de front (*nez à nez* en style de course), et Astbury se plaça si près d'eux qu'il ne fut vaincu que d'une ou deux secondes. On recommença les courses; au troisième *dead-heat*, Tarragon et Handel, incapables de se soutenir, vacillaient comme s'ils eussent été ivres. Astbury, qu'on avait laissé reposer, rentra dans la carrière et gagna.

Ne méprisez pas le *jokey*. Ce mot, je ne l'ignore pas, est devenu en Angleterre synonyme de ruse et presque d'escroquerie. Anathème vraiment injuste, si vous l'appliquez à tous les jokeys, surtout aux rois de leur profession. Il faut peut-être plus de vertu pour devenir bon jokey que pour être roi. La vie du jokey est une vie de dévoûment, de périls, d'abstinence, de contrainte et d'empire sur soi-même. Une diète forcée, rigoureuse et plus sévère que celle du trappiste lui est imposée; le silence absolu est une de ses plus nécessaires obligations; si la nature ne l'a créé pour son état, il est perdu. Qu'il soit petit et vigoureux, tissu de nerfs et privé de sensibilité, maigre et musculeux. Que ses genoux cagneux se dessinent en relief sur ses jambes torses. Qu'il soit intrépide, insensible à toutes les provocations, sourd à tous les outrages, infatigable, maître de lui-même, rompu à la douleur. Voilà l'homme qui risque sa vie mille fois par année; qui, le corps brisé et l'estomac vide, supporte

l'exercice le plus pénible : le tout, pour la misérable somme de cinq guinées (125 fr.), s'il remporte le prix ; et de trois guinées (75 fr.), s'il perd. Qu'on juge du métier de jokey par l'exemple suivant. Le célèbre Pratt, celui que *Stubbs*, le peintre des chevaux, a représenté manœuvrant son petit cheval *Gimcrack*, fit un jour quatre-vingt-huit lieues sans quitter la selle, en courant onze fois sur le *Beacon-Course* de New-Market !

Mais, à propos de jokeys célèbres, je ne dois pas oublier *François Buckle*. Pauvre François Buckle ! il vient de mourir. C'était le *Walter Scott* des jokeys : plaisant, bon convive, honnête, profond dans son art et plus admiré, je vous jure, aux environs de New-Market et dans le club de Tattersall, que l'auteur des *Puritains* et de *Rob-Roy*.

Quand la nouvelle de sa mort fut annoncée dans les salles de Tattersall, centre bruyant du maquignonnage, des paris, des courses de chevaux et des achats de voitures, en Angleterre, tous ces cœurs endurcis et avares, qui ne vibrent qu'au bruit des guinées, au fracas des calèches et au piétinement des chevaux, furent saisis et frappés de douleur. Buckle n'est plus ! Vous eussiez vu ces figures sèches et ridées, se détendre, s'amollir, pour ainsi dire, et prendre une expression d'angoisse. Non-seulement Buckle leur était cher ; Buckle, si bon, si honnête ! mais que de paris à gagner ! mais que de belles courses ils perdaient en le perdant ! Hélas ! sa carrière était parcourue ! Buckle, qui avait si souvent franchi l'espace, plus rapide que la mort sur le cheval blanc de l'Apocalypse ; Buckle, devenu squelette, avait la mort pour dernier jokey. Adieu donc, pauvre Buckle, à la veste rouge et aux paremens jaunes, si souvent honorés par la victoire ! ces couleurs de ta gloire s'effacent et se

changent en deuil. Le gazon de New-Market, jadis incessamment battu du pied de tes chevaux vainqueurs, se venge aujourd'hui et pèse sur toi. Honoré par les princes, caressé par les lords ; toi, à qui Georges IV donna tant de soufflets de bonne amitié ; toi, qui comptas plus de couronnes que Charles-Quint, dans toute sa puissance, te voilà au but! La nature a brisé le moule où elle t'avait jeté en souriant. Un seul bon portrait reste de toi, celui où Stubbs a représenté le colonel Mellish, ton ancien maître, celui dans la poche duquel ton adresse a versé tant de guinées, recevant tes leçons et t'admirant.

Buckle, le modèle et le désespoir des jokeys, n'était composé que de muscles ; le reste de son organisation ne comptait pour rien. Les muscles seuls soutenaient cette existence privée de chair et de sang. Imaginez deux cuisses grêles, arrondies en ogives, terminées par deux pieds toujours en dedans et surmontées d'un torse imperceptible ; c'était Buckle. Cet homme n'existait qu'à cheval ; il ne marchait plus. Le canard amphibie, qui se dandine lentement sur les bords du lac, peut seul donner une idée de la tournure hétéroclite de Buckle, lorsque, par hasard, il sortait de son élément naturel et allait à pied.

Buckle était fils d'un sellier de New-Market. Grâce à l'exiguité de sa nature, il pouvait se présenter aux courses sans s'astreindre à l'obligation pénible de ces transpirations forcées que ses confrères s'imposent pour diminuer leur poids. Garçon d'écurie chez Richard Vernon, il gagna, très-jeune encore, sept prix de Derby, trois Oaks et deux prix de Saint-Léger. Souvent les chevaux qu'il montait n'étaient pas de bonne qualité et inspiraient peu de confiance. Son habileté suppléait à tout. Monté sur le *Tyran*, cheval du duc de Grafton et l'un

des plus mauvais qui eussent concouru à Derby, Buckle vit l'*Orlando* et le *Jeune Éclipse,* cheval de Charles Bunbury, le dépasser de dix toises. Mais son admirable coup d'œil lui fit prévoir que les deux compétiteurs ralentiraient bientôt leur pas. Il les suivit du regard, les vit faiblir, s'arrêter, piqua des deux, les devança et gagna le prix. L'année suivante, Tyran, monté par un autre jokey, fut battu par le même *Jeune Éclipse,* chargé d'un poids de quatre livres. A ce beau talent Buckle joignait une admirable probité. A Lewes, M. Durand faisait courir un fort beau cheval : Buckle paria pour lui une somme assez forte : puis il monta un autre coureur qui disputa le prix au cheval de M. Durand; ce dernier l'emporta. Buckle gagna le prix et perdit son argent. Ce modèle des jokeys est mort riche, en janvier 1833, laissant une veuve dans l'aisance et un fils honorablement établi.

L'héritier de sa gloire se nomme *Samuel Chifney.* Trop grand sans doute et trop massif pour un jokey, forcé de perdre (*waste*) ou (comme on le dit dans les courses) de *se punir* cruellement pour atteindre le degré de maigreur exigé à Derby; mais cavalier incomparable, élégant dans ses poses, léger de la main, il sait terminer une course mieux que les plus habiles. Comme Buckle, il attend presque toujours le moment où ses antagonistes ont pris les devans sur lui, et alors, redoublant d'efforts, il franchit ou plutôt il dévore l'espace. Son système est de commencer par peser sur le garrot du cheval et de finir par jeter en arrière le poids de son corps. « Supposons, dit-il, que vous ayez porté une lourde poire d'une seule main, pendant un certain espace de tems : vous vous trouverez délassé si vous changez de main tout-à-coup. Le cheval, dont les jambes de devant sont fatiguées, éprou-

vera la même sensation agréable, lorsque, vers la fin de la course, vous vous rejetterez en arrière; il redoublera de vitesse. »

L'habileté du jokey semble héréditaire. Les Bach, les Vernet, et les Euler qui, de père en fils, ont cultivé la musique, la peinture, la géométrie, et se sont placés au premier rang, offrent le même phénomène. Chifney est fils d'un jokey fameux; l'arbre généalogique de James Robinson, autre célébrité de New-Market, se compose aussi d'un certain nombre de quartiers de noblesse, empruntés au maquignonnage et à l'art des jokeys. On compte deux ou trois noms à New-Market qui monopolisent, pour ainsi dire, les honneurs de la profession : ceux des Chifneys, par exemple, des Goodison et des Edwards; il y a plus d'Edwards jokeys à New-Market qu'il n'y a eu de Césars à Rome.

Parlerai-je de William Clip, fameux pour les essais; de William Arnull, naturellement gras et qui ne devient jokey qu'à force d'artifice. Quand il est obligé de marcher pour s'amaigrir, il se fait précéder par un musicien qui charme sa souffrance en jouant des airs populaires. Rapporterai-je les hauts faits de John Day, surnommé *Jean l'honnête homme*, et aujourd'hui riche propriétaire; de Samuel Day, son frère; de Wheatley, fameux par sa sévérité envers ses chevaux; de Georges Dockery, bon cavalier, mais d'une taille épaisse et d'une corpulence qui le force à une énorme déperdition; de François Boyer, remarquable par le premier élan qu'il donne à son cheval; d'Arthur Pavis, celui peut-être de tous les jokeys qui court le plus souvent pendant l'année; de Samuel Mann, pygmée de quatre pieds; de Dowling, employé récemment par lord Exeter; et de Macdonald, le dompteur des chevaux vicieux, sauvages et farouches? Mon érudition fati-

guerait sans doute le lecteur ; je dirai seulement que les jokeys du nord sont en général inférieurs à ceux du midi, quoique le comté d'York en ait fourni quelques-uns qui jouissent aujourd'hui d'une haute réputation.

L'enfant qui débute dans cette carrière difficile commence par être garçon d'écurie. Jetez une intelligence précoce dans une organisation rachitique, vous pourrez espérer que le Turf le comptera parmi ses héros. Un teint frais, des joues de chérubin, un embonpoint un peu trop prononcé, rendent un jokey incapable de se plier aux nécessités de son état. On prétend que Shakspeare a commencé par être garçon d'écurie, c'est-à-dire jokey en expectative. Des documens authentiques nous ont appris récemment que cette tradition était inexacte; mais il est certain qu'un auteur dramatique assez remarquable qui vécut dans le dix-huitième siècle, William Holcroft, fut élevé spécialement pour l'état dont nous parlons. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il a écrit des Mémoires, dans lesquels toute sa vie de garçon d'écurie est détaillée avec soin.

S'il faut en croire Holcroft, les facultés de l'intelligence ne sont pas très-développées à New-Market, et toute l'habileté des jokeys se réduit à une espèce d'instinct mécanique et presque animal. Chassé des écuries de M. Woodwell, pour n'avoir pas pu se tenir en selle sur la fameuse jument *gris de fer*, il resta long-tems sans place, et finit par entrer, comme dernier garçon d'écurie, chez le fameux John Watson. Alors, comme aujourd'hui, le jeune garçon d'écurie, qu'un premier maître avait congédié, trouvait difficilement une autre place. Holcroft cite comme un trait de générosité le bon accueil que lui fit Watson. Mais il est curieux de voir les efforts de notre futur auteur dramatique pour s'accoutumer à une profession à laquelle

la nature ne l'avait pas destiné. Que de regrets donnés à la conformation de ces jambes qui ne sont pas arquées, à ces mollets dont la protubérance ne saisit pas assez fortement les flancs du coursier! « Jamais, dit-il, quiconque a les jambes droites et les genoux en dehors ne deviendra un excellent cavalier. Pour lutter contre un cheval de race qui *résiste*, il faut non-seulement du courage, mais une charpente osseuse assez souple et assez spéciale à la fois, pour serrer les flancs de l'animal comme entre les deux branches d'un étau. »

Les réflexions d'Holcroft sur les caractères des chevaux de race et sur leurs habitudes méritent d'occuper une place ici.

« Le cheval de race aime à jouer, dit-il, mais son jeu n'est pas sans danger; il est susceptible, timide, violent, prompt à s'effaroucher. Ces Achilles de leur espèce, les chevaux de course, ont tous les défauts de l'Achille homérique. Dès leur première jeunesse on stimule leur sensibilité par tous les moyens. Leur épiderme tendre et presque dépouillée de poil donne passage à une sueur abondante. On les masse et on les frotte avec un instrument de bois. On leur donne une nourriture échauffante; on enflamme leur sang: aussi ont-ils une grande aptitude à devenir *vicieux*. Toutes les nuances du caractère de l'homme, de ses vengeances, de ses ombrages, de ses susceptibilités, se retrouvent chez le cheval. *Forester*, cheval du capitaine Vernon, et dont personne ne pouvait approcher, excepté Thomas Watson, son groom, courut contre le fameux *Éléphant*, appartenant à sir Jenisson Shaftoe; ce dernier était accoutumé à gagner le prix de toutes les courses. Forester s'anima, et pendant long-tems il se trouva de front avec son redoutable rival. Le jokey qui montait *Éléphant* reprit l'avantage, à force de coups de

fouet ; ce fut en vain que Forester essaya de regagner le terrain qu'il avait perdu. Alors ce dernier, s'élançant d'un bond sur son adversaire, le mordit à la mâchoire inférieure avec tant de violence, qu'il fut impossible de lui faire lâcher prise. Il perdit, il fut vaincu, mais en héros. »

L'existence des jokeys a changé depuis l'époque de Holcroft. Nul d'entre eux n'eût osé se faire appeler *monsieur*. Aujourd'hui non seulement ce sont des messieurs, mais des gentlemen. Quand les courses sont finies, on les voit à Londres paraître aux premières loges avec leurs belles, tranchant du grand seigneur, et reconnaissables toutefois par le double demi-cercle que leurs jambes décrivent, et par leur étique maigreur.

Ce nain de trois pieds et demi que vous voyez monter un cheval de course, qui commande à tous ses mouvemens, qui le lance, qui l'arrête, qui le fait galoper et trotter suivant son bon plaisir, vous étonne sans doute. Non seulement le petit garçon dont je parle n'est pas un homme, mais il n'est pas même un enfant. Avorton disgracié, il dispose en maître de sa noble conquête ; cinq ou six semaines après son entrée dans l'écurie, il fait ce qu'il veut de son cheval. On commence par l'employer en qualité de domestique ; il est simple spectateur des travaux journaliers de ses camarades ; il les voit monter à cheval. Leur assurance et leur audace sont contagieuses ; bientôt on lui fait monter un petit poney, quelque cheval tranquille, et, de semaine en semaine, on lui fait essayer d'autres chevaux moins faciles à conduire. Le tems s'écoule, et il devient jokey.

Le jokey extrêmement maigre et léger a beaucoup d'avantage quand il s'agit de faire courir un poulain de deux ans ; il manque de vigueur quand il faut *lutter*, comme on le dit en terme de course, contre un cheval plus

âgé et plus fort. A parler sérieusement, le jokey maigre et de peu de poids est beaucoup plus heureux que le jokey chargé d'embonpoint : ce dernier, obligé de s'amaigrir artificiellement, est victime du traitement le plus systématiquement barbare que l'on ait jamais inventé. Que le lecteur en juge d'après la conversation suivante, que Sir John Sinclair, un des interlocuteurs, a fait imprimer.

« Combien de tems dure ordinairement l'exercice préparatoire du jokey, demandait le philantrope que nous avons nommé, à M. Sandiver, chirurgien de New-Market ?

— Une semaine ou dix jours suffisent pour réduire considérablement un homme qui se destine aux courses ; les jokeys en grande réputation consacrent ordinairement trois mois à cet exercice.

— Comment vivent-ils ?

— Avec une sobriété extraordinaire : à déjeûner, du thé et une tartine mince de pain et de beurre ; à dîner, un petit morceau de pudding, et très-peu de viande. Quand on peut se procurer du poisson, c'est cet aliment que l'on préfère. Le jokey boit du vin coupé d'un tiers d'eau ; il ne soupe pas.

— Quelles sont les heures d'exercice et les heures de repas ?

— Après déjeûner, le jokey se charge de six gilets, deux habits et deux pantalons de laine. Ainsi vêtu, il fait environ quinze milles à pied (près de cinq lieues), sans se reposer ; il change de vêtemens à son retour, étanche sa transpiration, fait la sieste, se couche à neuf heures, et reste au lit jusqu'à sept heures du matin.

— Quel régime médical suit-on ?

— Quelques jokeys se soustraient à l'obligation de ces promenades forcées et prennent des purgatifs pour diminuer leur poids.

— Croyez-vous que la santé puisse être altérée par ce système ?

— Non : mais je ne connais personne qui voulût se soumettre à un tel régime pour une si faible récompense. John Arnuell, qui devait courir un cheval de Georges IV, alors prince de Galles, se condamna pendant une semaine à une complète abstinence, il ne mangea qu'une pomme par jour. Denis Fitzpatrick m'a dit qu'il se sentait plus de force et de souplesse quand il s'était *réduit* (wasted), que lorsqu'il vivait à son ordinaire. »

On a introduit, depuis l'époque de Sir John Sinclair, plusieurs améliorations dans les exercices préparatoires du jokey. Après une promenade de quatre milles, il s'assied auprès d'un grand feu préparé d'avance dans une taverne, et qui augmente sa transpiration. Il se masse ensuite, se frotte et s'étrille pour ainsi dire avec un instrument de corne, et retourne à New-Market, toujours à pied, mais plus lentement, et en agitant ses deux bras pour augmenter l'action musculaire. A son arrivée on le frotte encore, il revêt de nouveaux habits et se repose : ce n'est plus le même homme, sa peau est devenue transparente, et en moins de quatre heures une réduction sensible s'est opérée. Mais ce qui est désespérant pour lui, c'est qu'aussitôt que ce système d'inanition et de sueur forcée fait place à une diète ordinaire, le pauvre jokey devient aussi gras qu'il était maigre. S'il pesait quarante livres auparavant, il en pèse quatre-vingt après. Malgré la certitude de ce malheur (car c'en est un véritable), tous les jokeys, aussitôt que le tems des courses est fini, vivent en gastronomes et en gentilshommes, chassant, buvant, visitant leurs amis, pariant aux combats de coqs, amateurs de spectacles et de bonne chère. J'ai vu le grand Buckle, dont j'ai esquissé l'oraison funèbre, manger une oie grasse à son souper.

La biographie complète des amateurs du Turf remplirait des volumes plus gros que les *Vies* de Plutarque; presque toute la noblesse a des prétentions à se connaître en chevaux et à faire courir. C'est la dépense de leurs chevaux qui absorbe la plus grande partie des revenus de nos lords. Mais les véritables rois du Turf, ceux qui lui doivent leur fortune et leur gloire, ce sont les jokeys et les *trainers,* les Chifney, les Crokford, les Gully, les Ridsdale, les Sadler. Quel est le commerce qui a produit les mêmes résultats, quelles spéculations mercantiles ont fait des métamorphoses aussi étranges? Les deux Chifney, garçons d'écurie, recevaient autrefois 8 guinées (200 fr.) par an; une magnifique maison leur appartient aujourd'hui. Ce moderne Crésus, propriétaire de douze maisons à Londres, c'était un petit commerçant qui vendait en détail de vieilles porcelaines, et que les courses de chevaux ont enrichi. Cet honorable membre du parlement, ce propriétaire d'un noble domaine, c'est un boucher du faubourg de Bristol qui est venu parier à New-Market, et qui maintenant paie un seul cheval 3,000 guinées (75,000 fr.). Les plus belles mines de charbon de l'Angleterre et le plus beau haras appartiennent à un ancien domestique du comté d'York. Un garçon d'étable possède aujourd'hui plus de quinze chevaux de course qui remportent tous les prix. Celui-ci dont les doigts étincellent de diamans, dont le jabot est rattaché par une pierre de très-grand prix, c'est le fils d'un pauvre cabaretier d'York. Enfin pour couronner cette esquisse des métamorphoses opérées par New-Market, voyez cette livrée rouge, ces trois piqueurs, ce beau carosse et ce gros homme qui s'y pavane : c'est M. Beardsworth, ancien cocher de fiacre, aujourd'hui possesseur de soixante-quinze chevaux de race et de pur sang. Pourquoi donc ce pauvre petit garçon d'imprimerie,

qui, coiffé de son bonnet de papier, porte et reporte nos épreuves corrigées, n'aurait-il pas aussi un jour ses soixante-quinze chevaux, sa maison de campagne et sa réputation faite à New-Market? Quel motif l'empêcherait d'aller parier aux courses et de réussir?

A la tête des simples amateurs de courses, nous placerons le duc de Cumberland, qui éleva *Mark*, père d'*Éclipse*, *Éclipse* lui-même et *Hérod* : *Éclipse*, qui ne fut jamais vaincu dans aucun combat jusque dans sa dernière vieillesse; et *Hérod*, dont tous les produits, entre autres *Highflyer*, furent dignes de leur père. *Hérod* gagna sur *Antinoüs*, fils de *Blair*, appartenant au duc de Grafton, le grand prix de New-Market. Le prix était de 1,000 liv. st. (25,000 fr.); les enjeux des parieurs montaient à plus de 100,000 liv. st. (2,400,000 fr.). *Hérod* dépassa son antagoniste d'une demi-longueur.

M. O'Kelly, qui acheta *Éclipse*, était le meilleur juge de son époque en fait de courses : pour l'éducation et l'entretien des chevaux, personne ne le surpassa. C'est dans ses écuries que sont nés les cent soixante chevaux, tous fils d'*Éclipse* et tous vainqueurs aux courses. Son contemporain, le comte de Grosvenor, eut long-tems le plus beau haras de toute l'Europe. On jugera des frais énormes d'un pareil établissement par le seul fait suivant : après avoir, en une année, gagné 200,000 liv. st. (5,000,000 fr.) à différentes courses, il se trouvait encore en perte. Ce fut lui qui fut le premier patron de Stubbs, le Carle Vernet de son tems. Avant de se livrer aux travaux et aux soins de l'agriculture, le duc de Bedford avait plus de trente chevaux qu'il élevait à la fois.

Il faudrait citer la plupart des noms célèbres du dernier siècle, si nous voulions écrire ici les annales complètes du Turf. Dans cette foule on distinguait surtout Dick Vernon,

propriétaire du célèbre *Wood-Pecker*, le parieur le plus heureux de son tems. Telle était son habileté pour *échelonner* ses paris (*hedging*), c'est-à-dire pour balancer les pertes possibles des uns par les gains assurés des autres, que, même lorsqu'il faisait courir un mauvais cheval, il ne manquait jamais de gagner. Holcroft cite une occasion où Dick Vernon, pariant à la fois pour et contre plusieurs chevaux, devait gagner 10,000 liv. st. (250,000 fr.) ou ne rien perdre, tant les chances étaient habilement combinées; c'est ce qu'on appelle, dans l'argot des courses, *être entre dix mille livres sterling ou rien.* Le pauvre Holcroft, témoin d'un fait si extraordinaire, se mit à parier à son tour. Il lui semblait admirable de ne rien risquer et de courir une chance de gain énorme. Hélas! il n'avait pas le talent de Dick Vernon, et ses gages d'une année disparurent en deux jours.

Citons aussi lord Castlereagh, que nous croyons voir encore s'avancer sur le terrain de New-Market, à la tête d'une longue suite de chevaux à tous crins : lord Clermont qui éleva *Trumpator*, père de tous les *ators* qui ont perpétué sa mémoire et continué sa race; Sir Charles Bunbury, qui éleva des chevaux admirables pour leur vitesse plutôt que pour leur vigueur, entre autres les *Whiskeys*, les *Sorcerers*, et surtout le fameux *Smolensko* qui mourut trop jeune.

N'oublions pas surtout le duc de Queensbury, connu dans le monde sous le nom singulier de *Old Q.*, dont les exploits dans ce genre sont nombreux, bizarres et souvent spirituels; ce qui n'est pas commun dans l'histoire des courses. On se souvient encore de ses paris de mille et deux mille guinées, surtout de celui qu'il gagna contre le *Highlander* de lord Barrymore. Il s'agissait de tourner trois fois autour de ce que l'on nomme le *roundcourse*,

c'est-à-dire de faire douze milles d'une haleine. On l'a vu parcourir dix-neuf milles en une heure avec des chevaux de pur sang attelés à sa berline. Dick Goodison était son jokey : un jour ce dernier vint trouver le duc et lui dit :

« Notre adversaire pour la grande course d'après-demain est venu m'offrir six cents guinées si je voulais vous faire perdre.

— Prenez les six cents guinées, répondit Queensbury, et laissez-moi faire. »

Quand les chevaux furent prêts à partir, le duc s'approcha du sien comme pour l'examiner et le caresser :

« Ce cheval, dit-il, doit être agréable à monter, j'ai envie de le courir moi-même. »

Et défaisant sa redingote, il parut sous le costume des jokeys de profession, s'élança sur le cheval, courut et gagna.

Les noms des héros de New-Market se pressent sous notre plume : citons seulement M. Christophe Wilson, intendant perpétuel de New-Market et doyen du Turf : avant son règne, les gentlemen du nord et du sud traitaient avec une rudesse assez cavalière leurs paris et leurs engagemens. Depuis l'époque où M. Wilson a pris l'intendance de New-Market, cette grossièreté antique a disparu : des manières polies ont succédé aux disputes véhémentes dont New-Market était le théâtre. Mais quel est l'Anglais de bon ton qui ne se souvient pas du colonel Mellish, surnommé l'*Étoile de New-Market?* La variété de ses talens et de ses goûts le perdit : peintre, sculpteur, homme du monde, beau joueur, soldat intrépide, fermier scientifique, Automédon admirable, Lovelace de premier ordre, architecte et dessinateur de jardins, possesseur du beau domaine de Blythe : il voulut être le premier en tout, et, à force d'avoir voulu s'élever, descendit du rang éminent que la

fortune lui assignait. Toutes les occupations, tous les plaisirs, tous les arts, toutes les folies, Mellish se les appropria; il exposa des tableaux à Somerset; voyagea sur mer; servit dans l'armée de terre; grava lui-même les vues recueillies dans ses voyages; fut auteur, spéculateur, millionnaire, admiré, chéri des femmes, fondateur d'hospices de charité, duelliste de profession, bon nageur, boxeur, coureur, que sais-je encore? Il gagna contre lord Frédéric Bentinck un pari de course à pied, qui fit beaucoup de bruit dans le tems. Il me semble le voir au zénith de sa popularité : pâle, élancé, le teint blanc jusqu'à la transparence, les cheveux bouclés et les moustaches noires comme le jais; toujours vêtu de blanc, pantalon blanc, chapeau blanc, bas de soie blancs et l'habit bleu clair. Il y avait foule, quand sa barouche, attelée de quatre chevaux blancs, aux rênes blanches, entrait à New-Market. Deux jokeys en livrée cramoisie montaient les deux premiers chevaux. Un autre jokey, portant la même livrée, suivait le carrosse, et un troisième attendait son maître au poteau de la course. Mellish avait trente-huit chevaux de pur sang dans son écurie, dix-sept chevaux de trait, douze chevaux de chasse dans le comté de Leicester; quatre chevaux de cavalerie à Brighton et une vingtaine de chevaux ordinaires. Aux courses il gagnait presque toujours; mais séduit par sa fortune, il finit par jouer 40,000 liv. st. (1,000,000 fr.) sur une seule carte; et toute cette fortune, tout ce bonheur, tous ces talens, allèrent s'engloutir dans une solitude, au fond d'un petit ermitage, situé en face même de son beau domaine de Blythe.

N'oublions pas d'autres noms, moins célèbres il est vrai, mais dignes d'être connus : le duc de Grafton, Douglas duc Hamilton, Sir Hayward Tempest, Robert Heathcote, Sir Frank Standish, Sir Ferdinand Pool How-

sorth et M. Bullock. Toute la gloire des écuries du duc de Grafton se rapporte à une seule jument, *Julia*, fille de *Blair* et dont la généalogie remontait jusqu'à la jument arabe, *Naturar* par *Boy-Bolton*, l'*Arabe* de Dudley, le *Turc* de Byerley, le *Turc-Blanc* de Cromwell et la fameuse jument barbe *Taffolet*. Julia fut mère de *Proneïs* qui produisit *Prunella*, la plus belle jument des tems modernes, celle qui rapporta au moins 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.) à la famille Grafton. Prunella fut mère de onze chevaux de premier ordre et tous vainqueurs aux courses, entre autres *Jérico*, si remarquable par sa vigueur.

Dès l'année 1788, Georges IV, alors Prince de Galles, et âgé de vingt-six ans, gagna le prix de Derby. Long-tems ce prince fit les délices de New-Market, et son haras passa pour le plus beau de l'époque; mais de malheureuses discussions s'élevèrent; et on affirme que le prince, dans son ardeur de remporter le prix, suborna les jokeys de ses adversaires, et employa, pour arriver à son but, des moyens indignes, non-seulement d'une Altesse, mais d'un gentilhomme (1). Le club des jokeys se conduisit avec hauteur et sévérité dans cette occasion, et sa conduite fut, bien entendu, jugée diversement par les partis. Quoi qu'il en soit, le prince se retira de New-Market, fonda les célèbres courses d'Ascot, accorda son patronage à celle de Brighton, de Lewes et de Bibury; enfin il n'oublia rien pour rejeter dans l'ombre New-Market, dont la gloire toujours croissante lui rappelait son humiliation et la sévérité de ses juges.

Qui n'a vu Georges IV que sur son trône ne l'a pas ad-

(1) Voyez, dans la 2e série, l'article sur Georges IV, son caractère et ses habitudes privées.

miré dans toute sa gloire. C'est aux courses de chevaux qu'il fallait l'observer. C'est là que, dégagé des entraves du cérémonial et de l'étiquette, il jouissait de la vie, il se retrouvait tout entier. C'est là qu'il était heureux, joyeux et florissant. A Bibury, lord Shelbourne lui donnait le logement, et le duc de Dorset (lord Sackville) lui servait de jokey. Le goût de Georges IV pour les courses augmenta avec l'âge. Grâce à lui, les rendez-vous d'Ascot devinrent les plus fashionables de toute l'Angleterre. Il éleva beaucoup de bons chevaux; entre autres *Wiskey*, *Manfred*, le *Colonel*, la *Fleur de Lys* et *Maria*, fille de *Waterloo* et *Belvorina*. Georges IV, à l'agonie, exigea qu'on le tint au courant de tout ce qui se passait aux courses d'Ascot. Il savait bien que son heure était venue, et cependant la seule personne qu'il écoutât avec plaisir, c'était le piqueur chargé de lui apporter le bulletin des courses.

Le duc d'York, dont toute la vie ne fut qu'une longue duperie et qui jamais n'a réussi dans aucune spéculation, avait précisément toutes les qualités qui ruinent un habitué du Turf. Il n'était en garde contre aucune escroquerie. Aussi perdit-il des sommes considérables, et la fin de sa vie, en proie à des embarras pécuniaires de toute nature, fut pleine d'amertume et de douleur.

Orville, l'un des trésors des haras anglais, le père d'un grand nombre de bons chevaux, appartenait à lord Fitz-William qui ne le faisait courir qu'à York et à Duncastle, jamais à New-Market. *Sir Peterteale*, propriété du vénérable duc de Derby, réunissait en lui le sang des meilleures races de l'Angleterre. Teazle a produit presque autant de chevaux vainqueurs que le célèbre *Éclipse*. Lord Sackville, aujourd'hui duc de Dorset, a exercé le métier de jokey avec un succès et une constance qui le placent au moins sur la

ligne des Chifney. Les chevaux *Expectation* et *Laboric* lui appartenaient. Le duc de Grafton, qui a compté la vieille *Prunella* parmi les trésors dont se composait son héritage, s'est fait remarquer, comme son père, par ses succès sur le Turf. C'est peut-être le seul noble qui n'ait jamais parié contre lui-même, et qui n'ait jamais fait courir que pour gagner. Aussi trouve-t-il des parieurs qui le soutiennent pour des sommes considérables. Le duc de Portland et le duc de Rutland ont beaucoup perdu de leur ancienne passion pour le Turf; celle, au contraire, de lord Cleveland n'a fait que s'accroître : l'année dernière il a payé 3,500 guinées les deux chevaux *Trustee* et *Liverpool;* nul parieur ne le dépasse en hardiesse. Le duc de Richmond, le marquis d'Exeter, propriétaire du fameux *Sultan,* le marquis de Wesminster, le marquis Conigham et le marquis de Sligo, tous deux Irlandais, occupent les rangs inférieurs parmi les habitués du Turf. Le comte d'Eaglemont, ordinairement fort heureux dans les spéculations de ce genre, a droit à la reconnaissance de l'Angleterre. Personne n'a contribué plus activement que lui à l'amélioration des races : *Octavius* et *Wanderer* lui appartenaient; *Wanderer* (*l'Errant*) était digne de son nom. Jamais ce cheval ne s'est tenu tranquille que pour dormir; dans l'écurie même il se promenait de long en large, et ne pouvait souffrir l'immobilité.

Lord Georges Cavendish, aujourd'hui comte de Burlington, qui parie souvent 10,000 liv. st. (250,000 fr.) sur la course d'un cheval; lord Stradbrodke; le comte d'Orford qui perd son argent avec la meilleure grâce possible; les comtes de Verulam, de Warwick et de Clarendon, amateurs assez distingués; le comte Seaton, qui acheta *Bobadilla* deux mille guinées (50,000 fr.), mais qui, voyant la fortune lui tourner le dos, vendit en trois jours

toutes ses écuries; lord Lowther, propriétaire de *Partisan,* excellent étalon, et qui eut le tort de vendre *Glaucus* 3,000 guinées, *Glaucus* qui rapporta plus de 17,000 guinées à son acquéreur, le général Grosvenor; M. Batson, le doyen du club des jokeys; M. Reuss, qui ne cherche à tirer aucun profit de ses chevaux; enfin MM. Biggs, Thornill, Lechmere, Charlton, Vansittart, Payne, Osbaldiston, méritent aussi une mention honorable. On se souvient encore à New-Market d'une course dont le prix fut remporté par *Cameron,* cheval appartenant à M. Biggs; quatre chevaux couraient ensemble : *Shoestrings, Offa's Dyke, Scorpion* et *Cameron. Shoestrings* tomba sur les genoux et fut mis hors d'état; *Scorpion* mourut auprès du but, un vaisseau s'étant rompu dans sa poitrine; *Offa's Dyke* fut frappé de cécité, et *Cameron* resta incapable de courir.

En général ce sont les chevaux de New-Market qui l'emportent, et les haras provinciaux ont peu de chance contre le talent de jokeys de cette ville, combiné avec les excellentes races de chevaux qu'ils élèvent. New-Market est la capitale des courses de chevaux : c'est là qu'il faut étudier cet art de courir, de parier, et tout ce qui s'y rapporte. Cependant on compte environ cent vingt endroits de réunion pour les courses dans les Trois-Royaumes, entre autres Epsom, Ascot, York, Duncaster et Goodwood. Là se réunit la société fashionable. Le Roodec de Chester, situé sur un mauvais terrain qui tourne rapidement vers la fin de la carrière, attire beaucoup de monde le premier lundi de mai; malheureusement la sinuosité de la route à parcourir cause souvent des accidens fâcheux. Si le Roodec de Chester l'emporte sur les autres courses par l'antiquité de sa fondation, il cède le pas sous d'autres rapports à celle d'Epsom, qui marche immédiatement après

celle de New-Market. La *garenne* d'Epsom (*warren*) mérite d'être visitée : auprès de la ville, dans une espèce d'amphithéâtre champêtre, on réunit tous les chevaux qui se sont présentés au concours. Là viennent à la fois les plus célèbres jokeys de l'Angleterre, les grands seigneurs attachés au Turf, et les amateurs qui veulent étudier le cheval dans son plus haut degré de perfection. Les parieurs examinent avec soin l'état des chevaux, pour et contre lesquels ils veulent prendre parti, et si leurs favoris ne semblent pas leur offrir toutes les chances sur lesquelles ils avaient d'abord compté, il leur reste le droit et la facilité de compenser leur premier pari par des paris secondaires, qui peuvent diminuer les chances défavorables.

A Epsom, comme dans la plupart des courses de chevaux modernes, les réunions ont lieu deux fois par an; toutefois celle d'octobre est insignifiante et assez négligée. Le cirque ou l'arène, qui termine la carrière, a coûté 557 l. st., et paie d'impôt à la taxe des pauvres 500 liv. st. par an. Autrefois Epsom appartenait aux gentilshommes : depuis quelque tems les bourgeois l'ont usurpé. Le maquignon, l'escroc, le commis de boutique, le clerc de procureur, races diverses sans doute, mais qui, en Angleterre, ne sont pas des modèles de haute civilisation, y abondent.

Il n'en est pas ainsi à Ascot : dans les intervalles des courses, les plus jolies femmes de la cour actuelle se promènent sur le terrain, escortées d'une armée d'adorateurs, et vètues de leurs plus élégantes toilettes. Ascot, dont le prince de Galles a fait la fortune, rappelle, par l'excellent ton qui y règne, par la richesse des costumes et l'argent qui s'y dépense, les eaux de Spa ou celles d'Aix-la-Chapelle. C'est chose vraiment charmante que ces magnifiques chevaux s'élançant à la fois dans un cirque entouré de

toutes parts de grands chênes et de beaux tilleuls, et peuplé de spectateurs dont le costume, les diamans, les plumes, les fleurs, rappellent les représentations à bénéfice de l'Opéra italien. Goodwood mérite d'être cité après Ascot et Epsom : on a dépensé près de 10,000 liv. st. à préparer le sol, et les prix sont beaucoup plus considérables que partout ailleurs, excepté à New-Market.

Jetons un coup d'œil rapide sur le comté d'York, l'Épire de l'Angleterre moderne. Dans ce seul comté on compte aujourd'hui douze courses par an : on en comptait vingt-quatre il y a un demi-siècle. Carwelt Bridge, Richmond et Pontefract sont encore des lieux de réunion très-fréquentés. A York même, on a gagné l'année dernière, aux courses de mai et d'août, 14,600 liv. st. Duncaster, dont la gloire est éteinte, rivalisait autrefois avec Epsom. C'est là que j'ai vu la célèbre mistriss Beaumont, dans sa calèche à six chevaux, qu'entourait une armée de valets en livrée et de jeunes gens inféodés à sa beauté. Dans ces derniers tems Duncaster est devenu le centre de l'escroquerie et du maquignonnage. C'est là qu'ont été inventés les stratagèmes les plus condamnables.

Warwick, Manchester, Liverpool, Cheltenham, Bath, Wolverhampton, Stockbridge, Newton et les courses de Lancastre, méritent encore une mention. Rien n'est plus variable que la vogue de ces différentes courses. Oxford, Knutsford et Preston, si brillans autrefois, ne jouissent plus d'aucune réputation.

Des améliorations louables ont eu lieu récemment ; on ne fait plus courir les chevaux ventre à terre pendant quatre milles, et la valeur des prix est devenue assez considérable pour servir de compensation suffisante aux soins et aux dépenses occasionées par l'éducation des chevaux. A New-Market, depuis 1772, on n'a vu qu'une seule de ces

courses nommée *heats*, qui mettent un cheval hors de combat. Nous nous réjouissons de ce changement : c'est une cruauté folle, que d'infliger au cheval et surtout au cheval de course un labeur inutile ; c'est abuser de ce noble esprit d'émulation qui le distingue et qui devrait nous porter à le ménager.

Parlons maintenant des courses de chevaux dans leurs rapports avec la fortune, la réputation et l'honneur de ceux qui prennent part à leurs chances, à leurs bénéfices et à leurs pertes ; une horde de déprédateurs a obstrué toutes les issues, s'est emparée de toutes les avenues. La plus belle fortune et la prudence la plus consommée se défendraient à peine contre les combinaisons profondes et les artifices de toute nature dont on a fait un système depuis quelques années. Il faut bien le dire, les courses de chevaux ne sont plus aujourd'hui qu'un jeu de roulette. On parie sur les chevaux, c'est-à-dire que l'on joue sur les chances que tel coureur offre contre tel autre. C'est là le principal intérêt de New-Market, d'Ascot et d'Epsom ; de là naissent toutes les fraudes employées pour corriger le hasard, tromper les parieurs et s'attribuer leur argent. Supposez que le fameux cheval *l'Éclipse* existât aujourd'hui, lui qui ne connut jamais de vainqueur : s'il plaisait au jokey qui le monte, de le faire perdre ; si, au moyen d'une somme considérable, on parvenait à séduire ce jokey, croyez-vous que les moyens manquassent pour réduire le meilleur des chevaux à une incapacité momentanée ? C'est ce qui arrive tous les jours. Lorsqu'on a parié de fortes sommes pour un cheval, des coalitions se forment contre lui. En 1832, tous les chevaux qui concouraient avaient été mis hors d'état de gagner, excepté Péricl qui remporta le prix. Ces abominables vols ne peuvent s'accomplir qu'à force d'or ; quant au secret, tous les complices ont trop

d'intérêt à le garder pour qu'il soit trahi. Les hommes les plus accoutumés à ces trames honteuses ont grand soin de se conduire honorablement dans toutes les autres circonstances de la vie ; ils paient leurs billets à échéance et remplissent tous leurs engagemens avec exactitude : sans cela leur métier serait perdu. « Ah ! disait le colonel Charteris, si l'on voulait me vendre deux pouces de bonne réputation, j'en donnerais bien 50,000 liv. st. comptant ! » Il avait raison.

Les principaux habitués du Turf ont un livre sur lequel ils inscrivent les noms et les qualités des chevaux pour et contre lesquels on peut parier. Ces documens leur sont ordinairement fournis par les grooms, les jokeys ou les employés subalternes des différentes écuries : informations que l'on paie extrêmement cher et qui souvent ne sont en rien conformes à la vérité. La seconde classe de parieurs se contente de suivre à la piste la première classe des *bien informés*. Ils savent que, si certaines personnes ont parié contre tel ou tel cheval, sa perte est assurée, soit que la maladresse volontaire du jokey ou quelques pilules médicales adroitement administrées ralentissent sa course. Il arrive aussi que deux personnes qui font courir des chevaux les uns contre les autres, s'entendent pour laisser le prix à un troisième cheval. Tous ceux qui ne sont pas dans le secret et qui ont parié de confiance, pour l'un ou l'autre des deux meilleurs chevaux, perdent leur argent : les confédérés se retrouvent, au moyen de paris secondaires qu'ils font tenir par leurs affidés. Qu'arrive-t-il ensuite ? C'est que les amateurs du Turf, long-tems dupes de pareilles combinaisons, regardent les artifices comme légitimes, et ne songent plus qu'à regagner, au moyen de fraudes semblables, l'argent qu'ils ont perdu. Je ne sais vraiment si Aristide, devenu *Turfite,* aurait pu conserver

sa réputation d'homme juste. Dans cette sphère, la ruse est en permanence, et tout stratagème qui fait gagner un pari semble légitime.

Comment se fait-il que l'on donne aujourd'hui trois mille guinées pour un cheval destiné aux courses de Derby? En cas de succès, à peine son acquéreur pourra-t-il regagner la somme qu'il a dépensée. Plus de cent chevaux seront ses compétiteurs, plus de vingt courront avec lui; il y a tout à parier qu'il sera vaincu. Pourquoi donc sacrifier une somme si considérable et si peu proportionnée à la valeur de l'animal? Tout simplement pour attirer l'attention des parieurs, faire inscrire le cheval sur leurs livres, lui donner une valeur imaginaire et préparer une somme considérable de paris en sa faveur; paris contre lesquels l'acheteur lui-même aura soin de jeter des enjeux considérables. Ces manœuvres ne s'arrêtent pas là : le cheval acheté fort cher, quelque mauvais qu'il soit, mais qui a derrière lui une grande foule de parieurs, trouve souvent des amateurs; alors on le revend le plus cher possible.

Mais que dirons-nous d'une pratique devenue journalière et vraiment infâme. La veille du jour où doit courir un cheval que l'on veut faire perdre, il suffit de lui faire avaler une pilule opiacée, pour *l'assurer*, comme on dit en terme de course; assurer (*to make safe*), c'est rendre un cheval incapable de courir. Cette méthode s'est perfectionnée; autrefois on empoisonnait le cheval avec une solution d'arsenic. En 1801, le cheval de lord Folley mourut ainsi; le groom, convaincu du crime, fut pendu. Maintenant, grâce à une faible dose d'opium, le cheval s'affaiblit pour quelques jours, mais ne dépérit pas : c'est tout ce qu'il faut. Voyez combien il est facile de faire sa fortune avec de pareils moyens. On élève des chevaux, on les fait vanter dans les papiers publics; on

trouve de nombreux parieurs qui s'engagent : et lorsqu'une cinquantaine de mille livres sterling se trouvent attachées à la victoire de tel cheval célèbre, on parie à son tour contre lui. On lui administre la dose d'opium nécessaire, et l'argent est gagné. Il n'y a plus aujourd'hui, dans les spéculations du Turf, que la connaissance profonde de ces fraudes, jointe à une longue habitude, qui puisse soustraire l'habitué de New-Market et d'Epsom à la ruine qui le menace. Le hasard n'y est plus pour rien. L'habileté même contribue fort peu aux gains ou aux pertes de ce genre. La plupart des grandes fortunes que nous avons citées sont dues à des combinaisons profondes, souvent ignobles et infâmes.

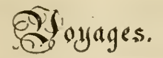
Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, ont dû leur succès au calcul des chances. On peut les soumettre à une démonstration presque géométrique, fondée sur le nombre des chevaux, sur celui des parieurs et sur le montant des paris.

Pariez contre tous les chevaux qui courent ; nécessairement, comme un seul d'entre eux remportera le prix, vous gagnerez. Un immense calcul de fractions et de logarithmes se trouve renfermé dans chacun des paris qui se succèdent à New-Market ; il s'agit de contrebalancer les chances fractionnaires de chaque pari et de s'arranger de manière à ce que les chances *pour* l'emportent toujours sur les chances *contre*. Un fait singulier, c'est que les intelligences les plus fortes et les plus habiles dans ce genre d'exercices algébriques sont précisément celles qui n'ont point reçu de culture. La plus belle fortune à laquelle les courses et leurs paris aient servi de base, appartint à un homme qui ne savait ni lire ni écrire. Aujourd'hui le parieur qui gagne le plus souvent à New-Market est précisément dans le même cas. C'est au moyen de mille

ou douze cents paris fractionnaires, et balancés les uns par les autres, qu'il finit au bout de l'année par réaliser une somme considérable. En divisant son argent entre les différens chevaux, on divise les pertes possibles, et l'on finit par être indifférent sur le succès ou l'insuccès de tel ou tel cheval.

Je m'arrêterai là; des lecteurs quinteux pourraient trouver ma disquisition un peu trop longue; mais ceux qui ont étudié ce sujet conviendront que je n'ai pas trop fait pour un art qui se propage et qui est en honneur dans toutes les contrées du monde. Les États-Unis, les Indes-Orientales, l'Allemagne, Naples, la Suède, l'Autriche, la Hongrie, la Prusse et la France ont leurs courses de chevaux; Gustrow, Dobboran, le Nouveau-Brandebourg et Augustenbourg ont aussi les leurs; et Rome s'enorgueillit de ses courses de chevaux libres. Un recueil périodique, destiné aux amis du Turf, a des lecteurs et des abonnés jusqu'au fond de la Hongrie; Boston et Philadelphie publient deux ouvrages périodiques sur la chasse et les courses; et la France a son *Journal des Haras*, très-estimé de tous ceux qui s'occupent de chevaux. Mais, chose étonnante, Van-Diemen a son Turf, ses jokeys et ses parieurs : qui croirait que cette colonie du crime et du vice, avant de se rattacher à la civilisation par une littérature et des lois qui lui soient propres, débute dans la lice par ce qui couronne la civilisation des autres pays : la poésie, la gravure et les courses de chevaux? Hobart's Town a été récemment témoin d'une course de chevaux fort brillante, et, l'année dernière, la même ville a publié son *Almanach des Dames*, orné de fort jolies gravures sur acier!

(*Quarterly Review.*)



EXPLORATIONS DU CAPITAINE STURT

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AUSTRALIE.

De toutes les conquêtes lointaines que la Grande-Bretagne doit au génie et à la persévérance de ses navigateurs, il n'en est peut-être aucune de plus importante pour elle que l'Australie, ce vaste continent si long-tems ignoré au sein de la mer du Sud. A l'histoire de sa colonisation ne se rattachent pas du moins les sanglans épisodes de la découverte de l'Amérique, ni les tristes souvenirs de nos premiers établissemens dans les Indes-Orientales; ce qui ajoute encore aux nombreux avantages qu'elle offre aux émigrans qui viennent y résider. Aussi, grâce à l'administration sage et éclairée qui dès le principe a régi l'Australie, cette colonie fait-elle chaque jour, vers la civilisation, des progrès silencieux mais rapides.

Ce ne fut qu'en 1788 que le gouvernement anglais prit formellement possession des côtes orientales de ce continent, où il établit une colonie pénitentiaire. D'abord les colons durent se circonscrire dans un espace très-limité; mais à mesure que la population augmentait, et que les troupeaux devenaient plus nombreux, on recula les limites primitivement établies; et peu à peu une vaste étendue des plaines du littoral se trouva mise en culture. Au moment où nous écrivons, la partie colonisée de la Nouvelle-Galles du Sud s'étend du 36e au 32e degré parallèle,

et sa population se compose de 45,000 personnes libres, et de 25,000 condamnés.

L'espace immense qui nous sépare de nos frères d'Australie fait qu'en général nous ne nous rendons pas un compte bien exact de leurs progrès; les journaux même qui se publient à Sidney, et dont l'existence seule indique assez combien ils sont avancés dans la voie de la civilisation, ne donnent qu'une idée imparfaite de l'état de prospérité où se trouve aujourd'hui cette colonie. Les maisons de commerce qui s'y sont formées se livrent aux spéculations les plus hardies; Sidney offre le tableau animé des grandes villes de l'Europe; et l'espace de côtes compris entre Sidney-Cove et Darling-Harbour est couvert sans interruption de maisons de commerce, de magasins, de moulins et de chantiers, qui rivalisent ensemble par leur étendue et leur élégance, et qui ne le cèdent en rien aux constructions européennes les mieux conçues (1).

Bien différente de nos autres possessions, l'Australie n'est déjà plus à charge à la mère-patrie. Ses revenus s'élevaient en 1832 à 135,909 liv. (3,397,775 fr.), et ses dépenses locales, à 100,000 liv. (2,500,000 fr.) seulement; ce qui laissait une balance de près de 40,000 liv. (1,000,000 fr.), pour couvrir les frais d'administration générale. A la fin de janvier 1833, ses importations s'élevaient à 602,032 (15,050,800 fr.), et ses exportations, qui se composaient pour la plupart de produits indigènes, se sont élevées à 384,344 (9,608,600 fr.). En un mot, l'Australie semble n'avoir plus rien à nous demander, qu'un peu plus de liberté. Cependant elle voit encore avec plaisir ses villes naissantes se peupler des criminels

(1) Voyez, dans le 3e Numéro de cette série, une notice sur le mouvement industriel de l'Australie, pag. 187.

que l'Angleterre y exporte chaque jour; et ce que celle-ci rejette de son sein, elle le reçoit et l'accueille encore comme un bienfait et un gage de prospérité.

Formée du rebut de la société européenne, et de quelques colons libres, trop peu nombreux pour imprimer à cette agrégation une physionomie uniforme et respectable, il est naturel que la société de l'Australie ne se présente pas d'abord sous un jour favorable. Cependant tous les voyageurs s'accordent à dire qu'elle vaut mieux en réalité, que ne le feraient supposer les élémens dont elle se compose. Sans doute un pays choisi pour être le siége d'une colonie pénitentiaire doit se ressentir, et se ressentira long-tems encore, des inconvéniens inséparables d'un établissement de ce genre; mais, dès à présent, ce qu'on sait de la manière de vivre des hautes classes de Sidney porte à croire qu'elles y trouvent des plaisirs qui compensent les désagrémens de cette résidence. Elles possèdent tous les objets de luxe qui concourent à rendre la vie agréable, et sont maintenant assez nombreuses pour former une société épurée. Elles cultivent avec succès la littérature et les beaux-arts; sous leurs auspices plusieurs académies scientifiques se sont formées, et déjà le théâtre de Sidney commence à devenir supportable, même pour des Européens.

Dès les premiers tems de la formation de cette colonie, les hommes d'un esprit ardent et inquiet qui en composaient le noyau cherchèrent à pénétrer dans l'intérieur du pays, soit pour découvrir des terres plus fertiles, soit pour y trouver des chasses plus abondantes; mais un obstacle insurmontable s'opposait sans cesse à leurs entreprises, barrière puissante que la nature semblait avoir voulu placer entre la civilisation et la barbarie. Une chaîne de hautes montagnes, qui ne s'éloigne jamais de plus de quarante

milles (treize lieues) de la mer, les retenait toujours captifs dans cet étroit espace, et aggravait leur peine. En effet, que pouvaient leur audace et leur courage contre les flancs escarpés des monts gigantesques qui se présentaient à eux, et qui n'offrent nulle part aucun passage même à l'infiltration des eaux. Aussi ces montagnes, auxquelles leur aspect a fait donner le nom de *Montagnes-Bleues*, ont-elles, pendant long-tems, arrêté les pas des émigrans, comme elles bornent encore leur horizon. Nous allons, dans le cours de cet article, signaler les différentes tentatives qui ont été faites pour les franchir, et présenter un résumé chronologique des principales découvertes qui ont été réalisées au-delà de ces montagnes, où naguère les indigènes et les colons aimaient à placer un monde fantastique.

En 1813, vingt et un ans après la fondation de la colonie, personne n'avait encore réussi à franchir les Montagnes-Bleues. Mais alors, vainqueurs des difficultés d'un premier établissement, les colons dirigèrent leurs efforts contre cet obstacle, d'autant plus insupportable pour eux, que leur imagination ardente se plaisait à créer au-delà un pays enchanté, un nouvel Éden, l'Eldorado des Castillans. Ce désir, généralement senti, d'explorer l'intérieur du pays, donna naissance à plusieurs expéditions successives. Les premières furent entreprises par les soins et aux frais de quelques particuliers. Un de ces hardis aventuriers, nommé Caley, eut la gloire d'escalader le premier la formidable chaîne, mais il ne put en traverser l'étendue. En 1813, profitant de la sécheresse qui régnait alors, le lieutenant Lawson, et MM. Blaxland et Wentworth, réussirent à franchir les Montagnes-Bleues. Après eux, M. Ewans, aide-surveillant général de la colonie, les traversa également, et découvrit deux fleuves : le *Macquarie* et le *Lacklan*, qui prennent tous deux naissance entre les

33e et 34e degrés parallèles, quoiqu'à une distance de quatre-vingts milles l'un de l'autre.

En 1814 seulement, on établit à travers les Montagnes-Bleues une route praticable qui permettait d'exploiter les vastes pâturages placés sur leurs revers occidentaux. En 1817, M. Oxley, surveillant général, suivit le cours du Lacklan, jusque par le 144e degré de longitude, et le 34e de latitude, où, arrivé dans une vaste plaine qui n'avait d'autres bornes que l'horizon, le fleuve se perd dans de vastes et impénétrables marais. L'année suivante, M. Oxley repartit pour explorer le Macquarie; il le suivit de même jusque par le 147e degré de longitude et le 31e de latitude. Là, il fut encore forcé de s'arrêter, car en ce lieu le fleuve, sortant de son lit, ne forme plus que de vastes flaques d'eau couvertes d'une forêt impénétrable de joncs et de roseaux.

M. Oxley pensa alors que les eaux de la pente occidentale des Montagnes-Bleues se déchargeaient toutes dans un vaste lac central, qui se comblerait sans doute à la longue au moyen des sédimens terreux que les eaux devaient y apporter avec elles. M. Cunningham adopta plus tard cette théorie, et chercha à démontrer que toutes ces eaux, après avoir rempli un bassin plus ou moins étendu, pouvaient fort bien se diriger ensuite vers la mer. Mais les théories ne conviennent qu'à l'Europe et à ses académies; les peuples nouveaux n'estiment que les faits : aussi plusieurs nouveaux voyages de découvertes furent entrepris pour résoudre le grand problème de l'impénétrabilité de l'intérieur du continent de l'Australie. En 1824, MM. Howell et Hume partirent du lac George, en se dirigeant par le sud-ouest vers le détroit de Bassa; mais ils n'apportèrent de leur excursion rien de bien concluant.

Ainsi, vers le milieu de l'année 1828, on n'avait encore que des données conjecturales sur l'intérieur de la Nouvelle-Hollande. On était persuadé que toute expédition formée dans un but de découvertes serait, comme les autres, forcée de s'arrêter devant les immenses marais où semblaient se déverser tous les fleuves qu'on avait découverts jusqu'à ce jour.

Déterminée à éclaircir un point aussi important pour l'avenir de la colonie, l'administration fit préparer une nouvelle expédition sur des bases plus larges que celles qui l'avaient précédée. Elle était composée du capitaine Sturt, de M. Hume, de deux soldats, et de huit condamnés appartenant à l'état, et qui devaient être chargés de rapporter les dépêches. Au mois de septembre 1828, l'expédition partit de Wellington-Valley, en suivant les bords de la rivière de ce nom, jusqu'aux marais qui avaient arrêté M. Oxley, et qu'elle parvint, non sans beaucoup de peine, à explorer dans tous les sens. A l'est des marais, le sol était plat, couvert de coquillages et de diverses espèces d'arbustes qui se plaisent dans les terrains humides. Après avoir long-tems erré dans ces vastes labyrinthes, les voyageurs arrivèrent à l'endroit où les eaux à demi absorbées du Macquarie, après avoir long-tems filtré dans les roseaux, forment de nouveau une espèce de petite rivière. Elle les conduisit à la chaîne des étangs de Morisset, dont le dernier se jette dans le *Castlereagh*, faible reste échappé lui-même des marais où se perd le *Castlereagh-Supérieur*. Enfin de marais en marais, et de rivières en rivières, l'expédition arrivée aux 145° 33′ de longitude, et 29° 37′ de latitude, se trouva tout-à-coup sur les bords d'un fleuve majestueux; c'était le *Darling*, qui coule du nord-est au sud-ouest, dans un lit de 70 à 80 verges de largeur, et dont la surface était couverte de pélicans et

d'autres oiseaux aquatiques. Le manque d'eau douce se faisait alors sentir depuis quelque tems; et le premier mouvement des voyageurs fut d'accourir pour se désaltérer dans ces belles eaux dont la transparence charmait leurs regards. Malheureusement elles étaient salées, et d'un goût nauséabond qui ne permit pas d'en boire. Ils crurent d'abord que cette qualité saumâtre provenait du voisinage de la mer; mais bientôt ils purent se convaincre qu'elle leur était communiquée par un grand nombre de sources salées qui sourdissent du lit même du fleuve. Le peu d'espoir qui leur restait alors de renouveler la provision d'eau potable, détermina le capitaine Sturt à borner là le cours de ses recherches; et l'expédition revint, sans avoir, il est vrai, complètement atteint le but qu'elle s'était proposé. Cependant elle avait résolu un grand problème, elle avait constaté qu'il n'existait pas de mer Méditerranée sur le continent d'Australie; elle avait déterminé le cours et l'embouchure de plusieurs fleuves, et ajouté des connaissances nouvelles à celles déjà acquises sur les pays situés à l'ouest des établissemens primitifs. La découverte qu'elle fit du *Darling* est du plus haut intérêt; car ce grand fleuve, formé par la jonction des diverses rivières découvertes par MM. Oxley et Cunningham, qui toutes sont elles-mêmes assez considérables, sert de canal d'écoulement aux eaux pluviales qui tombent sur la vaste étendue des pays montagneux situés entre les 27ᵉ et 33ᵉ degrés parallèles; et, malgré l'état d'épuisement où l'avait réduit la longue sécheresse qui régnait à l'époque de sa découverte, il était encore assez profond pour recevoir des navires d'un assez fort tonnage.

Du reste, l'aspect des pays parcourus par l'expédition n'était pas de nature à faire concevoir sur leur fertilité des espérances bien brillantes. Presque partout elle avait

trouvé le sol pauvre, et ses productions maigres et languissantes. Elle avait traversé des déserts dont rien ne peut exprimer l'horrible aridité ; et les rares oasis qu'elle avait rencontrées de tems en tems sur sa route semblaient assombrir encore les scènes de désolation qui les environnaient. Cette stérilité, dont une portion considérable de l'Australie semble frappée, peut s'expliquer par une circonstance particulière au climat. On sait que, dans toutes les parties du monde, le sol le plus ingrat se fertilise à la longue par la décomposition des végétaux. Il en est ici tout autrement; et l'expérience a fait connaître que, dans la Nouvelle-Galles du Sud, la chute des feuilles et la décomposition du bois, loin d'ajouter à la richesse du sol, y détruisaient, au contraire, le principe de la végétation. Ainsi les plaines de l'île de Norfolk, établissement pénitentiaire dépendant de Sidney, où les détritus végétaux sont très-abondans, offrent partout une stérilité désolante. En parcourant les bois, on enfonce jusqu'aux genoux dans un lit de feuilles mortes ; et souvent, lorsqu'on croit marcher sur un tronc d'arbre sain et solide, on est tout étonné de le sentir céder à la pression du pied, et l'on s'aperçoit seulement alors qu'il est tout-à-fait décomposé et pourri. Pas une touffe d'herbe n'en sillonne les contours; quelques lichens et des mousses grisâtres sont les seules traces de végétation qu'on rencontre près des troncs d'arbres abattus. Dans la Nouvelle-Galles, les accumulations de matières végétales sont très-rares; mais lorsqu'un arbre vient à tomber, le terrain qu'il couvre est affecté d'une stérilité complète, et quand le tems a décomposé sa masse, il n'en reste qu'un monceau de matières absolument semblables à des scories de briques brûlées. Est-ce à la sécheresse de l'atmosphère ou aux gaz qui s'exhalent du sol que l'on doit attribuer ce phéno-

mène ? nous laissons le soin de résoudre cette question aux physiciens et aux géologues.

Nous avons vu que le capitaine Sturt n'avait pu déterminer le cours du Darling ; à son retour, il se borna à présenter quelques hypothèses sur le point de la côte où ce fleuve devait se jeter dans la mer. Les difficultés qu'offrait la rareté de l'eau douce dans ces parages firent ajourner les recherches nouvelles, indispensables à la solution de cette question. On abandonna le Darling, le Macquarie, le Castlereagh et le Macklan. L'attention générale se porta tout entière sur le *Morumbridgee*, qui, disait-on, avait une largeur très-considérable et un cours extrêmement rapide. On pensait que ce fleuve, qui prend sa source dans les cimes élevées du mont Dromadaire, serait plus long-tems navigable que les autres fleuves dont nous avons parlé, et qui ne paraissent être alimentés que par des pluies périodiques, puisqu'une seule année de sécheresse avait suffi pour les tarir en partie. Le Morumbridgee prend naissance vers le 31e degré de latitude sud et le 148e de longitude orientale. Il coule à l'ouest, et va se jeter dans le Murray. On fit donc les préparatifs d'une nouvelle expédition destinée à l'explorer, et le commandement en fut encore confié au capitaine Sturt. L'expédition devait descendre le Morumbridgee, ainsi que les autres fleuves avec lesquels il pouvait se lier ; et, dans le cas où elle se trouverait arrêtée par quelque obstacle inattendu, elle devait chercher à gagner le Darling, pour en continuer l'exploration à partir du point où le capitaine Sturt l'avait abandonné dans le précédent voyage.

L'expédition partit de Sidney dans le mois de novembre 1829, emportant avec elle tout ce qui pouvait contribuer au succès de ses recherches. Elle atteignit le Morumbridgee, et le descendit en traversant un pays sauvage, quoique

entrecoupé par des sites ravissans. Le fleuve avait quatre-vingt-dix pieds de largeur ; et ses eaux transparentes, profondes et rapides, semblaient promettre une navigation de longue durée. Depuis sa source jusqu'au point où il se termine, le Morumbridgee, malgré les nombreux détours que lui imposent les accidens du pays qu'il parcourt, affecte et conserve continuellement la direction de l'est à l'ouest, toujours entre les 34ᵉ et 35ᵉ degrés parallèles. Les deux rives étaient parées d'une végétation brillante ; seulement, un peu plus avant dans les terres, le sol paraissait être d'une qualité inférieure. Dans certains endroits, le fleuve avait de 150 à 170 pieds de largeur et de 4 à 20 pieds de profondeur. Vers le 34ᵉ degré de latitude, le pays devient nu et aride. Dans une excursion que fit le capitaine Sturt, pour visiter une chaîne de montagnes qui se montrait à quelque distance, au nord, il rencontra les mêmes scènes de désolation qui l'avaient frappé dans son expédition précédente. Quelques rares gommiers rabougris, ou de sombres cyprès, que la nature semblait avoir jetés dans ces plaines désertes comme des signes de deuil sur un immense tombeau, étaient les seuls objets qui en interrompissent l'uniformité. Nul oiseau n'habitait ces régions inhospitalières, où l'œil cherchait en vain un peu de gazon pour se reposer.

Comme l'expédition approchait du degré de longitude où tous les autres fleuves de l'Australie se perdent dans les marais, elle s'attendait à voir la belle nappe d'eau sur laquelle elle naviguait, subir incessamment le même sort. Par malheur, ces craintes ne tardèrent pas à se réaliser. En approchant des marais du Lacklan, on s'aperçut que les eaux du Morumbridgee allaient insensiblement s'y confondre. Toutefois, le capitaine Sturt, conservant l'espoir que le fleuve, objet de ses investigations,

ne se perdrait pas entièrement dans ces forêts marécageuses, continua à l'explorer avec autant de soin que de persévérance, et il eut enfin la satisfaction de le retrouver au moment où il reçoit dans son lit un autre fleuve, qu'il jugea devoir être le Lacklan. Ce point de jonction est éloigné d'environ 30 milles de l'endroit où M. Oxley s'arrêta, lors de l'excursion qu'il fit en 1817. A partir de là, le Morumbridgee n'offrait plus aux regards cet aspect majestueux qui le fait admirer, lorsque, se précipitant des montagnes, de cascade en cascade, il s'élance en bouillonnant dans la plaine. La nature du pays changeait aussi. On n'apercevait plus de traces d'inondation; mais les plaines, quoique recouvertes de broussailles, avaient toujours la même uniformité. Vers le 142° 1/2 de longitude, l'expédition arriva au confluent du Murray, l'un des principaux fleuves de l'Australie, qui, dans l'opinion du capitaine Sturt, doit servir de canal commun à toutes les eaux de l'angle sud-est de l'île, y compris le Hume, l'Ovens et le Golbourn, découverts par M. Hume et Hovell. Aussi ce fut vers le Murray que se porta toute l'attention des explorateurs. La largeur moyenne de ce fleuve était de 350 pieds, et sa profondeur de 12 à 20. Ses eaux, de la plus belle transparence, roulaient sur un lit de sable, avec une vitesse de deux nœuds à l'heure; et ses rives, quoique hautes de 18 pieds, semblaient encore insuffisantes pour arrêter ses débordemens.

Le pays au milieu duquel coule le Murray offrait partout un aspect semblable aux plaines que l'expédition avait traversées en descendant le Morumbridgee. C'était toujours la même aridité du sol, la même teinte de tristesse; partout des plaines uniformes, sans le moindre accident. Après une navigation de neuf jours, pendant lesquels elle parcourut un espace de cent milles, l'expédition arriva à

un point où le Murray reçoit un autre fleuve dont la largeur est de cent verges, et la profondeur de douze pieds. Ses eaux étaient potables, quoique troubles. Le capitaine Sturt fut d'avis que ce nouveau fleuve n'était autre que le Darling, qu'il avait quitté au 144° 50′ de longitude et au 30° 16′ de latitude. La jonction dont nous venons de parler s'opère par le 140° 56′ de longitude et le 34° 3′ de latitude. Si les conjectures du capitaine Sturt étaient justes, tous les cours d'eau qui prennent naissance dans l'intérieur du pays, depuis le Dumaresq, dans le 29° de latitude, jusqu'au Murray, dans le 34° de latitude, qui se jette dans la mer sur la côte du sud, auraient tous pour embouchure commune celle du Murray; mais il est douteux que l'intérieur de la Nouvelle-Hollande éprouve une déclinaison aussi considérable vers le sud.

Quoi qu'il en soit, à partir de la jonction de ces deux fleuves, l'aspect du pays change entièrement. Les rives étaient couvertes du gazon le plus frais; des arbres majestueux les ombrageaient de leur épais feuillage; une multitude d'oiseaux se jouaient à la surface des eaux ou venaient s'abattre sur les branches des arbres : tout enfin rappelait à nos voyageurs, rebutés des parages désolés qu'ils avaient si long-tems parcourus, les beaux paysages et les bords fleuris des fleuves de la vieille Angleterre. Mais à quelques milles plus bas, les rives du Murray offrirent un spectacle magique, mille fois plus surprenant que le *mirage* des déserts : tantôt c'était une belle colonnade d'ordre corinthien; tantôt des cascades pétrifiées dans leur chute; ici les hautes murailles et les créneaux d'un château fort; plus loin les ogives et les colonnelles des palais de l'Orient : bizarres apparitions, que quelques mots auront bientôt expliquées. Ces rives sont composées d'un mélange d'argile et de sable; et l'action de l'eau, en détachant le sable, cause de fréquens

interstices plus ou moins réguliers, qui donnent aux rives du fleuve ces apparences fantastiques. Bientôt après, l'aspect géologique du pays subit un nouveau changement : les falaises de sable et d'argile disparaissent, pour faire place à d'autres objets de formation fossile, et d'un effet non moins remarquable. On eût dit des millions de crânes humains empilés les uns sur les autres : c'étaient des bancs énormes de coquillages appartenant à l'espèce des *turritella*.

Un peu au sud du 34° parallèle, le fleuve décrit abruptement un détour à angle droit vers le sud, direction qu'il affecte toutes les fois qu'aucun obstacle ne gène son cours. Le capitaine Sturt le suivit dans cette nouvelle direction ; et l'œil embrassait alors des nappes d'eau de cinq à six milles d'étendue, dont la largeur avait parfois 350 verges. Au bout de cinq jours, l'expédition arriva à l'endroit où le Murray se jette dans le beau lac Alexandrina, qui sert de réservoir aux eaux de l'Australie méridionale, et se déverse lui-même dans la mer à la baie d'Encounter. Rien de plus gracieux que ce lac et les magnifiques coteaux qui l'entourent. Il a 53 milles (18 lieues) de long, sur 40 (13 lieues) de large; et, chose extraordinaire, sa profondeur moyenne n'est que de quatre pieds seulement.

Cette expédition pénible, accompagnée de dangers sans nombre, a eu pour résultat de remplir une lacune considérable dans la carte de la partie méridionale de la Nouvelle-Hollande, et de déterminer d'une manière positive le cours des fleuves qui y prennent naissance. Elle a servi aussi à réduire à leur juste valeur les vaines hypothèses que l'erreur et les préjugés avaient accréditées sur l'intérieur de ce continent. En effet, nulle part le capitaine Sturt n'a rencontré de vastes plaines dont le sol présentât

assez d'apparence de fertilité pour y attirer des colons. Les terrains qu'il a reconnus ne sont ni préférables ni même comparables à ceux qu'on possède déjà ; enfin, il a démontré qu'il n'existait pas de fleuve navigable dans l'intérieur de l'Australie, puisque la découverte du lac Alexandrina, dans lequel le jette le Murray, n'a presque pas de profondeur, et que de nombreux rochers en barrent l'entrée.

Cependant l'expédition de M. Sturt n'avait pas entièrement résolu la question ; on persistait toujours à croire qu'il existait une communication entre la pointe orientale de la baie d'Encounter et le golfe Saint-Vincent. L'incertitude qui existait à ce sujet disparut bientôt. Cédant aux instances du capitaine Sturt lui-même, le gouvernement colonial fit partir pour le golfe Saint-Vincent le capitaine Collet Barker, qui, ayant vécu long-tems parmi les naturels de la côte, était plus que personne en état de mener à bien une pareille entreprise. Le capitaine Barker remonta jusqu'au 34° 4′ latitude, et se convainquit qu'il n'existait aucune espèce de communication entre le golfe Saint-Vincent et la baie d'Encounter ; mais il reconnut que la langue de terre qui les sépare contenait cinq millions d'acres du sol le plus riche qui soit peut-être au monde. Malheureusement cet intrépide marin a payé de la vie une si belle découverte.

Pour ne point interrompre l'ordre des faits, nous avons omis à dessein de mentionner les diverses rencontres de sauvages que firent les Anglais, dans le cours des expéditions dont nous venons de présenter l'analyse. Nous allons maintenant rapporter celles qui nous ont paru les plus dignes d'intérêt.

La première peuplade que le capitaine Sturt rencontra dans son expédition au Macquarie prit d'abord la

fuite à l'approche des Européens, en témoignant une grande surprise mêlée d'horreur. Le capitaine, connaissant les usages du peuple auquel il avait affaire, donna ordre à ses gens de s'arrêter au bord d'un ruisseau qui les séparait des sauvages. A peine étaient-ils assis que le pétillement de la flamme leur annonça que les sauvages venaient de mettre le feu aux broussailles. En peu d'instans, l'incendie fut à leurs pieds, et des colonnes d'une épaisse fumée tourbillonnèrent sur leurs têtes. Sans les précautions qu'ils avaient sagement prises, ils auraient couru les plus grands dangers. Cependant M. Hume vint à bout de déterminer un des naturels à s'approcher; celui-ci fut bientôt suivi du reste de ses compagnons, qui parurent subitement remis de la frayeur qu'ils avaient éprouvée d'abord. Ils étaient armés de piques. La plupart d'entre eux étaient affectés de maladies cutanées, et celui qui paraissait leur chef supplia les Européens de le guérir. Ils désiraient savoir le nom de tout ce qu'ils voyaient; et quoiqu'on les surveillât attentivement, ils parvinrent à voler avec beaucoup de dextérité quelques objets de peu d'importance. L'expédition trouva les rives du Darling assez peuplées. Les naturels y sont d'une taille bien proportionnée, et se construisent des huttes; mais ces habitations sont évidemment trop petites, et leur nombre est trop restreint pour les contenir tous.

Leurs usages ont beaucoup d'analogie avec ceux des noirs des montagnes. Comme eux, ils se tatouent le corps, et se couvrent de peaux de kangarou rouge; mais ils ne s'arrachent point les dents de devant. En général, leur buste est proportionnellement plus vigoureux que les extrémités inférieures. Ils ont le nez épaté, les yeux enfoncés, les sourcils proéminens et les lèvres épaisses. Les hommes ont un aspect beaucoup plus

agréable que les femmes. Les uns et les autres sont entièrement nus; seulement les premiers roulent leurs filets autour du corps et de la tête, et passent dans leurs narines de petits os ou des arêtes de poisson. Leur principale nourriture se compose de poissons que les rivières leur fournissent en abondance. Les filets dont ils se servent pour la chasse de l'émus et du kangarou, ainsi que pour leurs pêches, sont très-grands et assez artistement faits. Ils ne paraissent point avoir de costume de guerre, ni attacher d'importance à leurs armes, qui ressemblent beaucoup à celles des peuplades de l'intérieur. Cependant l'un d'entre eux, qui paraissait jouir de quelque autorité, portait une espèce de trident, qu'il refusa de céder à M. Hume, malgré les offres les plus séduisantes. Il faisait entendre clairement qu'il ne pouvait s'en passer; mais on ne put savoir si cet instrument était le signe de son autorité, ou s'il lui servait seulement pour la chasse ou contre ses ennemis.

A un endroit nommé le mont Harris, le capitaine Sturt se trouva au milieu d'une peuplade, qui, quelque tems auparavant, avait tué deux Européens. Les victimes étaient deux condamnés irlandais, qui s'étaient enfuis, emmenant deux chiens avec eux. Les naturels voulurent avoir les chiens; mais, par malheur, ils virent que, pour s'en emparer, il fallait se débarrasser de leurs maîtres. Cette considération ne les arrêta pas. Les deux Européens n'avaient point d'armes; les sauvages leur en donnèrent, en leur faisant signe qu'ils eussent à se défendre. Après une lutte opiniâtre, un des deux Irlandais fut tué. L'autre, voyant tomber son camarade, coupa la gorge aux chiens; mais il n'en fut pas moins immolé lui-même, et les cadavres de ces deux infortunés nourrirent pendant quelques jours la tribu cannibale. La même peuplade donna aux voyageurs

une preuve atroce de la férocité de ses mœurs. Une jeune femme qui allaitait un pauvre petit enfant malade, fatiguée sans doute d'entendre les pleurs et les cris de l'enfant, lui écrasa la tête d'un coup de pierre en présence de plusieurs personnes, sans que cet acte de barbarie leur fît éprouver la moindre émotion.

Le capitaine Sturt retrouva chez ces tribus sauvages de l'intérieur des terres les mêmes usages qu'il avait remarqués chez les insulaires de la mer du Sud. Ainsi, ayant rencontré, sur les rives du Castlereagh, une peuplade presque toute composée de vieillards, de femmes et d'enfans, qui prenait la fuite à l'approche des étrangers, il marcha vers elle, tenant dans sa main une branche d'arbre, qu'il rompit aussitôt, pour leur prouver ses intentions pacifiques. Dès que les naturels eurent aperçu ce symbole de paix, deux d'entre eux, quittant leurs armes, se détachèrent à vingt pas du reste de la troupe, qui s'assit à terre. Le capitaine s'approcha lentement d'eux, et finit par se placer à leurs côtés. La bonne intelligence une fois établie, la tribu vint s'installer près des tentes des Anglais; et pendant tout le tems que ceux-ci restèrent dans ces parages, ils n'eurent point à se plaindre de la turbulence de leurs hôtes. En général, avec de la patience et de la douceur, on est certain de réussir à captiver ces sauvages.

Les naturels que l'expédition rencontra sur les bords du Morumbridgee étaient d'une race encore inférieure à toutes celles qu'elle avait vues jusque-là, quoique le pays qu'ils habitaient fût comparativement assez beau. Leurs traits étaient tellement hideux, qu'à peine conservaient-ils la figure d'êtres humains. Les femmes et les enfans surtout avaient un aspect repoussant : ces derniers paraissaient être dans le dernier degré de la maigreur et du marasme.

Il est évident qu'un grand nombre de ces malheureux périssent faute de soins et de nourriture. Les usages de ces peuplades sont les mêmes que ceux des hordes qui errent sur les bords de la mer, ou sur les rives du Darling et du Castlereagh. Elles se tatouent le corps, et s'arrachent les dents de devant. Elles ont la même manière de se nourrir et de se peindre, et se servent des mêmes armes pour la chasse et pour la guerre. Elles paraissent obéir aux mêmes lois qui régissent les diverses peuplades de la Nouvelle-Hollande. Il n'y a que les vieillards qui aient le droit de manger de l'émus, et le canard est exclusivement réservé à la nourriture des gens mariés. On ne saurait trop admirer la soumission avec laquelle les jeunes gens de l'un et l'autre sexe observent ces lois, beaucoup trop sévères pour un pays aussi pauvre. L'expédition retrouva ici les cérémonies nocturnes, et les chants mélancoliques qui troublent le silence des nuits sur les rives de la baie de Jarvy et sur celles du Macquarie. Pendant ces cérémonies, les naturels imitent le chant et le cri de tous les oiseaux et de tous les quadrupèdes qu'ils connaissent. De même que les peuplades qui habitent le littoral, ils considèrent leurs femmes comme des êtres d'un ordre inférieur. Ils les obligent à aller chercher la nourriture, à la préparer; et, lorsqu'ils sont rassasiés, ils leur jettent par-dessus l'épaule, avec une gravité comique, les os qu'ils ont déjà rognés.

En descendant le Morumbridgee, l'expédition rencontra fréquemment des troupes d'indigènes, qui toutes, au premier abord, paraissaient animées de sentimens hostiles, mais qui finissaient toujours par répondre aux avances amicales des étrangers. Une seule fois cependant, au moment où les voyageurs se disposaient à débarquer sur un point du rivage, où ils apercevaient un groupe considéra-

ble de sauvages, ils crurent remarquer dans leur contenance quelques dispositions malveillantes, qui engagèrent le capitaine à ordonner, par mesure de précaution, de garder le milieu du fleuve. Les individus qui composaient cette peuplade étaient peints d'une manière bizarre. Quelques-uns avaient tracé des lignes blanches sur leurs côtes, leurs cuisses et leur figure, ce qui leur donnait l'apparence de squelettes ambulans. D'autres s'étaient entièrement peints avec de l'ocre jaune et rouge, et s'étaient frottés de graisse, ce qui les rendait tout luisans. Par suite de la manœuvre du capitaine, se voyant désappointés dans leur projets, ils se mirent à courir le long des bords du fleuve, en lançant vers le bateau leurs flèches et leurs javelots. Mais, comme la rapidité du courant eut bientôt mis les voyageurs hors de leur atteinte, ils exprimèrent leur dépit par les cris les plus effrayans et les postures les plus grotesques. Ce fut la seule occasion où les naturels se livrèrent à des actes hostiles. Partout ailleurs, ils se montrèrent doux et inoffensifs, et n'inspiraient d'autre sentiment que celui de la pitié, tant ils paraissaient accablés par leurs souffrances et leurs privations.

Il nous reste à parler des circonstances qui accompagnèrent la mort du capitaine Barker, ce brave officier envoyé, comme nous l'avons dit, pour examiner s'il existait un passage entre la baie d'Encounter et le golfe de Saint-Vincent. Plein d'ardeur dans l'accomplissement de la mission dont il était chargé, il voulut, quoique souffrant, traverser à la nage une anse qui le séparait d'un monticule de sable, du haut duquel il espérait faire plus facilement ses observations. Arrivé au sommet de ce monticule, il redescendit de l'autre côté, et ne reparut plus. M. Kent, l'un de ses compagnons de voyage, resta sur les bords de

l'anse avec deux soldats, espérant le voir bientôt reparaître sur la colline qui le dérobait à leurs yeux. Tandis qu'ils s'occupaient à ramasser du bois sur le rivage, ils entendirent un cri qui paraissait être celui d'un Européen.

La nuit tombait. Ils s'assirent autour de leur feu, en proie aux plus vives inquiétudes sur le sort de leur commandant. Tout-à-coup leur attention fut éveillée par le bruit que faisaient les indigènes. Ils virent que ceux-ci avaient établi de petits feux, depuis le monticule d'où le capitaine Barker était descendu, jusqu'à l'autre bord du canal, et que les femmes entouraient les feux en entonnant leurs chants de mort. Ces chants portèrent le deuil dans l'ame des trois Anglais, et leur apprirent la perte qu'ils venaient de faire. Toute la nuit, ces sons lamentables, propagés par l'écho, retentirent aux oreilles des voyageurs. Ils cessèrent au point du jour; et M. Kent, ainsi que ses deux soldats, retombèrent dans le doute et l'anxiété. Enfin, ils résolurent de retourner au schooner, pour se consulter avec le docteur Davies; mais ce ne fut que le lendemain qu'ils arrivèrent à bord. On se détermina à demander du renfort aux pêcheurs de veaux marins, qui stationnent sur l'île des Kangarous. Là, moyennant quelques pièces de monnaie, un matelot consentit à accompagner M. Kent sur le continent, avec une femme indigène, pour essayer de rencontrer la horde qu'on supposait avoir tué M. Barker. Arrivés à la pointe de la baie d'Encounter, ils envoyèrent la femme dans l'intérieur des terres. Elle revint au bout de quelques jours, et ce fut d'elle qu'on apprit les détails suivans sur la mort du capitaine.

Il paraît qu'à une distance considérable du premier monticule de sable, il s'en trouvait un autre. M. Barker dut y aller; car la femme raconta que trois sauvages qui

se rendaient de leurs huttes à la mer rencontrèrent la trace de ses pas. Leur sagacité naturelle leur fit soupçonner que ces empreintes avaient quelque chose d'extraordinaire. Ils les suivirent, et aperçurent le capitaine qui revenait. Pendant quelque tems ils hésitèrent à s'approcher de lui, intimidés par l'arme qu'il portait; enfin ils l'abordèrent. Le capitaine essaya de tous les moyens pour s'en faire bien venir; mais, voyant qu'ils étaient toujours disposés à l'attaquer, il chercha à gagner le bord de l'eau, dont il n'était pas éloigné. Alors un des noirs lui lança son javelot, et l'atteignit à la hanche. Ce coup ne l'arrêta pas, et il était arrivé aux brisans, lorsqu'il fut frappé d'un second trait à l'épaule. A l'instant même, s'étant retourné, il en reçut un troisième au milieu de la poitrine. Heureusement cette dernière blessure dut être mortelle, car il tomba dans l'eau à la renverse. Les sauvages l'en retirèrent, le percèrent de mille coups, puis le rejetèrent dans un endroit plus profond, et son corps devint bientôt le jouet des vagues de l'Océan.

Pourquoi faut-il que chacune des découvertes importantes de la géographie soit presque toujours achetée par la perte de la vie ou de la santé des hommes courageux auxquels nous les devons? La mort du capitaine Barker ajoute une nouvelle page à ces immenses nécrologes. En ce moment même, le capitaine Sturt n'a pas encore recouvré l'usage de la vue que ses fatigues ont sensiblement affectée. Mais que sont les considérations de ce genre pour des hommes épris de l'amour de la science! Sur les pas des Barker et des Sturt, d'autres iront, au milieu des dangers, continuer la tâche pénible commencée par eux. Quelle vaste carrière en effet s'ouvre devant leurs pas! Que d'efforts successifs il faudra faire encore pour remplir l'immense la-

cune qui reste! Mais que cette considération n'arrête point leur noble élan : ce qu'un siècle ébauche, un autre l'achève; et lorsqu'un jour les bienfaits de la civilisation couvriront cette terre, aujourd'hui si malheureuse, leur nom, cher à l'humanité, sera prononcé avec un religieux recueillement d'un bout à l'autre de la Nouvelle-Hollande!

(*Asiatic Journal.*)

BILAN COMPARÉ DES BANQUES DE FRANCE ET D'ANGLETERRE.

Déjà, dans plusieurs articles sur les finances, nous avons indiqué par quel procédé simple et ingénieux les Banques, tout en augmentant sur les marchés la somme des signes monétaires, en rendant les échanges plus faciles, en économisant la monnaie métallique, retirent de leurs capitaux des bénéfices considérables. Dans notre article spécial sur la Banque d'Angleterre, publié dans la 5e livraison de cette série, nous avons fait connaître le mécanisme intérieur de ce grand établissement, et l'influence puissante qu'il exerce sur le monde commercial et politique. Le document que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs peut en être considéré comme le complément; il a été publié par les soins de l'administration de la Banque d'Angleterre, pour détruire des insinuations hostiles qui tendaient à faire supposer que la Banque était presque toujours à découvert sur ses billets en circulation. Le tableau suivant, qui présente la situation de sa caisse et de son portefeuille, depuis 1800 jusqu'à 1832, répond victorieusement à cette attaque. En jetant un coup d'œil sur le chiffre de sa balance, on se convaincra de la sagesse de ses opérations et de la réserve qu'elle apporte dans les émissions de son papier. Pour ajouter à l'intérêt de ce document, nous avons mis en regard la situation, aux mêmes époques, de la Banque de France, qui est administrée avec non moins de prudence et d'habileté. Le lecteur embrassera ainsi d'un coup d'œil l'ensemble des opérations effectuées durant les trente dernières années par ces deux établissemens financiers, et verra que si la Banque d'Angleterre opère sur une plus grande masse de capitaux que la Banque de France, celle-ci du moins est d'une utilité plus immédiate pour le commerce. Dans ces deux Tableaux nous n'avons fait figurer ni les valeurs mobilières, ni les autres capitaux fixes appartenant à ces deux établissemens, et qui sont en dehors de leurs opérations financières; ainsi, nous n'avons pas porté à l'actif de ces deux Banques la valeur des palais qu'elles occupent, et qui est estimée, pour la Banque de Londres, à 812,000 liv. st. (20,300,000 fr.), et pour celle de France à 4,000,000 fr. Ce dernier établissement possède en outre un capital de 50,000,000 fr., en inscriptions de rente, etc., etc.

BANQUE D'ANGLETERRE.

La Banque d'Angleterre fut fondée en 1694; son capital primitif n'était d'abord que de 1,200,000 liv. st. (30,000,000 fr.), formé par douze mille actionnaires, mais depuis il a été élevé, soit par de nouveaux appels de fonds, soit par la création de nouvelles actions, à 14,550,000 liv. st. (363,750,000 fr.). Les premières années de cet établissement furent loin d'être brillantes, et plusieurs fois le Parlement fut obligé de venir à son secours. Mais, en 1708, une nouvelle émission d'actions ayant eu lieu, elle se trouva en mesure de prêter 2,000,000 liv. st. au gouvernement. Depuis cette époque sa prospérité s'est toujours maintenue, quoique les Banques provinciales lui aient enlevé l'escompte d'une partie des effets de commerce. Aujourd'hui le cours de ses actions, dont le capital était de 100 liv. st., est de 212 liv. st. (5,300 fr.).

ANNÉES.	PASSIF. Bank-notes en circulation: Au-dessus de 5 livres	PASSIF. Bank-notes en circulation: Au-dessous de 5 livres	PASSIF. Dépôts faits à la Banque	PASSIF. Total du Passif	ACTIF. Valeurs en portefeuille: Billets de l'Échiquier	ACTIF. Valeurs en portefeuille: Effets de Commerce	ACTIF. Espèces monnayées et lingots	ACTIF. Total de l'Actif	BALANCE en faveur de la Banque
	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.
1800	13,448,540	1,598,640	8,335,060	23,382,240	13,586,590	8,551,830	5,150,450	27,288,870	3,906,630
1801	12,143,460	2,412,650	8,133,830	22,689,940	11,926,873	10,282,697	4,335,260	26,544,830	3,854,890
1802	13,848,470	3,249,160	9,739,140	26,836,770	14,528,599	13,584,761	3,891,780	31,005,140	4,168,370
1803	12,217,390	3,765,940	9,817,240	25,800,570	13,336,179	13,582,661	3,592,500	30,511,340	4,710,770
1804	12,456,790	4,687,100	9,715,530	26,869,420	14,993,395	10,855,285	5,879,190	31,705,870	4,836,450
1805	11,862,740	4,525,660	13,048,080	30,436,480	11,413,266	16,359,584	7,624,500	35,397,350	4,960,870
1806	16,757,930	4,269,540	9,636,330	30,663,800	14,167,772	15,305,328	6,215,020	35,688,120	5,024,320
1807	15,432,999	4,245,370	11,789,200	31,467,560	13,410,055	16,526,895	6,484,350	36,421,300	4,953,740
1808	12,993,020	4,118,270	13,012,510	30,123,800	14,956,394	14,287,696	6,015,940	35,260,030	5,136,230
1809	14,393,110	5,181,070	12,257,180	31,832,360	15,307,673	18,127,597	3,652,480	37,087,750	5,256,390
1810	17,570,780	7,223,210	13,617,520	38,411,510	17,198,677	23,775,693	3,191,850	44,165,620	5,754,110
1811	15,692,490	7,594,360	11,075,660	34,362,510	21,884,248	15,199,032	3,243,300	40,326,580	5,964,070
1812	15,385,470	7,641,410	11,848,910	34,875,790	21,165,190	17,010,950	3,099,270	41,275,390	6,399,600
1813	16,790,980	8,037,140	11,159,730	35,987,850	25,591,336	14,514,744	2,712,270	42,818,350	6,830,500
1814	18,703,210	9,665,080	14,849,940	43,218,230	34,982,485	13,363,475	2,097,680	50,443,640	7,225,410
1815	17,766,140	9,482,530	12,696,000	39,944,670	24,194,086	26,660,094	3,409,040	48,263,220	8,318,550
1816	17,661,510	9,097,210	11,856,380	38,615,100	26,097,431	11,182,109	7,562,780	44,842,320	6,227,220
1817	21,550,630	7,993,150	9,084,590	38,628,370	27,098,238	5,507,393	11,668,260	44,273,890	5,645,520
1818	18,676,220	7,525,930	7,927,730	34,129,880	27,257,012	5,113,748	6,363,160	38,733,920	4,604,040
1819	18,017,450	7,235,240	6,304,160	31,556,850	25,419,148	6,321,402	3,593,360	35,333,910	3,779,060
1820	17,600,730	6,689,610	4,420,910	28,720,250	19,173,997	4,672,123	8,211,080	32,057,200	3,336,950
1821	17,747,070	2,548,230	5,818,450	26,113,750	15,752,953	2,722,587	11,233,590	29,709,130	3,595,380
1822	16,609,460	855,330	6,399,440	23,864,230	13,668,359	3,622,151	10,097,960	27,388,470	3,524,240
1823	18,682,760	548,480	7,827,550	27,058,590	11,842,677	5,624,693	12,658,240	30,125,610	3,067,020
1824	19,688,980	443,140	9,679,810	29,811,930	17,649,187	6,255,543	11,787,430	32,691,960	2,880,030
1825	19,002,500	396,340	6,410,560	25,809,400	17,414,566	7,691,464	3,634,320	28,740,350	2,930,950
1826	20,402,300	1,161,260	7,199,860	28,763,420	17,713,881	7,369,749	6,754,230	31,837,860	3,074,440
1827	22,267,400	480,200	8,052,090	30,799,690	19,809,595	3,389,725	10,463,770	33,663,090	2,863,400
1828	20,975,170	382,340	10,201,280	31,558,790	20,682,776	3,222,754	10,498,880	34,404,410	2,845,620
1829	19,213,530	333,850	9,035,070	28,582,450	20,072,440	4,589,570	6,795,530	31,457,340	2,874,890
1830	21,151,390	313,310	11,620,840	33,085,540	20,911,616	3,654,074	11,150,480	35,716,170	2,630,630
1831	18,236,240	302,390	9,069,310	27,607,940	18,056,552	5,848,478	6,439,760	30,344,790	2,736,850
1832	18,523,880	295,120	11,431,000	30,250,000	20,828,000	6.148,000	7,154,000	33,130,000	2,880,000

RÉSUMÉ DES DÉPENSES ET DES BÉNÉFICES DE LA BANQUE D'ANGLETERRE PENDANT L'ANNÉE 1832.

DÉPENSES.

	liv. st.
Personnel et dépenses administratives	339,400
Pertes et vols	89,274
Droit de timbre sur les bank-notes	70,875
Dividende payé aux actionnaires à raison de 8 p. o/o sur le capital primitif	1,164,235
Excédant non divisible à reporter sur le compte de 1833	25,392
Total	1,689,176 (42,229,400 fr.)

BÉNÉFICES.

	liv. st.
Produit des escomptes	248,321
Intérêts sur les billets de l'Échiquier	670,598
Dito sur le capital prêté au gouvernement	446,502
Allocation pour le service de la dette publique	251,896
Bénéfices sur les matières d'or et d'argent	71,859
Total	1,689,176 (42,229,400 fr.)

BANQUE DE FRANCE.

C'est en 1800, après la liquidation de la caisse de Comptes Courans, que la Banque de France commença ses opérations. Son capital primitif de 30,000,000 fut successivement porté à 90,000,000 fr., montant de 90,000 actions; mais divers rachats en eurent bientôt réduit le nombre à 67,900. Depuis sa création, malgré les orages politiques qu'elle a eu à traverser, la prospérité de la Banque de France s'est toujours maintenue, et la moyenne annuelle de ses dividendes n'a jamais été au-dessous de 8 p. o/o sur le capital primitif. Aujourd'hui elle escompte par an environ 1,500,000,000 fr. d'effets de commerce, et le cours de ses actions, dont le capital était de 1,000 fr., flotte entre 1,700 et 1,750 fr.

ANNÉES.	PASSIF. Billets en circulation	PASSIF. Comptes courans	PASSIF. Total du Passif	ACTIF. Valeurs en portefeuille: Bons du Trésor et Effets divers	ACTIF. Valeurs en portefeuille: Effets de Commerce	ACTIF. Espèces monnayées et lingots	ACTIF. Total de l'Actif	BALANCE en faveur de la Banque
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
1800	14,730,000	5,960,000	20,690,000	"	15,575,000	7,700,000	23,275,000	2,585,000
1801	21,560,000	8,999,500	30,559,500	3,184,000	23,920,500	8,408,000	35,508,500	4,949,500
1802	29,969,000	14,833,000	44,802,000	5,600,000	46,517,000	8,606,700	60,713,700	15,911,700
1803	43,050,000	18,353,000	61,403,000	3,166,000	60,425,000	11,799,500	75,370,500	13,967,500
1804	61,825,000	21,466,000	83,291,000	18,566,000	64,516,000	15,586,000	98,658,000	15,367,000
1805	71,412,500	17,383,000	88,795,500	12,450,000	84,683,000	11,037,000	108,170,000	19,375,000
1806	56,808,500	15,725,000	72,533,500	34,216,500	34,474,500	13,304,250	68,994,750	19,461,750
1807	86,025,000	46,103,000	132,128,000	28,591,000	50,149,500	74,316,500	153,057,000	20,929,000
1808	98,649,500	47,191,500	146,841,000	25,969,000	88,866,000	62,958,000	177,793,000	30,952,000
1809	99,074,500	32,966,000	132,040,500	47,350,000	73,216,000	46,341,000	166,907,000	34,866,500
1810	105,758,000	50,041,500	155,799,500	51,850,000	119,725,000	40,050,500	211,600,500	55,801,000
1811	102,091,500	48,575,000	150,666,500	55,225,000	42,991,500	96,054,000	194,260,500	43,594,000
1812	107,074,500	29,758,000	136,832,500	82,575,000	25,325,000	70,976,500	177,976,500	41,144,000
1813	78,191,000	20,608,000	98,799,000	67,323,000	46,408,000	25,450,000	139,181,000	40,382,000
1814	34,158,000	28,791,500	62,949,500	63,100,000	12,066,000	46,999,700	122,099,700	59,150,200
1815	40,958,000	35,316,500	86,374,500	61,640,000	23,583,000	48,555,000	133,778,000	47,403,500
1816	72,066,000	30,549,500	113,615,500	58,415,000	63,091,500	46,827,000	168,333,500	54,718,000
1817	89,196,500	44,683,000	133,879,500	50,900,000	88,499,500	69,497,000	208,896,500	75,017,000
1818	102,100,000	49,191,850	151,291,850	70,619,500	102,825,000	90,069,000	263,513,500	112,221,000
1819	105,733,000	41,508,500	147,241,500	60,909,500	55,699,500	137,999,700	254,608,700	107,367,200
1820	156,139,500	63,240,500	219,380,000	120,925,650	37,180,500	198,462,000	356,568,150	137,188,150
1821	204,019,000	67,052,150	271,071,150	115,160,180	50,584,100	163,153,500	328,897,680	157,826,530
1822	188,779,000	72,351,400	261,130,400	76,877,680	54,500,600	200,601,000	331,979,280	70,848,880
1823	192,662,500	84,849,300	287,511,800	145,351,160	47,978,600	187,070,000	380,399,760	92,887,960
1824	256,611,500	70,273,150	326,884,650	115,416,280	67,914,400	218,000,000	401,330,180	74,446,030
1825	218,300,500	84,105,850	302,507,350	88,927,750	102,551,700	180,313,000	371,792,450	68,492,520
1826	175,233,000	51,308,970	226,541,970	16,200,620	121,884,700	120,885,000	368,970,320	42,428,350
1827	190,454,000	53,834,250	244,288,250	7,046,200	92,892,500	180,783,000	280,721,700	36,433,450
1828	202,043,000	64,089,000	267,132,000	7,188,000	63,708,200	222,586,000	293,472,000	26,340,000
1829	198,900,000	50,146,500	249,046,500	13,868,250	65,128,000	202,481,500	281,477,750	32,431,250
1830	225,775,000	68,739,000	294,514,000	48,955,400	100,045,000	170,569,000	319,569,400	25,055,400
1831	216,488,500	87,996,850	304,485,350	60,118,900	42,036,700	233,094,000	312,249,600	40,764,250
1832	235,168,000	78,681,600	313,849,600	87,784,170	43,842,800	253,613,700	385,240,670	71,391,070

RÉSUMÉ DES DÉPENSES ET DES BÉNÉFICES DE LA BANQUE DE FRANCE PENDANT L'ANNÉE 1832.

DÉPENSES.

	fr.
Personnel (90 employés et 100 garçons de caisse)	550,000
Allocations aux caissiers, et pertes	148,000
Dépenses diverses, y compris le timbre des billets	372,000
Dividende payé aux actionnaires, y compris la réserve	5,193,000
Montant des escomptes à imputer sur le compte de 1833	605,000
Excédant non divisible à reporter sur le compte de 1833	15,000
Total	6,883,000

BÉNÉFICES.

	fr.
Solde du compte de 1831	81,000
Escomptes au trésor	1,485,000
Dito au commerce	2,539,000
Arrérages des rentes appartenant à la Banque	2,595,000
Bénéfices sur les matières d'or et d'argent	183,000
Total	6,883,000

PERRAN-PATH,

SOUVENIRS DU COMTÉ DE CORNOUAILLES.

Je voyageais pour mon plaisir dans le comté de Cornouailles ; j'aimais cette nature rocailleuse, sablonneuse, ces grands pics, blancs comme des fantômes, et que la mer bat de ses vagues ; ces collines de sable fin que le vent soulève et fait onduler ; ces paysans tout occupés de leur contrebande, ces nombreuses barques qui sillonnent les eaux dans tous les sens, ces huttes noires composées de débris de navires : demi-civilisation, demi-barbarie ; énergie, adresse, audace ; et partout un caractère pittoresque plein de séduction pour l'homme qui a long-tems habité les grandes villes, et qui est las de leur tumulte.

A Perran-Path, au milieu de l'un des sites les plus sauvages de ce pays sauvage, il y a une petite auberge connue des voyageurs, et où l'on ne trouve que du gin, du porc salé, de la mauvaise bière et un lit de jonc. Cette taverne singulière dont le maître est pêcheur, contrebandier, et grand conteur d'anecdotes maritimes, est pratiquée dans l'enfoncement d'un roc ; le granit en forme la voûte ; on l'a excavé de manière à y pratiquer trois chambres. Un ou deux trous de forme très-irrégulière, creusés dans les fissures du roc, donnent un peu de jour à cette étrange habitation.

Une pluie violente qui me surprit sur la grève de Perran, me força de chercher un abri dans cet ermitage : au lieu de s'apaiser après mon arrivée, l'orage augmenta et dura deux jours. Avez-vous passé quelques heures de

loisir dans une auberge, pendant la pluie? C'est une des plus tristes nécessités auxquelles le voyageur doive se résigner: plus de paysage, tout est couvert d'une teinte grise mouvante. Il faut rester là, près de l'âtre de la cuisine, et subir fréquemment la mauvaise humeur de l'hôte qui ne voit pas arriver de nouveaux convives, et dont les profits diminuent. Le mien était un ancien militaire qui depuis quinze ans habitait ce nid d'aigle, et qui connaissait à fond toutes les traditions du pays; légendes superstitieuses, histoires romanesques, récits de naufrage; biographie aventureuse des contrebandiers de la côte, narrations érotiques; toute cette bibliothèque de romans se déroulait devant moi, et les heures s'écoulèrent grâce à lui, moins ennuyeuses et moins lourdes. Un de ces récits captiva surtout mon attention : je désire que le lecteur trouve à le lire le même intérêt que je trouvai à l'entendre.

Henri Norton était pauvre et amoureux; il avait servi comme marin, et la délicatesse de sa santé l'ayant obligé de quitter le service, il vivait de sa demi-solde, rente assez modique comme chacun sait. Une jeune héritière, dont les parens occupent et possèdent un des plus beaux domaines du comté, Marie Franklin, n'avait pas été insensible aux hommages du jeune homme. Mais épouser un marin en demi-solde, quelle famille opulente y aurait consenti? M. Franklin le père congédia poliment, mais d'une manière péremptoire, le pauvre Henri Norton, et défendit à sa fille de le revoir jamais. Si Marie Franklin n'avait été arrêtée par aucun obstacle, elle eût aimé Norton. On sait quelle est l'obstination des femmes dans ce cas. Contrariée, elle crut de son devoir de l'aimer davantage; elle n'oublia rien pour le rencontrer, pour le voir, et elle y réussit.

Qu'elles sont douces et charmantes, ces entrevues mystérieuses, ces voluptés que l'on dérobe, ces soirées passées au bord du lac, dans le bosquet solitaire, sous les clartés pâles de la lune ! Dans le bal, au théâtre même, au milieu du tumulte des villes, les amans savent se retrouver et s'entendre. C'était sous les rochers de Perran-Cliff, au bord de la mer, sur cette grève blanche et frappée des vagues murmurantes, que Marie Franklin et Henri Norton se rencontraient. Quand la teinte grise de l'aube apparaissait au-dessus des pics de Perran, Norton était là. Souvent son attente restait inutile : Marie ne pouvait pas venir, et dans sa promenade solitaire, il ne rencontrait qu'un pêcheur ou quelque mineur du canton occupé sans doute à faire la contrebande, et dont l'œil soupçonneux et sombre s'arrêtait avec mécontentement sur le promeneur solitaire.

Un matin, après le lever du soleil, Norton, qui savait que l'heure du rendez-vous était passée, s'assit rêveur sur la pointe du rocher de Mussel. A quelques toises de distance sur un autre promontoire qui s'élevait en face de lui, il aperçut une femme debout et agitant un mouchoir; il se leva, courut vers l'endroit où cette apparition s'était montrée ; n'y trouva rien que l'écume de la mer qui jaillissait sur cette crête et la blanchissait. Comment d'ailleurs une femme aurait-elle osé s'aventurer dans un endroit si dangereux ? Il traita cette apparition de chimère et se retira. Mais le lendemain, il aperçut encore la même figure, et fixant sur elle un œil attentif, il s'assura bien qu'il n'était pas la dupe d'une hallucination mensongère. Cependant quand il eut atteint le même endroit, la femme mystérieuse avait disparu. L'écume blanche tremblait en se dissolvant sur la crête du roc, et une petite ondée de pluie fine en mouillait les bords. Peu de momens après, Marie accourut vers lui. Il lui raconta l'histoire de la

grande femme au mouchoir blanc ; elle railla sa crédulité, et tous deux s'occupèrent du bonheur de se voir, de leurs plaisirs, de leurs espérances et de leurs craintes.

« Cela peut-il durer ainsi, Marie ? lui demanda Norton. Sommes-nous condamnés à ne nous voir jamais qu'à la dérobée, sans savoir si nous nous retrouverons le lendemain, sans espoir de nous unir par des liens plus intimes ?

— De la patience, Henri, du courage ! J'aurai bientôt droit à la fortune de ma mère, et si, malgré mes prières, ma famille s'obstine à nous refuser son consentement, je serai obligée de n'écouter que mon cœur, et de vous donner ma main.

— Mais le monde croira que j'ai épousé votre fortune, Marie !

— Peu nous importe ! je suis sûre de vous ; je vous connais, Norton, et cela suffit. Faisons notre devoir, attendons avec patience ; prouvons à nos amis que notre affection est réelle et durable : sans doute ils céderont, et nous serons...

— Maudits ! maudits ! » cria une voix forte et vibrante, qui retentit derrière eux.

C'était une femme, d'une taille très-haute, qui s'élança d'un bond, et qui se plaça entre les deux amans. Elle portait un bonnet de paysanne orné de rubans blancs, et une longue robe blanche. D'une main, elle tenait un mouchoir blanc, et de l'autre un de ces grands fouets dont se servent les fermiers quand ils conduisent leurs carrioles au marché. Ses cheveux noirs comme l'aile du corbeau, relevés et noués sur le sommet de sa tête, semblaient prêter une teinte plus pâle et plus blafarde encore à ses traits pâles et amaigris.

« Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? demanda cette femme. Voici la troisième fois que vous l'empêchez de venir ; il ne reviendra plus, vous l'avez effrayé. J'ai chanté,

il ne m'a pas entendu ; je l'ai appelé, il n'a pas voulu venir. Mais je me vengerai, je me vengerai, soyez en sûrs! Rosa Rosevargus ne permettra pas qu'on se joue d'elle ainsi! J'irai voir votre père ; je lui dirai comment vous vous conduisez. Adieu, adieu, portez-vous bien! »

En disant ces mots, la femme à la robe blanche s'élança de nouveau, descendit de roc en roc, et se mit à courir à travers la plaine. Il y avait quelque chose de si singulier et de si effrayant dans cette apparition, que la pauvre Marie eut besoin de s'appuyer sur Norton pour ne pas tomber. Toutes les héroïnes de roman s'évanouissent, je le sais ; la fidélité de mon récit, tel que l'aubergiste de Perran me l'a conté, ne me permet pas d'employer cet embellissement ordinaire des fictions romanesques. Le jeune homme se contenta de donner le bras à Marie, qui se sentait très faible, très agitée, et qui marchait lentement. Je ne voudrais pas affirmer que Norton ne trouva pas un certain plaisir dans cette lente promenade. Il pressait le bras de Marie, il sentait son cœur battre, il l'attirait vers lui, faible et languissante qu'elle était. Quelques habitans de Perran-Path les aperçurent, et Norton n'y prit pas garde. Après une demi-heure de marche, ils arrivèrent à la porte du parc, et le jeune homme prit congé de Marie.

« Vous sortez de bien bonne heure, dit M. Franklin à sa fille, quand il la vit entrer ; il fait déjà froid, mon enfant, et les matinées sont malsaines. Vous ne devriez pas sortir avant déjeûner. »

La même voix rauque et gutturale qui avait surpris les amans dans leur entrevue, se fit entendre avant que Marie eût pu répondre.

« Qu'importe sa santé? dit la femme à la robe blanche : elle désobéit à sa famille : elle a vu Norton ce matin. Ah!

ah! continua-t-elle en riant, je l'ai appelé, et il n'est pas venu; vous ne m'avez pas appelée, et je suis venue!

— Que signifie tout cela, Marie, demanda M. Franklin, et que veut cette femme?

—Oh! je vais vous le dire! La vérité parle d'elle-même: je suis Rosa Rosevargus. Pendant trois matinées, je l'ai appelé, et il n'est pas venu: pourquoi? c'est que la jeune fille causait avec son amant. Le père dormait, la mère dormait, et, malgré leur défense, elle était là, sur les rochers de Perran. Qu'on ne se moque jamais de Rosa Rosevargus: c'est ainsi qu'elle se venge! Adieu, adieu, portez-vous bien! »

Puis elle détacha le licol d'un petit cheval noir des îles Shetland, s'élança sur son dos, et disparut. M. Franklin questionna sa fille, qui était incapable de mentir, et qui avoua ses fréquentes entrevues avec Norton. Depuis ce moment, une dure surveillance pesa sur elle, et le pauvre jeune homme se promena seul sur la grève. Souvent il aperçut la grande femme à la robe blanche, montée sur son petit cheval noir, et il essaya vainement de l'atteindre. Dès qu'elle le voyait, elle partait au grand galop, en répétant son refrain ordinaire:

« Adieu! adieu! portez-vous bien! »

Norton voulut savoir quel pouvait être ce personnage bizarre, qui avait pris plaisir à mal faire, et dont la dénonciation sans motif avait troublé ses douces entrevues. Les habitans du village lui apprirent qu'elle était connue dans ce pays sous le nom de *la femme égarée* (mazed woman), et qu'elle demeurait chez M. Hening, à l'extrémité de la paroisse de Cuthbert. Elle était fille d'un fermier fort riche que le malheur des tems avait réduit à une situation plus humble, et qui s'était vu forcé de quitter sa

grande ferme pour une ferme moins considérable. Les moissons furent mauvaises, le propriétaire se montra inexorable, et Rosa, fille du fermier, se vit obligée d'entrer en service chez mistriss Drivez. Elle était jeune et belle; M. Rosevargus, l'intendant, lui demanda sa main, et fut accepté. Les deux époux commencèrent par se charger d'une petite ferme; puis ils prirent part à l'exploitation des mines du comté de Cornouailles, et réussirent assez bien pour amasser une petite fortune. M. Rosevargus vint à mourir, laissant sa veuve, maîtresse de son bien et tutrice d'un fils unique. Robert, tel était le nom de ce dernier, n'avait aucune des qualités économiques qui avaient contribué à faire la fortune de son père : chasseur, joueur, boxeur, amateur de chiens et de chevaux, il compromit bientôt le patrimoine amassé par ce dernier. On voulut le marier, dans l'espoir d'arrêter le cours de ses extravagances; la jolie miss Anna Robdale espérait le ramener à la raison. Quant à lui, il consentit à l'épouser, mais non à se réformer. Rosa Rosevargus, sa mère, s'opposait à ce mariage : elle accusait la jeune fiancée de coquetterie, de goûts dispendieux et de peu de prudence. Cependant le jour fut fixé; la mère donna son consentement, non sans quelque répugnance. Cependant une robe blanche et un bonnet, qu'Anna Robdale lui envoya le jour de la noce, calma un peu son mécontentement : elle s'accoutuma enfin à une idée que jusqu'alors elle avait repoussée avec obstination.

Deux jours avant celui que l'on avait fixé pour la solennité nuptiale, quelques jeunes pêcheurs, compagnons et amis de Robert Rosevargus, vinrent le trouver. Il s'agissait d'une grande partie de pêche : le tems était favorable, les barques étaient prêtes, et cet amusement

avait, pour le jeune homme, un attrait spécial. Malgré les supplications de sa mère, il partit.

Il ne revint jamais; on ne revit aucun de ses amis. Les barques, renversées par une de ces grosses lames si dangereuses dans ces parages, et auxquelles les matelots les plus expérimentés ne peuvent rien opposer, périrent, et leurs débris mêmes, entraînés au loin, ne reparurent plus sur la côte. Alors la malheureuse mère perdit la raison; souvent on la voyait gravir la cime des rocs, coiffée de son bonnet de noces et vêtue de sa robe blanche, appeler son fils à haute voix, agiter son mouchoir blanc, et rentrer chez elle, en s'écriant : « Il va revenir! il va revenir! »

Cependant elle avait des intervalles lucides, et si l'on eût voulu l'empêcher de se rendre au pic de Perran-Path, on se serait exposé à toute sa colère. Malheureusement c'était au milieu d'un de ses paroxismes les plus violens que Marie Franklin et Norton la rencontrèrent : furieuse d'être troublée, et reconnaissant fort bien Marie, elle s'était hâtée de venger l'injure dont elle accusait Marie et son amant. Deux mois se passèrent, et sa folie prit un autre cours. Elle imagina que la barque venait de faire naufrage, et que bientôt le cadavre de son fils serait jeté par les vagues sur le bord de la mer. Les pêcheurs s'amusaient quelquefois à lui dire que, moyennant une livre sterling, ils consentiraient volontiers à faire la recherche du cadavre. Comme on ne lui confiait jamais d'argent, elle les remerciait de leur offre, et leur répondait par sa salutation habituelle : « Adieu, adieu, portez-vous bien! » Cependant c'était là son idée fixe : elle demandait à tout venant la livre sterling qui lui manquait. Un soir elle rencontra, sur la route de Perran, M. Fran-

klin père, qu'elle reconnut. Saisissant son cheval par la bride, elle s'écria :

« M. Franklin, avez-vous entendu parler de mon malheur? Il est mort, vous le savez; Robert le pêcheur est mort. Pauvre garçon! ne le plaignez-vous pas? c'était mon enfant unique; hélas! je suis bien malheureuse! Joseph m'a dit que, moyennant une livre sterling, il me rendrait le cadavre. Donnez-moi cette livre sterling, je vous en prie; donnez-la-moi. Ayez pitié de moi. Ne refusez pas une livre sterling à Rosa Rosevargus. »

Le cheval était effrayé et se cabra. M. Franklin piqua des deux, et échappa aux poursuites de la folle. Mais elle ne se rebuta pas. Deux fois elle revint à la charge. Dans toutes ses promenades, M. Franklin la rencontrait. Il finit par s'impatienter, et la traita durement. Alors prenant une attitude solennelle, et semblable à celle de la Meg-Merrilis de Walter Scott, elle commença ses imprécations :

« Soyez maudit, soyez maudit, lui dit-elle. Vous avez refusé une livre sterling à la mère qui voulait avoir le cadavre de son enfant, vous avez été sourd à ma prière; eh bien! écoutez ce que j'ai à vous dire : vous chercherez votre fille et vous ne la trouverez pas, vous l'appellerez et elle ne vous répondra pas. Ah! vous avez repoussé la veuve qui vous suppliait! Rosa Rosevargus se vengera, elle se vengera. Adieu, adieu, portez-vous bien. »

La promenade du bord de la mer était devenue chère à Henri Norton; il venait souvent rêver sur cette rive solitaire que la présence de Marie avait consacrée. Ce fut là que, huit jours après la rencontre de Rosa Rosevargus et de M. Franklin, il fut accosté par cette femme.

« Bonjour! bonjour! lui dit-elle, portez-vous bien! »

Le jeune homme s'élança, la saisit par le bras, et lui dit :

« Qu'avez-vous fait? pourquoi vous êtes-vous conduite ainsi ? de quoi vous plaignez-vous ?

— Écoutez, écoutez, lui dit Rosa sans essayer d'échapper à son étreinte, j'ai fait la blessure et je veux la guérir. Oh! on ne se moque pas impunément de Rosa Rosevargus!

— Que voulez-vous dire ? »

La figure de Rosa parut plus calme, son accent ne fut plus celui d'une insensée. Henri, surpris de ce changement, laissa retomber son bras et l'écouta avec attention.

« On dit que je suis folle, Monsieur Norton, parce que je n'oublie pas mon cher enfant, mon seul enfant; parce que je viens ici pleurer sur lui. Vous m'avez interrompue, vous m'avez troublée, vous êtes venu comme tant d'autres vous moquer de moi; je l'ai cru du moins, et peut-être me suis-je trompée. Aujourd'hui je m'en repens, car je ne suis pas folle; non je ne suis pas folle : j'ai fait le mal, laissez-moi le réparer. Avez-vous quelques lettres, quelques messages? je m'en chargerai. »

Norton fut trompé, comme tant d'autres, par ce moment de lucidité apparente et de retour à la raison ; il promit à Rosa de revenir le lendemain avec une lettre qu'elle se chargea de remettre elle-même entre les mains de Marie. Mais quand le moment fut arrivé, le délire de Rosa avait repris le dessus; ce n'étaient plus que malédictions, imprécations, invectives.

« Ah! disait la folle, on s'est moqué de la veuve qui a perdu son enfant; on verra, on verra : quand on pleurera je rirai. Adieu, adieu, portez-vous bien. »

Elle avait placé la lettre dans les plis de sa robe; et se plaçant sur son poney, elle s'éloigna.

« Insensé que je suis de m'être confié à elle, s'écriait Norton! Sans doute elle va remettre ma lettre au père de

Marie, que l'on surveillera de plus près encore. Il se trompait; le soir même, Marie, en fermant la fenêtre de sa chambre à coucher, aperçut Rosa Rosevargus, à peu de distance de la maison. La folle chantait d'une voix basse, et sur l'air d'une des ballades du pays, des paroles incohérentes, mais au milieu desquelles on distinguait les noms de Henri Norton et de Franklin. Marie rouvrit sa fenêtre et écouta plus attentivement; la lune venait de paraître au ciel, brillante et pour ainsi dire aiguisée comme la faucille du moissonneur. Les chiens de la ferme commençaient bruyamment leur conversation nocturne; alors Marie presque effrayée rentra chez elle. Le lendemain et le surlendemain, la même scène se répéta. Étonné de la persévérance de la folle, elle se pencha et lui dit :

« Que voulez-vous ? »

Rosa Rosevargus s'approcha de la muraille, et plaçant la lettre au bout d'une longue fourche qu'elle avait apportée, elle haussa la fourche jusqu'à la fenêtre. Marie prit la lettre, la lut avec attention, et écrivit la réponse. Par l'entremise de la folle, la correspondance des amans se soutint quelque tems. Il fut convenu que Henri Norton annoncerait son départ dans le village, et que ce départ simulé aurait pour but de donner plus de liberté à la jeune fille. Ce stratagème réussit. Le père croyant que Norton avait quitté Perran, et voyant sa fille plus gaie et plus contente qu'à l'ordinaire, fut persuadé qu'elle avait oublié son amour, et se relâcha beaucoup de sa surveillance. Il invita la plupart de ses voisins à un grand dîner qui devait avoir lieu sur la grève; l'eau était basse, la saison magnifique, on prépara tout pour la fête.

Le long de la grève s'étend une espèce de ruban de sable, excellent pour galoper, et qui a environ deux milles

de long ; au bout de la grève à droite est une route qui traverse un vaste désert de sable mouvant. Les habitans du pays ont eux-mêmes peine à s'orienter à travers ces sables, dont les collines se déplacent et roulent sous l'influence des vents. Le jour fixé pour la fête, Marie, montée sur un des chevaux de son père, se mit à galoper le long de la grève : elle aimait passionnément cet exercice ; et personne n'en fut surpris.

Dès que les anfractuosités de la roche l'eurent dérobée à la vue de ceux qui l'accompagnaient, elle pressa les flancs de son cheval et redoubla de vitesse. Bientôt elle se trouva en face de la route à droite, et, s'engageant dans ce chemin, elle rencontra Norton qui l'attendait ; Rosa Rosevargus était auprès de lui. En voyant les transports des deux amans qui se retrouvaient enfin, des larmes mouillèrent les yeux de Rosa : assise sur son petit cheval noir, elle les regardait en silence, et semblait être le génie d'un lieu si désolé. Ils étaient restés long-tems ensemble, quand Marie dit au jeune homme :

« Henri, nous nous retrouverons, aidez-moi à remonter sur mon cheval. »

— Ah ! certes, nous nous retrouverons, répondit-il, car nous ne nous quitterons pas.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai une chaise de poste qui nous attend à Cuthbert, et je réclame l'exécution de votre promesse, Marie, car vous êtes votre maîtresse aujourd'hui. »

La jeune fille aimait tendrement et sans réserve ; mais quitter l'asile de son enfance, la demeure de ses parens, toutes ses affections premières, blesser sa famille, vivre sans sa bénédiction, mourir peut-être sans l'avoir obtenue ! c'étaient de trop cruelles pensées qui déchiraient le

cœur de la pauvre Marie. Malgré les prières de Norton et l'amour sincère qu'elle avait pour lui, elle restait immobile, et ne pouvait prononcer le consentement qu'il réclamait.

« Malheur! s'écria Rosa, à celle qui peut voir les larmes de celui qui l'aime sincèrement, sans en être touchée! malheur à celle qui espère ou qui attend un amant plus riche! Mais cela ne sera pas; on ne se moquera point de Rosa Rosevargus. »

Marie était effrayée sans être convaincue; les dernières paroles prononcées par Rosa n'avaient pas été perdues pour son amant.

« Marie, lui dit-il, vous espérez donc un mariage plus honorable; vous voulez un époux plus riche que moi; cela est-il possible? Vous vous taisez... adieu. Je ne vous blâme pas; quittez-moi, oubliez-moi. Mais pourquoi m'avoir trompé? pourquoi m'avoir écrit? ou plutôt pourquoi ne pas m'avoir écrit la vérité?

— C'est toute la vérité que je vous ai écrite, Henri, et plutôt que d'être soupçonnée par vous...

— Que ferez-vous? répondez. Vous partirez, vous me suivrez, n'est-ce pas? »

Marie ne répondit rien; son silençe était une réponse. Norton la plaça sur le cheval.

« Mais, s'écria la jeune fille effrayée, ils vont nous poursuivre, ils vont nous arrêter : vous n'avez pas de cheval.

— Rosa me prêtera le sien.

— Connaissez-vous votre route? Comment traverserons-nous ces sables entrecoupés de carrières, de puits profonds et d'endroits dangereux? Remettons notre fuite à un autre jour. »

Norton était embarrassé; une seule route effacée, comblée et détruite par le mouvement continuel des sables,

traversait cet espace aride : il suffisait, pour tomber dans un précipice caché, de dévier de quelques pas. Comme il ne répondait rien à l'objection de Marie, Rosa Rosevargus prit la parole.

« Allons donc, leur dit-elle, qu'attendez-vous ? Mon petit cheval n'a pas besoin de guide ; il connaît le chemin comme s'il l'avait fait. Adieu, adieu, portez-vous bien. »

Norton monta le poney, qui, lancé dans la direction de son domicile ordinaire, traversa au grand galop toute la plaine de sable. A peine l'autre cheval, tout vigoureux qu'il était, pouvait-il suivre, dans sa course, le petit indigène des îles Shetland. Arrivé au terme de cette carrière, Norton, se retournant, dirigea ses regards vers le point d'où il était parti ; il ne vit au loin que la robe blanche de Rosa Rosevargus, qui, montée sur son rocher, agitait toujours son mouchoir blanc. Bientôt Henri et Marie atteignirent le petit village d'Ellenglese. Quelques heures après, ils étaient à bord du paquebot de Bristol.

La consternation de M. Franklin, de sa famille et de ses convives fut extrême, quand ils ne virent pas revenir la jeune Marie. La mère, la première, se douta de la vérité ; mais M. Franklin croyait que le jeune homme était en mer, et soutint que l'enlèvement était impossible. On suivit la trace des pas du cheval, et quand on vit qu'il s'était engagé dans la plaine de sable, on pensa que Marie était tombée dans l'un des puits dont cet espace dangereux est semé. Toute la nuit se passa dans une recherche aussi vaine que douloureuse. Les domestiques de M. Franklin, armés de lanternes, de clochettes, de sifflets et de trompes, parcouraient dans tous les sens la vaste carrière, qui ne leur offrait aucune indication. Des sons discordans se croisaient de tous les côtés, et Marie ne répondait pas. Une heure avant la naissance du jour,

M. Franklin, qui s'était un peu écarté du reste de la troupe, vit la lumière de sa lanterne sur le point de s'éteindre; il essaya de la ranimer, mais sans y réussir. Il resta dans une obscurité complète. Apercevant au loin les lumières errantes de ses compagnons et de ses domestiques, qui gravissaient les collines et qui les descendaient en continuant leurs recherches, il se dirigea de leur côté, et ne put les atteindre : enfin, craignant de rencontrer un puits et d'y tomber, il s'assit en attendant le lever du jour. Les lumières disparurent l'une après l'autre; bientôt les clameurs cessèrent de se faire entendre. Pendant quelques instans, M. Franklin se crut transporté dans un monde de désespoir et d'obscurité. Il avait fermé les yeux, et il rêvait douloureusement quand un rayon de lumière, échappé d'une lanterne sourde, frappa ses paupières abaissées, et le força de les soulever. Rosa Rosevargus était devant lui.

« Ah! ah! lui dit-elle, vous voilà donc, vous qui m'avez refusé une livre sterling pour voir mon enfant et pour l'enterrer. Je vous l'avais bien dit que vous vous en repentiriez. Où est maintenant votre fille? vous répond-elle quand vous l'appelez? se montre-t-elle quand vous l'appelez? Dites-moi ce que vous faites là, seul, à cette heure? Vous la pleurez. Eh bien! moi, je le pleurais aussi. M'avez-vous plainte? avez-vous eu pitié de moi? Je vais vous apprendre où est votre fille : elle est avec Henri Norton qui l'a enlevée, Henri Norton qui lui sera fidèle, et qui maintenant est son mari. Cherchez-la, cherchez-la tant que vous voudrez. J'avais nui aux deux amans : maintenant j'ai tout réparé. Adieu, adieu, portez-vous bien! »

Elle tourna sa lanterne du côté de M. Franklin, fit tomber la lumière sur son visage pâle et épouvanté, et répéta encore son ironique et éternel refrain :

« Adieu, adieu, portez-vous bien! »

Le dénouement de ce petit drame singulier, dont le premier moteur était une folle, fut semblable au dénouement commun de toutes ces aventures. La famille se fâcha pour conserver sa dignité, garda rancune pendant quelque tems, et finit par pardonner l'offense de peur d'être ridicule. Henri Norton et Marie revinrent habiter le château de M. Franklin. Cependant la pauvre Rosa, une fois vengée de l'offense prétendue qu'elle imputait à M. Franklin, devint plus folle que jamais : on fut obligé de l'enfermer. Marie, qui lui devait son bonheur, et qui était touchée de son sort, inventa un moyen de guérison qui réussit. Elle fit préparer à ses frais un simulacre d'enterrement destiné au fils de la malheureuse Rosa Rosevargus. La mère suivit le convoi, vit la bière descendre dans une fosse creusée auprès de la vieille église, et peu à peu elle recouvra l'usage de la raison.

Cependant sa santé était faible, son esprit débile : elle mourut deux ans après, et voulut être ensevelie dans la même tombe où elle avait cru voir déposer le corps de son fils. La pierre qui couvre les restes de la *femme égarée* (mazed woman) ne porte pour inscription que ces deux mots. Elle est encore en vénération dans le pays : car tous les peuples sauvages ou à demi civilisés ont considéré la folie comme un état spécial de sainteté presque divine, comme un droit à leurs hommages superstitieux.

(*New Monthly Magazine.*)

—



UNE HEURE DANS LA VIE.

Je disais un jour à l'un de mes amis, philosophe par habitude et par tempérament, que l'une des plus belles idées poétiques du christianisme était celle qui donnait à chaque être humain un ange pour protecteur, et que je m'étonnais que, même en regardant cette pensée comme une fiction, les poètes modernes n'en eussent pas développé les conséquences naturellement pathétiques.

Je pense comme vous, me répondit le philosophe écossais, et vous me rappelez l'une des expressions singulières de mon pays. On y dit communément que chacun de nous a des heures *qui ne sont pas gardées* (unguarded hours). Alors l'ange gardien quitte son poste ou sommeille, notre faiblesse est abandonnée à elle-même : toutes nos sottises viennent de là. C'est une forteresse que la garnison néglige de défendre, et laisse en butte aux attaques de l'ennemi. Ne trouvez-vous pas cette expression belle et simple? Toute une poésie, tout un monde de religion s'y révèlent. Il serait facile d'ailleurs de citer nombre d'exemples dont j'ai été le témoin, et pour peu que l'on se livrât à cette crédulité superstitieuse, assez commune aux ames tendres, on pourrait penser qu'il y a dans cette idée populaire quelque chose de plus qu'une chimère agréable et touchante.

Je me souviens, par exemple, d'un événement ex-

traordinaire qui eut lieu en Hongrie, et dont je fus témoin. Assez malade alors, je m'étais arrêté dans un petit village de cette contrée, où une coutume antique, et dont l'origine était inconnue, voulait que, tous les dix-neuf ans, au renouvellement du cycle lunaire, le juge chargé de faire sa tournée tînt ses assises à Panigstein, en plein air, sous une vieille croix ruineuse et couverte de mousse, qui fait face à une église gothique, et qui occupe le coin d'une bruyère inculte. Je ne sais si ce lieu vénéré du peuple avait été le théâtre d'un martyre dans les tems reculés; mais la terreur la plus superstitieuse s'y attache. Le matin de ce jour solennel, un crieur public parcourt les rues du village, et convoque tous les habitans à se rendre au pied de la croix. C'est là qu'en face du ciel, au nom de Dieu, le magistrat du district remet au juge la liste des coupables, et appelle les témoins par leurs noms.

Malgré l'état chancelant de ma santé, cette cérémonie singulière attira mon attention, et je voulus y assister. C'était un de ces jours grisâtres où la nature semble silencieuse, où le soleil, cet œil de l'univers, semble prêt à s'aveugler, où le paysage semble terne, où les nuages marchent lentement dans le ciel, où les animaux s'avancent d'un pas lourd et maladif. Une table et quelques bancs de bois avaient été placés devant la croix fatale, et comme pour ajouter à la profonde tristesse de cette cérémonie, un gibet noir s'élevait à peu de distance de l'église.

Une autre coutume, non moins antique, fait partie de ces assises, qui n'ont pas d'analogues dans tout le reste de l'Europe. Les noms des coupables ne sont pas prononcés avant la session, et la liste des prévenus est un secret entre le juge et le chef du district. Cette liste fatale est donc remplie de terreurs inconnues. Il y a, dans les jugemens qui vont avoir lieu, je ne sais quoi de mystérieux qui attire et

qui effraie le peuple. Dans la circonstance dont je parle, on s'étonnait surtout de voir la potence dressée d'avance par ordre du juge. Depuis dix-neuf ans, aucun acte de violence n'avait été commis dans le monde, et ce symbole de punition et de forfait surprenait tout le monde.

Durant mon séjour forcé à Panigstein, de bien rares sujets de distraction s'offrirent à moi; la société d'un petit nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvait le bourguemestre du village, venait seule rompre la monotonie de mon existence. C'était chez le bourguemestre que nous nous réunissions ordinairement. Ce magistrat jouissait d'une grande estime dans la contrée, et m'avait inspiré une vive affection. Né de parens peu aisés, il avait, à force d'économie et de travail, acquis une fortune assez considérable, et passait pour un homme d'une probité exemplaire, d'un caractère doux et généreux, et surtout d'une dévotion rigide. Sa piété semblait même entachée de quelque affectation : car sa jeunesse avait été moins austère, et il n'avait embrassé la vie dévote qu'après un événement malheureux qui avait affligé tous les habitans du village autant que lui-même.

Dix-neuf ans jour pour jour, avant l'époque des assises, un meurtre avait été commis; on n'avait pu découvrir aucun indice qui mît sur la voie de l'auteur du crime : et cette circonstance, jointe à la position sociale de la victime, avait produit sur tout le monde une impression très-forte. Le magistrat surtout qui avait eu long-tems pour domestique fidèle l'homme que l'on avait assassiné, parut profondément affecté de cet événement. Le crime était mystérieux; l'homme était pauvre, honnête et estimé : personne ne s'expliquait un meurtre qui paraissait sans motif et sans but. Le tems en avait effacé le souvenir dans tous les esprits, excepté dans ceux de la veuve et du magistrat, qui chercha,

par tous les moyens, à calmer le chagrin et adoucir le deuil de cette pauvre femme. On me la montra ; elle était vieille, et semblait folle : des haillons la couvraient à peine ; elle se tenait près de la croix, les yeux tantôt attachés sur la terre, tantôt parcourant tous les objets avec une vigilance et une anxiété surnaturelles. Je croyais lire sur ses traits contractés je ne sais quelle violence comprimée, prête à s'élancer sur sa proie, et n'attendant que l'occasion d'éclater. Quand le son des trompettes eut annoncé l'arrivée du juge, les assises commencèrent.

Les avocats se placèrent, le juge s'assit, la trompette se fit entendre de nouveau, et le magistrat s'avança vers le juge, un rouleau de papier à la main. Au même instant, la veuve écartant tous ceux qui l'entouraient, poussa un cri frénétique semblable à celui de la pythonisse dans son extase, et se plaça près du magistrat. La foule se taisait, toutes les facultés de l'ame et de l'esprit semblaient suspendues chez les spectateurs, et mon sang circulait à peine.

Le juge se leva, déroula le papier, et remerciant le ciel d'une voix grave, il dit :

« Aucun crime n'a été commis.

—Non! non! s'écria la veuve furieuse, ce papier ment : la mort de mon mari n'y est pas!

— Elle a raison, dit le magistrat, beaucoup de tems s'est passé depuis ce meurtre. Il y a dix-neuf ans de cela ; dix-neuf ans, et c'est l'heure fatale! l'heure fatale! »

Toutes les voix de la multitude répétèrent ces mots comme par un écho magique, et l'effet prolongé de ces deux paroles à travers la foule fut terrible.

« Oui, » répétait encore le magistrat, l'œil fixé sur le juge, et comme s'il eût été l'un de ceux qui redisaient nonchalamment ces paroles :

« L'heure fatale!

— Oui ! oui ! s'écria de nouveau la veuve, c'est l'heure où son ange gardien a cessé de le protéger, l'heure où il n'a plus été magistrat, où il n'a plus été homme, où il est devenu démon ! C'est lui que j'accuse de meurtre, lui le bienfaiteur de mon mari, lui mon bienfaiteur pendant si long-tems ! Voilà le meurtrier !

— Depuis ce fatal événement, elle est devenue folle, et n'a pas cessé de l'être, interrompit le magistrat; il faut emmener cette femme.

— Je ne m'en irai pas ! Je demande justice, et justice me sera rendue ! »

La vieille se débattait contre les gardes qui essayaient en vain de l'entraîner, et le peuple restait dans le silence.

« Ma bonne femme, lui dit le juge d'un ton de compassion, vous avez perdu l'esprit.

— Non ! non ! je veux que l'on m'entende ! Il faut m'entendre !

— Il le faut ! il le faut ! criait le peuple.

— Cette affaire est désagréable, dit le juge ; mon devoir et la loi m'obligent à recevoir son accusation, quelque peu fondée qu'elle soit évidemment, et bien que cette femme semble atteinte de folie. Voyons; persistez-vous dans votre dire ? quelles sont vos preuves ? répondez.

— Qu'on m'écoute, et je vais répondre. »

Alors l'accusatrice, avec une éloquence et même une logique surprenante, cita des coïncidences sans nombre, des faits qui n'étaient pas des preuves, mais qui offraient des probabilités, des observations qui justifiaient sa démarche, et pouvaient servir de fondement à des soupçons. Tant qu'elle parla, les spectateurs attentifs gardèrent le plus profond silence. Tout son discours avait été hypothétique : elle n'avait apporté aucune preuve réelle,

articulé aucun fait, et cependant, le croiriez-vous ? tout le monde avait l'air persuadé.

Le juge avait écouté la vieille femme avec une attention intense; l'accusé était calme et immobile. J'étais étonné de sa froideur; sans doute, la conviction n'émanait pas des paroles de l'accusatrice; mais leur énergie était terrible, leur solennité avait quelque chose de frappant, et moi, fort innocent du crime, j'aurais pâli, j'aurais tremblé, si une telle femme, en présence de ce peuple, en face de cette croix, m'eût foudroyé d'une telle accusation. Elle était épuisée par sa propre véhémence, quand le juge, d'une voix grave :

« Que le ciel nous protége contre des crimes semblables à celui que vous supposez, bonne femme ! La charte de notre jurisprudence m'ordonne de commencer le procès. Que l'on écrive la mise en jugement. »

L'émotion de la multitude se révéla, non par un cri, mais par un gémissement et un murmure profond, qui couraient de bouche en bouche, et grossissaient dans leur marche progressive, comme le vent sous le feuillage. Ce *hou-hou* prolongé frappa les collines environnantes, et fut encore augmenté par leurs échos. Il y eut un moment, un seul, où la figure de l'accusé devint pâle; mais bientôt après il retrouva sa sérénité ordinaire.

Le greffier écrivait la signification du jugement; le juge était occupé à causer avec la pauvre femme, et, d'un ton de sympathie, il l'interrogeait sur l'âge de son mari, sur sa taille, son costume et ses habitudes. Elle répondait d'un air mécontent et d'un ton bref, comme si ces questions l'eussent impatientée. On eût dit que son mari était là, devant ses yeux, qu'elle le voyait distinctement. La minutie des observations du juge et de ses questions m'éton-

naient moi-même. Il me semblait bizarre qu'un homme chargé d'un office aussi grave et aussi solennel s'acquittât de son devoir d'une manière qui pouvait paraître frivole. Il lui demanda de quelle couleur étaient les cheveux de son mari ?

« Noirs, répondit-elle.

— Quel chapeau portait-il ?

— C'était un chapeau plat, avec une ganse d'or.

— Et son habit ?

— Bleu. »

Mais alors elle perdit patience ; et, sans respect pour son interrogateur, elle déclara qu'elle ne répondrait plus à des questions qui aigrissaient un souvenir douloureux, et qui lui faisaient mal.

Cependant le magistrat causait avec un avocat, qui, la tabatière à la main et d'un air capable, disait qu'il était bien sûr que le procès ne durerait pas cinq minutes. La scène était étrange. Les paroles de cette femme, comme un magnétisme invincible, avaient pénétré la foule, qui s'était identifiée à l'accusatrice. On murmurait; un secret courroux circulait de rang en rang. Le magistrat ne perdait rien de son assurance ; mais je remarquai une ou deux fois, sur sa figure et dans son attitude, les traces d'un mouvement nerveux très-prononcé. Sans doute il s'étonnait qu'une accusation aussi insensée eût pu faire quelque impression sur ceux qui l'entouraient.

Toutes les formalités une fois remplies, il s'approcha de la barre du tribunal, devant laquelle il se tint debout. Le juge le somma, selon l'usage, au nom de Dieu tout puissant, de déclarer s'il se reconnaissait coupable du crime dont on l'accusait. Dans ce moment même, et avant que le magistrat pût répliquer, un rayon de soleil jaillissant des nuages, qui se déchirèrent, tomba sur le front du juge, et le

fit rayonner. Tout le monde fut frappé de cette auréole, symbole extraordinaire, qui, tout naturel qu'il pût être, m'étonna. Il y a des instans où le silence de la foule semble redoubler, où personne ne fait aucun mouvement, où l'on retient son haleine, où l'attention générale paraît suspendre jusqu'à la circulation du sang dans les veines : c'était un de ces momens.

L'accusé était évidemment affecté d'une manière douloureuse ; mais il resta maître de lui-même, et répondit avec fermeté :

« Je ne suis point coupable ! »

Il se fit une pause de quelques momens. La vieille femme s'approcha, et, sommée d'articuler des preuves, elle répondit en sanglotant :

« Mes larmes, et voilà tout. »

L'avocat choisi par l'accusé se leva, dit que l'accusation était ridicule, que la femme qui la portait était folle, et réclama l'acquittement de son client.

« Il faut que toutes les formalités d'usage soient remplies, reprit le juge ; que la trompette sonne trois fois. »

Trois fois les trompettes sonnèrent. Le juge découvrit avec respect sa tête blanchie, et dit :

« Que le témoin de Dieu paraisse ! »

Je fixai les yeux sur l'accusé ; il était pâle, mais tranquille. Le juge reprit sa place, et l'avocat se leva une seconde fois.

« Je demande, dit-il, l'acquittement de l'accusé. »

Après une nouvelle pause, le juge se leva de nouveau, jeta les yeux à quelque distance, et dit :

« Faites place au témoin de Dieu.

— Quel témoin ? s'écria le prisonnier tout tremblant.

— Cet homme en habit bleu, au bonnet plat orné d'une ganse d'or, à la veste rouge. Faites-lui place !

— Il revient donc, il revient, » dit la veuve en s'élançant de ce côté. Tous les yeux s'y portèrent à la fois, mais on ne vit rien. En les ramenant sur le tribunal, on s'aperçut que l'accusé s'était évanoui. Ce fut alors qu'une conviction inattendue s'empara de tous les assistans. Le juge s'agenouilla, et tout le peuple tomba à genoux, auprès de lui, la tête découverte, les mains jointes. Le coupable se releva, reprit ses sens, et confessa son crime.

« Je ne demande aucune pitié, dit-il; je n'en mérite aucune. Cependant ma faute était celle de la colère; un coup porté par la violence, et non un meurtre volontaire et prémédité. Qu'on me prenne donc! qu'on me prenne, et que l'on se hâte : le gibet est là. J'ai assez souffert, j'ai assez expié l'heure fatale, l'heure fatale! une seule heure dans ma vie! »

(*Retrospective Review.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Découvertes récentes de débris fossiles faites dans la Grande-Bretagne. — Dès le seizième siècle, à une époque où la philosophie cherchait plutôt à éblouir le monde par des systèmes hardis et d'ingénieuses théories, qu'à approfondir les sujets qu'elle embrassait, Fracastor avait soupçonné qu'à l'aide des restes fossiles des êtres organisés que l'on découvrait dans le sein de la terre, on pourrait un jour constituer l'histoire physique du globe avant le déluge. Plott, par ses nouvelles remarques, corrobora en 1677 l'assertion de Fracastor, sans cependant mettre la science sur la voie du progrès. Il était réservé à notre siècle positif et rationnel de voir fécondées les spéculations d'un âge plutôt enthousiaste du merveilleux que profond. En effet, ces débris d'une multitude de végétaux et d'animaux qui jadis paraient la terre, en peuplaient la surface, nageaient dans les eaux ou volaient dans l'air, retrouvés aujourd'hui dans un état de conservation parfaite, sont les témoins irrécusables d'un ordre de choses antérieur à l'ordre actuel et à l'existence de l'homme. Mais il fallait de longues études et surtout un esprit analytique pour coordonner et classer dans un ordre systématique les découvertes successives qui ont été réalisées. Aussi les importans travaux de Pallas, de Camper, de Sœmmering, de Blumenbach, de Rosenmül-

ler, de Faujas, de Home, de Mantell, de Phillips, de Hutton, et surtout du savant Cuvier, ont placé la géologie au premier rang des sciences positives.

Les ossemens fossiles d'animaux éteints depuis les périodes nommées antédiluviennes sont venus, il est vrai, par leurs dépouilles, nous prouver matériellement leur existence dans ces époques reculées; mais rien n'indiquait quel avait été l'ordre de succession. L'observation a suppléé à ce silence. On remarqua que ces débris n'existaient point dans les couches de granit ou de gneiss qui constituent les terrains primitifs; qu'ils apparaissaient seulement de loin en loin dans les terrains dits intermédiaires; et enfin que leur présence était plus fréquente dans les secondaires, et devenait très-commune dans les terrains tertiaires et dans ceux de transition. Mais ce qui a jeté une vive lumière sur cette intéressante question, c'est que l'on découvrait, suivant le degré de gissement des débris organiques, qu'ils avaient appartenu à des animaux plus ou moins élevés dans l'échelle des êtres. La même observation fut applicable aux végétaux. Les plus profonds, comme les plus nombreux, appartiennent d'abord à des plantes vasculaires, et ce n'est que dans les couches supérieures qu'on voit apparaître des dicotylédones, qui sont le résultat d'une combinaison plus perfectionnée. C'est à l'aide de ces ingénieuses remarques que l'on est parvenu à résoudre les questions les plus élevées, relatives aux créations successives des êtres, et à expliquer les lois de la distribution de la vie à la surface du globe dans les tems antérieurs à l'existence de l'homme.

C'est donc aux fossiles seuls qu'est due la naissance de la théorie de la terre; sans eux l'on n'aurait peut-être jamais songé qu'il y eût dans la formation du globe des époques successives et une série d'opérations différentes.

Eux seuls donnent la certitude que le globe n'a pas toujours eu la même enveloppe, par la certitude où l'on est qu'ils ont dû vivre à la surface avant d'être ainsi ensevelis dans la profondeur. Ce n'est que par analogie que l'on a étendu aux terrains primitifs la conclusion que les fossiles fournissent directement pour les terrains secondaires; s'il n'y avait donc que des terrains sans fossiles, personne ne pourrait soutenir que ces terrains n'ont pas été formés tous ensemble. La diversité des espèces fossiles qu'on rencontre dans les différens continens, le plus ou moins de perfection qu'on remarque dans leur organisme, témoignent en outre que ces continens ne sont pas tous de la même date, ou qu'à l'époque où ces espèces ont vécu ils n'avaient pas les mêmes climats qu'on leur connaît aujourd'hui; mais, ce qui n'est pas moins digne d'attention, ces climats en se modifiant ont conservé entre eux les mêmes rapports que nos climats actuels. Parmi les faits qui l'annoncent, il en est un tellement remarquable que nous ne saurions le passer sous silence.

L'échelle verticale habitée est, dans les tems présens, plus étendue en hauteur dans le Nouveau-Monde que dans l'ancien continent. Ainsi des villes populeuses existent, en Amérique, à une élévation à laquelle se maintiennent en Europe les neiges perpétuelles, et où par conséquent cesse toute végétation. Les débris des animaux fossiles suivent également les mêmes lois; car ceux des mammifères terrestres s'y rencontrent jusqu'à la hauteur de 2,500 mètres, tandis qu'en Europe leur gissement dépasse rarement celle de 500 mètres. D'après M. de Humboldt, on trouve encore des coquilles pétrifiées jusqu'à 4,000 mètres de hauteur dans la chaîne des Andes, tandis qu'elles ne dépassent pas en Europe 3,500 mètres.

Sans embrasser ici l'ensemble des découvertes géologi-

ques les plus récentes faites dans la Grande-Bretagne, nous nous attacherons principalement à rapporter celles qui par leur importance méritent le plus de fixer l'attention des gens du monde. Depuis les tems historiques et traditionnels, les îles de la Grande-Bretagne ne renferment qu'un très-petit nombre de quadrupèdes mammifères; car on n'en compte que vingt-trois espèces, en y comprenant le cerf que l'on dit avoir été importé, et l'ours, le loup et le castor, qui ont disparu. Cependant les géologues ont constaté déjà l'existence de cinquante-neuf espèces de quadrupèdes fossiles qui auraient vécu sur notre sol durant les époques antédiluviennes; aussi ne peut-on se défendre d'un sentiment pénible lorsqu'on compare la prodigieuse variété de la nature dans ces tems reculés, la taille gigantesque des êtres qu'elle avait répandus sur la surface de la terre, avec cette espèce de parcimonie qui préside aujourd'hui à la distribution de la vie dans les diverses contrées de l'Europe. Le mastodonte, le gigantesque tapir, ne parcourent plus nos plaines; l'hippopotame, l'iguanodon et les immenses sauriens ont disparu des rives de nos fleuves: tous ces prodigieux résultats de la création primitive ont fait place à des espèces rabougries : aujourd'hui le bœuf est le roi de nos plaines, et la loutre la reine des fleuves et des lacs (1).

Il n'est peut-être pas de contrée en Europe qui ait éprouvé de plus grands bouleversemens que le sol de la Grande-Bretagne : les forêts immenses qui jadis en couvraient la surface, ont été ensevelies dans les entrailles de la terre et ont été transformées en houillères. Aussi,

(1) En mars 1832, sur les bords de la rivière Coquet, dans le Northumberland, on a pris une loutre dont les journaux ont parlé avec beaucoup d'emphase, parce qu'elle avait cinquante-deux pouces et demi de long sur vingt-quatre de circonférence.

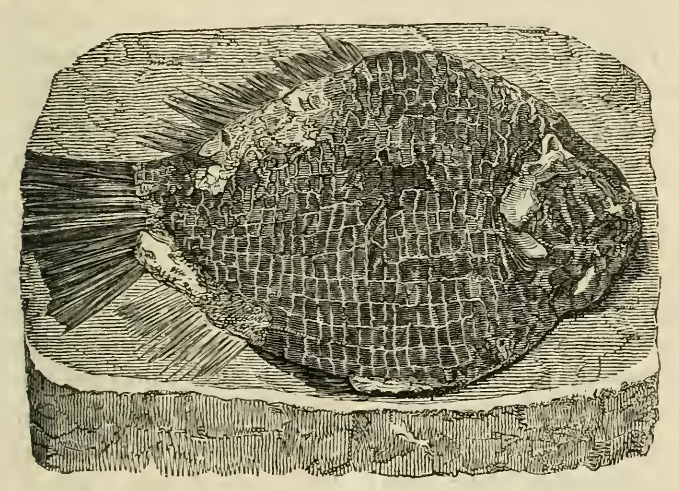
des couches de charbon d'une immense étendue s'y montrent presque partout, depuis la hauteur de mille pieds au-dessus de l'Océan jusqu'à une profondeur inconnue au-dessous de son niveau; c'est grâce à leurs propriétés antiseptiques que tous les corps organiques qui ont été entraînés avec les forêts se trouvent dans un état de conservation parfait, alors même qu'ils n'ont pas été fossilisés (1).

Jusqu'à présent on n'avait jamais reconnu dans le terrain houiller que des fossiles végétaux, et un petit nombre de coquilles que leur ressemblance de forme avec celles du genre *unio* faisait considérer comme des coquilles d'eau douce. Dernièrement M. Philipps, auteur d'une description géologique du Yorkshire, justement estimée, a fait connaître une série de strates carbonifères placées dans la partie inférieure du terrain, immédiatement au-dessus du conglomérat grossier (*millstone granit*). L'une des couches de houille de cette nouvelle série a son toit rempli, non de végétaux fossiles comme à l'ordinaire, mais d'une variété considérable de coquilles marines appartenant aux genres *pecten*, *ammonites*, *orthocera* et *ostrea*. M. Philipps a reconnu parmi ces espèces le *pecten papyraceus* et l'*ammonites listeri*. Il est à remarquer que cette dernière espèce, déjà reconnue comme propre aux terrains de transition, a les caractères distinctifs des ammonites de cette époque, savoir l'absence des dentelures sur les lobes. Dans la houillère de Swan Banks, près d'Halifax, on voit reparaître au-dessous de cette couche marine, entre elle et le millstone granit, une couche de coquilles d'eau douce (*unio*). On peut tirer de cette observation la consé-

(1) Il y a quelques années, un cadavre d'homme parfaitement conservé a été trouvé dans une tourbière de Newton-Bellew, dans le comté de Gallway en Irlande; d'après ses vêtemens on a jugé qu'il avait dû appartenir au douzième siècle.

quence que les eaux de la mer, dans lesquelles se déposaient les calcaires de transition, après avoir laissé quelque tems le champ libre à l'eau douce où se formaient les couches de houille, avaient de nouveau recouvert momentanément les parages que l'eau douce envahit plus tard, et où elle accumula dès lors sans interruption les épais dépôts houillers exploités maintenant dans cette partie de l'Angleterre.

Dans le Warwickshire, on a trouvé, vers la fin de 1831, dans une carrière près de Straford-sur-Avon, plusieurs pierres qui portent des empreintes de poissons, de crustacées, et de plantes marines très-bien conservées; mais il en est quelques-unes sur lesquelles l'objet fossilisé paraît comme une sculpture en bas-relief. Nous reproduisons ici le spécimen d'une de ces pierres, remarquables sous plus d'un rapport.



En détachant de la carrière cette pierre qui avait dix-neuf pouces de long sur onze de large, le morceau détaché enleva le corps entier du poisson, tel qu'il est représenté

dans cette gravure ; tandis que sur l'autre côté il ne resta que quelques empreintes de nageoires et des fragmens de peau, auxquels les écailles se trouvaient légèrement attachées. La couleur du fossile, plus sombre que celle de la pierre à laquelle il était adhérent, est d'un brun roux lustré.

Les cavernes de la Grande-Bretagne les plus riches en débris fossiles, sont celles d'Oreston, près Plymouth. On y trouve des ossemens de mastodonte, de rhinocéros et d'hippopotame : dans le mois de novembre 1832, on y a découvert, sous un monceau de vase, plusieurs débris de dents qui, sans doute, ont appartenu à des animaux de la plus grande espèce du monde antédiluvien. Ces dents, d'une forme presque circulaire, avaient six pouces de diamètre et de cinq à six pieds de long. La tête de la dent est blanche et émaillée comme de l'ivoire poli; mais du côté de la périphérie sa couleur change et prend une teinte rosée. La nature calcaire des cavernes d'Oreston a maintenu dans un état parfait de conservation les divers débris qui s'y trouvent, et nous ne doutons pas, lorsqu'elles seront explorées avec soin, qu'elles n'offrent aux savans de nombreux sujets d'étude.

Une société de géologues est allée explorer les cavernes de l'Irlande : nous ignorons les résultats généraux de leurs recherches; mais nous savons positivement qu'elle a déjà découvert le squelette complet d'un *megalosaurus,* qui a quarante pieds de long sur huit de hauteur, ainsi que plusieurs débris d'iguanodon gigantesque qui ont fait penser que le sujet auquel ils avaient appartenu ne devait pas avoir moins de dix pieds de haut, sur soixante à quatre-vingt-dix de long. C'est à ces explorations que l'on doit la description des cavernes situées entre Caher et Mitcheslown (comté de Cork), dont les parois sont recouvertes

de riches pétrifications cristallines, qui leur donnent un aspect de féerie.

Les intéressans travaux publiés par MM. Conybeare et Buckland, sur les quadrupèdes ovipares gigantesques, ont porté nos savans à rechercher avec un soin particulier tout ce qui se rattache à ces étonnans fossiles. M. Mantell de Lewes, qui déjà, en 1825, avait découvert un magnifique *iguanodon* de soixante pieds de longueur, a encore été très-heureux dans ses recherches; car il a découvert, en décembre 1832, dans un gissement calcaire de la forêt de Tilgate, près de Cuckfield (comté de Sussex), les ossemens fossiles d'un reptile inconnu jusqu'à ce jour. D'après les rapports de M. Mantell sur l'ostéologie de ce reptile, on voit que quelques-uns de ses ossemens ressemblent à ceux du crocodile, d'autres à ceux de l'iguanodon, tandis que quelques autres parties se rapprochent de celles du *plesiosaurus*. Mais ce qui distingue cet animal de tous ceux dont il semble se rapprocher, c'est un appareil garni d'écailles dont le derrière de sa tête se trouve surmonté. D'après M. Mantell, il pouvait abaisser et relever à volonté cette crête formidable qui n'a pas moins de six à sept pouces de hauteur, ce qui lui donnait l'aspect des dragons de la fable.

Nous ne parlerons pas ici des coquillages et des cétacées fossiles qui ont été récemment découverts : l'énumération en serait fastidieuse et n'apprendrait rien d'intéressant; nous dirons seulement que la collection de cette espèce de fossile, réunie dans les cabinets de la Société géologique de Londres, se compose aujourd'hui comme il suit :

	GENRES.	ESPÈCES.
Chambereds (*cloisonnés*)	29	297
Univalves	81	1,141
Multivalves	111	1,091
TOTAL	221	2,529

Mais, sans contredit, la plus curieuse des découvertes fossiles qui ait été faite depuis long-tems, c'est celle de huit canots entièrement fossilisés qu'on a trouvés à Martin-Meer, dans le Lacashire. Sept autres canots, dans l'un desquels il y avait une massue, ont été aussi découverts à Loch-Doon. Leur structure ressemble parfaitement à celle des pirogues des sauvages de l'Amérique : ils sont creusés dans des troncs de chêne de vingt-trois pieds de long sur trois pieds et demi de large, et ils ont deux pieds et demi de profondeur. Historiens scrupuleux des découvertes récentes de la géologie, nous nous contenterons de les consigner sans en tirer aucune induction : nous abandonnons cette tâche aux savans qui ont déjà fait faire de si grands progrès à la science.

Psychologie.

Singulier cas de monomanie. — Tous les fous ne sont pas renfermés; la société contient une multitude d'êtres privés d'une partie de leur raison, et qui néanmoins jouissent de l'indépendance de leurs actes. A certaines époques on est tout étonné de voir ces monomanies cachées se décider et prendre une forme. Certains crimes deviennent populaires, certaines habitudes déréglées se répandent dans la masse; des goûts étranges envahissent des populations tout entières. Il y a comme un magnétisme de folie ou de forfaits, quelquefois de vertus ou de dévouemens; la force de l'exemple est vraiment contagieuse. Pendant la révolution française les tribunaux révolutionnaires remplissaient la charrette fatale, et les condamnés marchaient à la mort presque sans y penser. Sous Louis XIV on empoisonnait; sous la régence on fai-

sait de la débauche; dans ces derniers tems on incendiait; dans quelques autres on se battait en duel; le tout par mode. Et qu'était-ce que cette mode, sinon un magnétisme exercé sur la masse par quelques exemples isolés, mais frappans.

L'histoire de la folie et des affections qui s'y rattachent serait, sans contredit, la plus curieuse de toutes les histoires; car elle reproduirait, un peu chargés sans doute, les travers qui, à toutes les époques, ont plus ou moins dominé les sociétés, travers dont les écrivains politiques ne font pas mention, et qui occupent cependant un grand espace dans la vie de l'homme. « On ne saurait, dit le docteur Pougens, se faire une idée exacte des mille bizarreries auxquelles l'esprit de l'homme est en proie, lorsqu'il se trouve sous l'influence morbide. Ainsi, j'ai vu un maniaque s'imaginer qu'il portait le ciel sur le bout du doigt; aussi le tenait-il constamment élevé de peur qu'il ne vînt à tomber et qu'il n'écrasât l'univers. Un autre pensait être changé en coq dont il imitait le chant et le battement des ailes. Un troisième, persuadé qu'il avait été métamorphosé en cruche de terre, n'osait se montrer, craignant d'être brisé au moindre choc. Un quatrième se croyait sans tête; on le guérit, en lui appliquant une calotte de plomb dont le poids le fit revenir de son erreur. Un cinquième, se croyant mort, refusait de prendre aucune nourriture, disant que les morts ne mangeaient pas. Un de ses amis s'avisa, pour le tirer de cette rêverie, de faire le mort. On le mit dans un cercueil devant le mélancolique, et quelques momens après on lui porta à dîner; le prétendu mort, voyant manger son voisin et son ancien ami, suivit son exemple et fut guéri (1). »

(1) Voyez, dans notre dernier Numéro, la curieuse notice sur l'hôpital des fous à Londres, pag. 181.

La publicité, qui offre tant d'avantages, a le malheur de propager ces manies populaires, et les tribunaux de Londres ont vu récemment un exemple singulier de l'influence pernicieuse qu'ils peuvent exercer sur le peuple. Quelques malfaiteurs, par un retour à de meilleurs sentimens, s'étaient avisés, il y a peu de tems, d'un genre d'héroïsme nouveau; ils s'étaient accusés spontanément de crimes qu'ils avaient commis. D'autres trouvèrent également beau de s'imputer des crimes prétendus. Voici un singulier cas de cette abnégation héroï-comique. Miss Elmes, domestique chez un petit marchand de la Cité, disparaît; son maître, homme de mauvaises mœurs et presque toujours ivre, alla se constituer prisonnier et se dénoncer comme meurtrier de miss Elmes. Il donna tous les détails du meurtre; il circonstancia curieusement son crime. Quelques jours après, miss Elmes se retrouva; elle dit qu'elle avait quitté la maison de son maître, parce qu'elle s'y trouvait peu convenablement traitée, et que toute l'histoire de son prétendu assassinat n'était qu'une fable; on examina le pauvre homme qui s'était dénoncé. Ses réponses sont assez curieuses pour attirer l'attention. D'abord il persista dans sa première déclaration; mais pressé de questions, il finit par avouer le mobile réel de la dénonciation (1).

« Ce sont, a-t-il dit, ces maudits journaux qui m'ont perdu : à force de les lire, et d'y trouver des récits de meurtres et des confessions de meurtriers, ma cervelle s'est troublée; j'ai voulu figurer aussi dans les papiers publics, et je me suis placé dans la mauvaise situation où je me trouve. Soyez bien sûrs que je ne lirai jamais plus de journaux! »

(1) En 1791, Salieri, auteur de la musique de *Tarare*, s'accusa, dans un état d'aliénation mentale, d'avoir par jalousie empoisonné Mozart.

C'est chose assez plaisante que la confession de ce pauvre homme, qui ne se repent ni de ses vices, ni de son ivrognerie habituelle, mais uniquement et exclusivement de la lecture des journaux. Il y a un an, lorsque l'incendie des fermes anglaises répandait la terreur dans nos campagnes, lorsque les journaux retentissaient du bruit de ce crime, plusieurs paysans s'accusèrent d'avoir mis le feu aux granges de leurs voisins : et il fut prouvé par des alibi incontestables qu'ils n'avaient pas pu commettre le crime dont ils s'accusaient. A mesure qu'on étudie l'espèce humaine, on est étonné de la faiblesse de cette intelligence si fière de ses conquêtes, et de la débilité de cette raison si triomphante.

Géographie.

Population de la Chine.—Nous trouvons dans l'*Asiatic Journal* du mois de juillet le recensement officiel de la Chine qui a été fait en 1813, et publié par les ordres du gouvernement. Nous nous empressons de mettre ce document sous les yeux de nos lecteurs, en le faisant précéder des réflexions suivantes :

La plus grande incertitude règne encore sur la population de la Chine. Lord Macartney, Staunton, Barrow et Malthus, en Angleterre; M. Moreau de Jonnès et quelques autres, en France, la portent à 333,000,000 d'habitans; MM. Klaproth, Martucci, Thomas et Abel Rémusat la font flotter de 140 à 146,000,000; dans le Tableau Statistique de toutes les puissances du globe publié dans la première série de la *Revue Britannique*, nous avons évalué la population de cet empire à 185,000,000 d'habitans; enfin M. Adrien Balbi, qui fait subir à ses chiffres la plus sévère critique, l'a portée, dans son ex-

cellent *Abrégé,* à 170,000,000. Au milieu de cette divergence d'opinions, le tableau que nous présentons aujourd'hui doit offrir un grand intérêt, quoique nous soyons loin encore de le regarder comme rigoureusement exact : car, à n'examiner que la première ligne, il nous paraît étonnant que la province de Tchy-li, d'une étendue très-limitée et formée en grande partie de steppes, puisse contenir une population égale à celle de la Grande-Bretagne, tandis que nous voyons les géographes européens ne lui assigner que 3,000,000 d'habitans. N'étant pas en mesure de corroborer nos doutes par des preuves, nous nous bornerons à présenter ici ce tableau, en faisant remarquer qu'il ne comprend que la Chine proprement dite, et que la Mandchourie, la Mongolie, l'archipel de Likeio, et les autres pays annexes ou vassaux en ont été exclus. Nous avons suivi dans la rédaction de ce tableau les mêmes divisions géographiques que M. Balbi a adoptées pour son *Abrégé.*

Population de la Chine d'après le recensement officiel de 1813.

Divisions administratives et politiques.	Population.	Capitales.
PROVINCES SEPTENTRIONALES.		
Tchy-li	17,990,871	PÉKING.
Chan-si	14,004,210	THAÏ-YOUAN.
Chen-si	10,207,256	SINGAN.
Kan-sou	14,193,125	LAN-TCHEOU.
PROVINCES OCCIDENTALES.		
Szu-tchouan	21,435,678	TCHING-TOU.
Yun-nan	5,562,320	YUN-NAN.
PROVINCES MÉRIDIONALES.		
Kouang-si	7,313,895	KOUEI-LIN
Kouang-toung	19,174,030	CANTON.
A reporter	109,881.385	

Divisions administratives et politiques.	Population.	Capitales.
Report...............	109,881,385	
PROVINCES ORIENTALES ET MARITIMES.		
Fou-kian....................	14,777,410	FOU-TCHEOU.
Tche-kiang..................	26,256.784	HANG-TCHEOU.
Kiang-sou...................	37,843,501	KIANG-MING.
Chan-toung..................	28,958,764	TSI-NAN.
PROVINCES INTÉRIEURES.		
Ho-nan......................	23,037,171	KHAÏ-FUNG.
'An-hoeï....................	54,168,659	'AN-KHING.
Houpe.......................	27,370,089	WOU-TCHHANG.
Kiang-si....................	30,426,999	NAN-TCHHANG.
Hou-nan.....................	18,652.507	TCHHANG-CHA.
Koueï-tcheou................	5,288,129	KOUEÏ-YANG.
TOTAL...............	376,693,398	

Littérature.

Quel est l'auteur des lettres de Junius? — Junius est le masque de fer de la littérature politique. On se demande encore quel est le puissant génie qui s'est caché sous ce pseudonyme à jamais célèbre, pour donner à ses contemporains et à la postérité ces hautes leçons de morale et de politique? Pourquoi cet homme, dont le style et la pensée si fortement trempés accusent une ame vigoureuse, s'est-il dérobé au danger pendant la lutte, et comment, le péril passé, a-t-il dédaigné la gloire qui devait immortaliser son nom? On s'explique facilement que le mystère, donnant une merveilleuse énergie à la voix invisible qui retentissait si haut, l'auteur, plus jaloux du succès de sa cause que d'un vain renom, ait préféré la puissance des oracles au crédit de l'homme d'état ou du

pamphlétaire. Mais que ce secret de prudence ou de désintéressement ait été obstinément gardé, lorsque le voile, en se levant, devait livrer celui qu'il cachait aux hommages de l'admiration et de la reconnaissance, c'est là un problème qui déconcerte complètement la critique historique. Car les *Lettres de Junius* n'avaient pas à craindre le sort des poésies de cette belle inconnue, si vantées jusqu'au jour où Maynard s'en déclara l'auteur, et des vers de Clotilde de Surville, qui perdraient le charme qui leur reste, si l'on savait, à n'en pas douter, qu'ils sont l'œuvre de l'estimable éditeur qui les a publiés. Quoi qu'il en soit, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt d'exposer ici l'état de la question, et de discuter les titres des présomptueux qui se sont portés pour héritiers de cette gloire pseudonyme, et de ceux que les soupçons du public ou les systèmes des critiques ont essayé d'investir d'un honneur qu'ils ne réclamaient pas.

Voici d'abord la liste un peu longue de tous ces candidats volontaires ou forcés : Edm. Burke, John Dunning, lord Ashburton, Henri Flood, lord Chesterfield, Samuel Dyer, John Roberts, Thomas Wately, le docteur Butler, évêque d'Hertford, William Gerard, Hamilton, Richard Glover, Charles Lee, Hugues Macauley, Boyd, Sir Philip Francis, Charles Lloyd, Edw. Gibbon, Sir William Jones, William Greatrakes, J.-P. de Lolme, Thomas Hollis, William H. C. Bentinck, duc de Portland, Philip Rosenhagen, le docteur Gilbert Stuart, lord Shelburne, Horace Walpole, comte d'Oxford, le colonel Barré, John Wilkes, le docteur Wilmot, John Horne Tooke, lord Georges Sackville, lord Chatam et le comte Temple. Il est possible que le vrai Junius s'y trouve compris. Parmi ces noms, il en est deux ou trois qu'on ne peut pas éliminer en toute sûreté de conscience, mais il n'y en a pas un

seul dont les titres portent ce cachet d'évidence qui force le jugement.

Plusieurs personnes ont affirmé qu'elles connaissaient le véritable auteur caché sous le nom de Junius. D'autres, pressées de s'expliquer sur les soupçons conçus à leur égard, ont répondu évasivement ou par des aveux implicites. Une seule a été plus loin, en affirmant sans détour qu'elle était le Grand Inconnu. Le docteur Parr, personnage grave, disait souvent qu'il connaissait Junius, et il mit un jour un de ses amis en présence d'un jeune homme qu'il disait être le fils de Junius, et que, dans son jargon classique, il appelait *Juniadès.* Ce jeune homme était le fils naturel de Charles Lloyd, secrétaire particulier de Georges Grenville.

Sir Nathaniel Wraxall raconte dans ses Mémoires que le roi Georges III déclara qu'il connaissait l'auteur; mais il est probable que le roi exprimait plutôt une simple opinion qu'une certitude. Car si le secret eût été connu en si haut lieu, on eût trouvé moyen d'imposer silence à cette voix importune. Alexandre Stephens, dans ses *Mémoires sur Horne Tooke,* rapporte que ce pamphlétaire cynique répondit, en sa présence, à quelqu'un qui lui demandait s'il connaissait Junius : « Je le connais. » Cette réponse faite avec emphase fut accompagnée d'un coup d'œil significatif. M. Graham cite comme témoin la conversation suivante, à l'occasion de la même question adressée au même personnage : « Oui, répondit Horne Tooke, je le connais mieux que personne en Angleterre. — Vit-il encore ? — Oui, il vit. — Il doit alors être bien vieux. Savez-vous son âge ?—Cela peut paraître étrange : mais j'affirme que Horne Tooke et Junius sont nés le même jour dans la cité de Westminster. » Nos lecteurs, qui connaissent le caractère de Horne Tooke, apprécieront la va-

leur de cette insinuation. Un autre intrigant, Philip Rosenhagen, alla se dénoncer à lord North comme auteur des *Lettres,* en demandant une pension pour prix de son silence à venir.

La plus curieuse de ces confessions est, sans contredit, celle du général Charles Lee, qui s'est montré sur ce point, comme en tout, un homme à part, un être *sui generis.* Vers la fin de l'année 1773, il se trouvait en Amérique, en compagnie de M. T. Rodney : la conversation tomba sur les *Lettres de Junius.* Rodney pensait que lord Chatam pouvait seul en être l'auteur. Le général combattit aussitôt cette opinion avec la plus grande chaleur : « Lord Chatam, s'écria-t-il, n'est point l'auteur des *Lettres* ; il ne le connaissait pas mieux que moi. Personne au monde, pas même Woodfall (1), ne le connaît; son secret est à lui, et mourra avec lui. — Mais, reprit M. Rodney, si vous êtes sûr de ce que vous dites, le secret est éventé, car évidemment il n'y a que l'auteur lui-même qui puisse savoir de science certaine ce que vous affirmez. » Sur cette apostrophe, le général parut se recueillir, puis prenant la main de son interlocuteur : « C'est vrai, dit-il, mon imprudence m'a trahi ; ce serait folie que de vous nier que je suis Junius : mais gardez mon secret jusqu'à ma mort ; je vous le demande au nom de l'honneur ! »

Une circonstance, rapportée par Almon, le libraire éditeur des *Lettres,* a fait porter des soupçons sérieux sur Hugh Macauley Boyd. Ayant trouvé dans les mains de Woodfall quelques pages du manuscrit, et reconnaissant l'écriture de Boyd, il en fit la remarque en sa présence. Celui-ci changea aussitôt de couleur, et répondit dans son trouble qu'une ressemblance d'écriture n'était pas contre

(1) Woodfall est l'imprimeur des *Lettres de Junius.*

lui une preuve concluante. Malgré cette dénégation, Almon persista dans ses soupçons, et depuis il a développé et soutenu constamment l'opinion qu'il avait alors conçue. Lord Georges Sackville fut accusé dans ces derniers tems, et se défendit mollement contre cette glorieuse inculpation. Il répondit un jour à un ami qui le pressait sur ce point : « Je serais fier qu'on me crût capable d'avoir écrit comme Junius ; mais il y a dans ses lettres beaucoup de passages dont je rougirais d'être l'auteur. A son lit de mort, il rappela par forme de confession, mais sur un ton de badinage, à son secrétaire, Richard Cumberland, qu'on lui avait imputé les *Lettres de Junius,* et il s'arrêta sans autre explication.

William Gerard Hamilton, orateur et écrivain distingué, déclina l'honneur qu'on voulait lui faire en critiquant avec rigueur quelques-unes des métaphores de Junius, et en demandant à l'un de ses amis d'un ton demi-sérieux, demi-plaisant, s'il ne le croyait pas capable de mieux faire. L'éditeur de ses *Discours* et de sa *Logique parlementaire* ajoute qu'avant de mourir, il nia positivement qu'il eût eu la moindre part aux lettres qu'on lui attribuait.

Sir Philip Francis, que son talent vigoureux et son noble caractère désignaient aux soupçons du public, répondit aux questions pressantes de quelques amis par une phrase qu'on a diversement interprétée, et comme il a survécu à la polémique dont elle fut l'objet, sans se prononcer d'une manière décisive, on peut croire qu'il n'était pas fâché de passer pour le terrible et mystérieux champion des libertés anglaises. De tous les hommes qui furent soupçonnés et interrogés assez vivement pour ne pouvoir se dispenser de répondre, Burke est le seul dont la dénégation soit claire et catégorique : « Je ne saurais,

dit-il, écrire comme Junius, et, si je le pouvais, je ne le voudrais pas. »

Dans plusieurs ouvrages publiés sur cette intéressante question de critique historique, on a essayé de résoudre le problème par le rapprochement de quelques locutions communes aux auteurs qu'on voulait identifier. C'est par ce genre d'induction que M. Coventry a vu Junius dans lord Sackville, M. Taylor dans Sir Philip, M. Graham dans Horne Tooke, M. Waterhouse dans lord Chatam, et un anonyme dans Richard Glover. Si l'argumentation de tous ces auteurs reposait sur une base solide, nous aurions trouvé plusieurs Junius pour un seul que nous cherchons; mais, en prouvant pour tous avec une égale vraisemblance, elle ne prouve pour aucun. D'ailleurs l'analogie du langage tient à l'analogie des sentimens et des idées, et n'implique pas identité de personne.

Si Burke, Dunning et Flood ont été nommés dans ce débat, c'est qu'on les croyait capables d'écrire comme Junius; mais les titres qu'on allègue en leur faveur ne supportent pas la discussion. La dénégation de Burke subsiste dans toute sa force jusqu'à preuve contraire. Quant à Dunning, ses fonctions de solliciteur général suffisaient à son activité pendant toute la période remplie par la publication successive des *Lettres de Junius*. Henry Flood, homme de cœur et de talent, est un écrivain dont le style se distingue par la force plutôt que par le savoir-faire, et bien loin, sous ce rapport, de l'habileté consommée de l'illustre pseudonyme. D'ailleurs il passa en Irlande tout l'été de 1768, pendant lequel Junius ne cessa pas d'écrire, et répondit par une lettre en date du 12 mai à un pamphlet publié le matin du même jour. Ce fait est décisif.

Les prétentions des partisans de Chesterfield, de Dyer, de Robert et de Whately ne méritent pas de réfutation

sérieuse, puisque tous ces auteurs moururent avant que Junius eût cessé d'écrire. Le docteur Butler, mis en avant par Wilkes, on ne sait sur quel indice, doit être également écarté. William Gerard Hamilton fut soupçonné pour avoir fait connaître à un ami le contenu d'une lettre qui n'avait pas encore paru; mais cette singularité s'explique en supposant qu'Hamilton en avait lu le manuscrit dans les ateliers de Woodfall. Pour Gibbon, William Jones, Greatrakes, de Lolme, Hollis, le duc de Portland, Rosenhagen, Stuart, Shelburne, Walpole, Barré, Wilkes et Wilmot, nous n'avons pas à discuter leurs titres, et nous considérons leur candidature comme non avenue, puisqu'elle ne repose que sur des conjectures sans preuves et de simples allégations.

Nous avons jusqu'ici procédé par élimination, et, sur les trente-trois candidats dont nous avons donné la liste, il ne reste plus que Charles Lloyd, secrétaire de lord Grenville. Lord Grenville et le présent duc de Buckingham, son neveu, ont affirmé plusieurs fois qu'ils savaient le mot de cette grande énigme. On ne peut pas raisonnablement douter que l'auteur des *Lettres*, quel qu'il soit, n'ait été en communauté de principes, et même en relation intime, avec Georges Grenville, et, s'il est vrai que les membres de cette illustre famille soient en possession du secret de l'auteur, cette circonstance donne beaucoup de poids aux soupçons qui portent sur Charles Lloyd, qui aurait écrit sous les inspirations du père de lord Grenville. Des bruits ont couru sur la découverte de papiers qui contenaient toutes les pièces du procès. Le fait se serait passé à Eaton, et les papiers révélateurs auraient été supprimés ou soustraits par les soins de lord Grenville. Si ce bruit est fondé, le noble lord ne travaillait pas pour son propre compte, mais pour celui de son père,

car il n'avait que huit ou dix ans lorsque Junius cessa d'écrire. Georges Grenville était un homme d'état plein d'honneur et d'activité, dévoué de cœur au triomphe de la vérité, et toujours prêt à s'unir à ses ennemis politiques ou à se séparer de ses amis dans l'intérêt de la chose publique. Junius ne l'a jamais attaqué, et il n'aurait pu se montrer hostile à un pareil homme qu'en s'écartant du rôle qu'il a constamment soutenu. Au reste, il est probable que les incertitudes du public ne tarderont pas à être fixées : lord Grenville est entré dans sa soixante-treizième année, et il est probable qu'enchaînée jusqu'à présent par de hautes considérations, sa bouche expirante s'ouvrira pour livrer un secret qui fixerait dans sa famille cette grande renommée flottante dont la splendeur doublerait l'éclat des noms les plus illustres.

Voyages.

Cadix, San-Fernando, et l'île de Léon.—Je connaissais Madrid; je m'étais souvent promené sous les allées ombreuses du *Prado;* j'avais souvent parcouru les vastes salles de l'*Escurial;* j'avais aussi admiré l'architecture élégante de l'*Alhambra* de Grenade; j'avais savouré l'air embaumé des jardins de l'*Alcazar* de Séville; le *Guadalquivir* m'avait reçu dans ses eaux; j'étais monté sur les sommets blanchis des *Alpujarras;* enfin tous les couvens, toutes les basiliques de l'Espagne méridionale m'avaient été ouverts, et je voulais encore voir; ma curiosité de touriste n'était pas satisfaite : je voulais encore emporter de nouveaux souvenirs de cette terre, si riche, si belle, si riante, et si barbare! Près de me rendre à Gibraltar pour retourner dans ma patrie, je voulais dire un dernier adieu à la Péninsule. Cette fois mes pas se dirigèrent vers l'île

de Léon, derniers confins de l'Andalousie. J'étais curieux de parcourir cette singulière île de Léon, rattachée au continent par le pont de Suazo, et qui, dans un espace de quatre lieues de long sur une de large, réunit près de 80,000 habitans, veritable phénomène dans un pays où la population vit à l'aise comme dans les Pampas de l'Amérique du Sud. Mais aussi c'est là que l'on trouve Cadix, le boulevart de la Péninsule, dont la baie immense recevait autrefois les riches galions chargés du produit des mines du Mexique et du Pérou; c'est là que l'on voit la jolie petite ville de *San-Fernando*, que beaucoup de géographes oublient de mentionner (1); c'est là que sont situés les vastes chantiers maritimes de *la Caracca*; c'est là enfin que, dans les eaux de *Santi-Petri*, si vous êtes archéologue, au milieu des ruines du temple de Junon, vous pourrez faire une riche collection d'antiques. Mais moi, qui suis peu soucieux de l'antiquité, et qui n'ai pas encore vu Naples, je voulais parcourir des yeux cette baie immense, que commande Cadix, que de rians coteaux abritent, et dont les rives sont parsemées de villages pittoresques, au milieu desquels s'élève *Puerto-Santa-Maria*, près de l'embouchure du Guadalète.

Nous entrâmes à Léon par un pont gothique, qui produit un effet assez pittoresque. C'est une excellente position, qui doit avoir coûté bien du sang dans toutes les guerres de la monarchie, et en dernier lieu pendant l'invasion de Napoléon; car c'est de là que les batteries françaises lançaient leurs bombes dans Cadix. Les travaux de défense nous parurent formidables et assez bien entretenus. Mais ce ne fut pas sans un certain sentiment d'inquiétude

(1) En effet, M. Balbi fait remarquer que la plupart des géographes ne font pas mention de cette ville, dont les fortifications sont très-remarquables, et qui compte environ 18,000 habitans.

que je me vis à la merci d'un cheval de louage sur la chaussée qui conduit à Cadix. La plaine la borde d'un côté; de l'autre, la mer la couvre de son écume. J'avais beau regarder autour de moi, je ne voyais ni talus ni parapet qui pût me rassurer contre les chances d'une chute perpendiculaire de 30 à 40 pieds. Mes réflexions prenaient encore une teinte plus sombre toutes les fois que je rencontrais une voiture attelée d'un essaim de mules indociles, qui étourdissent les passans du bruit de leurs sonnettes. Par bonheur, ma monture me donna, dans cette circonstance, une preuve remarquable de l'impassibilité de son caractère et de la fermeté de ses jarrets.

Plus nous avancions vers Cadix, plus le nombre des moines que nous rencontrions devenait considérable. Les franciscains surtout se faisaient remarquer par leurs robes noires et leurs énormes chapeaux. Nous en apercevions dans les champs, sur les routes, dans toutes directions. On sait que le moine est l'accessoire ordinaire du paysage espagnol.

Enfin nous entrâmes dans Cadix. La *calle de San-Francisco* est une rue magnifique qui traverse la ville dans toute sa largeur. Comme elle fait suite à celle de Saint-Augustin, qui commence au port, la brise y rafraîchit l'air à tous les instans du jour. Elle offre pour perspective un superbe couvent dédié au saint dont elle a pris le nom. L'étranger qui voit pour la première fois la calle de San-Francisco ne peut s'empêcher d'admirer la magnificence de ses maisons, le nombre et la beauté de ses balcons, ainsi que l'air d'opulence qu'il voit répandu sur tous les objets qui l'environnent. Je me fis conduire à l'hôtel Wade, ou *Posada inglese*. Il est situé dans la plus belle partie de la rue, et passe, à juste titre, pour l'un des plus beaux et des meilleurs hôtels de l'Europe.

Mais ce n'était pas seulement la ville de Cadix que je désirais connaître, c'était surtout ses environs que je voulais parcourir : San-Carlos et ses admirables fortifications, la Caracca et ses immenses arsenaux, San-Fernando et sa riante perspective. J'engageai le lieutenant Forster, de la marine royale, à m'accompagner dans cette excursion ; c'était ajouter à l'attrait qu'elle avait déjà pour moi. Nous montâmes dans une *calaisa,* et en peu d'instans nous fûmes rendus aux portes de San-Fernando. Le commandant de l'arsenal de la Caracca ne nous permit pas d'en visiter l'intérieur, qui nous parut, au reste, dans un état de délabrement complet. À peine descendus de voiture, nous nous empressâmes de gagner le centre de la ville. La plupart des rues sont propres et bien bâties ; mais, çà et là, nous en apercevions qui n'offraient que ruines et solitude.

En parcourant la *Calle Larga,* l'une des principales rues de San-Fernando, nous nous arrêtâmes frappés d'étonnement à l'aspect du magnifique tableau qui s'offrait à nos regards. Après un instant de silence, mon compagnon de voyage exprimait son ravissement par des exclamations multipliées. Puis, pressés de tout voir à la fois, nous nous mîmes, comme des écoliers, à courir d'un objet à un autre, sans ordre ni méthode. Mais, à chaque instant, nous abandonnions les observations de détail pour revenir à l'ensemble, que nous ne pouvions nous lasser de contempler. C'est ce coup d'œil ravissant qui doit mériter à la *Calle Larga* l'attention des voyageurs, plutôt encore que le nombre des édifices publics et des églises qui la décorent.

Il paraît que la phlébotomie est en grand honneur à San-Fernando, à en juger par le nombre d'enseignes qui annoncent la demeure des maîtres en cet art. Sur chacune d'elles,

on lit au-dessus d'un bras ou d'une jambe dont le sang s'échappe avec grâce sous le coup de la lancette, ce mot écrit en gros caractères : SANGRADOR. Ce qui nous frappa le plus ensuite, ce fut la quantité d'appartemens à louer.

Dans les promenades publiques, on rencontre à chaque pas des enfans qui portent des mèches allumées pour la commodité des fumeurs. Ces industriels s'annoncent en criant : *Candela ! caballeros, candela !* (du feu! messieurs, du feu!) Puis des hommes vous offrent leurs *cantaros* pleins d'eau fraîche qu'ils portent sur l'épaule, et cherchent à attirer l'attention des promeneurs par les cris de : *Agua*, *agua*, *quien bebe ?* (de l'eau! de l'eau! qui veut boire?) Les pas rapides, les cris de ces braves gens, leurs efforts multipliés pour se faire remarquer, offrent un singulier contraste avec le calme et la gravité des promeneurs.

Ce ne fut point sans un vif intérêt que nous examinâmes les faubourgs de San-Fernando, ornés de palmiers et de cyprès. Ce ne fut point sans une douce mélancolie que nous traversâmes ses bosquets d'orangers, dont le beau feuillage, incliné sur nos têtes, nous laissait voir par échappées l'azur foncé du ciel de l'Andalousie. Tout, jusqu'aux groupes de paysans mollement couchés à l'ombre de leurs arbres, et savourant les douceurs du *far niente* méridional, tout contribuait à donner au tableau qui s'offrait à nos yeux une teinte enchanteresse, dont je garderai toujours le souvenir.

Allez voir San-Fernando, vous tous qui vous arrêterez aux colonnes d'Hercule! et après l'avoir visité, en traversant, au retour, ses délicieuses campagnes, toutes vos idées seront des rêveries charmantes, toutes vos paroles seront des exclamations de ravissement et de plaisir!

Économie Politique.

De l'absentéisme et de son influence sur le malaise de l'Irlande. — Que n'a-t-on pas dit sur l'Irlande, sur ses pauvres, sur sa misère? Eh bien! chaque nouvel auteur qui étudie ce malheureux pays, a toujours quelque révélation nouvelle à nous faire; car tous n'envisagent pas la question sous le même point de vue. Celui-ci attribue le paupérisme de l'Irlande au morcellement des terres; celui-là à l'âpreté des grands fermiers et à l'exigence des propriétaires; un autre à l'exaction des gens d'église et à la rapacité du fisc; enfin, il en est qui ne voient d'autre cause à tant de maux que le caractère insouciant du peuple irlandais. M. Norton, dans le nouvel ouvrage qu'il vient de publier, attribue toutes les souffrances de l'Irlande à l'*absentéisme*: selon lui, l'absentéisme est l'unique source des mille lèpres qui l'assiégent. On conçoit, il est vrai, que l'absence des riches propriétaires, qui dépensent sur une terre étrangère les revenus que la pénible industrie du cultivateur indigène a recueillis, doit nécessairement exercer une influence funeste sur le bien-être du pays. Mais, selon nous, attribuer à cette seule cause le paupérisme de l'Irlande, c'est en exagérer les effets. Cependant, comme le livre de M. Norton renferme des recherches très-curieuses sur cette matière, nous allons en présenter ici le résumé.

« Le revenu foncier de l'Irlande, dit-il, s'élève à 16,000,000 liv. st. (400,000,000 fr.); sur cette somme que reste-t-il au laboureur? rien, presque rien : 3 pences et un demi-penny (35 centimes) par jour; pas une obole de plus. C'est avec cette misérable somme qu'il est obligé

d'entretenir sa pauvre famille, souvent composée de sept à huit enfans. Peut-on concevoir une position plus affreuse? cependant telle est la vérité. Le revenu des propriétaires absens s'élève à 4,000,000 de liv. st.; celui du clergé, dont les deux tiers ne résident pas, à 1,500,000 liv. st.; les taxes et les dîmes absorbent 5,500,000 liv. st., dont la plus grande partie passe en Angleterre; l'armée qu'on nous envoie pour protéger les percepteurs d'impôts, nous coûte 1,300,000 liv. st., et la police qui nous surveille se contente à peine de 300,000 liv. Réunissez ces diverses sommes, rapprochez-en le total du chiffre du revenu, et vous verrez qu'il ne restera, pour chacun des six millions de cultivateurs parqués sur le sol de l'Irlande comme de vils troupeaux, que 3 pences et un demi-penny par jour pour chacun d'eux?

» Veut-on encore un autre exemple des funestes résultats de l'absentéisme? Plus de mille personnes meurent de faim chaque année, et cependant l'Irlande exporte tous les ans pour 8,000,000 st. de ses produits. Tandis que les distilleries regorgent de grain, et tandis que le peuple des campagnes est privé de pain, Londres, Bath, Paris, Naples, Rome, voient nos prélats, nos grands seigneurs, nos riches propriétaires, étaler nonchalamment leur luxe, les auteurs de leur richesse sont torturés par les angoisses du besoin; par leur ordre, plus de sept mille individus sont jetés en prison, pour dettes; et nos campagnes sont infestées par des bandes de voleurs et d'incendiaires, à qui le désespoir met les armes à la main (1). »

(1) Voyez, dans le 4e Numéro de cette série, l'article qui a pour titre : *L'Irlande avant l'Émancipation*, dans lequel on a retracé d'une manière dramatique tous les maux qui pèsent sur ce malheureux pays.

Statistique.

Progrès de la phrénologie en Angleterre.—Repoussée par l'Allemagne à cause de sa tendance matérialiste, accueillie en France d'abord avec engoûment, mais bientôt abandonnée, la phrénologie s'est définitivement réfugiée en Angleterre : ici elle compte un grand nombre de partisans enthousiastes ; ici elle a ses cours publics, ses académies et ses journaux. Quand Gall mourut, le règne de la phrénologie était depuis long-tems passé en France, et les tentatives que quelques-uns de ses élèves ont faites depuis pour la relever ont été sans résultat (1), tandis qu'elle brille encore d'un vif éclat en Angleterre. Il faut dire aussi que Spurzheim, en la transportant sur le sol britannique, eut l'art de présenter cette science sous une forme nouvelle et appropriée aux idées religieuses du pays. Son premier soin fut d'en formuler la partie morale et métaphysique, de manière à ne choquer aucune susceptibilité, à ne heurter aucun préjugé ; d'ailleurs le côté pratique et d'application de cette théorie était trop séduisant pour que les Anglais ne s'en emparassent pas. Si l'on joint à ces causes la ténacité naturelle du caractère national, qui n'entreprend jamais les choses à demi, et ne se décourage que difficilement, on pourra mieux concevoir les progrès qu'a faits la science phrénologique en Angleterre.

On compte aujourd'hui dans le Royaume-Uni vingt-huit sociétés qui s'occupent spécialement de recherches sur

(1) Note du Tr. Cependant la dernière séance publique de la nouvelle société a réuni un nombreux auditoire ; et tout nous porte à croire que la phrénologie n'est pas sur le point d'être abandonnée en France.

la phrénologie, savoir : vingt-deux en Angleterre, quatre en Écosse, et deux en Irlande. Mais, pour donner une idée plus exacte de l'état de cette science, nous ajouterons que la plupart des sociétés médicales de Londres s'occupent souvent de questions de phrénologie, et qu'il y a, en Angleterre, peu de réunions scientifiques où la phrénologie ne soit fréquemment un des objets de discussion. Ces diverses sociétés publient des Mémoires, et ont pour organe officiel l'*Edinburgh phrenological journal,* qui paraît une fois par mois. Le docteur Combe, M. Cheneneviz et M. Makenzie publient, en outre, des ouvrages justement estimés.

Voici maintenant quelles sont les collections phrénologiques les plus remarquables des Trois-Royaumes. La société de Londres possède environ 300 crânes humains ; la collection de feu le docteur Spurzheim se compose de 8 à 900 têtes ; M. Deville a réuni environ 5,000 têtes d'oiseaux et de divers animaux ; M. Holme possède 3 à 400 crânes humains ; M. Child a réuni environ 300 plâtres modelés sur des crânes qui ont appartenu à des hommes qui, durant leur vie, ont joui de quelque célébrité ; M. Stark de Norwich a aussi une collection, et on en forme une à Raslaw et à Chatam avec la sanction du gouvernement. En outre, des écoles phrénologiques, où les enfans sont soumis à des examens cranioscopiques pour découvrir leurs penchans et leurs aptitudes, d'après lesquels on dirige leurs études, ont été fondées à Aberdeen, à Enfield et à Ongar. Nous ajouterons que les fondateurs sont contens des résultats obtenus, et que le nombre des élèves s'accroît chaque jour.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

